

Histoire de l'ethnozootecnie

Aux frontières des sciences

Guillaume Tuloup

*Mémoire de recherche réalisé sous la direction de
Pierre Cornu*

Master 2 Recherche, Histoire moderne et contemporaine
Année 2015-2016

Soutenu le 7 septembre 2016

« Le présent est le résultat d'une histoire humaine de la nature tout à fait singulière et non le résultat inéluctable du développement des ingéniosités et des découvertes scientifiques. »

Philippe Descola, « Humain, trop humain », 2015

Remerciements

Je remercie mon directeur de mémoire, qui sut m'orienter sur des thématiques d'étude très intéressantes. Les quelques sociétaires rencontrés, toujours très enclins à discuter, notamment le Président de la Société d'Ethnozootechnie Bernard Denis dont son intérêt pour mon étude me permit de mieux saisir l'histoire de l'ethnozootechnie.

À Margaux.

Introduction

« Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. Héritière d'une histoire corrompue où se mêlent les révolutions déchues, les techniques devenues folles, les dieux morts et les idéologies exténuées, où de médiocres pouvoirs peuvent aujourd'hui tout détruire mais ne savent plus convaincre, où l'intelligence s'est abaissée jusqu'à se faire la servante de la haine et de l'oppression, cette génération a dû, en elle-même et autour d'elle, restaurer, à partir de ses seules négations, un peu de ce qui fait la dignité de vivre et de mourir. »¹ Le 10 décembre 1957, lors de la réception officielle des lauréats du Prix Nobel, Albert Camus prononce ce discours partageant avec l'auditoire ses vives inquiétudes sur la sombre trajectoire que l'humanité a prise. Douze ans plus tôt à peine prenait fin la Seconde Guerre mondiale qui fit des millions de victimes. Pour autant, l'effroyable n'a pas disparu et l'Histoire, affirme l'écrivain, ne cesse de balayer les certitudes : « Ces hommes, nés au début de la Première Guerre mondiale, qui ont eu vingt ans au moment où s'installaient à la fois le pouvoir hitlérien et les premiers procès révolutionnaires, qui ont été confrontés ensuite, pour parfaire leur éducation, à la guerre d'Espagne, à la Deuxième Guerre mondiale, à l'univers concentrationnaire, à l'Europe de la torture et des prisons, doivent aujourd'hui élever leurs fils et leurs œuvres dans un monde menacé de destruction nucléaire. Personne, je suppose, ne peut leur demander d'être optimistes. »²

Moins d'une vingtaine d'années plus tard, et certainement après de nombreuses reprises, ce célèbre extrait est cité cette fois-ci par un ingénieur agricole, ancien Directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet en retraite, au sein du court texte « Méthodes de conservation du matériel génétique. Les troupeaux fermés » publié dans le bulletin d'une jeune société savante plutôt anonyme³. À la lecture du titre, rien ne laisse présager un quelconque lien avec le penseur de l'absurde ; à la lecture du texte, ce n'est pas plus évident. Par ses vingt-deux années d'expérience à la tête d'une structure d'élevage spécialisée dans la production de moutons, et

¹ Albert Camus, *Discours de Suède*, Paris, Librairie Gallimard, 1958, p. 17.

² *Ibid.*, p. 16.

³ Raymond Laurans, « Méthodes de conservation du matériel génétique. Les troupeaux fermés » dans *Ethnozootechnie*, n° 11, 1974, Compte rendu de la séance du 16 février 1974, p. 6-9.

plus spécifiquement encore – ce qui n'est pas sans importance – dans la production de la race mérinos, Raymond Laurans synthétise en quelques pages ses connaissances zootechniques sur le sujet. Le mouton mérinos est une figure historique de la Bergerie nationale, la raison même de son existence depuis plus de deux siècles. Créée en 1783 à la demande de Louis XVI, cette ferme d'État accueille dès 1786 un troupeau de mérinos qui traversa les siècles et dont la qualité de la laine en fit sa renommée en France et à l'étranger. Cet élevage est singulier par son organisation en troupeau fermé : il s'agit de fonder la reproduction du groupe sur les seuls sujets nés au sein de celui-ci, par consanguinité en somme. L'auteur, appliqué, renseigne ainsi les variations des effectifs au cours des décennies, la méthode de reproduction détaillée des bêtes ou encore la mesure de l'aptitude du troupeau à la pérennité accompagnée d'un court éclairage statistique¹. Bref, un article de vulgarisation zootechnique d'un professeur d'agriculture rompu à l'exercice.

Toutefois, Raymond Laurans ne s'arrête pas à cette seule intention. Les motivations de son texte sont bien plus profondes, et visibles brièvement dès l'introduction, plus encore au moment de conclure. En effet, selon lui, l'existence même de la race mérinos est remise en question : si elle connut un vif succès au XIX^e siècle pour la qualité de son pelage, puis trouva des débouchés à l'étranger lorsque les éleveurs français – et le marché – ne s'intéressèrent plus à ses particularités, le Mérinos dans la seconde moitié du XX^e siècle perd finalement grandement en attractivité. Quel est alors l'intérêt, demande-t-il en filigrane, de maintenir une race qui n'a plus cours sur le marché ? « *Parmi les raisons de sa conservation, explique-t-il d'abord, il faut citer le rôle de réserve de gènes pour la laine dont le besoin s'est manifesté à différentes époques dans certains pays étrangers et qui peut demain encore redevenir d'actualité.* »² L'argument économique et prospectif est nécessaire quand on entend vanter les quelques mérites d'une race vouée à disparaître tandis que les raisons historiques, comme le Mérinos pourrait légitimement les invoquer, ne trouvent aucun écho si elles ne permettent pas à ces moutons de produire plus ou mieux. Mais venu le temps de conclure, il élargit son propos : « *Ils font partie de ce patrimoine mondial que tous les hommes doivent s'efforcer de préserver. Cette tâche s'inscrit dans la ligne de la pensée d'Albert Camus disant devant le jury du prix Nobel : "Notre génération sait qu'elle ne referra pas le monde, mais sa tâche peut être plus*

¹ *Ibid.*, p. 7.

² *Ibid.*, p. 6.

grande. Elle consiste à empêcher que le monde ne se défasse”. »¹ Sans transition nullement, voilà que sont alliés Albert Camus et le Mérinos.

Sortie de son discours originel, on peut aisément retrouver cette citation consommée ici ou là, jusqu’à nos jours encore. Mais pour Raymond Laurans, la revendication de la filiation de la pensée d’Albert Camus se légitime par le partage entre les deux hommes d’au moins deux points communs. D’une part, l’ingénieur agricole se reconnaît pleinement dans la description que fait Albert Camus de cette génération qui ne fut pas épargnée. En effet, né en 1908, il est le fils d’un administrateur des Finances publiques qui meurt dans les premiers mois de la Grande Guerre². En 1930, il obtient le diplôme d’ingénieur agricole à l’Agro de Grignon puis s’oriente vers une carrière d’enseignant. Le professeur d’agriculture est alors mobilisé en 1939, fait prisonnier en juin 1940, puis libéré deux années plus tard au titre d’ingénieur agricole, pour encadrer l’agriculture française au service de l’économie de guerre allemande³. Il prend, au lendemain du conflit, la direction de la Bergerie nationale de Rambouillet qu’il quitte en 1971 pour devenir Ingénieur général d’agronomie à Montpellier avant de prendre sa retraite en 1973. Il put donc en effet « *parfaire son éducation* » selon les mots d’Albert Camus.

D’autre part, et plus assurément encore, Raymond Laurans manifeste dans ces deux brefs passages, à l’instar de l’écrivain, une même inquiétude quant à l’état actuel du monde moderne qui a peut-être tenu quelques-unes de ses promesses, mais au prix d’innombrables sacrifices et en mettant en branle des processus inattendus avec lesquels on ne sait composer. Albert Camus l’accentue en pointant du doigt les techniques devenues folles et l’intelligence serve qui ont participé aux pires drames de l’humanité. Surtout, le chemin que celle-ci emprunte, guidée par la modernité, profile un avenir peu radieux. En 1964, René-Marill Albérès, journaliste et critique littéraire, fait remarquer que ce discours apparut pour bon nombre de commentateurs anachronique. C’était une « *morale pour époques d’Apocalypse, cette morale héroïque qui, en 1957, dans la quiétude, la volonté de confort (ou d’ironie, ce qui est la même chose) pouvait paraître désuète dans un monde redevenu frivole et insouciant.* »⁴ Albert Camus, pense-t-il, était ainsi un homme « *tristement vigilant* »⁵.

¹ *Ibid.*, p. 9.

² Albert Camus est né en 1913. Son père connaît le même destin tragique.

³ Jean-Jacques Lauvergne, Louis Reveleau, « Raymond Laurans (1908-1998), une courte biographie » dans *Ethnozootecnie*, n° 89, 2011, « Varia », p. 9.

⁴ René-Marill Albérès « Le prix Nobel » dans René-Marill Albérès, Pierre de Boisdeffre *et al.*, *Camus*, Paris, Librairie Hachette, 1964, p. 222.

⁵ *Ibid.*, p. 225.

C'est finalement cette même vigilance – une vigilance qui apparaît pour leurs contemporains respectifs en décalage avec leur temps – qui anime dans cet extrait Raymond Laurans, toutefois moins sur la question du déclin de l'éclat des sociétés contemporaines, à la manière de l'auteur de *L'homme révolté*, que sur le processus de modernisation des « Trente Glorieuses », et son versant économique-industriel qu'est le productivisme rejetant en dehors des sphères de l'utilité des éléments inscrits pourtant de longue date dans les paysages ruraux. Bien au-delà de la disparition d'une activité d'élevage économiquement de moins en moins tenable, il déplore en effet les efforts de cette modernité pour annihiler ce qu'elle conçoit comme les résidus archaïques d'un passé révolu et dont l'adaptabilité est inenvisageable. Lui pourtant, et quelques autres, en perçoivent les vertus qui s'insèrent dans un environnement et traduisent des pratiques ; ils partagent ensemble cette inquiétude croissante quant à l'avenir d'un monde paysan qui semble se désagréger par excès de progrès. La « fin des paysans » est à la même époque assurément énoncée par la sociologie venant affermir leurs sentiments¹. En citant Albert Camus, l'ingénieur agricole à la retraite témoigne ainsi d'une conscience diffuse, si ce n'est de toute une génération, ainsi que le Prix Nobel l'entendrait, du moins de quelques individus qui réinterrogent la face cachée du progrès et entendent résister, selon l'historien Pierre Cornu, « à l'érosion, au délitement, à l'atomisation du social et du vivant »² bref, au monde qui se défait. Insister sur la valeur patrimoniale d'une race ovine marginalisée, c'est participer de cet élan de résistance et de questionnement qui prend corps dans les années 1970 ; c'est aussi proclamer l'animal domestique comme l'un des derniers traits d'union valables entre l'homme et la nature, dans le présent, pour le futur.

C'est ainsi sur l'histoire de cette proclamation que se penche notre étude : unir l'homme, l'animal domestique et le milieu, et ce grâce à une seule discipline scientifique, l'ethnozootechnie. Raymond Laurans fait le pari de sa pertinence en fondant la Société d'Ethnozootechnie en 1971. Certes, il n'est pas le premier à revendiquer une telle démarche ; certains ethnologues, écologues naturalistes et géographes depuis le XIX^e siècle s'intéressent aux liens entre la nature et les sociétés humaines, aux non-humains, végétaux et animaux, plus souvent sauvages que domestiqués, dans leurs études de l'Autre et des espaces. C'étaient bien sûr des intérêts très composites, centrés sur les sociétés qualifiées de « primitives » et au moyen

¹ Henri Mendras, *La fin des paysans : innovations et changement dans l'agriculture française*, Paris, Sédésis, 1967, 358 p.

² Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, Mémoire original pour l'habilitation à diriger des recherches en histoire contemporaine, Université Lyon 2, 2012, p. 340.

des colonies, intérêts qui évoluèrent d'ailleurs tout au long du XX^e siècle au gré des mutations des définitions respectives de l'ethnologie et de l'anthropologie. Surtout, ce sont les ethnosciences qui, depuis les années 1950, œuvrent pour la compréhension des savoirs locaux¹ et en cela, les rapports entre l'homme et la nature. Mais l'invention du terme même d'« ethnozootechnie » par le Directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet au début des années 1960 témoigne de la vision renouvelée qu'il entend proposer sur les animaux d'élevage.

Dès 1962, Raymond Laurans publie un premier article au sein duquel il donne sa définition de l'ethnozootechnie. Elle s'occupe « *d'envisager les relations entre les sociétés humaines et le monde animal* »², mais exclusivement celui « *qu'elles ont domestiqué ou tenté de domestiquer* ». Elle porte donc sur les relations entre l'homme et son troupeau. Plus encore, dès cette première formulation, il la définit comme une science, et une « *science à la fois biologique et sociologique* ». Il inscrit de la sorte dans son programme une double filiation revendiquée par le terme même d'« ethnozootechnie » dont la composition n'est nullement hasardeuse. Fondée sur la zootechnie qui donne les connaissances physiques et matérielles premières de l'animal, il s'agit cependant de dépasser les prérogatives des sciences du vivant en reconsidérant les liens entre nature et culture que celles-ci ont depuis longtemps distingués. Elle s'inscrit en cela dans le sillon de l'anthropologie sociale émergeant tout juste en France et qui est, selon les termes de l'anthropologue Philippe Descola, « *la science des médiations entre la nature et la culture* »³. Cette dualité du monde est en effet « *devenue la dimension constitutive de l'objet de l'anthropologie, le défi auquel elle a tenté de répondre en déployant des trésors d'ingéniosité afin de réduire l'écart entre les deux ordres de réalité qu'on lui avait donné pour mission de concilier.* »⁴ Une conciliation dont la Société d'Ethnozootechnie ne cesse de se préoccuper en mettant l'accent sur les relations, les interrelations, les interactions et de nombreux autres phénomènes renvoyant à la réciprocité des influences entre l'homme et l'animal, à la fois dans le temps et dans l'espace. Raymond Laurans s'inspire pour ce faire de l'ethnobotanique comme elle se fait au Muséum national d'Histoire naturelle sous la houlette du professeur Roland Portères qui publie en 1961 un article fondateur pour la discipline

¹ Savoirs locaux, savoirs traditionnels, savoirs autochtones... Marie Roué signale la délicate tâche de nommer ces savoirs sans tomber dans les abîmes de la déconsidération ethnocentrique. Marie Roué, « Histoire et épistémologie des savoirs locaux et autochtones » dans *Revue d'ethnoécologie*, n° 1, 2012, mis en ligne le 2 décembre 2012, consulté le 22 février 2016. URL : <http://ethnoecologie.revues.org/813>.

² Raymond Laurans, « Ethnozootechnie » dans *Bulletin technique d'information des ingénieurs des Services agricoles*, n° 174, 1962, p. 3, reproduit dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962.

³ Philippe Descola, *L'écologie des autres*, Versailles, Éditions Quæ, 2011, p. 11.

⁴ *Ibid.*, p. 12.

française. « *L'Ethnobotanique, y explique-t-il, est une discipline interprétative et associative qui recherche, utilise, lie et interprète les faits d'interrelations entre les Sociétés Humaines et les Plantes en vue de comprendre et d'expliquer la naissance et le progrès des civilisations, depuis leurs débuts végétaliens jusqu'à l'utilisation et la transformation des végétaux eux-mêmes dans les Sociétés primitives ou évoluées.* »¹ Le directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet partage avec Roland Portères cette même haute idée du monde naturel appréhendé par les peuples ; d'ailleurs, aux côtés du végétal, l'animal domestique est tout autant, selon Raymond Laurans, celui « *qui a participé à l'histoire des civilisations humaines et y a joué un rôle déterminant* »².

La trajectoire de l'ethnozootechnie est cependant très différente de l'ethnobotanique institutionnalisée car exclusivement liée à son cadre d'épanouissement qu'est la Société d'Ethnozootechnie et à ses adhérents qui la font vivre. Le choix de promouvoir une nouvelle discipline par la création d'une société savante n'est d'ailleurs pas anodin. L'ethnozootechnie s'inscrit dans une longue tradition d'érudition à laquelle Raymond Laurans adhère particulièrement puisqu'il met un point d'honneur à participer régulièrement au Congrès annuel des sociétés savantes. C'est donc avant tout la constitution d'un lieu de sociabilité caractéristique. Comme toute société savante³, elle publie dès sa création un compte rendu de séance de vingt à trente pages au sein duquel les nouvelles des sociétaires et quelques-uns des exposés réalisés lors des réunions sont diffusés : il s'agit alors de brèves notes sur l'histoire de tel animal, l'utilisation de tel outil, le devenir de tel espace. Puis par l'extension de ses activités, et la multiplication de ses liaisons avec d'autres structures (laboratoires de recherches, instituts techniques, etc.), la Société d'Ethnozootechnie opte progressivement pour la publication des communications faites lors des journées d'étude thématiques qu'elle organise elle-même une à deux fois par an à partir de 1975. Ces journées, ouvertes à tous, réunissent surtout les membres de la société qui partagent, en plus de leur intérêt pour l'ethnozootechnie, l'appartenance au même secteur d'activité.

¹ Roland Portères, « L'ethnobotanique : Place - Objet - Méthode - Philosophie » dans *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, vol. 8, n° 4-5, avril-mai 1961, p. 102.

² Francis Petters cité par Raymond Laurans, « L'ethnozootechnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage » dans *Ethnozootechnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 5.

³ Jean-Pierre Chaline, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France. XIX^e-XX^e siècles*, Paris, C.R.H.S., 1995, 270 p.

En effet, la Société d'Ethnozootechnie rassemble en quelques années d'existence plusieurs dizaines d'adhérents qui pour leur grande majorité relèvent tous du secteur agronomique ; surtout, ce sont eux qui sont principalement à l'origine des journées d'étude. Cette proportion de zootechniciens, généticiens ou techniciens d'élevage peut alors interroger d'autant que ces sociétaires sont tous issus d'un même environnement professionnel et intellectuel qui éclot dans l'euphorie modernisatrice d'après-guerre. Nous aurons le temps de revenir sur les parcours de chacun, mais il importe de souligner dès maintenant la propre situation de Raymond Laurans au sein de ce paysage. Prenant la direction de la Bergerie nationale de Rambouillet en 1948, il est à la tête d'une structure qui forme dans le travail de la laine et la parasitologie du mouton, dès les années précédentes et jusqu'au début de la décennie 1950, de nombreux techniciens finalement recrutés par le jeune Institut national de la recherche agronomique (Inra) créé en 1946 dans l'objectif de devenir le fer de lance de la modernisation agricole. Surtout la Bergerie nationale, sous la direction de Martial Laplaud précédant Raymond Laurans, développe activement la technique de l'insémination artificielle qui est à la source, dans les décennies suivantes, de l'ensemble des progrès de maîtrise de l'animal d'élevage et de sa productivité. Ainsi, comme le souligne le zootechnicien Bertrand Vissac, membre de la société depuis presque ses débuts, la Bergerie nationale de Rambouillet partage avec l'Institut national agronomique (INA) et l'École nationale vétérinaire d'Alfort la paternité de ces « *élites* » de la recherche agronomique issues du même sérail francilien¹.

La présence de ces agronomes, chercheurs, ingénieurs, techniciens ou même fonctionnaires administratifs n'est pas une définition en soi, mais doit être soulignée : pourquoi autant de scientifiques impliqués directement dans la recherche agronomique de pointe se retrouvent-ils au sein d'une société savante qui fait principalement des relations entre l'homme, l'animal et le milieu son miel ? Qui s'attarde longuement sur les sonnailles des brebis, qui encourage la collecte de cartes postales pittoresques, qui s'interroge sur le devenir du mouton mérinos, de la vache bretonne pie-noir et du yak tibétain ?

La Société d'Ethnozootechnie pourrait alors être perçue comme une simple association d'érudition parisienne réunissant principalement collègues et amis, peut-être quelques

¹ Bertrand Vissac, *Les vaches de la République : saisons et raisons d'un chercheur citoyen*, Paris, Inra, 2002, p. 130.

nostalgiques de la « belle vache » d'une époque lointaine¹ que l'avènement de l'élevage moderne a fait oublier.

Mais l'association ne s'arrête pas à ces seules considérations érudites. Certes quelques-uns y voient avant tout une distraction intellectuelle agréable. Mais d'autres se sentent investis, presque en termes générationnels, nous l'avons introduit, de la charge de penser le rôle de la recherche agronomique – et leur propre responsabilité – dans les profondes mutations qui saisissent le monde rural sous l'impulsion des processus de modernisation de la « société du progrès ».

Crise du progrès, crise de la science

« Le progrès constitue véritablement pour nous à la fois une mesure de l'avancée du temps et la marque identificatoire qui autorise celui qui parle à juger. Qui autorise aussi à simplifier les récits, puisque le progrès permet de sélectionner dans une situation ceux qui sont dans l'illusion et ceux qui sont dans la vérité. Le progrès fait le tri entre ce qui est digne d'être conservé et amplifié et ce qui peut, avec quelques douleurs transitoires, être abandonné au passé. »²

La philosophe Isabelle Stengers détaille dans cet extrait les quelques caractéristiques du récit du progrès qui dans la cosmogonie occidentale en structure l'histoire. Elle énonce surtout une définition dont on commence, dans les années 1970, à remettre en cause le bien-fondé. Les crises sont nombreuses : économique et politique d'abord, culturelle indéniablement ; mais en profondeur, la société est traversée des premières convulsions de la modernité comme elle advient depuis la Seconde Guerre mondiale et dont les sciences, instruments de cet avènement, en manifestent la teneur. Pourtant, au lendemain de la guerre, la reconstruction du pays, la nécessité de nourrir la population et la volonté de lui rendre le rang international qu'on lui estimait être dû³ se fondaient sur un scientisme puissant jugeant les sciences « à l'origine de tout

¹ Jean-Luc Mayaud, « La “Belle vache” dans la France des concours agricoles du XIX^e siècle » dans *Cahiers d'Histoire*, n° 3-4, 1997, « L'animal domestique », p. 521-541.

² Isabelle Stengers, *L'invention des sciences modernes*, Paris, Éditions La Découverte, 1993, p. 170-171.

³ L'historienne Gabrielle Hecht a montré comment le programme nucléaire, à la fois civil et militaire, est fondamental dans l'instauration d'une politique technique : les prémisses de la technocratie. Gabrielle Hecht, *Le rayonnement de la France : énergie nucléaire et identité nationale après la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Éditions La Découverte, 2004, 346 p.

développement technique, lui-même à l'origine du progrès industriel, économique et social »¹ et finalement, du progrès humain. Un projet prométhéen qui semblait pouvoir venir à bout de tous les défis. Le productivisme agricole qui se déploya durant les « Trente Glorieuses » calé sur le modèle industriel participait de cette foi dans le progrès, un progrès insistant sur la nécessaire modernisation de l'agriculture qui était, souligne l'historien Jean-Luc Mayaud, appuyée par les élites « dans le sens d'une délégitimation de la "routine" et de la "misère" de l'agriculture "paysanne" »² et actée par les sciences sociales. « *Le monde rural français, explique-t-il, ses habitants, ses paysages, ses infrastructures ne sont bientôt plus reconnus dans les discours de l'englobant que pour une seule et unique fonction : produire des biens agricoles, en quantités toujours croissantes.* »³

En outre, cet élan moderne qui « *distingue ceux qui sont dans l'illusion de ceux qui sont dans la vérité* », cette transformation idéale du monde rural en exploitation entrepreneuriale et de ses activités d'élevage en unités productives se fondait sur une recherche agronomique pleine de promesses. Celle-ci incarnait, au sortir de la guerre, un « *sens de l'histoire* »⁴ en devenant l'un des principaux instruments de cette dynamique de la croissance imposant à la fois le savoir descendant – « *qui autorise celui qui parle à juger* » – et la rationalisation industrielle et scientifique de l'activité d'élevage jusque dans la maîtrise même de l'animal. Cette « *élite* » dont parle Bertrand Vissac, faite de scientifiques et d'ingénieurs, accomplit avec ferveur⁵ le processus de modernisation des activités d'élevage trouvant son point d'orgue avec la Loi sur l'élevage du 28 décembre 1966 qui entreprend une sélection rationnelle et une spécialisation des races productives.

Si la zootechnie moderne se fonde à cet égard sur la génétique quantitative, l'alimentation rationalisée, l'insémination artificielle, la mécanisation, ce sont les Prix Nobel

¹ Dominique Pestre, « Le nouvel univers des sciences et des techniques : une proposition générale » dans Dominique Pestre (dir.), *Les sciences pour la guerre*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2004, p. 13.

² Jean-Luc Mayaud, « La porte de l'étable. Approche sociohistorique des acteurs, techniques et représentations de la production du vivant (XIX^e et XX^e siècles) » dans Bertrand Hervieu, Bernard Hubert (dir.), *Sciences en campagne*, Paris, Éditions de l'Aube, 2009, p. 26.

³ *Ibid.*, p. 23.

⁴ Christophe Bonneuil, Gilles Denis, Jean-Luc Mayaud, « Pour une histoire des acteurs et des institutions des sciences et techniques de l'agriculture et de l'alimentation » dans Christophe Bonneuil, Gilles Denis, Jean-Luc Mayaud, *Sciences, chercheurs et agriculture : pour une histoire de la recherche agronomique*, Paris, Éditions Quæ, 2008, p. 5.

⁵ Raymond Février, qui fut l'une des grandes figures directrices de l'Inra, raconte d'ailleurs, dans un retour historique sur son parcours, que l'imagination et l'enthousiasme étaient au sortir de la guerre « *réellement au pouvoir* ». Jean Cranney, *Inra, 50 ans d'un organisme de recherche*, Paris, Inra, 1996, p. 121.

de physiologie ou de médecine de trois biologistes qui marquent véritablement au milieu des années 1960 un coup de semonce dans la maîtrise du vivant. La biologie moléculaire devient en effet en quelques années une discipline incontournable pour étudier les mécanismes du vivant à de très petites échelles ; un « progrès scientifique » exceptionnel rendant presque caduque par son élan même les pratiques précédentes. Et si l'un de ses bâtisseurs, en la personne de Jacques Monod, voit avec la nouvelle discipline une révolution scientifique et la levée des derniers voiles des secrets du vivant, d'autres sont plus circonspects. L'Inra est alors au début des années 1970 « à la croisée des chemins »¹, profondément partagé entre l'approfondissement du génie génétique dans un axe de recherche fondamentale entièrement intégré au cercle ésotérique de la biologie moléculaire et la poursuite d'une science appliquée qui se préoccupe des résultats et de leur développement, les deux options se déroulant sur fond d'homogénéisation des cheptels français sous les impulsions étatiques et professionnelles conjuguées. Idéalement généralistes et proches du terrain, les recherches zootechniques délèguent finalement au soin des instituts techniques la partie développement et valorisation des résultats² pour s'engager dans la voie réductionniste.

Or cette entrée de l'agriculture dans un modèle monofonctionnel absorbé dans l'économie de marché, couplée à ce travail « révolutionnaire » sur le vivant sous le joug du réductionnisme scientifique ne suscitent pas chez tous les scientifiques un enthousiasme unanime. Plus globalement, les années 1970 marquent l'avènement dans toute la société française d'une critique généralisée à l'encontre des avatars du progrès tandis que le compromis fordiste, consenti dans les premières années des « Trente Glorieuses » et corrélé à la revendication des élites politiques et scientifiques de l'impératif de modernisation, se fissure. Les mouvements anti-nucléaires, bien qu'éphémères, sont caractéristiques du durcissement de la contestation du pouvoir technocratique³. Dans un autre registre, les voix s'élèvent contre le productivisme agricole à qui l'on reproche d'être socialement aliénant et profondément néfaste pour l'environnement. En effet, des processus insoupçonnés, sinon sous-estimés, se font jour, et dès les années 1960 émergent de premières dénonciations sur les effets de l'agriculture

¹ Pierre Cornu, « La recherche agronomique française dans la crise de la rationalité des années soixante-dix » dans *Histoire de la recherche contemporaine*, t. III, n° 2, 2014, p. 154.

² Joseph Bonnemaire, Étienne Landais, « Zootechnie et systèmes d'élevage : sur les relations entre l'enseignement supérieur et la recherche » dans *Ethnozootecnie*, n° 54, 1994, « La zootechnie et son enseignement », p. 117.

³ Christophe Bonneuil, « Les transformations des rapports entre sciences et société en France depuis la Seconde Guerre mondiale : un essai de synthèse » dans Joëlle le Marec, Igor Babou, *Sciences, médias et société. Actes du colloque des 15, 16, 17 juin 2004*, Lyon, ENS-LSH, p. 22.

intensive, notamment les pesticides¹. La décennie 1970 leur donne une nouvelle ampleur mêlant problématiques environnementales et sanitaires, le tout porté par le contexte plus large de critiques des sciences et des techniques.

Le contentement de cet ordre économique-industriel sur fond de rationalité scientifique fut ainsi plutôt éphémère car rapidement confronté à ses propres limites. Le biologiste Richard Lewontin souligne avec ironie les nécessaires réactions *ad hoc* du camp scientifique pour pallier aux failles de l'agriculture intensive, et notamment l'incessant processus cumulatif nourri par la recherche agronomique résolvant, tout en les alimentant, ses contradictions immédiates : « *Ainsi, "les agriculteurs ont besoin d'un pesticide pour éliminer un insecte devenu un ravageur parce que les adventices sur lesquelles il vivait ont été détruites par les herbicides, lesquels ont été introduits pour éliminer le sarclage mécanique, lequel est rendu impossible par la haute densité de plantation, laquelle a été accrue parce que les plantes ont été sélectionnées pour leur productivité à haute densité, laquelle leur permet de tirer parti de l'utilisation massive d'engrais, ce qui rend les plantes encore plus appétissantes aux ravageurs et ainsi de suite"*. »² Nous ne pourrions imaginer Sisyphe heureux.

En déployant de tels efforts pour résoudre continuellement les difficultés qu'elle a elle-même initiées, la science moderne dévoile les rouages d'un système qu'elle ne parvient plus à soutenir en certains champs. La Constitution moderne assure pourtant l'efficacité de l'activité scientifique dans son régime de véridicité en définissant infailliblement les humains et les non-humains, leurs propriétés et leurs relations³ et finalement le travail de la science idéalement purifiée de toutes influences et de toutes interférences extérieures. Et celui-ci, pour ce faire, se fonde sur la fonction rectrice du grand partage⁴ initié à l'époque des Lumières désunissant ontologiquement le sujet de l'objet, ce qui est culture de ce qui est nature. Surtout, selon Philippe Descola, la nature « *comme champ d'enquête et d'expérimentation scientifique, comme objet à exploiter et à améliorer, cette nature-là accède à une existence que bien peu songent à remettre en doute.* »⁵ Une nature sur laquelle l'homme, « maître et possesseur », y travaille l'universalité de ses caractéristiques et de ses lois.

¹ Rachel Carson, *Silent Spring*, Greenwich, Fawcett, 1962, 304 p.

² Richard Lewontin cité par Jean-Pierre Berlan, « Champs, contre-champ » dans Georges Fermé (dir.), *Science, pouvoir et argent. La recherche entre marché et politique*, 1993, Autrement, p. 87.

³ Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, Éditions La Découverte, 1991, p. 26.

⁴ Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Éditions Gallimard, 2005, p. 163.

⁵ *Ibid.*, p. 134.

Or l'un des malaises du monde moderne, comme ce dernier advient depuis la fin de la guerre, résulte de la révélation des apories d'une démarche qui n'assure pas convenablement cette purification – bien que doublée d'un travail de médiation – noyée sous des objets que l'accentuation de la production scientifique et technique des « Trente Glorieuses » a considérablement multipliés¹. Ce sont des objets hybrides de nature et de culture, des « chimères » qui ne se sentent bien installées « *ni du côté des objets, ni du côté des sujets, ni au milieu* »² ; ce sont des pesticides, des plantes sélectionnées et des insectes ravageurs qui résistent, dans l'imprédictibilité de leurs effets sur l'environnement, sur l'homme et sur eux-mêmes, à l'objectivation usuelle dont les sciences font preuve à l'égard de la nature, qui récuse la proclamation moderne de leur absence d'intériorité, simple matière soumise au déterminisme des lois physiques, et qui, finalement, sont à la source du développement de questionnements réflexifs et d'une remise en cause de la modernité fondée sur le naturalisme.

La double réduction de l'animal domestique, à la fois à la logique industrielle et à ses gènes, rencontre ainsi de semblables résistances dans la détermination de ses propriétés. Non pas que la génétique ou la zootechnie ne parviennent à la maîtrise totale de l'animal que le projet prométhéen leur promet. Mais si le monde sauvage relève de la nature, le monde domestiqué appartient à la culture : l'animal domestique est partagé entre deux ordres de réalité distincts. Un objet hybride en somme, qui nécessite donc d'être patrimonialisé pour Raymond Laurans afin d'être préservé autant des processus de modernisation du monde rural que de la biotechnologie réductionniste qui en annihilent la valeur. « *Le progrès fait le tri entre ce qui est digne d'être conservé et amplifié et ce qui peut, avec quelques douleurs transitoires, être abandonné au passé* » explique Isabelle Stengers. Abandonner les races locales comme la Bretonne Pie-Noire, oublier les pratiques d'élevage comme la transhumance, délaissé les techniques jugées archaïques sont autant de mouvements qui, pour quelques agronomes et adhérents de la Société d'Ethnozootechnie, nient cette place de l'élevage dans les sociétés humaines et qui font resurgir une peur de l'ensauvagement des espaces « *déguisé en puissance domesticatrice* »³. L'ethnozootechnie devient ainsi l'outil de la défense de la race domestique locale menacée de disparition, balayée par les forces économiques, industrielles et génétiques

¹ Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, op. cit., p. 72.

² *Ibid.*, p. 72.

³ Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, op. cit., p. 340.

des « *vaches de la République* »¹ de la « ferme France » qui vise l'homogénéisation nationale des races animales sélectionnées pour l'accroissement de la productivité de l'élevage.

Une mésentente se fait donc jour autour de l'animal domestique qui, pour ces réfractaires, n'est pas la simple somme de quelques parties productives exprimées par quelques gènes mais bien un tout significatif et signifiant dont la place dans l'espace et la trajectoire dans le temps conditionnent depuis des milliers d'années les sociétés humaines. Certes, pourraient s'entendre ici quelques relents réactionnaires. Mais, au-delà des émois mélancoliques et du rappel que l'homme moderne est rattaché par « *de nombreuses fibres de son être* » à la « *civilisation paysanne* »² selon le professeur de zootechnie et de génétique animale Jacques Bougler, ces considérations sur l'élevage visent à s'affranchir du seul choix d'abolir le passé ou de le conserver tel qu'il est idéalement pensé³ pour offrir des alternatives aux pratiques scientifiques usuelles.

C'est ce qu'exprime Raymond Laurans en caractérisant l'animal domestique comme un « trait d'union » entre l'homme et le milieu au rôle fondamental dans son environnement, par la médiation de la technique qui donne cohérence aux systèmes entre nature et culture. C'est ce qu'expliquent de même les fondateurs de la systémique agraire, que l'on retrouve parmi les adhérents de la Société d'Ethnozootechnie et qui parviennent à la fin des années 1970 à institutionnaliser leurs points de vue : légitimer une activité scientifique qui refuse le seul travail en laboratoire pour redonner profondeur temporelle et spatiale à l'agronomie en harmonie avec les éleveurs et leur savoir. La question du savoir est d'ailleurs fondatrice dans cette crise des objets dont la complétude de leur compréhension ne peut être obtenue qu'en tenant compte de la diversité des dimensions dans lesquelles on leur donne sens. En accentuant la question des ethnosciences, la Société d'Ethnozootechnie entend bien participer à la réhabilitation de ces savoirs et savoir-faire hors de la Constitution et dont on ne cesse d'en affirmer la légitimité contre la rationalité descendante qui, sur fond d'universalité, clame la vérité de son travail.

Étudier l'ethnozootechnie et la structure qui la promeut, c'est ainsi s'intéresser à un débat d'idées prenant l'animal domestique comme objet d'interrogation des apories possibles de la rationalité technoscientifique qui, elles-mêmes dans un cadre plus général de crise des sciences et de la société, interpellent la dynamique de la modernité. Nous cherchons à

¹ Bertrand Vissac, *Les vaches de la République : saisons et raisons d'un chercheur citoyen*, op. cit., 505 p.

² Jacques Bougler, « Conséquences générales de la disparition des races » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « Races domestiques en péril », p. 37.

³ Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, op.cit. p. 70.

comprendre dans quelle mesure, dans ce contexte de crise de la scientificité, l'ethnozootechnie est un des modes d'expression du malaise que suscite la rationalisation scientifique et industrielle des espaces ruraux. Un mode d'expression qui se décline cependant lui-même en autant de considérations qu'il y a de sociétaires. Il s'agit en effet de prendre la pleine mesure de cette notion protéiforme dont on en reconnaît tantôt une valeur heuristique heureuse dans la régénération de la recherche agronomique, tantôt un concept-refuge nécessaire pour y perpétuer un idéal de pratiques zootechniques séculaires, souvent un terme générique pour y regrouper des intérêts ethnologiques, sinon une simple curiosité intellectuelle divertissante, celle-ci renseignant d'ailleurs autant que les éléments précédents. Dès lors, la définition de cette science doit-elle se faire par ce que l'on en inscrit dans le programme ou par ce que l'on en fait dans la pratique ?

Si l'ethnozootechnie recouvre une telle diversité d'acceptations, le point nodal ne se situerait-il pas plutôt dans le cadre de la Société d'Ethnozootechnie ? La question de fond est là. Notre travail se penche en effet sur l'histoire d'un collectif qui rassemble sous l'égide de la notion d'ethnozootechnie une diversité de réflexions sur l'animal domestique. Un collectif qui est un lieu de sociabilité se constituant comme un espace voulant favoriser les rencontres entre sciences du vivant et sciences humaines et sociales. Marcel Jollivet l'exprime en introduction de son ouvrage *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières*, l'interdisciplinarité peut être envisagée comme « *une tentative de réponse* » à la crise de la rationalité technoscientifique et industrielle et aux questionnements sur les problèmes qu'elle induit, voire comme « *une pratique de recherche qui les prend en compte et en charge* »¹. Mais les rencontres au sein de la Société d'Ethnozootechnie se font-elles ? En effet, une dynamique professionnelle est clairement observable au sein de l'association, et certains mobilisent l'ethnozootechnie pour réfléchir sur la valeur de cette rationalité technoscientifique dans la recherche agronomique. Cependant, la Société d'Ethnozootechnie ne s'épuise pas dans les introspections de bon nombre de ses membres. Mais ce n'est pas non plus parce qu'elle est tournée vers d'autres horizons qu'elle intègre pour autant les questionnements réflexifs. C'est donc avant tout une atmosphère intellectuelle et scientifique plus globale qui mobilise diversement les sociétaires et les fait se rencontrer sur la question « *des problèmes de l'élevage* ». La Société d'Ethnozootechnie doit dès lors être perçue moins comme une entité

¹ Marcel Jollivet, « Un chapitre de l'histoire récente d'une vieille et grande question : les rapports homme-nature » dans Marcel Jollivet (dir.), *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières*, Paris, CNRS Éditions, 1992, p. 27.

propre – qui certes ne manque pas d’être reconnue en tant que telle – que comme à la fois un collectif actif et un théâtre d’expression libre qui n’est certainement pas la scène parisienne la plus fréquentée, mais dont les représentations trouvent quand même audience par l’originalité des sujets et le jeu de ses acteurs.

Un champ d’étude interscience

Les « nouvelles » perspectives du monde moderne comme il advenait depuis la Seconde Guerre mondiale n’ont pas manqué de produire une littérature profuse d’analyses et d’essais sociologiques, anthropologiques et philosophiques qui développent une thématique de crise : transformation de l’agir humain¹, modernité réflexive², crise des objets, singularité de la cosmogonie et bien d’autres visions insistant sur un fléchissement du grand partage³. Surtout, depuis les années 1990, différents chantiers historiographiques se renouvellent, notamment sous l’impulsion d’une demande sociale de plus en plus ciblée sur les questions des sciences, de la démocratie, de l’environnement ou encore de la santé. Face à un tel débordement bibliographique, il importe à l’apprenti historien de considérer avec humilité les nombreuses voies tracées par tous ces chercheurs tout en tentant de développer un regard critique sur les idées, les thèses, les manquements, les inflexions idéologiques, *etc.* Un exercice délicat.

En termes historiographiques, ce travail s’inscrit en tout cas dans divers champs d’étude. En effet, d’une part, dans une perspective d’histoire sociale, il s’agit d’étudier un collectif qui, dès le début des années 1960, bien avant la constitution de la société savante, fonde ses ambitions à l’appui d’un monde intellectuel et scientifique parisien dense qui se constitue autour de structures de recherche et d’institutions muséales, le Musée des Arts et Traditions populaires et le Muséum national d’Histoire naturelle pour ne citer qu’eux. Faire l’histoire de la Société d’Ethnozootechnie, c’est donc situer celle-ci dans ce riche univers qui n’a cependant pas suscité, pour ce qu’il est en tant que tel, tant de recherches historiques développées. Notre travail en côtoyant bon nombre d’acteurs des études sur l’homme qui, pour certains, ont fait école, se situe donc dans le sillon des travaux des héritiers qui n’ont pas manqué de faire des retours historiques sur la genèse de leurs convictions, l’anthropologie et l’ethnologie étant autant, si ce n’est plus que les autres disciplines des sciences humaines travaillées par les questionnements

¹ Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, Paris, les Éditions du Cerf, 1990, trad. française, 336 p.

² Ulrich Beck, *La société du risque : sur la voie d’une autre modernité*, Paris, Aubier, 2001, trad. française, 521 p.

³ Catherine Larrère, Raphaël Larrère, *Penser et agir avec la nature*, Paris, Éditions La Découverte, 2015, 330 p.

de la légitimité de tel ou tel concept ou méthode¹. Surtout, c'est par l'histoire des institutions, et surtout du Musée des Arts et Traditions populaires, que peuvent être reconstruites les relations que noue chaque chercheur avec tel autre, dans tel cadre de recherche sur tel sujet. D'aucuns parlent du siècle des intellectuels, mais ceux à qui nous nous intéressons apparaissent à peine sous cette dénomination² ; d'autres soulignent l'avènement de la République des savants, mais faite de physiciens, de généticiens et de *Big Science*³. Ce sont donc par ces chemins détournés que l'on saisit les noms et les intérêts.

D'autre part, l'histoire des sciences et les études rurales constituent les seconds champs de notre approche. Ceux-ci sont si ouverts et prolifiques que nous ne nous évertuerons pas à l'exhaustivité pour quelques lignes. Il s'agit cependant de souligner que l'ethnozootechnie, en réunissant sciences humaines et sciences du vivant, souhaite non pas s'affranchir du régime de véridicité dominant, mais le dépasser, sinon l'enrichir, par les perspectives temporelles et spatiales consubstantielles aux objets étudiés. Mais dans les années 1970, de telles ambitions, au sein de la communauté scientifique, sont ignorées, voire déconsidérées. Et pour que l'histoire s'intéresse ensuite à ces propositions, il fallut que le champ se renouvelle et se défasse du récit du progrès. Dépassant l'histoire auto-légitimante de ce récit qui en promouvait les vainqueurs et en défiait la contingence historique, les historiens, et pas seulement eux, développent ainsi depuis les années 1990 des travaux novateurs dans l'utilisation d'outils méthodologiques visant à reconsidérer cette science comme activité humaine monolithique, extra-sociale et atemporelle. Les historiens Christophe Bonneuil et Jean-Luc Mayaud le soulignent : « *Le progrès a perdu sa qualité de discours historique, il a gagné le statut d'objet d'histoire.* »⁴ Le philosophe Bruno Latour infléchit la réflexion en distinguant la science « faite », froide, sûre et objective, celle des manuels ou des dictionnaires dont les influences sociales sont indiscernables, de la science « en train de se faire » qui relève, elle, de l'activité scientifique incertaine et risquée, des intentions contrariées, des jeux de pouvoir ou encore des régimes de savoir⁵, et au sein de laquelle les propositions qui apparaissent dissidentes constituent, dans une perspective sociologique, un « style de pensée » en concurrence avec un autre. Le philosophe

¹ Susan Carol Rogers, « L'anthropologie en France » dans *Terrain*, n° 39, septembre 2002, p. 141-162.

² Michel Winock, *Le siècle des intellectuels*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, 695 p. ; Rémy Rieffel, *La tribu des clercs : les intellectuels sous la V^e République (1958-1990)*, Paris, Calmann-Lévy, 1993, 692 p.

³ Jean-François Picard, *La République des Savants*, Paris, Flammarion, 1990, 339 p.

⁴ Christophe Bonneuil, Gilles Denis, Jean-Luc Mayaud, « Pour une histoire des acteurs et des institutions des sciences et techniques de l'agriculture et de l'alimentation », *op. cit.*, p. 35.

⁵ Bruno Latour, *Le métier de chercheur, regard d'un anthropologue*, Paris, Inra Éditions, 1995, 103 p.

identifie en outre dans le monopole de la rationalité scientifique non pas l'hégémonie de la raison, mais un ensemble de processus qui saisissent le réel, l'affirment au sein d'un environnement confiné tel le laboratoire – une « boîte noire » – pour être finalement traduit dans le « monde réel » et en modifier profondément les usages. En faire l'histoire, c'est ainsi moins s'intéresser aux résultats qu'aux cheminements et à leur contexte ; les sciences sont perçues comme des constructions socialement et historiquement situées¹. Cette focale devient le terrain propice à une meilleure compréhension des acteurs, des institutions, des enjeux, des dynamiques et, finalement, des objets eux-mêmes, notamment dans l'agronomie et la recherche agronomique.

Un champ d'étude d'histoire de la recherche agronomique s'ouvre peu à peu, étroitement lié à une histoire rurale qui, elle aussi, connaît ses propres évolutions. Si les historiens du rural déléguaient, durant les « Trente Glorieuses », l'étude de la modernisation agricole, de l'activité scientifique et de l'innovation aux sociologues, économistes et géographes, percevant celles-ci comme un donné², ils s'attellent progressivement à l'échelle micro-historique afin de cerner, derrière la rationalisation industrielle et scientifique et son schéma descendant, des réalités plus complexes : « *les réseaux sont aussi horizontaux que verticaux, la "vérité scientifique" est temporaire, [...] la relation de la "modernité" et de la "rationalité" n'est pas à sens unique* »³. Dans une même dynamique que l'histoire des sciences, les historiens du rural entendent revaloriser une « *contre histoire* » du progrès, celle des vaincus, « *des obscurs et des oubliés* »⁴, une histoire des marges qui s'acceptait dans la marginalité et se confrontait à l'originalité de ses objets d'étude, ces objets hybrides que l'expansion du grand partage n'avait pas réussi à dompter⁵.

Des champs historiographiques concernés par les deux disciplines émerge, à partir des années 1990, l'idée « *de ne pas figer à l'avance ce qui relèverait des catégories de la "science", de l'"agriculture" et de la "société", et de cesser de se les représenter comme appartenant*

¹ Jean-Luc Mayaud, « La porte de l'étable. Approche sociohistorique des acteurs, techniques et représentations de la production du vivant (XIX^e et XX^e siècles) », *op. cit.*, p. 28.

² Christophe Bonneuil, Gilles Denis, Jean-Luc Mayaud, « Pour une histoire des acteurs et des institutions des sciences et techniques de l'agriculture et de l'alimentation », *op. cit.*, p. 14.

³ Jean-Luc Mayaud, « La porte de l'étable. Approche sociohistorique des acteurs, techniques et représentations de la production du vivant (XIX^e et XX^e siècles) », *op. cit.*, p. 18.

⁴ Christophe Bonneuil, Gilles Denis, Jean-Luc Mayaud, « Pour une histoire des acteurs et des institutions des sciences et techniques de l'agriculture et de l'alimentation », *op. cit.*, p. 18.

⁵ Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, *op. cit.*, p. 25.

chacun à une dynamique historique autonome »¹. Il s'agit ainsi d'historiciser le progrès, de s'affranchir d'une représentation du nécessaire pour introduire les choix et les contraintes d'un temps, d'un espace et d'un collectif. La redécouverte ses dernières années des textes de Ludwik Fleck², qui réalise dans l'entre-deux-guerres une sociologie historique des sciences, inaugure à cet égard de nouvelles pistes méthodologiques d'approche des pratiques scientifiques. Il accentue en effet les confrontations et les enjeux entre collectifs de pensée faisant de la science une activité sociale pleine tout en évitant un relativisme bien souvent reproché aux études sur les sciences. « *La vérité, dit-il, n'est pas "relative" et certainement pas "subjective" dans le sens populaire du mot. [...] De même, la vérité n'est pas une convention mais, dans une perspective historique, un événement de l'histoire de la pensée, et dans ses connexions du moment, une force contraignante s'exerçant sur la pensée et conforme à un style.* »³

« *L'histoire des sciences agronomiques ou agricoles (le choix du mot n'est pas neutre) [...] est bien celle de la co-construction, conjoncturelle et instable, imparfaite et contestée, d'objets et d'écoles de recherche, de stratégies techniques, et de nouveaux agencements des exploitations et sociétés rurales, des marchés et des modes de consommation, des politiques publiques et des représentations qui les légitiment.* »⁴

Dès lors, dans de telles considérations, les voies sont ouvertes pour étudier une part de la constitution de la recherche agronomique qui dans la science faite est oubliée, pour s'intéresser aux intérêts pour l'animal comme point nodal du monde rural. Notre travail se situe ainsi dans l'une des continuités des travaux de l'historien Pierre Cornu qui a entrepris, au travers d'une analyse d'anthropologie historique, de saisir les spécificités des agronomes et zootechniciens du département Systèmes Agraires et Développement (SAD) de l'Inra. Pour l'historien, ces scientifiques se caractérisent par leur « *intranquillité* » : « *À la fois par le refus de continuer tranquillement à collaborer au "progrès" technoscientifique tel que la rationalité dominante le pilote, et par le refus de laisser "les autres", à l'Inra ou ailleurs, vivre tranquillement cette histoire, comme si l'escalier du progrès construit par une science positive et cumulative ne se doublait pas, pour une foule d'êtres, de choses et de valeurs, d'une*

¹ Christophe Bonneuil, Gilles Denis, Jean-Luc Mayaud, « Pour une histoire des acteurs et des institutions des sciences et techniques de l'agriculture et de l'alimentation », *op. cit.*, p. 20.

² Ludwik Fleck, *Entstehung und Entwicklung einer wissenschaftlichen Tatsache* (1935), traduction française par Nathalie Jas : *Genèse et développement d'un fait scientifique*, Paris, Les Belles lettres, 2005, 280 p.

³ *Ibid.*, p. 175.

⁴ Christophe Bonneuil, Gilles Denis, Jean-Luc Mayaud, « Pour une histoire des acteurs et des institutions des sciences et techniques de l'agriculture et de l'alimentation », *op. cit.*, p. 22.

vertigineuse descente aux abîmes. »¹ Son hypothèse est ainsi d'observer dans cette attitude les spécificités d'une discipline qui doit composer avec les objets hybrides tout en assurant la réalisation de la Constitution moderne ; une discipline qui, dans la menace que représentent les hybrides pour la cosmogonie naturaliste, assure temporairement son maintien en constituant « *des petits collectifs d'affins, sujets et objets liés par le travail scientifique [...] intégrés malgré tout à l'univers de sens du naturalisme* »². C'est en effet la caractéristique fondamentale de ces scientifiques que de ne pas faire table rase du « passé de la recherche », de la science faite, ni de celle en train de se faire, mais bien plutôt de viser le dépassement du grand partage, d'en complexifier la dichotomie « *à un moment où, selon l'ingénieur agronome Jean-Marie Legay, le développement rapide des sciences et des techniques pourrait entraîner certaines déviations simplificatrices et technocratiques* »³. Le SAD et la Société d'Ethnozootechnie partagent ainsi, à partir des années 1980, quelques semblables convictions ; dès les années 1970 déjà, les chercheurs agronomes à l'origine de la création de ce département sont pour certains d'entre eux sociétaires et participent aux journées d'étude organisées par l'association. Ce sont des scientifiques, des ingénieurs, des techniciens « *à la fois formés à la logique du grand partage, animés d'une passion sincère pour en réaliser le programme, et qui néanmoins ressentent dans leur confrontation à l'objet le besoin et l'urgence d'un dépassement critique* »⁴.

En outre, la Société d'Ethnozootechnie faisant de la relation d'élevage l'objet même de son existence, nous pourrions inscrire cette étude dans le champ d'une histoire de l'élevage du temps présent encore en devenir⁵ ; ce serait alors une inscription en deux niveaux. D'une part, nous ne côtoyons certes pas « directement » dans nos documents l'animal domestique, ni même les pratiques d'élevage, que ce soit celles des éleveurs ou des agronomes, mais nous faisons face à des discours qui se posent à la fois en amont et en aval de l'activité zootechnique et qui prennent ces pratiques comme éléments de référence et de discussion. Il importe en conséquence de garder en fond l'histoire de l'élevage qui doit identifier, selon Jean-Luc Mayaud, l'étable comme « *le lieu stratégique à la fois de la production du vivant et du pouvoir*

¹ Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, op. cit., p. 341.

² *Ibid.*, p. 29.

³ Jean-Marie Legay, « Méthodes et modèles dans l'étude des systèmes complexes » dans Marcel Jollivet, *Pour une agriculture diversifiée*, Paris, L'Harmattan, 1988, p. 15.

⁴ Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, op. cit., p. 30.

⁵ Jean-Luc Mayaud, « La porte de l'étable. Approche sociohistorique des acteurs, techniques et représentations de la production du vivant (XIX^e et XX^e siècles) », op. cit., p. 25.

sur celui-ci »¹ et comme le point nodal mobilisant « une communauté socioprofessionnelle locale et globale, des “experts” et conseillers en tout genre, des marchands, des consommateurs et des élus » et, tout autant, des sociétés savantes qui font idéalement œuvre d’érudition et de conseils, bref, une situation à partir des années 1970 « plus complexe qu’un simple dialogue entre l’éleveur et le “scientifique” ». D’autre part, l’historien Jean-Marc Moriceau, faisant remarquer en 1999 l’absence d’intérêt pour une histoire de l’élevage, note cependant l’initiative heureuse, dès les années 1970, d’une structure sur la question : il cite alors la revue *Ethnozootecnie* – et d’ailleurs seulement elle – qui vient selon lui, bien que timidement, ouvrir le champ². Ainsi, notre travail pourrait certes prendre part, dans un premier niveau, à l’histoire de l’élevage, même si c’est par quelques biais ; mais dans la perspective décrite précédemment, il entreprendrait surtout, dans un second niveau, une histoire de l’histoire de l’élevage, un retour sur l’ouverture fondatrice des études historiques sur les activités d’élevage.

Dans ce même ordre d’idée, le champ historiographique de l’histoire de l’animal, qui ne doit pas nous rester indifférent, identifie ses précurseurs entre autres dans de premiers travaux historiques des années 1970. Elle est en effet, en première lecture, étroitement liée à une histoire de l’élevage : même constat dans les années 1990 de l’absence d’intérêt pour ce sujet, mêmes historiens qui s’y intéressent, même diagnostic sur les premières initiatives de zootechniciens (on cite encore la revue *Ethnozootecnie*)³. L’histoire de l’élevage et l’histoire de l’animal peuvent cependant se distinguer dans l’appréhension de leur objet respectif : Éric Baratay défend ainsi une histoire qui entend décentrer son regard des pratiques et des représentations humaines pour favoriser une « *histoire animale* »⁴ qui vise à saisir « *son vécu, ses émotions, ses réactions* », ce qu’offrent notamment les sources de la Grande Guerre au sein desquelles les historiens ont relégué comme simples anecdotes les témoignages sur les animaux, témoignages participant à une histoire de la souffrance⁵. Cette perspective se positionne dans ce contexte de questionnements du grand partage en entendant revaloriser le point de vue animal dépourvu, dans le naturalisme, d’intériorité. Une telle histoire perd toutefois en pertinence au sein de notre

¹ *Ibid.*, p. 26.

² Jean-Marc Moriceau, « Une question en renouvellement. L’histoire de l’élevage en France » dans *Annales de Bretagne et des pays de l’Ouest*, tome 106, n° 1, 1999, p. 19.

³ Éric Baratay, Jean-Luc Mayaud, « Un champ pour l’histoire : l’animal », dans Eric Baratay, Jean-Luc Mayaud (dir.), *Cahiers d’histoire*, n° 3-4, 1997, « L’animal domestique : XVI^e-XX^e siècles », p. 409-442.

⁴ Éric Baratay, *Le point de vue animal : une autre version de l’histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 2012, 391 p.

⁵ *Ibid.*, p. 26.

analyse ; du moins, nous supposons qu'une plus large étude devrait pouvoir se nourrir de ces considérations, mais elle n'en est pas ici le lieu.

Nous souhaitons finalement attirer l'attention sur ces historiens s'intéressant à la relation d'élevage ou à l'animal, et sur leurs inspirateurs auxquels ils se réfèrent – de même historiens ou archéozoologues, ethnozoologues, ou simplement ethnologues – : ceux-ci furent, sont, et pour quelques-uns, semblent avoir été, des membres de la Société d'Ethnozootechnie¹. Nous le disons, ce travail pourrait ainsi prendre l'allure d'une histoire de l'histoire, une histoire du front pionnier ethnozootechnique. Mais bien que cette dimension soit essentielle à prendre en compte, ce n'est pas l'angle de cette étude.

Nous nous intéressons en effet à un collectif qui se positionne dans la crise de la rationalité et qui, outre de grands intérêts pour l'histoire, ce qui n'est évidemment pas sans hasard, suscite bon nombre d'autres questionnements. Et pour appréhender ce collectif, la micro-histoire semble être l'échelle la plus pertinente.

Une histoire sociale

Pour Jean-Luc Mayaud, la méthodologie de l'histoire sociale, dans son échelle micro-historique qui se défait des grandes entités collectives, est l'outil pertinent d'analyse des relations d'élevage. Elle permet en effet de mettre en évidence « *le spectre des relations possibles des acteurs, en saisissant au niveau le plus fin les alliances, les conflits, les transmissions et les ruptures, les échanges marchands et symboliques ; bref, toute l'économie des gestes, des pratiques, des techniques et des signes qui fondent le fait social de la relation d'élevage* »². Nous voulons pour notre part approcher cette perspective, d'autant plus dans le cadre d'une société savante qui est un lieu de sociabilité caractéristique du monde intellectuel³. Le faire sur l'histoire d'un collectif donc, dont on souhaiterait en saisir les entrées, les sorties, les propositions et les logiques à l'œuvre ; l'histoire d'un espace entre deux mondes, idéalement un *no man's land* qui fait la jonction entre différents types de savoirs mobilisant le même objet

¹ Qu'il suffise pour s'en apercevoir de comparer les listes des membres de la Société d'Ethnozootechnie avec les noms de la bibliographie dressée par les historiens Éric Baratay et Jean-Luc Mayaud lors de leur article historiographique de 1997.

² Jean-Luc Mayaud, « La porte de l'étable. Approche sociohistorique des acteurs, techniques et représentations de la production du vivant (XIX^e et XX^e siècles) », *op. cit.*, p. 17.

³ Jean-Pierre Chaline, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France. XIX^e-XX^e siècles*, Paris, C.R.H.S., 1995, p. 137.

et dont les expressions individuelles, que l'on peut cerner plus ou moins distinctement, dévoilent les relations spécifiques à l'animal, à la nature et aux autres.

La micro-histoire permet en outre d'éviter quelques-uns des écueils qui peuvent se profiler dans une histoire de l'élevage ou une histoire de la recherche agronomique du temps présent alors qu'une demande forte se fait jour dans le contexte paradoxal, fait remarquer Jean-Luc Mayaud, d'accentuation de la production scientifique et de sacralisation de la nature¹. Pour fondatrices qu'apparaissent rétrospectivement les interrogations des années 1970 sur fond de crise environnementale et d'« *eschatologie du progrès* » actuelles, il importe en effet de considérer le temps long de l'histoire des relations d'élevage, ou plus globalement, de l'histoire de l'« environnement » pour esquiver l'illusion de la nouveauté de la prise de conscience². Certes, notre propre travail ne porte pas sur ce temps long, mais elle ne doit pas l'évacuer. C'est une démarche nécessaire pour démythifier l'idée d'un passé inconscient de ses actes et d'un présent profondément réflexif et agissant³, et ainsi d'une Société d'Ethnozootechnie marquant la rupture, le renversement, la révolution contre l'asservissement du naturalisme produisant science et progrès, eux-mêmes sources de la disparition des races domestiques d'élevage, bien que la reconnaissance de la valeur des propositions par les acteurs mêmes de la Société d'Ethnozootechnie au moment même de la production des sources ne doive pas être niée.

Quelles sont ces sources ? Nous fondons notre étude principalement sur la revue *Ethnozootechnie* que nous avons travaillée du premier numéro (1962) au quarante-quatrième (1989). Quelques éléments doivent être soulignés la concernant, même si nous intégrons dans le corps du texte l'étude des spécificités de tel ou tel numéro, dans tel ou tel contexte de production. La Société d'Ethnozootechnie, fondée en 1971, est précédée d'une décennie de réflexion du Groupe d'Études Ethnozootechniques (GEE) composé de Raymond Laurans et de trois acolytes. Ils font de leur activité principale la réalisation d'expositions. Les numéros un à cinq d'*Ethnozootechnie* correspondent ainsi aux catalogues d'exposition⁴. Puis le format

¹ Jean-Luc Mayaud, « La porte de l'étable. Approche sociohistorique des acteurs, techniques et représentations de la production du vivant (XIX^e et XX^e siècles) », *op. cit.*, p. 24.

² Pierre Cornu, « Aux origines de la "fonction environnementale" des exploitations rurales : les conflits pour l'usage des pentes en Cévenne vivaraise aux 19^e et 20^e siècles » dans Pierre Cornu, Jean-Luc Mayaud (dir.), *Nouvelles questions agraires. Exploitants, fonctions et territoires*, Paris, La boutique de l'Histoire éditions, 2008, p. 98.

³ Jean-Baptiste Fressoz, Dominique Pestre, « Risque et société du risque depuis deux siècles » dans Dominique Bourg, Pierre-Benoît Joly, Alain Kaufmann, *Du risque à la menace. Penser la catastrophe*, Paris, PUF, 2013, p. 19-56.

⁴ Nous appellerons numéros un à cinq les premières publications du GEE en suivant la numérotation faite par Raymond Laurans. Mais celle-ci est rétrospective et ne commence qu'à la fin des années 1960.

change avec le numéro six, premier numéro après la création de la société savante, qui constitue le « compte rendu de séance » de la Société d'Ethnozootechnie. C'est ensuite avec le développement de la société que les numéros relèvent progressivement cette fois-ci du « compte rendu de journée d'étude », constitués donc des seules communications faites lors de ces manifestations¹. Avant tout à destination des sociétaires, Raymond Laurans entend peu à peu séduire davantage de futurs membres ; cependant le nombre d'imprimés oscille entre cent et deux-cents numéros selon les moments, et souvent moins que le nombre d'adhérents total². Si nous nous fondons ainsi sur la revue *Ethnozootechnie*, celle-ci recouvre en vérité différents types de sources, diversifiant grandement les informations, et demandant d'en adapter le regard critique : chaque numéro ne manifeste pas les mêmes intentions. Les comptes rendus des séances sont ainsi très intéressants en termes d'informations purement factuelles, mais la disparition de cette forme à la fin des années 1970 nous fait perdre ces quelques renseignements internes à la société. Nous en avons cependant partiellement comblé la perte avec, à partir de 1981, les envois trimestriels de *La lettre de la Société d'Ethnozootechnie*, circulant seulement entre et pour les sociétaires à la suite de quelques regrets de membres en mal de contacts avec les collègues. Elle énonce des informations générales aussi diverses que ce qui pouvait intéresser diversement les sociétaires (informations générales sur la société, périodiquement ses exercices, les publications des membres, les distinctions de certains d'entre eux, les annonces d'événements, etc.). Mais nous nous en sommes finalement peu directement servis, étant en dehors de notre chronologie.

Nous avons pu en outre consulter plusieurs dossiers, concernant l'activité de Raymond Laurans au sein de la Société d'Ethnozootechnie, issus de la constitution récente d'un fonds Raymond Laurans, qui n'apportèrent pas d'éléments décisifs dans l'étude du collectif mais permirent quelques compléments intéressants. Nous nous sommes en outre intéressés à la bibliothèque personnelle du président de la Société d'Ethnozootechnie que nous avons pu parcourir. Il est évident qu'elle ne peut être utilisée qu'à titre indicatif, car la présence de tel ou tel ouvrage ne renseigne pas sur la date de son obtention. Cependant, quelques-uns présentent des annotations, plus souvent des marque-pages, en tout cas des éléments qui indiquent, en écho de l'étude des bibliographies citées au sein d'*Ethnozootechnie*, les quelques lectures qu'il a pu entreprendre. Par ailleurs, nous avons entrepris la collecte de quelques témoignages, deux plus

¹ Le dépouillement de ces documents s'est fait essentiellement sur les versions numérisées par la Bibliothèque Nationale de France. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb343806311/date>.

² Cf. Annexes : Le lectorat de la revue *Ethnozootechnie*, p. 237.

aboutis en entretien long, au contraire des autres exclusivement téléphoniques qui permirent surtout de recueillir des sentiments rétrospectifs. En effet, chaque témoin se souvenait moins des activités de la société que de ses grands desseins, à savoir le lieu de rencontre pluridisciplinaire, le partage des points de vue, l'enrichissement intellectuel ou encore les soucis de la biodiversité animale. Il faut en effet souligner que si nous voyons dans les sources une succession ininterrompue de séances, de journées d'étude et de leurs thématiques, elles ne constituaient en vérité que des manifestations épisodiques, répétées deux à quatre fois maximum par an.

En outre, parce que la perception d'un collectif passe aussi par sa définition en rapport au monde extérieur, nous avons utilisé les propres productions textuelles de différents membres de la Société d'Ethnozootechnie pour venir compléter le paysage que nous voulons dresser. Ce sont principalement des articles scientifiques de ces chercheurs, tant du côté des ethnologues que des agronomes, promouvant un style de pensée différent de la « science normale ». L'une des questions est de savoir si les contributions dans *Ethnozootechnie* y prennent aussi part. En effet, l'un des axes que nous voulons éclairer est de comprendre dans quelle mesure la Société d'Ethnozootechnie constitue si ce n'est un collectif scientifique discipliné, producteur de science comme Raymond Laurans entend l'inscrire dans le programme de l'ethnozootechnie, du moins un collectif de scientifiques cette fois « *indisciplinés* »¹, comme certains le revendiquent *a posteriori*², caractérisé par la très grande hétérogénéité des exposés, des articles, des contributions, des communications faits tout au long de la décennie 1970. Cette hétérogénéité est fondamentale à prendre en compte, d'aucuns l'appelant parfois pluridisciplinarité, ou encore interdisciplinarité, dès lors une ethnozootechnie au sens le plus large qu'une telle notion peut prendre.

Cette hétérogénéité s'exprime jusque dans notre bibliographie qui, outre l'éclectisme nécessaire que l'on a pu observer dans le retour historiographique, intègre bon nombre d'ouvrages et d'articles venant d'une part donner corps à une réflexion si frêle soit-elle sur la question de la crise de la modernité et d'autre part éclairer quelques-uns des particularismes scientifiques, professionnels, institutionnels que chaque auteur dans chaque numéro manifeste, là où la formation d'historien seule fait pâle figure. Nous ne serons pas pour autant plus en

¹ Jean-Marie Legay, « Quelques réflexions à propos d'écologie : défense de l'indisciplinarité » dans *Acta oecologica-Oecol. Gener.*, 1986, vol.7, n° 4, p. 391-398.

² Bertrand Vissac, « A propos des temps et des lieux de la zootechnie française » dans *Ethnozootechnie*, n° 54, 1994, « La zootechnie et son enseignement », p. 35.

mesure de se prononcer sur la pertinence des idées émises lors des contributions, mais nous pouvons au moins en observer quelques récurrences et emprunts entre auteurs.

Il importe enfin de souligner que les sources et les bibliographies ne permettent pas de faire sortir de l'ombre tous les éléments désirés. Il en va certes de même pour toute étude, mais peut-être davantage encore lorsque l'on porte son regard sur un collectif comme l'est une société savante. L'historien Jean-Pierre Chaline le souligne : « *Comme tout groupement de ce genre, quels qu'en soient par ailleurs la nature et les buts, elle implique une certaine convivialité qu'expriment périodiquement banquets d'anniversaire ou excursions annuelles, et de façon plus permanente un certain plaisir d'être ensemble, d'œuvrer en commun [...].* »¹ Si l'auteur se réfère aux sociétés savantes du XIX^e siècle, le constat reste ici valable, et ce sont autant d'éléments qui ne sont pas communiqués ou si peu et indirectement. Des éléments qui doivent donc être intégrés, si ce n'est dans l'analyse, au moins dans la réflexion car si nous cherchons, dans une certaine mesure, à saisir les relations et les influences qui peuvent être débusquées dans les contributions, la part conviviale, elle, y est bien plus discrète, mais tout aussi influente. Le recours au témoignage peut combler en partie cette absence ; mais si l'apprenti historien voit défiler sous ses yeux une succession déterminée de noms, d'institutions, de thèmes et de revendications, ainsi que des rencontres qui lui semblent singulières, il est malheureusement peu aisé au témoin de s'en remémorer les articulations quand l'association n'organisait, en une année, que quelques réunions. Un déficit mémoriel qui peut être une indication en soi, mais rapidement limitante, et pas sans risques d'anachronismes. D'aucuns prônent l'immersion, nous n'en avons eu l'occasion.

Plan

Si la périodisation est l'impératif de toute exploration historique, ce présent travail peut cependant difficilement supporter d'en respecter le cadre dans sa propre mise en forme. En effet, en optant pour l'étude d'un collectif au travers principalement de sa production de textes, nous faisons le choix d'observer les présences, les relations, les influences, les renvois, les idées qui traversent les années, qui évoluent et dont le découpage temporel en affaiblirait l'analyse. Un dossier ouvert ne doit jamais être refermé dit d'ailleurs Raymond Laurans à la création de

¹ Jean-Pierre Chaline, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France. XIX^e-XX^e siècles*, Paris, C.R.H.S., 1995, p. 137.

la Société d'Ethnozootechnie¹. Le plan de cette étude n'est pas ainsi strictement chronologique. Il importe alors de développer la périodisation que nous avons identifiée.

Une première périodisation se fait jour, que nous qualifierons de méthodologique se fondant sur le travail théorique de l'ethnozootechnie. Elle permettrait en extrapolant de donner le cadre d'évolution autant de la notion elle-même que de la réflexion de Raymond Laurans. Nous identifions moins des périodes que des temps qui actent de cette évolution. Le directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet publie en effet en 1962 sa première définition de l'ethnozootechnie. Succincte et fortement inspirée d'un article de Roland Portères, il en publie une réactualisation quinze années plus tard dans le numéro vingt d'*Ethnozootechnie* en 1977. Davantage étoffée, elle est surtout cette fois-ci accompagnée de trois exposés supplémentaires venant renforcer sa réflexion, trois contributions de trois chercheurs bien différents : un technologue digne héritier des préceptes d'André-Georges Haudricourt (François Sigaut), une historienne de l'Antiquité étroitement liée au Muséum national d'Histoire naturelle (Liliane Bodson), et un agronome de la systémique agraire naissante (Bertrand Vissac). Dans cet intervalle de temps, Raymond Laurans en bon promoteur qu'il est de l'ethnozootechnie n'a pas manqué d'aller publier ici ou là des articles pour faire connaître l'ethnozootechnie et les buts de la Société d'Ethnozootechnie. Mais au sein même d'*Ethnozootechnie*, ce ne sont que ces deux définitions réellement développées dont la seconde vient réactualiser la discipline. Ce cadre permet de poser la seconde temporalité.

C'est en effet sur celle-ci que nous travaillerons la périodisation en fond de notre analyse, une temporalité « associative » propre à la vie de la société. Nous l'avons souligné plus tôt, si la Société d'Ethnozootechnie est fondée en 1971, c'est durant la décennie 1960 que naissent les premières activités du GEE. Nous pourrions alors l'identifier comme première période marquée par des projets muséographiques, des enquêtes de terrains, et un certain anonymat des propositions de l'ethnozootechnie que la création de l'association viendrait clore. Mais si celle-ci manifeste un jalon fondamental dans l'histoire de la société savante, elle semble dans les faits en n'être qu'une stricte continuité, une réalisation des plus logiques et nécessaires à la perpétuation des activités de l'ethnozootechnie. D'une part, nous le verrons, la dimension muséographique continue d'être importante bien qu'elle finisse par s'estomper au milieu des années 1970. D'autre part, rejoignant la première temporalité, la notion d'ethnozootechnie n'est nullement énoncée dans le numéro six qui est le premier numéro après la création de la Société

¹ Raymond Laurans, *Ethnozootechnie*, n° 6, 1972, Compte rendu de séance du 12 février 1972, p. 2.

d'Ethnozootechnie et qui se consacre avant tout au compte rendu d'une séance qui n'est d'ailleurs pas la première de la société savante. L'ethnozootechnie n'y est pas redéfinie pour elle-même, mais indirectement – et très légèrement – dans la détermination des missions de la société savante.

Ainsi, un autre événement semble faire rupture. Pour les acteurs de la société savante, le tournant de la Société d'Ethnozootechnie se fait avec la journée d'étude « Races domestiques en péril » en 1974, qui demeure dans les mémoires comme la manifestation qui lance la société, qui la fait connaître et surtout qui lui donne une triple dynamique, organisationnelle d'une part – réaliser des journées d'étude –, scientifique ensuite – réunir des spécialistes –, et thématique enfin – la sauvegarde des animaux d'élevage. Pourtant, si cette première journée d'étude est importante pour la Société d'Ethnozootechnie, elle en constitue moins les fondements qu'une précédente manifestation, le « premier colloque d'ethnozoologie » en 1973 inaugurant, lui, l'implication de la Société d'Ethnozootechnie et des spécialistes d'élevage eux-mêmes dans le champ ethnoscientifique.

Puis à la suite de la journée d'étude sur les races en péril se multiplient les manifestations. Les thèmes abordés sont cadrés, développant les questions de la transhumance, de l'élevage du yak ; un numéro reprend la journée sur le porc qui s'insère dans le grand colloque de quatre jours sur les ethnosciences. En 1978, une seconde journée d'étude est consacrée aux animaux domestiques en péril, suivie de la question des zones marginales et des races rustiques conjointement. Cette seconde période, encore partagée entre journée d'étude et séances de réunion, est marquée d'une véritable préoccupation quant au devenir de l'élevage.

Puis à la fin des années 1970, la Société d'Ethnozootechnie entre selon les mots de Raymond Laurans, dans une « *cadence de croisière* »¹ ne constituant nullement une rupture stricte, mais tout du moins un raffermissement certain de l'activité de la Société d'Ethnozootechnie trouvant enfin la dynamique qui semble lui convenir. D'une part, les journées d'études sont fixées au nombre de deux par an et deviennent l'activité centrale de l'association ; d'autre part, celle-ci diffuse à partir de 1981 à ses adhérents *La lettre de la Société d'Ethnozootechnie* venant trimestriellement apporter les informations que la revue, consacrée à la publication des contributions des journées, ne publie plus. La Société d'Ethnozootechnie semble trouver son rythme.

¹ Raymond Laurans, *La lettre de la Société d'Ethnozootechnie*, n° 2, 1981, p. 3.

Nous nous attachons ainsi à l'étude de l'ethnozootechnie dans les années 1960 et 1970, en voulant mettre en perspective dans un premier temps la naissance et l'évolution d'une notion qui se déploie au travers des multiples activités que Raymond Laurans entreprend durant ces deux décennies, partagé entre la muséographie, l'ethnologie et les ethnosciences. Nous aurons alors mis en lumière ce que l'ethnozootechnie recouvre pour rendre compte dans un second temps de la naissance d'un collectif – et d'un espace d'expression – qui ne restreint pas ses ambitions à de la simple érudition. En effet, la Société d'Ethnozootechnie se positionne à la fois dans la recherche agronomique et dans la recherche anthropologique pour aborder les problématiques d'un élevage et celles d'un espace en pleine mutation, et finalement pour questionner la pratique scientifique elle-même.

Chapitre 1 - L'ethnozootechnie dans les études de l'homme

En 1962, lorsque les trois textes constituant rétrospectivement le premier numéro d'*Ethnozootechnie* sont publiés, Raymond Laurans revendique immédiatement et explicitement ses sources d'inspiration. Contrairement à ce que l'on aurait pu attendre d'un ingénieur agricole, directeur d'un centre d'enseignement zootechnique, celui-ci ne se réfère nullement à de lointains modèles agronomiques mais pose un pied dans le monde intellectuel et scientifique bouillonnant des grands « maîtres » français des études de l'homme¹. Le Musée des Arts et Traditions populaires, le Muséum national d'Histoire naturelle et le Musée de l'Homme (dépendant du Muséum) en sont leurs terrains institutionnels, musées-laboratoires partagés, après la Seconde Guerre mondiale, entre dynamique de recherche et œuvre muséographique. Chaque structure y développe certes ses propres objets d'étude : la première sous la houlette de Georges Henri Rivière se consacre doublement, à partir des années 1950, à l'ethnographie française et aux expositions des « objets témoins » de la France rurale essentiellement² ; la seconde se voue dans la même période à l'étude de l'homme et de la nature associés par l'ethnobotanique que promeut Roland Portères et qu'initie André-Georges Haudricourt dès les années 1940³ ; les terrains éloignés sont les perspectives de la troisième à laquelle s'attache dès son inauguration en 1938 André Leroi-Gourhan⁴, novateur dans l'analyse des faits techniques.

Ces quelques chercheurs, et bien d'autres, sont cependant loin d'être enfermés dans leur tour d'ivoire respective. Ensemble, ils écrivent des ouvrages, préfacent ceux des collègues, amis et mentors, entreprennent des projets muséographiques ou orchestrent des études pluridisciplinaires de grande envergure. Surtout, en se détachant des usages des enquêtes

¹ Des « maîtres » qui n'en sont pas, c'est ainsi que François Sigaut définit André Leroi-Gourhan et André-Georges Haudricourt, ce dernier notamment trop fantaisiste pour prétendre, ou qu'on lui prétende, ce titre. Des maîtres qui ont cependant fait école. François Sigaut, « Le culte des ancêtres et la critique des héritages » dans Noël Barbe, Jean-François Bert (dir.), *Penser le concret. André Leroi-Gourhan, André-Georges Haudricourt, Charles Parain*, Paris, Créaphis Éditions, 2011, p. 104.

² Martine Segalen, *Vie d'un musée : 1937-2005*, Paris, Éditions Stock, 2005, 353 p.

³ Serge Bahuchet, Bernadette Lizet, « L'ethnobotanique au Muséum national d'Histoire naturelle. Les hommes, les idées, les structures » dans *Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon*, Gap, Alpes de Lumière, vol. 1, 2003, p. 15-32.

⁴ Philippe Soulier, « André Leroi-Gourhan, de la muséographie à l'ethnologie (1934-1946) » dans Jacqueline Christophe, Denis-Michel Boell, Régis Meyran Christophe Lynch, *Du folklore à l'ethnologie*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2009, p. 205-215.

folkloriques de l'entre-deux-guerres¹, ils renouvellent les pratiques de l'ethnologie et ouvrent de nouvelles perspectives de compréhension des faits sociaux, culturels, matériels et des savoirs dits populaires. Dans ces perspectives, l'appréhension des rapports entre l'homme et la nature, fondée au XIX^e siècle sur l'évolution biologique comme modèle de l'évolution des cultures, se réalise nouvellement par l'étude de la « *culture matérielle* » et de « *l'analyse des modes de connaissance des objets et phénomènes naturels en liaison avec leur utilisation aussi bien technique que symbolique* »², deux programmes qui mobilisent ces chercheurs dans leurs études de l'homme.

Raymond Laurans, avec l'ethnozootechnie, prend ainsi part à cette nébuleuse parisienne³ de chercheurs, et ce doublement, en se référant à la fois à Georges Henri Rivière et à Roland Portères, le premier comme modèle pratique et le second comme inspiration théorique.

I - Entre muséographie, ethnographie et ethnobotanique

Le Groupe d'Études Ethnozootechniques

« *Pour le touriste, la Camargue est un vaste marais sauvage peuplé de taureaux noirs que des cow-boys appelés gardians poursuivent, montés sur de petits chevaux blancs. Cette image un peu sommaire mérite d'être complétée par l'aspect rural de ce pays et de ses habitants. [...] Grâce à un petit groupe de travail s'intéressant à l'ethnozootechnie, il a été possible : de recenser les principaux objets existant dans les collections consacrées à la Camargue, d'établir une bibliographie assez large des ouvrages relatifs à ce pays, à son élevage et à ses habitants, de recueillir des éléments d'information sur ces mêmes sujets et de les résumer dans une courte publication.* »⁴ C'est avec ces mots que Raymond Laurans inaugure le catalogue de la première exposition de la Bergerie nationale de Rambouillet qui se tient du 25 septembre 1962 au 10 janvier 1963. Consacrée à l'élevage camarguais, c'est aussi la toute première mention de l'« ethnozootechnie » sans qu'elle n'ait été préalablement définie. Certes l'exposition, selon

¹ Christian Bromberger, « Du grand au petit. Variations des échelles et des objets d'analyse dans l'histoire récente de l'ethnologie de la France » dans Isac Chiva, Utz Jeggle, *Ethnologues en miroir. La France et les pays de langue allemande*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1987, p. 67-94.

² Claudine Friedberg, « Ethnologie et anthropologie : les sociétés dans leurs "natures" » dans Marcel Jollivet, *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières, op. cit.*, p. 157.

³ Isac Chiva, « Georges Henri Rivière : un demi-siècle d'ethnologie de la France » dans *Terrain*, n° 5, octobre 1985, mis en ligne le 23 juillet 2007, consulté le 14 mai 2016. URL : <http://terrain.revues.org/2887>.

⁴ Raymond Laurans, « Quelques aspects de l'élevage en Camargue » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, Catalogue d'exposition, p. 3.

Raymond Laurans, « *s'est efforcée d'évoquer le milieu et les hommes qui l'habitent, ainsi que leurs activités professionnelles, sociales et artistiques* » en relation avec l'élevage¹. Mais c'est aux côtés de deux autres articles publiés en novembre 1962 dans le *Bulletin technique d'information des ingénieurs des Services agricoles* et rassemblés rétrospectivement dans le premier numéro d'*Ethnozootecnie* que cette courte introduction du catalogue – et dans une certaine mesure, l'exposition elle-même – prend davantage sens. Dans le premier, Raymond Laurans définit en une page et demie ce qu'est l'ethnozootecnie, brièvement des points méthodologiques, surtout son utilité. Puis dans un second long article, il évoque les « quelques aspects de l'élevage en Camargue », soit la mise en pratique des propositions théoriques émises auparavant². L'année 1962 est ainsi riche pour Raymond Laurans qui s'initie à l'enquête ethnographique, au travail muséographique et à la fondation d'une nouvelle science : l'ethnozootecnie. Trois textes pour trois activités constitutives du projet d'étude de l'homme, de l'animal et du milieu conjointement. Le directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet ne fait toutefois aucune de ces trois activités seul. Un « *petit groupe de travail* » est créé pour l'exposition, un Groupe d'Études Ethnozootecniques (GEE) composé de trois collègues et amis : Luc Gilbert, Jean Blanc et Caroline Ducrot qui vont chacun marquer durablement le développement de l'ethnozootecnie.

Ils ne se connaissent pas par hasard. Luc Gilbert et Jean Blanc ont été formés à la Bergerie nationale de Rambouillet, suivant chacun un cursus différent mais tous les deux profondément attachés à l'école. L'enseignement est en effet mémorable, ce qu'exprime Luc Gilbert dans son retour personnel lors du bicentenaire de la Bergerie nationale sur la formation technique, et surtout humaine qui y est dispensée : « *Regarder une brebis qui rumine ou un agneau qui tête, cela replace bien la tête sur les épaules, sans nuire au rêve ou à la poésie.* »³ La mise en place d'un réseau d'anciens élèves de la Bergerie nationale souligne ces attaches que chacun éprouve à l'égard de celle-ci ; c'est d'ailleurs certainement l'un des biais qui permet à quelques anciens de rester en contact et d'entreprendre la constitution d'un groupe d'études.

¹ Raymond Laurans, « Ethnozootecnie » dans *Ethnozootecnie*, n° 1, 1962, p. 3.

² La date d'impression du catalogue n'est nullement spécifiée. Le catalogue d'exposition pouvant être publié bien après la fin de celle-ci, nous ne pouvons donc déterminer quel texte précède ou succède à quel autre. Dans tous les cas, Raymond Laurans signale dans sa préface qu'un groupe s'intéresse à l'ethnozootecnie, l'exposition est inaugurée en septembre, et l'article méthodologique date de novembre. Celui-ci s'inspire très largement d'un article de Roland Portères publié, lui, en juillet 1962. Peu important finalement les dates exactes : Raymond Laurans mûrit à partir de l'été 1962 une réflexion sur la question de l'élevage, sous les diverses influences conjuguées que nous allons voir.

³ Luc Gilbert, « Vocation ? » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, Rambouillet, Anciens Élèves, 1986, t. II, « Les Moutonniers », p. 181.

Par ailleurs, ils y suivent tous les deux les enseignements de Martial Laplaud, directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet de 1938 à 1948, « aussi à l'aise derrière un microscope que derrière les vaches ou les brebis sur un champ de foire »¹ et à l'origine de l'insémination artificielle en France. Ils sont ainsi formés aux pratiques zootechniques de pointe. Luc Gilbert est de la promotion 1941-1942. Il devient assistant-berger puis fait une grande partie de sa carrière à l'Institut technique de l'élevage ovin et caprin (Itovic) créé à la suite de la Loi sur l'élevage de 1966. Il est en outre très actif pour le compte de la Fédération nationale ovine (FNO), notamment secrétaire général dans les années 1960. La carrière de Jean Blanc est davantage parcourue et connue des historiens et ethnologues, notamment pour son implication dans les programmes des parcs naturels régionaux ainsi que dans la conception des écomusées. Il a pour sa part suivi la formation accélérée dispensée par l'école ; berger dans le sud de la France avant la guerre, il fait un stage de deux mois en mars et avril 1948 pour devenir assistant-berger². Il crée peu de temps après sa sortie de la Bergerie nationale la revue *Pâtre (Pour l'Application des Techniques Rationnelles en Élevage)*, tout un programme en cohérence avec sa formation) qui est une de ses grandes fiertés³. Et c'est au bureau de la rédaction de la revue consacrée à l'élevage ovin que l'on retrouve Caroline Ducrot, les informations étant bien plus maigres la concernant.

Bien qu'il soit certes présomptueux de penser, à la seule lecture des documents, que nous puissions si aisément rendre compte des mises en relation, des amitiés, des contacts, *etc.*, les membres du GEE partagent ensemble une expérience commune à la fois par leurs intérêts respectifs pour l'élevage et par leurs liens avec la Bergerie nationale de Rambouillet, que ce soit comme élève ou comme enseignant. Mais c'est un événement particulier qui donne au groupe sa dynamique, un événement qui réunit Luc Gilbert et Jean Blanc, ainsi que Raymond Laurans dans une moindre mesure, et qui sert peut-être de répétition, du moins de modèle et d'inspiration pour les travaux sur l'élevage camarguais : l'exposition « Bergers de France » du Musée des Arts et Traditions populaires.

¹ *Ibid.*, p. 183.

² Jean Blanc, « Autobiographie » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, *op. cit.*, p. 85.

³ *Ibid.*, p. 90.

L'exposition Bergers de France

Dans le premier numéro d'*Ethnozootechnie*, Raymond Laurans ne cesse de s'y référer, directement quand il lui reconnaît le mérite d'avoir mis en lumière les bénéfices à retirer d'une étude ethnographique dans les travaux zootechniques¹, indirectement lorsque l'on recoupe les noms et les ambitions muséographiques qu'il exprime au sein de ses textes. En outre, dans les nombreux retours historiques de la formation de la Société d'Ethnozootechnie qu'il fera les trente années suivantes, il souligne à chaque fois le « *contexte* » d'organisation de sa propre exposition que constitue « Bergers de France »² et surtout la « *richesse* » de ses « *enseignements* » qui incitèrent « *quelques-uns de ses artisans à poursuivre l'étude ethnologique et historique de l'élevage des animaux domestiques* »³.

Organisée par Georges Henri Rivière du 26 juillet au 19 novembre 1962, l'exposition est un véritable succès⁴. La muséographie du conservateur est alors à son apogée selon l'ethnologue Martine Segalen et les critiques sont élogieuses célébrant « *tantôt la force esthétique de cette muséographie, sa "magnification du réel", sa "déification du banal : l'outil familial suspendu au bout d'un fil invisible, pris dans le feu d'un projecteur et mis à l'abri dans une vitre devient pièce rare", tantôt la valeur pédagogique de cette "présentation remarquable [qui] montre tous les aspects de la "civilisations du mouton" en France. [...]"* »⁵ Raison de cette réussite peut-être, son inauguration est précédée d'une dizaine d'années de réflexion et de travail entre le conservateur du musée, Jean Blanc et Luc Gilbert. Une longue amitié revendiquée qui est mise à profit pour combler la pauvreté des collections du musée⁶. Selon Georges Henri Rivière, c'est grâce aux deux anciens de Rambouillet qu'une part conséquente de l'exposition des objets est réalisée. Le catalogue témoigne de leur activité de collecte respective et de l'incorporation de leur collection privée dans « Bergers de France » : photographies et objets rapportés lors de missions pour la FNO notamment. L'ethnologue

¹ Raymond Laurans, « Quelques aspects de l'élevage en Camargue » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, Catalogue d'exposition, p. 3.

² Raymond Laurans, « 1963-1988 : un quart de siècle d'ethnozootechnie » dans *Ethnozootechnie*, n° 44, 1989, « Varia », p. 3.

³ Raymond Laurans, *La lettre de la Société d'Ethnozootechnie*, n° 1, 1984, p. 1.

⁴ Elle fit en tout 10 482 entrées, ce qui ne constitue pas un record d'affluence, mais se situe dans la fourchette haute du nombre de visiteurs. Nina Gorgus, *Le magicien des vitrines*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2003, p. 352.

⁵ Martine Segalen, *Vie d'un musée : 1937-2005*, Paris, Éditions Stock, 2005, p. 164.

⁶ Georges Henri Rivière, « Préface » dans « Bergers de France », *Arts et Traditions Populaires*, année X, 1962, p. 14.

Guillaume Lebaudy identifie de même quelques-uns des prêts de Jean Blanc, ainsi « *les éditions originales du XVIII^e siècle du Traité des bêtes à laine de l'Abbé Claude Carlier (1770) et l'Instruction pour les bergers et les propriétaires de troupeaux de Daubenton (1782), mais aussi des documents qui témoignent de son activité de berger et de technicien* »¹ comme son carnet d'agnelage. C'est en outre par l'entremise de Luc Gilbert que la FNO devint un collaborateur précieux pour le succès de cette manifestation grâce à l'aide de moniteurs d'élevage. Jean Blanc a quant à lui déjà une certaine expérience dans la muséographie, participant par deux fois à l'organisation d'expositions² ; il prit notamment part à « Mireille : le chef d'œuvre de Mistral dans l'histoire littéraire et dans son cadre provençal » (du 19 décembre 1959 au 22 mai 1960 au Musée national des Arts et Traditions populaires) aux côtés de l'ethnologue provençal Charles Galtier sur la section de la transhumance alpine³. On retrouve d'ailleurs celui-ci tout autant impliqué dans « Bergers de France ».



¹ Guillaume Lebaudy, *Les métamorphoses du bon berger : mobilités, mutations et fabrique de la culture pastorale du Sud de la France*, Paris, Cardère, 2016, p. 130.

² Jean Blanc, « Autobiographie » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, op. cit., p. 86

³ Georges Henri Rivière, « Préface » dans « Bergers de France », *Arts et Traditions Populaires*, année X, 1962, p. 14.

Autre raison du succès de l'exposition, le rôle de Mariel Jean-Brunhes Delamarre qui en entreprit la collecte et est l'auteur du catalogue¹ ; elle est d'ailleurs nommée au grade de Chevalier du Mérite agricole dans les mois qui suivent. Chercheuse aux multiples casquettes², on lui reconnaît cependant plus souvent ces grandes qualités en géographie humaine, à la suite de son père Jean Brunhes Delamarre, mais aussi dans l'étude de l'homme et de l'outil après sa collaboration avec André-Georges Haudricourt au monumental ouvrage *L'homme et la charrue à travers le monde*³. Elle était ainsi toute indiquée pour prendre en charge l'exposition « Bergers de France », le « *chef d'orchestre rêvé* »⁴ selon les mots de Georges Henri Rivière, d'une part pour joindre ethnographie de la France et géographie humaine comme une telle perspective d'étude le suppose, et d'autre part pour assurer ce que Martine Segalen appelle « *le credo de l'époque* », l'insistance sur l'« objet-témoin » que Georges Henri Rivière développe à partir de la fin des années 1950 dans ses programmes muséographiques⁵. D'autres contributeurs s'associent au projet de Georges Henri Rivière, notamment la Bergerie nationale de Rambouillet qui fut l'une des structures prêteuses, Raymond Laurans étant nommément cité, ou encore le Muséum national d'Histoire naturelle ainsi que quelques autres figures régulièrement citées ou présentes dans les travaux ethnologiques et que l'on rencontrera par la suite plus ou moins impliquées dans le développement de l'ethnozootechnie venant différemment nourrir les travaux de la société savante : les ethnologues Adrienne Durand-Tullou, Thérèse Poulain et Corneille Jest pour ne citer qu'eux.

La bibliographie du catalogue d'exposition souligne en outre les contours d'un projet pluridisciplinaire qui entend multiplier les sources d'intelligibilité, et témoigne notamment de la patte des techniciens que sont Jean Blanc et Luc Gilbert. Cinq textes de ce dernier sont d'ailleurs cités, de même qu'André-Max Leroy, figure fondatrice de la zootechnie rationalisée de la première moitié du XX^e siècle. Concernant les ethnosciences, que Raymond Laurans accentue moins dans sa propre exposition que dans sa réflexion méthodologique ultérieure, on retrouve un article d'André-Georges Haudricourt publié quelques mois plus tôt et qui devient

¹ Catalogue que l'on retrouve dans la bibliothèque de Raymond Laurans, en deux exemplaires.

² Martine Segalen, « Mariel Jean-Brunhes Delamarre (1905-2001). Une œuvre entre géographie et ethnologie » dans *Ethnologie française*, n° 3, vol. 32, 2002, p. 529-539.

³ André-Georges Haudricourt, *L'homme et la charrue à travers le monde*, Paris, Gallimard, 1955, 410 p.

⁴ Georges Henri Rivière, « Préface » dans « Bergers de France », *Arts et Traditions Populaires*, année X, 1962, p. 14.

⁵ Martine Segalen, *Vie d'un musée : 1937-2005*, op. cit., p. 164.

rapidement une référence dans l'étude des liens entre l'homme et la nature¹ ; l'auteur y lie en effet les rapports de l'homme à la nature, et en déduit les rapports des hommes entre eux. On peut de même noter la réalisation commune d'une carte de la transhumance ovine² par Jean Blanc, Luc Gilbert, Mariel Jean-Brunhes Delamarre et Xavier de Planhol qui montre une interdisciplinarité en gestation influençant certainement le GEE dans ses réflexions sur l'appréhension du monde rural par la multiplication des points de vue.

« Bergers de France » constitue ainsi le point nodal d'où s'initient à la fois quelques-unes des collaborations propres au cadre de développement de l'ethnozootecnie, principalement sur le versant ethnologique, mais aussi certaines sources d'inspiration pour Raymond Laurans, si ce n'est pour le GEE, prenant notamment part à une ethnologie de la France en renouvellement qui s'occupe du monde rural et des activités d'élevage. Certes, Martine Segalen le souligne, elle relève d'une ethnographie qui se fonde sur une vieille insistance de la mise en valeur d'un « *patrimoine témoin d'un ordre passé* » mais qui est relayée dans les années 1960 par un argumentaire scientifique³. Georges Henri Rivière se tourne en effet vers le Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) qui est relativement généreux avec lui ; la recherche devient alors fondamentale explique-t-il en 1964 : « *La recherche est l'infrastructure de toute notre institution. Elle constitue notre contribution à l'avancement de l'ethnologie, elle conditionne le rassemblement des objets et des documents, elle inspire l'action éducative et culturelle. Nous sommes, en définitive, un musée-laboratoire et cela explique que le Centre national de la recherche scientifique nous donne son appui.* »⁴ Un an plus tard, il persiste pour convaincre que le Musée des Arts et Traditions populaires se libère d'un folklore trop enclin au passéisme : « *L'ethnologie de la France, désormais, s'axe sur le passage de la société traditionnelle à la société industrielle, constitue sur la première de vastes archives écrites audiovisuelles et coopère avec d'autres disciplines – notamment l'histoire et la sociologie, l'anthropologie sociale et l'agronomie – en vue d'une connaissance rétrospective et prospective de notre pays.* »⁵ Le conservateur a ici en tête la Recherche

¹ André-Georges Haudricourt, « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui » dans *L'Homme*, n° 2, vol. 1, 1962, p. 40-50.

² Mariel Jean-Brunhes Delamarre, « Bergers de France » dans *Arts et Traditions Populaires*, année X, 1962, p. 82.

³ Martine Segalen, « Un regard sur le Centre d'ethnologie française » dans *La revue pour l'histoire du CNRS*, n° 13, 2005, mis en ligne le 03 novembre 2007, consulté le 6 mai 2016. URL: <http://histoire-cnrs.revues.org/1683>

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

coopérative sur programme (RCP) en Aubrac qui produit une ethnologie rénovée, réunit d'ailleurs quelques-uns des futurs sociétaires et surtout n'est pas étranger à Raymond Laurans¹.

Les enjeux d'un tel passage sont déjà sous-jacents dans « Bergers de France ». Les personnes qui s'impliquent dans cette exposition sont indubitablement motivées par la conservation de ce qu'ils considèrent comme les derniers vestiges d'un « monde qui disparaît »² alors que le berger « s'engage dans les voies du monde nouveau, celui de l'ère industrielle ». Les contributeurs manifestent cependant moins une nostalgie conservatrice dont Georges Henri Rivière veut se défaire, qu'un travail de recherche ethnographique abouti et renouvelé, et la volonté de sauvegarder un patrimoine qui a tout autant un sens aux côtés de la modernisation technique. La courte section « Tradition et Progrès » expose ainsi une vingtaine d'objets ou représentations d'objets parmi lesquels se retrouvent une trayeuse mécanique, une éprouvette de contrôle laitier, une clôture électrique, *etc.* ; bref, un ensemble d'éléments qui selon les auteurs « "libère" le berger, laissant à celui-ci plus de temps pour se consacrer à d'autres travaux, pour se familiariser avec des techniques de plus en plus complexes et pour se réserver quelques loisirs... »³. Bien sûr, c'est une vingtaine d'objets sur neuf-cent-soixante-cinq, témoignage d'un constat ambivalent qui reconnaît quelques bienfaits, avec bien des réserves et sans trop d'insistance.

Une première tentative muséographique fructueuse

L'exposition sur l'élevage en Camargue de la Bergerie nationale de Rambouillet mobilise de semblables perspectives. « Depuis cinquante ans, explique Raymond Laurans, l'élevage camarguais s'est modifié profondément. Cette exposition comme l'enquête qui l'a précédée a pour but de faire le point et d'enregistrer les transformations constatées depuis un demi-siècle. »⁴ Une exposition animée clairement de cette ambivalence des consciences. L'étude se porte en effet sur un élevage *a priori* très éloigné des impératifs productifs et sur des pratiques, telles celles des gardians et des manadiers, dont la tradition en assurait le bon usage⁵. Raymond Laurans le souligne dès les premières pages, la race bovine Camargue n'est un atout

¹ Cf. Chapitre 2.

² Georges Henri Rivière, « Préface » dans « Bergers de France », *Arts et Traditions Populaires*, année X, 1962, p. 13.

³ Mariel Jean-Brunhes Delamarre, « Bergers de France », *Arts et Traditions Populaires*, année X, 1962, p. 74.

⁴ Raymond Laurans, « Quelques aspects de l'élevage en Camargue » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, Catalogue d'exposition, p. 3.

⁵ *Ibid.*, p. 9.

ni dans la production de lait, ni dans celle de viande ; pis encore, elle est de caractère difficile. Elle n'est sélectionnée en somme que pour ses bonnes aptitudes lors des courses provençales¹. Un tel intérêt de la part du directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet, fondateur du Centre d'enseignement zootechnique en 1955, est alors intéressant à relever, et prend davantage encore d'intérêt lorsque l'on note les circonstances de cette exposition sur l'élevage camarguais. Celle-ci fut en effet ouverte à l'occasion d'une journée d'étude consacrée à l'utilisation de l'azote liquide pour la congélation de la semence de taureau. La seconde exposition du GEE du 30 mai au 20 décembre 1963 sur le porc dans la société médiévale se réalise d'ailleurs dans les mêmes perspectives et contexte, alors que Raymond Laurans explique que c'est « à cette époque que se sont précisées les grandes lignes du paysage de nos campagnes, que s'est édifiée la plupart de nos villages et de nos bourgs, et qu'ont été jetées les bases de l'agriculture et de l'élevage modernes »², bref, que l'intérêt pour le Moyen-Âge n'est pas une simple curiosité historique déconnectée de toute réalité dans le présent.

Cependant, il ne faut pas y voir un paradoxe ni même une ironie que le directeur de la Bergerie nationale n'aurait su percevoir. D'une part, parce que l'insémination artificielle devient certes la pratique à l'origine de l'homogénéisation des races et de leur spécialisation productive, mais ces aspects s'accroissent fondamentalement à la fin des années 1960, et malgré l'émergence de premières alertes au début de la décennie qui commencent à pointer du doigt la réduction de la variabilité génétique, on ne cesse d'en contrebalancer les méfaits par ses bienfaits³. D'autre part car en faisant coïncider les deux événements, Raymond Laurans marque surtout la volonté de porter le regard sur deux mondes, un monde traditionnel et un monde moderne que l'on ne veut pas tant unir que faire dialoguer par « un travail discipliné sur ce qu'est la valeur de choses – celles qui se perdent, celles qui s'inventent » souligne Pierre Cornu. « Le fléau et la batteuse, continue l'historien, ne témoignent pas seulement d'un "progrès technique", mais également d'une modification profonde du rapport aux choses qui génère des études et réflexions de toutes sortes. »⁴ Entreprendre une étude sur un élevage camarguais qui se maintient dans la marginalité et par ses originalités constitue l'une de ces réflexions.

¹ *Ibid.*, p. 5.

² Raymond Laurans, « Ethnozootechnie » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, p. 1.

³ Robert Darpoux, « Pensons à conserver notre matériel génétique » dans *Bulletin technique d'information des ingénieurs des services agricoles*, n° 169, mai 1962, p. 447-454.

⁴ Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, op. cit., p. 399.

À cinquante-quatre ans, ce n'est cependant pas le premier travail sur l'élevage de Raymond Laurans. Il a déjà derrière lui une vingtaine de publications, principalement sur la question de l'insémination artificielle que ce soit pour les bovins, ovins, porcins ou encore les chiens. En 1959, il effectue même une mission en Yougoslavie pour le compte de la *Food and Agricultural Organization* (FAO) afin d'y observer les réussites d'un programme de croisement entre races ovines françaises et yougoslaves¹. Mais c'est pour un tout autre objectif qu'il se rend en Camargue en 1962. Il ne fait nullement un voyage touristique mais bien une « enquête »² sur les bouleversements survenus dans les activités d'élevage de la région qui débouche sur l'exposition, bien qu'il affirme parallèlement que l'objectif est « moins de faire le point de la situation de l'élevage en Camargue en 1962 que de servir d'introduction à l'exposition évoquant quelques aspects de cet élevage »³. Une première étude ethnozootechnique qui illustre en tout cas quelques-unes des propositions de la nouvelle science. Par ses compétences en zootechnie, il étudie – de manière certes très descriptive – l'élevage bovin camarguais dont il en fait ressortir certains traits caractéristiques : les pratiques d'élevage (alimentation, reproduction, utilisation des animaux), les éleveurs et leurs outils et costumes ou encore les activités « traditionnelles » qui mobilisent les animaux. Il complète en outre son regard de spécialiste de l'élevage à l'aide de quelques ouvrages ethnographiques sur la Provence et surtout de Jean Blanc et de Charles Galtier. Le premier est « bon connaisseur de la Camargue »⁴, résidant à Avignon⁵ ; le second est notamment majoral du Félibrige⁶, association attachée aux pays d'oc⁷. Raymond Laurans écrit d'ailleurs en novembre 1962 qu'un champ d'étude aussi vaste que celui de l'ethnozootechnie « ne peut être exploré que par un travail d'équipe et de longue haleine »⁸, prémisses de la pluridisciplinarité tant convoitée.

¹ « Curriculum vitae et travaux publiés » de Raymond Laurans, rédigé après 1998, sept pages, Dossier « Publications Laurans », Fonds Raymond Laurans.

² Raymond Laurans, « Quelques aspects de l'élevage en Camargue » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, Catalogue d'exposition, p. 3.

³ Raymond Laurans, « Quelques aspects de l'élevage en Camargue » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, p. 11.

⁴ Raymond Laurans, *La lettre de la Société d'Ethnozootechnie*, n° 4, 1985, p. 1.

⁵ Mariel Jean-Brunhes Delamarre, « Bergers de France », *Arts et Traditions Populaires*, année X, 1962, p. 309.

⁶ Raymond Laurans, « Quelques aspects de l'élevage en Camargue » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, Catalogue d'exposition, p. 3.

⁷ On peut par ailleurs noter que Raymond Laurans avait dans sa bibliothèque personnelle *Les chemins d'Arles* de Charles Galtier, publié en 1955.

⁸ Raymond Laurans, « Ethnozootechnie » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, p. 3.

Cette entreprise prend quelques airs de travail ethnographique. Raymond Laurans s'est en effet rendu directement sur place pour rencontrer des éleveurs, manadiers, gardians, qui lui ont fait partager leurs connaissances et qu'il remercie pour leur sollicitude¹ : presque un travail de « *prospection* » comme il s'en faisait au Musée des Arts et Traditions populaires, de « *brefs séjours de terrain auprès d'informateurs institutionnels ou d'informateurs sélectionnés par le biais des réseaux de correspondants* »². Une étude qui peut donc être assimilée à la mouvance de l'ethnographie française comme elle se développe depuis la fin de la guerre au musée avec Georges Henri Rivière et au Laboratoire d'ethnographie française avec Marcel Maget, et qui prend au début des années 1960 une tournure se voulant résolument scientifique. Les travaux des folkloristes se fondaient pour l'essentiel sur les études de quelques érudits locaux et sur les données littéraires, n'accentuant avant tout que les questions des pratiques rituelles ou des croyances voyant dans ces phénomènes, selon l'ethnologue Christian Bromberger, « *l'expression d'une mentalité prélogique* », et citant Arnold Van Gennep en 1938, « *d'une atmosphère "beaucoup plus ressentie et imaginée que logiquement pensée et construite"* »³. Mais quelques chercheurs à partir des années 1950 changent d'échelle, travaillent la petite communauté et insistent sur la culture matérielle. Pour Martine Segalen, ce renouveau de l'ethnologie de la France se fait cependant en décalage avec le grand déploiement des sciences humaines et sociales d'après-guerre sous l'influence de l'anthropologie anglo-saxonne et, nous l'avons souligné avec « *Bergers de France* », s'apparente encore « *à des fouilles de sauvetage* »⁴ jusque dans les années 1960. Quoi qu'il en soit, bien qu'il entende en 1962 organiser des enquêtes et des expositions avec le concours « *des spécialistes et des érudits locaux* »⁵, Raymond Laurans, en s'intéressant de si près aux travaux de Georges Henri Rivière, n'a pas manqué d'intégrer quelques-uns des préceptes que le conservateur et ses collègues promeuvent, particulièrement lors de la RCP en Aubrac initiée quelques mois plus tard. Il souligne d'ailleurs dès les premières lignes de l'article intitulé sobrement « *Ethnozootechnie* » les services que peut rendre l'ethnographie dans l'étude des questions agricoles ; les expositions « *Bergers de*

¹ Raymond Laurans, « Quelques aspects de l'élevage en Camargue » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, p. 11.

² Martine Segalen, *Vie d'un musée : 1937-2005*, *op. cit.*, p. 169.

³ Christian Bromberger, « Du grand au petit. Variations des échelles et des objets d'analyse dans l'histoire récente de l'ethnologie de la France », *op. cit.*, p. 75.

⁴ Martine Segalen, *Vie d'un musée : 1937-2005*, *op. cit.*, p. 169.

⁵ Raymond Laurans, « Ethnozootechnie » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, p. 4.

France », et plus « *modestement* » dit-il « Quelques aspects de l'élevage en Camargue » l'ont selon lui clairement démontré¹.

Bien que l'ethnozootechnie ait, de l'aveu même de Raymond Laurans, des ambitions plus limitées que l'ethnographie, le directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet place ainsi aux côtés de l'exposition du Musée des Arts et Traditions populaires le propre travail muséographique du GEE. Il reconnaît d'ailleurs à Georges Henri Rivière son aide précieuse dans sa réalisation, notamment par le prêt d'importantes pièces². Surtout, après son enquête sur le terrain, c'est de nouveau à Jean Blanc que Raymond Laurans doit la réussite de sa propre exposition. D'une part, nous l'avons souligné, il connaît la Camargue ; en outre, il réalise les plans mettant en œuvre l'expérience accumulée sur les précédents projets muséographiques, et fait appel à son réseau de relations qu'il sut certainement tisser lors de sa participation à ses précédentes expositions telles « Mireille : le chef d'œuvre de Mistral dans l'histoire littéraire et dans son cadre provençal » (1959) et « Bergers de France » (1962). Ainsi, Raymond Laurans remercie dans son catalogue d'exposition Jean-Maurice Rouquette et André Chamson en tant que responsables du Museon Arlaten, musée ethnographique de la Provence, que l'on retrouve déjà parmi les contributeurs des deux expositions citées précédemment³. De même est remercié par Raymond Laurans l'ethnographe Charles Galtier, proche collaborateur de Jean Blanc depuis 1959, qui fut la caution scientifique de « Quelques aspects de l'élevage en Camargue ».

Concernant la collecte des objets eux-mêmes, on observe clairement dans le catalogue d'exposition cette même insistance sur l'objet-témoin que Georges Henri Rivière promeut au sein de son musée. Certes, la muséographie du conservateur consacrée aux outils, techniques et autres objets n'obtient véritablement sa grande renommée qu'avec le déménagement du musée dans le nouveau bâtiment en 1972 et la mise en place de la Galerie culturelle et de la Galerie d'étude. Georges Henri Rivière exprime d'ailleurs ses ambitions quelques années auparavant, rapportées par Isac Chiva : « *Dans toute la galerie culturelle et dans les vitrines de la galerie scientifique, conserver à tout prix la prédominance des objets traditionnels, trésor incomparable, message d'un monde disparu, qui feront un Louvre de notre musée.* »⁴ Mais dès

¹ *Ibid.*, p. 3.

² Raymond Laurans, « Quelques aspects de l'élevage en Camargue » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, Catalogue d'exposition, p. 3.

³ Mariel Jean-Brunhes Delamarre, « Bergers de France », *Arts et Traditions Populaires*, année X, 1962, p. 310 ; Martine Segalen, *Vie d'un musée : 1937-2005*, *op. cit.*, p. 162.

⁴ Isac Chiva, « Georges Henri Rivière : un demi-siècle d'ethnologie de la France » dans *Terrain*, n° 5, octobre 1985, mis en ligne le 23 juillet 2007, consulté le 15 juillet 2016. URL : <http://terrain.revues.org/2887>

le début des années 1960, la doctrine de l'objet-témoin comme le qualifie Martine Segalen se fait jour, et l'exposition « Bergers de France » n'y échappe pas ; une de ses vitrines sera d'ailleurs reproduite à l'identique dans la Galerie culturelle. L'objet devient « *témoin du milieu (on parle par exemple de la "civilisation du maïs"), témoin du niveau technique, du niveau de vie, de l'organisation sociale, de l'économie, de la religion et du rituel, de l'art local, de la cosmogonie, etc. L'objet est un lourd fardeau, il est un coffre-fort qui recèle les secrets de la société et le rôle du conservateur est de le faire parler [...]* »¹. Nous n'irons pas jusqu'à identifier dans l'objet exposé par le GEE un lourd fardeau pour Raymond Laurans, mais sa propre exposition n'est pas une simple succession hasardeuse d'objets hétéroclites. Il explique d'ailleurs que sa courte étude « *est moins de faire le point de la situation de l'élevage en Camargue en 1962 que de servir d'introduction à l'exposition évoquant quelques aspects de cet élevage* »². Le cœur de son sujet est dans les vitrines de la Bergerie nationale de Rambouillet. Le gardian est ainsi abordé par son costume et ses équipements, et sa vie privée par les outils de ses activités artisanales et professionnelles. L'influence de cette doctrine se tarit cependant lors des expositions suivantes alors que celles-ci rencontrent quelques limites, notamment temporelles, pour exposer les objets thématiques correspondant ; ce ne sont plus principalement que des photographies ou des manuscrits.

À la source de l'ethnozootechnie se retrouve ainsi une première expérience muséographique grandement inspirée des travaux effectués autour de « Bergers de France ». Déjà parce que Raymond Laurans est accompagné de deux collègues directement engagés dans son organisation, ensuite car il est lui-même concerné, avec la Bergerie nationale de Rambouillet, par la collecte des objets de Mariel Jean-Brunhes Delamarre, enfin parce qu'il implique dans « Quelques aspects de l'élevage en Camargue » tout un réseau de collaborateurs du Musée des Arts et Traditions populaires qui lui permettent de développer son étude sur un élevage qui apparaît original. Une étude elle-même originale alors qu'elle est d'abord publiée dans le *Bulletin technique d'Information des ingénieurs des services agricoles* qui « *informe et documente, renseigne la revue, sur toutes les questions techniques intéressant la production agricole et sur les questions économiques et sociales qui lui sont liées : coopération, coût de production ; habitat rural, etc.* » et dont le comité de rédaction se compose de quelques grands noms de l'agronomie (Michel Cointat, Jean Bustarret, André-Max Leroy, Robert Darpoux pour ne citer qu'eux). L'article de Raymond Laurans inaugure d'ailleurs le numéro puis est suivi

¹ Martine Segalen, *Vie d'un musée : 1937-2005, op. cit.*, p. 200.

² Raymond Laurans, « Quelques aspects de l'élevage en Camargue » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, p. 11.

d'autres articles habituels : la production de veau de boucherie, les observations sur la croissance des agneaux, la productivité des truies ou encore la production intensive de viande par les jeunes bovins¹. Une singularité en somme.

Quoi qu'il en soit, le sujet de cette première étude pourrait sembler déterminer le reste du destin de l'ethnozootechnie qui fait de la question des races marginales son sujet de prédilection. Mais ce serait oublier une décennie d'autres travaux et l'influence de l'ethnobotanique. Ce tableau reste incomplet tant que la genèse de la réflexion théorique et méthodologique sur l'ethnozootechnie n'est pas abordée.

L'ethnozootechnie et l'ethnobotanique

« *L'Ethnobotanique est une discipline interprétative et associative qui recherche, utilise, lie et interprète les faits d'interrelations entre les Sociétés Humaines et les Plantes en vue de comprendre et d'expliquer la naissance et le progrès des civilisations, depuis leurs débuts végétaliens jusqu'à l'utilisation et la transformation des végétaux eux-mêmes dans les Sociétés primitives ou évoluées.* »² C'est ainsi que Roland Portères définit la discipline de l'ethnobotanique dans le *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée (JATBA)* d'avril-mai 1961. À la tête du laboratoire d'Agronomie tropicale du Muséum national d'Histoire naturelle, il entame à partir des années 1960 une réflexion approfondie sur cette nouvelle science qui depuis une vingtaine d'années déjà, mais de manière éparse, émerge plus ou moins en tant que telle dans quelques écrits spécialisés³. Un an après ce premier jet méthodologique fondateur pour la discipline en France, il réitère sa publication dans la revue *Science et Nature* davantage grand public que le *JATBA*⁴. Si la première définition pose les bases d'un projet scientifique solide en une demi-douzaine de pages, la seconde n'en fait pour sa part qu'une seule dans laquelle Roland Portères souligne quelques-uns des traits fondamentaux de l'ethnobotanique. Publié en juillet 1962, c'est ce document qui est la source d'inspiration originelle de Raymond Laurans, celui-ci le citant nommément au sein de son propre article « Ethnozootechnie » ; une version de la sorte très raccourcie qui est donnée à lire

¹ *Bulletin technique d'information des ingénieurs des Services agricoles*, n° 174, 1962.

² Roland Portères, « L'ethnobotanique : Place - Objet - Méthode - Philosophie » dans *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, vol. 8, n° 4-5, avril-mai 1961, p. 102.

³ Serge Bahuchet, Bernadette Lizet, « L'ethnobotanique au Muséum national d'Histoire naturelle. Les hommes, les idées, les structures », *op. cit.*, p. 15-32.

⁴ Roland Portères, « Ethnobotanique. Relations entre Sociétés Humaines et Monde végétal » dans *Science et Nature*, n° 52, juillet 1962, p. 34.

aux lecteurs de *Science et Nature*. Le professeur d'Agronomie tropicale y reprend des passages de son texte précédent, avec quelques nuances ; la définition de l'ethnobotanique précédemment citée est ainsi reproduite telle quelle, agrémentée cependant d'un « *en partie* » lorsque Roland Portères énonce l'objectif de « *comprendre et d'expliquer la naissance et le progrès des civilisations* ». Certainement était-il plus adéquat de nuancer ses revendications.

Quoi qu'il en soit, Raymond Laurans pioche allègrement dans cette courte définition de l'ethnobotanique les quelques éléments méthodologiques qu'il juge tout autant pertinents dans une étude sur les animaux domestiques. Roland Portères ne dut d'ailleurs pas tant lui en tenir rigueur puisqu'il gardera en tête quelques années plus tard le travail du directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet pour développer l'ethnozoologie. C'est en outre un fait qui demeure dans les mémoires et continue de faire rire¹.

Qu'est-ce que l'ethnozootechnie alors ? Si Roland Portères parle des faits d'interrelations entre les sociétés humaines et les plantes, Raymond Laurans n'en exprime pas moins pour sa discipline qui s'occupe des relations et des interactions. Des relations et des interactions spécifiques puisque l'ethnozootechnie considère l'homme placé entre l'animal et le milieu : « *elle étudie son action pour approprier l'un à l'autre* », s'intéressant en somme à l'économie rurale. Par ailleurs, reprenant mot pour mot, à la différence près de leur discipline respective, la distinction que Roland Portères effectue lui-même, l'ethnozootechnie ne recouvre ni l'ethnographie et l'étude des sociétés humaines, ni la zoologie et l'étude de l'animal, ni même la zootechnie et la manière de les élever, mais s'occupe de manière autonome des relations qui se nouent entre elles. Nous verrons par la suite si cette autonomie est effective. Elles sont toutes les deux des sciences « *à la fois biologique et sociologique* », se nourrissant donc l'une et l'autre des compétences des sciences et des humanités. L'ethnozootechnie est ainsi au même titre que l'ethnobotanique à la charnière entre sciences du vivant et sciences humaines par l'étude de ses objets dont l'appréhension en appelle à l'ouverture du regard face à des ensembles complexes et dynamiques. Raymond Laurans insiste sur cette dimension en soulignant que la « *structure des terroirs et leur adaptation à l'élevage [...] ; les transformations des animaux sous l'influences des besoins des hommes [...] ; le comportement social de l'éleveur* »² sont les préoccupations de l'ethnozootechnie. Et pour ce faire, prenant exemple sur l'ethnobotanique, l'ethnozootechnie se fonde sur tout un ensemble de disciplines très diverses, de l'histoire à la

¹ L'ethnozoologue Raymond Pujol, membre de la Société d'Ethnozootechnie, s'en rappelle avec sympathie. Entretien téléphonique avec Raymond Pujol le 26 juin 2016.

² Raymond Laurans, « Ethnozootechnie » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, p. 3.

génétique en passant par la géographie, la sociologie et... la musique, ce qui témoigne de quelques initiatives de l'ingénieur agricole que ne développe pas Roland Portères.

En effet si Raymond Laurans reprend dans en premier temps les grandes lignes de la définition méthodologique de l'ethnobotanique, il se défait de sa seconde partie – ou peut-être s'y perd-il – alors que Roland Portères aborde le « *psychisme végétaliste des animistes et des autres* »¹. Certes l'ethnozootechnie, explique l'ingénieur agricole, étudie le « *psychisme* » de l'éleveur ; mais si le terme n'est pas hasardeux et s'inspire probablement de Roland Portères, il n'en recouvre pas toutes les mêmes dimensions. Alors que Raymond Laurans l'inscrit aux côtés de l'étude du comportement social ainsi que des groupements professionnels, l'ethnobotanique, elle, pour reprendre les éléments du premier article du professeur d'agronomie tropicale en 1961, sert à mieux comprendre le psychisme et la vie matérielle des sociétés anciennes dans leur « *progression* »² jusqu'à nos jours. Les « *sociétés évoluées* » ressentent encore un psychisme relevant du naturisme à la manière des sociétés anciennes. Ainsi : « *Nous sommes déjà assez avancés, scientifiquement et techniquement, mais nous ignorons encore une grande partie de ce que les Sociétés humaines encore primitives ou retardées, par rapport à notre cercle culturel physique, savent des êtres vivants.* » Fausseté et vérité se confondent pour ces sociétés explique-t-il. « *Nous-même plongeant dans ce milieu, voyons souvent mal et sommes contraints, péniblement, de contrôler par nos sciences et techniques cette somme de connaissances acquises, où erreurs et vérités pataugent ensemble.* » Et l'ethnobotanique, fondée sur la loi physique, entend y expliquer la loi naturiste qui la précède.

Un tel positionnement d'une part s'établit sur la perspective ontologique d'une nature universelle que les sciences surent objectivement objectiver grâce à la découverte des lois de la matière et de la vie ; celles-ci servent, selon l'anthropologue Philippe Descola, de paradigme à la cosmogonie occidentale « *pour conceptualiser la place et le rôle dévolus à la diversité des expressions culturelles de l'humanité* »³. D'autre part, il accentue l'étude de cette même nature perçue par les phases successives des sociétés humaines « *qui se libèrent de leur esclavage naturiste* »⁴ dans une dynamique de progrès univoque. Roland Portères perpétue ici les

¹ Roland Portères, « Ethnobotanique. Relations entre Sociétés Humaines et Monde végétal » dans *Science et Nature*, n° 52, juillet 1962, p. 34.

² Roland Portères, « L'ethnobotanique : Place - Objet - Méthode - Philosophie » dans *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, vol. 8, n° 4-5, Avril-mai 1961, p. 102.

³ Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, op. cit., p. 303.

⁴ Roland Portères, « Ethnobotanique. Relations entre Sociétés Humaines et Monde végétal » dans *Science et Nature*, n° 52, juillet 1962, p. 34.

perceptions ethnologiques du XIX^e siècle qui fondèrent un grand partage entre société primitive et société moderne paradoxalement sur fond d'unité de l'humanité dont sa « *hiérarchisation interne* », selon l'anthropologue Gérard Lenclud, en atteste l'élan progressiste et historique¹. Au-delà d'un positionnement anthropologique discuté depuis plusieurs années, entre autres avec Claude Lévi-Strauss, Roland Portères développe un axe épistémologique sur les questions des rapports entre nature et culture qui ne satisfait plus tous les chercheurs en sciences anthropologiques, notamment dans le mouvement des ethnosciences promouvant à partir des années 1950 « *une ethnologie du dedans, tentant d'élucider comment les hommes classent, ordonnent, perçoivent et, à travers ces grilles d'analyse, utilisent le monde qui les entoure* »² et que les héritiers du Laboratoire d'agronomie tropicale du Muséum national d'Histoire naturelle, devenu Laboratoire d'ethnobotanique et d'ethnozoologie, intégreront à partir des années 1970. Nous y reviendrons bien plus en détail par la suite, lorsque Raymond Laurans reliera consciemment l'ethnozootechnie aux ethnosciences.

Dans ces perspectives, le directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet ne reste pas indifférent aux propositions de Roland Portères que son court texte de *Science et Nature* aborde rapidement, puisqu'il oriente de même l'ethnozootechnie autant sur le terrain des « *sociétés primitives* » que sur celui des « *sociétés évoluées* ». Mais son emprunt méthodologique s'arrête là. Il développe pour sa part une autre perspective pour l'ethnozootechnie, celle de répondre au « *besoin profond de l'homme qui souhaite connaître l'histoire de ceux qui l'ont précédé* »³, et plus précisément de l'éleveur « *curieux de connaître comment ses devanciers ont créé, perfectionné, modifié ou abandonné, telle méthode d'élevage, telle technique ou telle race* ». Cette dimension est importante car l'histoire de l'élevage est un des éléments caractéristiques de l'ethnozootechnie, nous l'avons vu brièvement dans l'introduction.

Surtout, si Roland Portères veut clairement distinguer l'ethnobotanique de la botanique qui contient dans sa pratique des préceptes foncièrement utilitaristes et liés au développement agricole, s'il entend placer l'ethnobotanique dans le champ des sciences humaines⁴ où elle doit

¹ Gérard Lenclud, « Le grand partage ou la tentation ethnologique » dans Gérard Althabe, Daniel Fabre, Gérard Lenclud (dir.), *Vers une ethnologie du présent*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1996, p. 24.

² Christian Bromberger, « Les savoirs des autres » dans *Terrain*, n° 6, 1986, mis en ligne le 19 juillet 2007, consulté le 20 mai 2016. URL : <http://terrain.revues.org/2890>

³ Raymond Laurans, « Ethnozootechnie » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, p. 3.

⁴ Roland Portères, « Ethnobotanique. Relations entre Sociétés Humaines et Monde végétal » dans *Science et Nature*, n° 52, juillet 1962, p. 34.

y « *jouer son rôle* » aux côtés de l'ethnologie¹, Raymond Laurans, lui, ne veut pas faire de l'ethnozootechnie une discipline indifférente à la zootechnie. L'ethnobotanique étudie comment les sociétés agissent sur les plantes, les connaissances qu'elles ont de celles-ci ; elle s'occupe autant des races végétales sauvages que cultivées et vise à comprendre, pour ces dernières, pourquoi l'homme les « *a recherchées pourvues de tels ou tels caractères* »². Mais l'ethnozootechnie, elle, doit être un moyen d'action sur la sélection animale ; elle peut contribuer à l'amélioration « *de notre bétail* » et ce, grâce à l'histoire en apportant la profondeur temporelle alors que « *le passé conditionne l'avenir* »³. Dès lors lorsqu'il veut faire de l'ethnozootechnie une réponse à la curiosité des éleveurs, il accentue cet aspect de rôle dans l'activité d'élevage, de rôle de conseil et de développement. Une revendication qu'il réitère quelques mois plus tard puisque lors de sa seconde exposition, il s'agit de viser le perfectionnement des techniques qui « *ne peut que tirer profit de l'étude des circonstances et des raisons qui les ont faits naître et évoluer.* »⁴

Parachevant sa démonstration, Raymond Laurans conclut son texte en soulignant que l'ethnozootechnie est finalement une « *philosophie de la zootechnie* ». L'expression ne sera certes jamais plus réemployée, certainement moins parce qu'elle annexait irrémédiablement l'ethnozootechnie à la zootechnie au lieu d'en faire l'élargissement voulu par Raymond Laurans au travers des ethnosciences et de l'histoire que du fait de la part trop abstraite sous-entendue alors que l'ethnozootechnie, par ses nombreuses et diverses influences, veut se poser comme une « *science du concret* ». Pourtant elle ne doit pas être oubliée car elle irrigue l'activité de la Société d'Ethnozootechnie, en sous-basement de la notion d'ethnozootechnie, et peut-être est-ce ce que viennent chercher les sociétaires zootechniciens et agronomes. Une philosophie non pas au sens premier, par trop abstraite et déconsidérée dans les couloirs des laboratoires, qui favoriserait les idées à défaut des connaissances scientifiques⁵, mais par extension, comme conception générale de la discipline qui apporte profondeur temporelle et spatiale aux pratiques zootechniques, et surtout sur laquelle quelques chercheurs peuvent fonder leur attitude scientifique.

¹ Roland Portères, « L'ethnobotanique : Place - Objet - Méthode – Philosophie » dans *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, vol. 8, n° 4-5, avril-mai 1961, p. 104.

² *Ibid.*, p. 104.

³ Raymond Laurans, « Ethnozootechnie » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, p. 3.

⁴ *Ibid.*, p. 4.

⁵ Les témoignages sont nombreux à l'évoquer : Maurice Molénat, Bertrand Vissac, Jean-Pierre Deffontaines, Jean-Jacques Lauvergne.

Le large emprunt de Raymond Laurans à Roland Portères peut par ailleurs expliquer que certaines des thématiques d'étude citées soient ensuite complètement oubliées. Le premier prône, à l'instar du second, que l'ethnozootechnie s'intéresse aux croyances, aux symbolismes, aux magies pour ne citer qu'eux. Mais les développements de la discipline resteront en dehors de ces considérations, dirions-nous, irrationnelles, et peut-être trop « ethnologiques » tandis que la valorisation des savoirs et savoir-faire des éleveurs, qui deviendra un des axes d'intérêt de la société savante, demeure sur le terrain de la connaissance et des pratiques rationnelles, qu'elles soient empiriques ou « scientifiques ». Les travaux auprès des éleveurs sont d'ailleurs fondamentaux pour l'ethnozootechnie qui tient « *un rôle culturel qui ne peut laisser indifférents ceux qui s'intéressent à l'enseignement* »¹ affirme le directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet et du Centre d'enseignement zootechnique : l'intérêt muséographique fait partie de cette conception « *culturelle* » dit-il, une conception qui se renouvellera selon les orientations de l'ethnozootechnie et surtout de la Société d'Ethnozootechnie.

Voici ainsi les fondements de l'ethnozootechnie : étude ethnographique, projet muséographique, travail méthodologique. Des fondements qui furent posés semblerait-il en quelques mois à peine. Certainement le projet de faire une exposition à la Bergerie nationale de Rambouillet ne survint-il pas du jour au lendemain au cours de l'été 1962. Mais la réflexion ethnozootechnique qui irrigue finalement chaque production de Raymond Laurans, elle, prend racine rapidement. Il serait cependant trop tôt de faire de l'ethnozootechnie une discipline des ethnosciences car c'est seulement à partir de cette ethnobotanique brièvement résumée dans un court article de vulgarisation qu'il érige ces quelques premiers éléments de sa science. Mais maintenant entré dans l'arène, Raymond Laurans fait mûrir sa réflexion jusqu'à la création de la Société d'Ethnozootechnie.

II - Développement de l'ethnozootechnie

La dynamique muséographique

Nous n'avons pas connaissance du succès de l'exposition « Quelques aspects de l'élevage en Camargue ». Mais si l'expérience fut réitérée par quatre fois, c'est que le travail devait rencontrer quelques satisfaits, à commencer par leurs organisateurs. La Bergerie nationale de Rambouillet accueille en effet durant la décennie 1960 plusieurs expositions

¹ Raymond Laurans, « Ethnozootechnie » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, p. 4.

temporaires, toutes réalisées par le GEE. Nous avons déjà mentionné la seconde sur « Le porc dans la société médiévale » ; elle est suivie des « Débuts de la mérinisation » du 21 juin au 31 décembre 1964. Puis Raymond Laurans étant notamment occupé dans un projet d'organisation de l'enseignement de l'agriculture et de l'élevage au Nicaragua en 1965 et 1966¹, il publie en 1967 une quatrième étude sur les « Colombiers des provinces françaises » suivie d'une dernière exposition, cette fois-ci permanente, inaugurée le 26 septembre 1970 ayant pour thème « La Bergerie nationale et l'histoire du mouton ». Si chacune constitue un numéro d'*Ethnozootechnie*, toutes ne se ressemblent pas. Le second et cinquième numéros ne sont faits que du seul catalogue d'exposition ; le quatrième lui est un article issu de la revue *Les Alpes de Lumière* et une seule phrase fait mention de l'exposition à laquelle l'étude est rattachée. Le troisième numéro regroupe quant à lui le catalogue et un long exposé sur le même schéma que la première exposition. « Les débuts de la mérinisation » semble être d'ailleurs l'une des expositions sur laquelle se sont penchés avec la plus grande rigueur les membres du GEE. Nous pouvions nous en douter ne serait-ce que par le thème développé sur lequel Raymond Laurans, Jean Blanc ou encore Luc Gilbert peuvent se sentir compétents pour commenter. Mais c'est en outre le soin tout particulier apporté à l'impression du catalogue et de l'étude qui témoigne de ce travail rigoureux que le GEE entend développer. À la différence des précédents et des suivants, ils sont en effet imprimés à l'imprimerie Louis-Jean de Gap qui acquiert dans les années 1960-1970 une certaine renommée². Spécialisée dans les impressions scientifiques et littéraires, elle est notamment en charge quelques années plus tard de l'impression de huit des neuf volumes de la grande étude pluridisciplinaire consacrée à l'Aubrac, initiée et dirigée par Georges Henri Rivière sur laquelle nous reviendrons dans le second chapitre.

Le conservateur du Musée des Arts et Traditions populaires est à ce propos toujours impliqué dans les seconde et troisième expositions alors que sa contribution est remerciée systématiquement. Et comme venant parfaire cette décennie muséographique, le Livre d'or des expositions de la Bergerie nationale de Rambouillet, au sein de laquelle chaque exposition nommée et datée reçoit les signatures de quelques visiteurs prestigieux, conserve la trace de son passage. Pour la cinquième et dernière exposition, celle à laquelle étaient profondément attachés

¹ « Curriculum vitae et travaux publiés » de Raymond Laurans, rédigé après 1998, sept pages, dossier « Publications Laurans », Fonds Raymond Laurans.

² Nicolas Bœuf, « La démolition de l'ancienne imprimerie Louis-Jean est en cours » dans *ledauphiné.com*, mis en ligne le 11 décembre 2012, consulté le 23 juin 2016, URL : <http://www.ledauphine.com/hautes-alpes/2012/12/10/de-rouille-et-d-encre>.

Raymond Laurans et Jean Blanc¹, c'est la signature de leur ami Georges Henri Rivière que l'on retrouve dans le grand cahier vert des expositions du Groupe d'études ethnozootechniques².

La dynamique muséographique étant identifiée, les objectifs du GEE doivent cependant être davantage précisés sur les questions définitionnelles qui évoluent au cours de la décennie 1960, attestant d'ores et déjà des fluctuations d'une discipline dont le champ très large en rend difficile sa délimitation. Nous le demandons dans l'introduction, l'ethnozootechnie se définit-elle par ce que l'on en dit dans la théorie ou ce que l'on en fait dans la pratique ? Si l'ethnozootechnie initiée en 1962 sous l'influence de l'ethnobotanique désigne l'étude des liens entre les hommes et les animaux, se déterminant l'un l'autre et s'influençant réciproquement dans leur devenir d'homme et d'animal domestique, elle ne prend cependant sens que par ce que ses promoteurs en font. Car à la différence d'une ethnobotanique institutionnalisée au Muséum national d'Histoire naturelle et dont la notion est âgée de plusieurs décennies, l'ethnozootechnie, elle, n'est travaillée dans ces années 1960 qu'au travers des travaux muséographiques de Raymond Laurans, et par extension du GEE. Dès lors les expositions de celui-ci succédant à « Quelques aspects de l'élevage en Camargue », bien qu'animées de la conviction de vouloir identifier ces relations entre l'homme et l'animal domestique dans une perspective à la fois ethnologique et zootechnique, ouvre un autre champ à l'ethnozootechnie en faisant davantage la part belle à une stricte histoire de l'élevage.

Certes, Raymond Laurans revendique dès les débuts la dimension historique, venant nourrir l'ethnozootechnie tout en en constituant l'un des instruments de son utilité, et la combinaison des études synchroniques et diachroniques n'est pas étrangère à l'ethnobotanique que promeut notamment André-Georges Haudricourt pour comprendre l'homme dans la nature³. Mais l'ambition ethnographique issue des travaux du Musée des Arts et Traditions populaires et l'intérêt ethnologique emprunté à l'ethnobotanique semblent progressivement se tarir. L'influence directe de « Bergers de France » sur l'exposition de Rambouillet, à la fois par son réseau des quelques contributeurs engagés dans l'enquête de Raymond Laurans mais aussi par la simultanéité des expositions, permit certainement au directeur de la Bergerie nationale

¹ Jean Blanc, « Autobiographie » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, Rambouillet, Anciens Élèves, 1986, t. II, « Les Moutonniers », p. 86.

² Livre d'or des expositions de la Bergerie nationale de Rambouillet, Fonds Raymond Laurans.

³ Jacques Barrau, « Anthropologie, écologie, géographie, ethnoscience » dans *L'anthropologie en France. Situation actuelle et à venir*, Paris, Éditions du CNRS, 1979, p. 227.

de produire cette enquête montrant bien – dans une première expérience certes – les propositions de l'ethnozootechnie.

La seconde exposition sur le porc au Moyen-Âge, par les limites temporelles évidentes d'un travail ethnographique, se fonde quant à elle sur plusieurs écrits d'historiens (Marc Bloch et Georges Duby notamment) afin de prolonger le regard tant sur l'homme que sur l'animal dans certaines de leurs influences réciproques. On observe ainsi un travail sur le porc dans les représentations, dans la langue ou la littérature qui offre cependant déjà moins de saisir les relations que la place accordée à l'animal par l'homme afin d'éclairer une partie de « *notre histoire rurale* »¹. Non pas que les sources iconographiques ne puissent relever d'une étude ethnozootechnique en bonne et due forme – dans un sens équivalent à l'ethnobotanique institutionnalisée –, ce que démontre le module d'ethnozoologie du cours d'ethnobotanique d'Hubert Gillet, sous-directeur au laboratoire concerné, qui débute son enseignement en 1969 par « *L'animal, source d'inspiration artistique* »². Mais l'exposition de ces photographies de sculptures ou de peintures par le GEE vient davantage montrer les représentations des animaux par les hommes que les relations entre les animaux et les hommes qu'une analyse de ces représentations permettrait de mettre au jour. Et le cadre muséographique qui pourrait paraître limitant ne le serait que de manière minimale pour ces analyses, les muséums d'Histoire naturelle le témoignant le plus souvent, ainsi que l'article de l'ethnozoologue Raymond Pujol sur les liens entre muséologie et ethnozoologie³.

La troisième exposition et son étude développent pour leur part principalement une histoire institutionnelle du mérinos. Certes quelques passages évoquent des tentatives d'ethnographie du mouton, des éleveurs et des pratiques ; Raymond Laurans et Jean Blanc qui cosignent l'étude abordent la transhumance, le berger suivant son troupeau qui a la vie dure⁴. Mais en l'absence d'une aide pluridisciplinaire comme Raymond Laurans put la connaître sur la première exposition, les analyses restent plus limitées. Ils ne sont toutefois pas seuls pour rédiger ce travail sur les débuts de la mérinisation, recevant l'aide de Marcel Théret, professeur titulaire de la chaire de Zootechnie et Économie rurale à l'École nationale vétérinaire d'Alfort. De la même génération que Raymond Laurans, il est diplômé ingénieur agricole de l'École

¹ Raymond Laurans, « Ethnozootechnie » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, p. 1.

² Hubert Gillet, Raymond Pujol, « Cours d'Ethno-botanique. Le comportement alimentaire des animaux sauvages », 1969-1970, Laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie, p. 1.

³ Raymond Pujol, « Intérêt de l'ethnozoologie en muséologie » dans *Bulletin liaison Musée d'Histoire Naturelle de Province*, 1971 cité dans *Ethnozootechnie*, n° 11, 1974, Compte rendu de la séance du 16 février 1974.

⁴ Raymond Laurans, Jean Blanc, « Débuts de la mérinisation » dans *Ethnozootechnie*, n° 3, 1964, p. 11.

nationale supérieure agronomique de Rennes en 1937 puis, après trois années de captivité durant la guerre, diplômé docteur vétérinaire de l'École nationale vétérinaire d'Alfort en 1945. Très intéressé par l'histoire de l'élevage, il a publié un texte sur le sujet avec son patron Étienne Letard dont il vient récemment, en 1961, de prendre la succession à la tête de la Chaire¹. Raymond Laurans et Marcel Théret partagent ainsi de nombreux points communs.

Raymond Laurans à l'occasion de la rédaction du catalogue *Les débuts de la mérinisation* de cette troisième exposition produit d'ailleurs un court texte explicatif sur les objectifs du GEE² dans lequel il définit celui-ci étudiant « *les terroirs et leur adaptation à l'élevage, les bâtiments et les instruments de l'éleveur, l'histoire de l'élevage et l'évolution de ses techniques* »³. Une première très brève redéfinition de l'ethnozootechnie qui se recentre sur les questions matérielles, évacue les analyses des comportements des éleveurs en tant que tels, et surtout inclut l'histoire de l'élevage pour elle-même.

L'exposition suivante répond en outre à ce nouvel intérêt pour les bâtiments d'élevage en réalisant un long développement sur les colombiers de France. Sont toutefois complètement délaissées les perspectives animales au profit des « *aspects économiques et juridiques de l'histoire de ces bâtiments, dont les principes de construction, l'architecture et le rôle agronomique, ont fortement varié selon les époques et les régions.* »⁴ Les relations de l'homme à l'animal domestique doivent certes se saisir aussi par l'étude des lieux communs où s'établissent ces rapports qui s'y conditionnent. Mais en évacuant l'animal, c'est davantage de l'histoire que fait Raymond Laurans, et peut-être pas tant une histoire de l'élevage. On peut en outre rattacher son intérêt pour les colombiers à la réactualisation à partir de 1965 des grandes enquêtes du mobilier rural entreprises dès les années 1940⁵, notamment par un certain Georges Henri Rivière qui s'intéresse tout au long de sa vie à l'objet, comme outil ou costume, jusqu'à l'architecture dans un regard global sur l'esthétique du populaire⁶. Une réflexion du conservateur de Musée des Arts et Traditions populaires qui, selon Isac Chiva, « *se veut aussi*

¹ Marcel Théret, Étienne Letard, *200 ans de révolution dans l'élevage*, *Chambres d'Agriculture*, 28, supplément au n° 125-126, 1957, 44 p.

² Un texte qui n'est finalement pas intégré dans le document définitif.

³ Texte de présentation du GEE, dans *Ethnozootechnie* n° 3, Dossier « Publications Laurans », Fonds Raymond Laurans.

⁴ Raymond Laurans, « Colombiers des provinces françaises » dans *Ethnozootechnie*, n° 4, 1967, p. 3.

⁵ Christian Bromberger, « Du grand au petit. Variations des échelles et des objets d'analyse dans l'histoire récente de l'ethnologie de la France », *op. cit.*

⁶ Isac Chiva, « Georges Henri Rivière : un demi-siècle d'ethnologie de la France », *op. cit.*

objective que possible, relevant décorations, proportions, ordonnances architectoniques, rapports harmoniques ou désordre du dessin, rapports avec les formes de l'architecture savante : la volonté scientifique réussit presque à l'emporter sur la sensibilité profonde de cet authentique amateur d'art. » Dans cette même perspective, Raymond Laurans s'attarde sur les configurations des colombiers, leur valeur sociale ainsi qu'esthétique, étudiant leur répartition géographique et faisant de l'« archéologie »¹ des structures. Il conclut : « *On peut souhaiter que les plus beaux, ou ceux qui simplement s'inscrivent heureusement dans le décor naturel, soient classés par les "Beaux-Arts" »*². L'intérêt perdure d'ailleurs puisqu'il fait passer en 1972 un questionnaire aux sociétaires sur les bâtiments d'élevage dans lequel on vise cette fois-ci l'obtention d'informations sur les animaux et les espèces³. Le relais associatif devient bénéfique. Enfin, pour la dernière exposition, huit années après le premier jet ethnozootechnique, et quelques mois avant la création de la société savante, Raymond Laurans fait un dernier retour sur les objectifs du GEE : il s'agit alors finalement de montrer « *la place et l'importance de nos animaux domestiques dans l'évolution des sociétés humaines.* »⁴ Une définition très large qui recouvre à la fois les ambitions de l'ethnobotanique, mais accorde une part évidente à l'histoire pour la compréhension des relations.

L'activité muséographique de la décennie 1960 fut ainsi l'occasion pour Raymond Laurans de développer la dimension historique de l'ethnozootechnie. Non pas qu'elle aurait pu ne pas être, alors qu'il insiste dès 1962 sur son importance ; mais le directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet aurait pu rester dans des considérations sur le temps présent davantage ethnologiques. Or, c'est bien l'histoire qu'il développe, et pas seulement par commodité parce que la bibliographie lui serait plus aisément accessible, mais bien par un profond intérêt pour l'activité elle-même – comme le témoigne son propre travail sur les documents d'archives de la Bergerie nationale de Rambouillet – ainsi que pour venir nourrir ses réflexions sur l'ethnozootechnie. En effet ses références historiographiques ne sont pas sans hasard : il trouve l'inspiration d'une part auprès de Marc Bloch qui ouvre dans l'entre-deux-guerres les voies de l'anthropologie historique⁵ ; certainement puise-t-il dans *Les caractères originaux de l'histoire*

¹ Raymond Laurans, « Colombiers des provinces françaises » dans *Ethnozootechnie*, n° 4, 1967, p. 11.

² *Ibid.*, p. 23.

³ *Ethnozootechnie*, n° 6, 1972, Compte rendu de la séance du 12 février 1972, p. 7.

⁴ Raymond Laurans, « La Bergerie nationale et l'histoire du mouton » dans *Ethnozootechnie*, n° 5, 1970, p. 2.

⁵ Maurice Agulhon, André Burguière, « Anthropologie et sciences historiques dans l'étude des sociétés européennes » dans *L'Anthropologie en France. Situation actuelle et avenir*, Paris, CNRS, 1979, p. 105-112.

*rurale française*¹ qu'il cite exactement dix années après, venant appuyer sans surprise un exposé sur le porcher à l'époque médiévale². D'autre part auprès de Georges Duby en qui il trouve son maître à penser. L'organisation de la seconde exposition sur le porc à l'époque médiévale se fonde en effet sur les travaux de l'historien médiéviste, notamment *L'Économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval*, que Raymond Laurans trouve si « remarquable » qu'il ne manque pas d'écrire à Georges Duby pour lui faire part de son apport dans sa réalisation³. Se présentant comme directeur du Centre d'enseignement zootechnique – et non comme membre d'un groupe d'études ethnozootechniques –, Raymond Laurans lui explique espérer que la synthèse iconographique qu'il réalise puisse aider ceux qui travaillent sur la période.

Que l'historien lui ait répondu ou non, il continue lors de ses exposés ultérieurs de s'y référer. Georges Duby alliant approches historique et géographique pour l'étude des sociétés rurales, Raymond Laurans peut y trouver les indications pertinentes pour compléter ses ambitions ethnozootechniques confrontées à la temporalité et à la spatialité, à l'évolution des rapports avec l'animal domestique et de sa sélection, mais aussi à sa dépendance à un espace et à des pratiques – un « terroir ». L'historien prône d'ailleurs un an plus tôt l'alliance des disciplines en créant avec le géographe Daniel Faucher la revue *Études rurales* : « *Le complexe humain, biologique et biotechnique que constitue l'agriculture, disent-ils en avertissement du premier numéro, ne peut être pleinement compris que par la conjonction de multiples recherches. La revue Études Rurales fera donc appel aux historiens, aux géographes, aux économistes, aux sociologues et aux psychologues, aux ethnologues, aux agronomes eux-mêmes.* »⁴

Cette influence sur Raymond Laurans est cependant limitée : alors que l'objectif de fond de l'ethnozootechnie est de saisir les relations entre l'homme et l'animal domestique, et donc de s'interroger sur les rapports entre l'homme et la nature, l'histoire que Raymond Laurans propose relève principalement de cette histoire que le géographe Georges Bertrand déplore dans sa célèbre introduction au premier tome de *l'Histoire de la France rurale* dirigé – justement – par Georges Duby. « *L'interprétation historique du facteur naturel dans ses relations avec la société et la structure agraires reste le problème le plus mal élucidé, le*

¹ Marc Bloch, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Paris, Les Belles Lettres, 1931, 261 p.

² *Ethnozootechnie*, n° 10, 1974, Compte rendu de la séance du 30 juin 1973, p. 7.

³ Lettre de Raymond Laurans à Georges Duby le 25 septembre 1963, Dossier « Porc », Fonds Raymond Laurans.

⁴ Georges Duby, Daniel Faucher, « Avertissement » dans *Études rurales*, n° 1, 1961. p. 5.

plus rarement abordé et surtout le plus mal posé de toute l'histoire rurale. [...] La recherche historique sur les forêts, les pâturages, les terroirs agricoles, reste à quelques exceptions près à finalité économique et juridique. »¹ Il manque une « *dimension écologique* » explique-t-il, que d'autres disciplines ont pourtant commencé à intégrer, notamment l'ethnologie et l'anthropologie mais qui reste lointaine pour Raymond Laurans. Une dimension que la création de la Société d'Ethnozootechnie et l'implication de l'ethnozootechnie à la fois dans le champ des ethnosciences et des sciences agronomiques à partir des années 1970 permettent de développer progressivement.

-

Quelques mois après l'inauguration de la dernière exposition le 26 septembre 1970, Raymond Laurans quitte ses fonctions de directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet avant d'être affecté au poste d'Ingénieur général d'Agronomie du Languedoc-Roussillon à Montpellier. Sa cinquième exposition étant définitive, c'est aussi la fin de l'activité muséographique du GEE. Si Raymond Laurans, secondé du groupe d'études, voyait dans la réalisation d'expositions le meilleur moyen de rendre compte de la place des animaux dans l'évolution des sociétés humaines, face à ces fins concomitantes et certainement corrélatives, la création de la Société d'Ethnozootechnie apparaît bien opportune. Fondée le 13 février 1971, son bureau est composé des collaborateurs et amis qui travaillèrent avec Raymond Laurans dans le cadre des expositions : Marcel Théret est ainsi son vice-président, Caroline Ducrot la secrétaire trésorière et Luc Gilbert son adjoint. La présence de Jean Blanc, bien qu'il soit membre, se fait beaucoup plus discrète, mobilisé notamment aux côtés de Georges Henri Rivière sur le développement des écomusées². Son premier conseil d'administration se compose en outre de huit nouveaux collègues : tous étaient déjà proches de Raymond Laurans, ralliés à la Bergerie nationale de Rambouillet ou intéressés dans l'ombre par ses activités. C'est notamment le cas du généticien Jean-Jacques Lauvergne qui, après être venu visiter ses expositions, devient un grand ami³.

La société savante vient prendre le relais des études de l'homme et de l'animal domestique dont l'organisation des expositions et les études annexes en avaient permis

¹ Georges Bertrand, « L'impossible tableau géographique » dans Georges Duby, Armand Wallon (dir.), *Histoire de la France rurale*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, t. 1, « La formation des campagnes françaises », p. 38.

² Michel Gerbaud, « Aux origines des écomusées : les premiers pas de Marquèze » dans *Publics & Musées. Revue internationale de Muséologie*, vol. 17, n° 1, 2000, p. 176-179 ; Rosemarie Lucas, *L'invention de l'écomusée. Genèse du Parc d'Armorique (1957-1997)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 174.

³ Entretien avec Jean-Jacques Lauvergne, 11 juillet 2016.

l'approfondissement. La dimension muséographique n'est nullement abandonnée au passé, mais elle perd en vigueur, faute de lieu pour de nouvelles initiatives concluantes. C'est d'ailleurs principalement à l'instigation de Jean-Jacques Lauvergne que les derniers soubresauts muséographiques sont entrepris. Il est un auditeur des cours de Georges Henri Rivière¹ que celui-ci tient de 1970 à 1982 et dont les enseignements théoriques se doublent d'une série de visites dans les musées, du musée technique au Musée des beaux-arts². Dès la première réunion de la Société d'Ethnozootechnie à faire l'objet d'un compte rendu, le 12 février 1972, le généticien de l'Inra manifeste son désir, à l'égard de la collecte préalablement entreprise et encore d'actualité, de « *répertorier les objets selon le code retenu par les Musées nationaux* »³. Lors du compte rendu de la séance du 10 juin 1972, Jean-Jacques Lauvergne publie la méthodologie type du registre d'inventaire, intitulé « *Inventaire des collections ethnozootechniques* »⁴. Durant les quatre mois qui séparent les deux réunions de l'association, il a en outre pris contact avec Mariel Jean-Brunhes Delamarre « *du Musée des Arts et Traditions Populaires, afin d'envisager les questions de prêts d'objets et de publications des travaux des sociétaires* »⁵. La Société d'Ethnozootechnie persiste ainsi dans ces activités jusqu'à être d'ailleurs sollicitée par la commune de la Ferté-Beauharnais « *qui avait demandé l'aide de notre Société pour l'organisation d'une présentation de l'élevage Solognot* » ; elle « *a reçu des suggestions, plans de stand et de panneaux et le prêt de quelques photos. La lettre de remerciements qui nous a été adressée par le responsable montre que cette très modeste contribution de notre Société a été utile et appréciée.* »⁶ Mais malgré les dons de quelques collaborateurs et sociétaires, ces ambitions tombent progressivement dans l'oubli alors que la Société d'Ethnozootechnie est mobilisée par ses réunions, puis par l'organisation des journées d'étude, et que l'absence d'un local dédié rend difficile la perpétuation d'une collection propre à l'association.

Dans le compte rendu de la séance du 12 février 1972, premier document publié et constituant le numéro six de la revue, Raymond Laurans signale que Caroline Ducrot, Luc Gilbert, Jean-Jacques Lauvergne et lui-même se sont rendus à l'inauguration du nouveau Musée

¹ Entretien avec Jean-Jacques Lauvergne, 11 juillet 2016.

² Nina Gorgus, *Le magicien des vitrines*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2003, p. 190.

³ *Ethnozootechnie*, n° 6, 1972, Compte rendu de la séance du 12 février 1972, p. 6.

⁴ *Ethnozootechnie*, n° 7, 1972, Compte rendu de la séance du 10 juin 1972, p. 6.

⁵ *Ibid.*, p. 3.

⁶ *Ethnozootechnie*, n° 9, 1973, Compte rendu de la séance du 17 mars 1973, p. 2

des Arts et Traditions populaires le 1 février 1972¹, témoignant de leur amitié pour son ancien conservateur alors que Jean Cuisenier prit la tête de la structure en 1968, ainsi que de leur volonté respective de perpétuer cette intégration auprès de l'ethnologie de la France. En outre est annoncée à cette même séance la nomination du premier membre d'honneur de la Société d'Ethnozootechnie en la personne de Georges Henri Rivière². Cette nomination souligne – s'il le fallait – d'une part la grande influence du conservateur du Musée des Arts et Traditions populaires sur la maturation des réflexions de Raymond Laurans et de quelques-uns des sociétaires, d'autre part l'importance pour ceux-ci de lui reconnaître officiellement ce rôle, et ainsi sous quel patronage Raymond Laurans place son association.

La Société d'Ethnozootechnie

Le 13 février 1971, une assemblée générale décide donc la création de la Société d'Ethnozootechnie. Raymond Laurans la fonde peu de temps avant son départ pour Montpellier, pour finalement prendre sa retraite deux ans plus tard pour se consacrer à son association. Bernard Denis, sociétaire dès 1972 et actuellement président de l'association, estime d'ailleurs que Raymond Laurans a créé la Société d'Ethnozootechnie pour occuper sa retraite³, ce dont peut témoigner la correspondance des dates ainsi que son investissement dans celle-ci. Mais une telle raison, pour valable qu'elle soit, n'est pas si pertinente pour expliquer le choix de Raymond Laurans. La création de l'association vient certes prendre le relais des travaux entrepris depuis une dizaine d'année, mais elle se double de la création d'une société savante qui vise nécessairement de nouveaux objectifs. Tous nos témoins rencontrés avouent pour la plupart ne s'être jamais posés la question.

Il peut sembler en effet logique pour la promotion d'une nouvelle discipline d'avoir pour cadre d'épanouissement une société savante réunissant quelques hommes de science. Ces structures ont connu leur âge d'or au XIX^e siècle, cercles d'intellectuels, d'érudits locaux ou de scientifiques se reconnaissant les uns les autres dans la volonté d'approfondir des connaissances souvent présentées comme désintéressées. L'historien Jean-Pierre Chaline souligne à leur propos l'image caricaturale qui dessine « *la silhouette sans âge d'érudits consacrant leur retraite au dépouillement d'archives locales ou encore au classement de quelque collection de*

¹ *Ethnozootechnie*, n° 6, 1972, Compte rendu de la séance du 12 février 1972, p. 9.

² *Ibid.*, p. 1.

³ Entretien avec Bernard Denis, 6 mai 2016.

fossiles dont la malice suggère qu'ils en constitueraient eux-mêmes le plus beau fleuron »¹. Le départ à la retraite de Raymond Laurans prendrait alors une toute autre figure...

Après la Seconde Guerre mondiale, les sociétés savantes perdent en éclat, et leur activité « paraît se réduire à des travaux désuets, pointillistes ou à une simple vulgarisation, dépassés qu'ils sont par la technicité croissante et l'incessant renouvellement de maintes disciplines, guère accessibles désormais aux simples amateurs »². Certes contrairement à d'autres sociétés savantes, la Société d'Ethnozootechnie ne réunit pas seulement quelques amateurs alors « dépassés », mais de nombreux chercheurs des sciences du vivant pleinement insérés dans la communauté scientifique. Cette dimension de désuétude ne doit pourtant pas être négligée, dans le contexte de développement de la biologie moléculaire à partir des années 1970 dont le haut degré de technicité dans le travail du vivant notamment au sein de la recherche agronomique peut laisser à l'écart de la course à l'excellence quelques agronomes, zootechniciens, généticiens qui, sans devenir incompetents, se réorientent progressivement – ou sont réorientés – vers des carrières administratives ou axées sur le développement³.

Ainsi, si au sein de la Société d'Ethnozootechnie, aucun de ces traits n'est totalement faux, ni entièrement vrai, la création de celle-ci par un ingénieur agricole à la retraite et son rassemblement d'agronomes de la première génération de l'Inra pourrait ressembler à s'y méprendre à une réunion de nostalgiques de pratiques séculaires idéalisées. Mais il n'en est cependant rien, ou bien moins qu'on ne le penserait, alors que, d'une part, nombreux sont les sociétaires à participer activement au développement de leur champ de recherche respectif, d'autre part que Raymond Laurans défend depuis une dizaine d'années une discipline qu'il veut peu à peu associer au développement des ethnosciences. En effet, si lorsqu'il emprunta copieusement quelques idées à Roland Portères, il ne manifestait pas la conscience de prendre part à une ethnologie de l'homme et de la nature en plein renouvellement, nous pouvons souligner, toujours dans cette perspective de sa fréquentation de ces cercles intellectuels, sa présence le 24 février 1968 à la sixième Assemblée générale de la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique créée trois ans auparavant par la linguiste Jacqueline M. C. Thomas, Roland Portères et André-Georges Haudricourt⁴. Signalés en tant que membres, son ami Jean Blanc et lui sont présents aux côtés de quelques autres grandes figures des travaux ethnobiologiques

¹ Jean-Pierre Chaline, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France. XIX^e-XX^e siècles*, op. cit., p. 13.

² *Ibid.*, p. 225.

³ Intervention de Pierre Cornu en séminaire de recherche, Université Lumière Lyon 2, 2015.

⁴ *Bulletin de la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique*, n° 1, mars 1968, p. 11.

(d'ethnobotanique et d'ethnozoologie), d'ethnologues (ainsi Corneille Jest), de « zoologistes » et naturalistes (notamment Théodore Monod). Sa participation, sans savoir si elle est régulière mais nous le supposons, dénote à n'en pas douter un intérêt véritable pour les travaux ethnoscience et surtout son implication sincère dans la constitution des ethnoscience françaises dès les années 1960¹.

D'ailleurs, l'un des objectifs de la Société d'Ethnozootechnie, fixé par ses statuts, est de « *développer et diffuser les connaissances ethnozootechniques* »². Sa création en 1971 ne constitue pas autant qu'elle pourrait le paraître une fondation dans la dynamique de l'ethnozootechnie alors que le Groupe d'études ethnozootechniques s'était d'ores et déjà chargé de travailler sur ces connaissances dites ethnozootechniques. Dès 1962, en lien avec la thématique camarguaise, il s'agit de « *recenser les principaux objets* » et « *d'établir une bibliographie* »³. Quelques mois plus tard, lors de la rédaction de l'article méthodologique sur l'ethnozootechnie, Raymond Laurans mentionne les principales activités du groupe d'étude qui sont de réaliser « *la collecte de documents de toute nature concernant l'animal domestique dans les sociétés anciennes et modernes, de créer un vaste fichier où seront répertoriés les ouvrages, articles, objets et d'une manière générale tout ce qui constitue l'objet de l'ethnozootechnie* »⁴. Enfin, dans le cinquième numéro et dernier catalogue d'exposition, le directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet revient une dernière fois sur les moyens développés depuis toutes ces années par le GEE pour promouvoir ces études. Si chacun des membres réunissait depuis plusieurs années « *objets, informations et documents sur l'ethnographie et l'histoire des animaux domestiques* »⁵, le groupe d'études en permit l'utilisation lors des publications et des expositions.

Un tel souci de collecte peut certes faire écho à celui de certaines entreprises ethnographiques qui travaillent dans l'inquiétude d'un monde rural qui disparaît ; « Bergers de France » en est un exemple. À partir des années 1970, ce sont les savoirs liés à la nature qui

¹ Un détail est à relever : le siège de la Société d'Ethnozootechnie migre rapidement vers l'appartement de Raymond Laurans au 25 boulevard Arago à Paris ; celui de la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique se situe au 43 rue Cuvier, dans le Laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie dirigé par Roland Portères au Muséum national d'Histoire naturelle. Entre les deux, une dizaine de minutes de marche à pied. La proximité intellectuelle que Raymond Laurans revendique avec Roland Portères se double d'une proximité géographique qui n'est pas anodine.

² *Ethnozootechnie*, n° 6, 1972, Compte rendu de la séance du 12 février 1972, p. 2

³ Raymond Laurans, « Ethnozootechnie » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, p. 3.

⁴ *Ibid.*, p. 3.

⁵ Raymond Laurans, « La Bergerie nationale et l'histoire du mouton » dans *Ethnozootechnie*, n° 5, 1970, p. 2.

sont perçus en voie de disparition et mobilisent une multiplicité d'études sur le sujet¹, l'ethnobotanique et l'ethnozoologie devenant ainsi les instruments propices à cette collecte, et la Société d'Ethnozootechnie ne pouvant y être indifférente. Mais c'est aussi du côté de son programme originel que l'on peut identifier les causes d'une telle (sur)activité. Raymond Laurans manifeste ses grandes ambitions sur le devenir de l'ethnozootechnie en insistant sur la collecte de documents « *de toute nature* » pour ouvrir l'ethnozootechnie sur un vaste champ d'étude visant l'intelligibilité totale de l'animal ; un projet qui est précisé quelques mois avant la création de la société savante et idéalement entrepris grâce à l'ethnographie et l'histoire de l'animal. Les nombreuses contributions des journées d'étude témoignent cependant de la difficulté d'en réaliser le programme.

L'idée de « *développer* », donc de travailler ces connaissances acquises constitue déjà l'objectif du GEE ; celle de les « *diffuser* », donc d'en délivrer un enseignement, l'est de même au travers des expositions dans un premier temps, puis perdure au fil des années entre vulgarisation et développement². La création de la Société d'Ethnozootechnie constitue ainsi le point d'aboutissement de l'activité du groupe d'études qui n'en a certes pas terminé avec la frénésie collectrice mais se double d'une action à visée scientifique et surtout pluridisciplinaire. En effet, d'une part Raymond Laurans, que nous supposons l'auteur du premier compte-rendu de séance, donne les indications de ce que doit faire le sociétaire, notamment : « *description d'un objet, d'une technique ancienne, d'une race etc. en voie de disparition, [...] liste des termes d'élevage avec leur signification et synonymes connus, [...] observations et réflexions de voyages (les cartes postales seront les bienvenues), compte-rendu d'enquêtes* »³ pour ne citer qu'elles. Surtout, il demande à tous les membres de multiplier les liens, que ce soit avec l'extérieur (les instituts de recherche et les universités⁴) pour promouvoir l'ethnozootechnie, ou à l'intérieur de l'association même avec les collègues par le partage de notes et de commentaires sur des ouvrages ou des articles⁵. « *Un dossier ouvert ne doit jamais être refermé*, continue l'Ingénieur général d'Agronomie. *Il doit s'enrichir au fil des années de : notes, observations, coupures de presse, articles, tirés à part, cartes postales, photos, dessins, objets, etc.* »⁶ Et ce

¹ Denis Chevallier, « Les savoirs de la nature, approches ethnologiques » dans Nicole Mathieu, Marcel Jollivet (dir.), *Du rural à l'environnement. La question de la nature aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 170.

² Cf. Chapitre 3.

³ *Ethnozootechnie*, n° 6, 1972, Compte rendu de la séance du 12 février 1972, p. 3.

⁴ *Ibid.*, p. 4.

⁵ *Ibid.*, p. 3.

⁶ *Ibid.*, p. 2.

premier numéro témoigne clairement des ambitions de Raymond Laurans et de quelques sociétaires – ou peut-être d'un excès de ferveur – qui multiplient les initiatives : outre les éléments cités précédemment, ils leur importent de constituer une bibliographie et ses recensions, une iconographie répertoriant les œuvres d'art « où figurent des animaux »¹, de collecter et conserver des objets pouvant servir aux travaux des sociétaires, d'élaborer des études, ainsi sur les bâtiments ou sur les mots et les expressions d'élevage. Bref, ils entament la constitution d'un champ d'étude à la fois documenté, ce que le directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet faisait depuis plusieurs années, mais aussi animé par les travaux des chercheurs qui doivent s'employer à la description et à l'observation de leur environnement ainsi qu'à l'échange entre collègues. Quelques années plus tard, l'ethnozoologue Raymond Pujol reconnaît d'ailleurs à la Société d'Ethnozootechnie le mérite d'avoir « *inventoriées, regroupées et publiées* » les travaux de « *recherches ethnozootechniques sur nos traditions orales* »².

De telles entreprises s'inspirent ainsi des activités de la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique qui est à l'origine de la Recherche coopérative sur programme n° 97 procédant « à la constitution d'un fichier interdisciplinaire, ethnologique, linguistique, ethnobotanique et ethnozoologique »³. Depuis 1965 en effet, la société savante publie quelques documents permettant, selon la doctorante en ethnologie Carole Brousse, « de diffuser les savoirs et théories de l'ethnobotanique au sein de l'anthropologie française » : ainsi un document intitulé « Aide-mémoire pour établir une fiche de travail sur le terrain concernant les plantes d'intérêt alimentaire » doit permettre aux ethnologues « de produire des informations ethnobotaniques en adoptant la méthodologie adaptée »⁴. Plus globalement encore, la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique veut mettre à profit les compétences de ses ethnobotanistes et ethnozoologues pour fournir « à tous chercheurs le maximum d'informations correspondant à leurs travaux et orientation en matière d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie »⁵, qu'ils soient dans les sciences humaines ou les sciences du vivant. Raymond Laurans, s'intéressant grandement aux travaux du Laboratoire d'Ethnobotanique et

¹ *Ibid.*, p. 3.

² Raymond Pujol, « Le porc truffier » dans *Ethnozootechnie*, n° 16, 1976, « Le porc domestique. Premier colloque d'ethnoscience », p. 141.

³ *Bulletin de la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique*, n° 1, mars 1968, p. 1.

⁴ Carole Brousse, *Le rôle des musées ethnographiques dans la production et la circulation des savoirs sur les plantes médicinales*, Rapport de recherche, Musée du quai Branly, 2014, p. 24.

⁵ *Bulletin de la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique*, n° 1, mars 1968, p. 1.

d’Ethnozoologie, fait dans ces mêmes perspectives de semblables propositions dans le premier numéro de la Société d’Ethnozootechnie en 1972 : « *Nombre de faits historiques, économiques ou sociologiques nécessitent une bonne connaissance de l’élevage pour être bien compris. Notre Société peut apporter son aide aux chercheurs ou étudiants poursuivant des études dans des domaines où les connaissances ethnozootechniques sont utiles.* »¹ En outre, il ambitionnerait presque de faire de la Société d’Ethnozootechnie une base arrière de recherche à destination des adhérents chercheurs afin que ceux-ci puissent y entreposer les objets et données collectés qu’ils désireraient garder à leur portée « *pour la facilité de leur travail* ».

Mais si à la différence de la société savante de Roland Portères et d’André-Georges Haudricourt, la Société d’Ethnozootechnie, elle, ne constitue le relais d’aucun laboratoire institutionnalisé, Raymond Laurans ne veut pas pour autant laisser l’ethnozootechnie se cantonner à un travail de dilettante. En créant le terme d’ethnozootechnie, en s’intéressant aux champs d’étude de l’ethnobotanique et, dans la décennie 1970, en se liant au développement de l’ethnozoologie, Raymond Laurans aspire de l’intégrer dans le collectif de pensée travaillant les rapports entre l’homme et la nature et dont le cercle ésotérique est composé, entre autres, des maîtres de l’ethnobotanique. Cependant, si l’on considère la constitution d’une discipline comme la délimitation stricte d’un ensemble de connaissances auxquelles les non-initiés ne peuvent avoir accès, l’ethnozootechnie n’en constitue nullement une, ou si peu. Les motivations de société savante limitent de telles restrictions.

III - L’ethnozootechnie dans les ethnosciences

L’ethnobotanique

En 1961, lorsque Roland Portères publie dans le *Journal d’Agriculture Tropicale et de Botanique Appliquée* ce premier article définitionnel et méthodologique de l’ethnobotanique duquel s’inspire Raymond Laurans, ses réflexions, contrairement à l’ethnozootechnie, sont déjà précédées de plusieurs décennies de travaux autour des questions de la botanique et de l’étude des plantes et des civilisations. Dès la fin du XIX^e siècle des botanistes, dotés pour quelques-uns de compétences d’archéologue, réalisent des études sur les terrains exotiques très prisés ; le français Alphonse Trémeau de Rochebrune invente ainsi l’ethnographie botanique (1879)

¹ *Ethnozootechnie*, n° 6, 1972, Compte rendu de la séance du 12 février 1972, p. 4.

pour définir son travail « *sur la flore des sépultures péruviennes* »¹ alors que l'Américain John W. Harshberger, s'intéressant aux vestiges de plantes de tombes indiennes du Colorado, utilise le terme d'« *ethnobotanique* » (1895)². Cette ethnobotanique se propose d'étudier « *la position culturelle des tribus* » et « *la distribution ancienne* » des plantes et de leurs utilisations. L'ethnobotaniste Jacques Barrau explique ainsi qu'il s'agissait « *d'une entreprise à la fois naturaliste et ethnographique d'étude "de l'extérieur" des rapports entre des sociétés et leur environnement végétal* »³, surtout entre les peuples dits primitifs et les végétaux. L'œuvre des folkloristes français à la même époque doit être soulignée, particulièrement celle d'Eugène Rolland et de son travail sur la *Flore populaire de France ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folklore* (1896-1914) ainsi que la *Faune populaire de France* (1877-1915), qui sans être reconnu comme l'ancêtre commun des ethnobotanistes et des ethnozoologues suscite toutefois à partir des années 1970 et 1980 des entreprises continuatrices de ses études dans l'idéal de constituer un grand dictionnaire sur la faune et la flore de France⁴ ; c'est un des objectifs de l'ethnozoologue Raymond Pujol très impliqué dans la Société d'Ethnozootechnie

Les sciences anthropologiques françaises s'intéressent cependant peu à ces travaux⁵, et c'est au sein du Laboratoire d'Agronomie coloniale du Muséum national d'Histoire naturelle dirigé par Auguste Chevalier (1873-1956) que l'on retrouve les prémisses d'un travail ethnobotanique. Diplômé en sciences naturelles, il fait de l'agronomie tropicale et coloniale son cœur de métier tout en intégrant dès ses premiers travaux, selon l'historien Christophe Bonneuil, « *l'action humaine dans l'écologie et la géographie végétale africaine* »⁶. C'est d'ailleurs le mérite que lui reconnaît en 1956 l'un de ses élèves et successeur, Roland Portères, dans sa notice nécrologique publiée dans le *JATBA*. Bien que ses travaux soient étroitement liés à une botanique économique notamment missionnée par l'empire colonial pour s'informer sur

¹ Alphonse T. de Rochebrune, « Recherches d'ethnographie botanique sur la flore des sépultures péruviennes d'Ancon » dans *Actes de la Société Linnéenne de Bordeaux*, 1879, p. 5-20.

² Serge Bahuchet, Bernadette Lizet, « L'ethnobotanique au Muséum national d'Histoire naturelle. Les hommes, les idées, les structures », *op. cit.*, p. 18.

³ Jacques Barrau, « À propos du concept d'ethnoscience » dans *Les savoirs naturalistes populaires : actes du séminaire de Sommières 12 et 13 décembre 1983*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1985, p. 8.

⁴ Denis Chevallier, Christine Langlois, Raymond Pujol, « À propos d'ethnozoologie » dans *Terrain*, n° 10, 1988, mis en ligne le 19 juillet 2007, consulté le 15 février 2016. URL : <http://terrain.revues.org/2935>.

⁵ Jacques Barrau, « À propos du concept d'ethnoscience », *op. cit.*, p. 8.

⁶ Christophe Bonneuil, « Auguste Chevalier. Savant colonial » dans Roland Waast (dir.), *Les sciences hors de l'Occident*, Paris, Orstom Éditions, 1996, p. 26.

les ressources de ses territoires, « *il allait encore plus loin et y associait ordinairement les ethnies, les humanités* »¹. Roland Portères fait ainsi de lui un des grands contributeurs à l'édification de l'ethnobotanique, sans qu'il n'ait lui-même cependant revendiqué le terme dans ses écrits². Dès lors « *insidieusement, pourrait-on dire, avec Auguste Chevalier, se sont formés des ethnobotanistes (A. G. Haudricourt, L. Hédin, H. Jacques-Félix, R. Portères)* »³ explique ce dernier en 1965. Il contribue en outre à l'avènement de la discipline en initiant la rencontre entre les agronomes Louis Hédin et André-Georges Haudricourt⁴ qui débouche sur la publication de *L'homme et les plantes cultivées* en 1943, rédigé les mois précédant au Laboratoire d'Agronomie coloniale⁵.

À l'unanimité chez les ethnobotanistes continuateurs des travaux des grands maîtres, cet ouvrage des deux hommes est l'œuvre pionnière qui ouvrit le champ de l'ethnobotanique en France. Les auteurs concluent d'ailleurs leur texte en faisant remarquer que « *le point de vue humain et l'aspect botanique des questions soulevées dans ces recherches sont indissolublement lié* » ; et c'est maintenant aux « *ethno-botanistes* » – première et seule mention du livre – « *dont nous espérons avoir suscité la vocation* » de continuer les recherches sur les plantes cultivées, cependant dans « *leur écologie et leur génétique* » essentielles « *aux recherches d'Ethnobotanique* »⁶. André-Georges Haudricourt et Louis Hédin inaugurent ici une spécificité dans l'étude des plantes et des hommes que le premier prolongera toute sa carrière durant : le recours à la génétique, tant dans l'étude des plantes elles-mêmes, que par les modèles d'évolution délivrés par la génétique mendélienne. André-Georges Haudricourt s'appuie ainsi sur les enseignements du généticien russe Nikolaï I. Vavilov auprès de qui il effectua un stage en 1935 et 1936 avant de revenir plein de son influence dans l'ambition de rendre compte notamment de la diffusion géographique des plantes cultivées. Cependant, si André-Georges Haudricourt est proche durant la Seconde Guerre mondiale du Laboratoire d'Agronomie coloniale

¹ Roland Portères, « Auguste Chevalier (1873-1956) » dans *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, vol. 3, n° 3-4, mars-avril 1956, p. 218.

² Serge Bahuchet, Bernadette Lizet, « L'ethnobotanique au Muséum national d'Histoire naturelle. Les hommes, les idées, les structures », *op. cit.*, p. 11.

³ Roland Portères, « Le Laboratoire d'Ethnobotanique du Muséum national d'Histoire naturelle » dans *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, vol. 12, n° 1-3, janvier-février-mars 1965, p. 2.

⁴ Carole Brousse, *Le rôle des muées ethnographiques dans la production et la circulation des savoirs sur les plantes médicinales*, Rapport de recherche, Musée du quai Branly, 2014, p. 24.

⁵ Serge Bahuchet, Bernadette Lizet, « L'ethnobotanique au Muséum national d'Histoire naturelle. Les hommes, les idées, les structures », *op. cit.*, p. 20.

⁶ André-Georges Haudricourt, Louis Hédin, *L'homme et les plantes cultivées*, Paris, A.-M. Métailié, 1987 [1943], p. 202-203.

d'Auguste Chevalier, il s'en éloigne progressivement alors que les méthodes de travail de celui-ci ne le satisfont pas, trop empreint qu'il est de l'influence de Nikolai I. Vavilov tranchant avec les habitudes du botaniste français¹. La nomination de Roland Portères succédant à Auguste Chevalier à la tête du laboratoire le lie de nouveau à l'ethnobotanique qui s'institue progressivement et dont il en reconnaît en 1956 les mérites².

Ingénieur agricole (1925) et d'agronomie tropicale (1926), licencié en sciences naturelles (1935), Roland Portères travaille de 1929 à 1945 au développement agricole dans les territoires d'Afrique occidentale française³. Puis prenant la suite d'Auguste Chevalier au Muséum national d'Histoire naturelle en 1948, il réalise la décennie suivante l'*aggiornamento* du laboratoire d'Agronomie coloniale et de la revue qui lui est affiliée. Dans le contexte d'après-guerre de créations d'institutions spécialisées dans l'agronomie des territoires coloniaux (Institut français des fruits et agrumes coloniaux (1942) par exemple), puis dans celui de la décolonisation à partir des années 1960 et de l'avènement d'une recherche agronomique internationale (l'Institut de recherches agronomiques tropicales et des cultures vivrières (1960)⁴), le laboratoire d'Agronomie coloniale ne peut demeurer tel quel. Roland Portères rebaptise ainsi sa chaire en « Agronomie tropicale » en 1958. Déjà en 1954, il reprenait la *Revue de Botanique Appliquée et d'Agriculture Coloniale* créée par Auguste Chevalier en 1921 et affiliée au laboratoire, et la renommait *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*⁵. Il déplace alors progressivement les orientations de son laboratoire et de ses publications vers le terrain ethnobotanique à proprement parler, expliquant en 1965 que le périodique devint à ce moment-là « *pratiquement une Revue concernant l'Ethnobotanique* »⁶.

En 1955, il publie un premier article dans lequel il use pour la première fois du terme. Et c'est « L'ethnobotanique : place, objet, méthode, philosophie » en 1961 qui témoigne concrètement de la maturation de la réflexion du professeur d'Agronomie tropicale. Son article

¹ Serge Bahuchet, Bernadette Lizet, « L'ethnobotanique au Muséum national d'Histoire naturelle. Les hommes, les idées, les structures », *op. cit.*, p. 26.

² André-Georges Haudricourt, « Une discipline nouvelle : l'ethnobotanique » dans *Les Cahiers rationalistes*, n° 158, novembre 1956, p. 294.

³ Serge Bahuchet, Bernadette Lizet, « L'ethnobotanique au Muséum national d'Histoire naturelle. Les hommes, les idées, les structures », *op. cit.*, p. 21.

⁴ Serge Volper, Hervé Bichat, « Du jardin d'essai au Cirad » dans *Histoire de la recherche contemporaine*, t. III, n° 2, 2014, p. 113-124.

⁵ Serge Bahuchet, Bernadette Lizet, « L'ethnobotanique au Muséum national d'Histoire naturelle. Les hommes, les idées, les structures », *op. cit.*, p. 22.

⁶ Roland Portères, « Le Laboratoire d'Ethnobotanique du Muséum National d'Histoire Naturelle » dans *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, vol. 12, n° 1-3, janvier-février-mars 1965, p. 3.

est d'ailleurs précédé d'un texte de Jacques Rousseau, directeur du Jardin botanique de Montréal et professeur associé à la Sorbonne, qui signe « Le champ de l'ethnobotanique ». Au sein de celui-ci, l'auteur caractérise les objectifs de l'ethnobotanique qui, s'intéressant aux « espèces végétales jouant un rôle dans la civilisation », étudie « la trame végétale de l'histoire de l'humanité »¹. Les bases de l'ethnobotanique sont alors affirmées. « *L'orientation prise ainsi par le J.A.T.B.A. met en relief l'apport de nouveaux ethnobotanistes de langue française, depuis une dizaine d'années, dont la majorité ne vient plus à cette discipline nouvelle en partant de l'Agronomie, mais de bien d'autres horizons* »². Le laboratoire se rapproche dès lors du champ ethnologique et en 1963, l'agronomie tropicale n'est plus, devenant Laboratoire d'Ethnobotanique. « *Titre, activité, orientation de sa publication périodique, participent d'une autre pensée* » énonce-t-il³. L'ethnobotaniste entend en effet inscrire sa discipline dans le champ des sciences humaines, afin de se détacher de la botanique appliquée et de la biologie, tout en lui proclamant son autonomie. Il multiplie alors les instances appuyant la légitimation de son orientation : une équipe CNRS, un vaste centre d'étude et de documentation ethnozoologiques et ethnobotaniques, une société savante, point de relais des travaux des différents chercheurs du laboratoire et de diffusion de la méthodologie⁴. En 1962, André-Georges Haudricourt pose les bases des études ethnobotaniques innovantes avec « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui ». En y mettant en relation d'une part les rapports de l'homme aux animaux et aux plantes et d'autre part ses propres systèmes de valeur régissant les rapports aux autres, l'agronome, linguiste, ethnobotaniste, technologue, bref, le « passe-muraille » donne un des exemples les plus caractéristiques des possibilités heuristiques de l'ethnobotanique. Il conclut d'ailleurs en expliquant que « *l'ethnozoologie ou l'ethnobotanique ne sont pas des disciplines annexes ou secondaires en ethnologie, mais permettent au contraire de poser des problèmes essentiels. Les rapports de l'homme avec la nature sont infiniment plus importants que la forme de son crâne ou la couleur de sa peau pour expliquer son comportement et l'histoire sociale qu'il traduit.* »⁵

¹ Jacques Rousseau, « Le champ de l'ethnobotanique » dans *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, vol. 8, n° 4-5, avril-mai 1961, p. 95.

² Roland Portères, « Le Laboratoire d'Ethnobotanique du Muséum National d'Histoire Naturelle » dans *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, *op. cit.*, p. 3.

³ *Ibid.*, p. 1.

⁴ Serge Bahuchet, Bernadette Lizet, « L'ethnobotanique au Muséum national d'Histoire naturelle. Les hommes, les idées, les structures », *op. cit.*, p. 30.

⁵ André-Georges Haudricourt, « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui » dans *L'Homme*, n° 2, vol. 1, 1962, p. 40-50.

L'ethnozootechnie et l'ethnozoologie

L'ethnobotanique est en France un des champs particulièrement productifs sur les études des rapports entre l'homme et la nature dans la période d'après-guerre, finalement institutionnalisée au début des années 1960 au Muséum national d'Histoire naturelle. Elle est alors rejointe au milieu de la décennie par l'ethnozoologie venant compléter son regard sur le vivant. Dès les premières émulations de la fin du XIX^e siècle autour de l'analyse conjointe des restes végétaux et des sociétés dites primitives, deux anthropologues américains Junius Henderson et John P. Harrington fondent la première notion de l'ethnozoologie en 1914 sur les bases de l'ethnobotanique mais en dépassant déjà son cadre épistémologique pour proposer, selon Jacques Barrau, l'étude des relations entre les hommes et les animaux « envisagées “de l'intérieur” de la culture en cause, au travers du discours local sur la nature et ses ressources »¹. Plusieurs ethnologues abordent le champ des rapports à la nature, notamment Marcel Griaule qui manifeste en Afrique de l'Ouest une certaine fascination pour la faune africaine². André-Georges Haudricourt rédige de même quelques articles sur la question animale bien qu'il n'eût jamais le temps, selon l'ethnozoologue Serge Bahuchet formé au Laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie, d'écrire le livre symétrique de *L'Homme et les Plantes cultivées* qu'il voulait consacrer aux animaux³. Mais il faudra attendre les premiers développements institutionnels de l'ethnobotanique du début des années 1960 pour que l'ethnozoologie trouve droit de citer à ses côtés. Et c'est en la personne de Raymond Pujol que Roland Portères place ses ambitions ethnozoologiques.

Né en 1927, il est diplômé ingénieur de l'École nationale supérieure agronomique et des industries alimentaires de Nancy en 1948⁴. Il est nommé à sa sortie agent des services de l'Agriculture en Guinée française de 1949 à 1951, venant notamment en remplacement de Roland Portères dans une des circonscriptions agricoles. En 1951 et 1952, il rejoint les rangs de l'École supérieure d'agronomie tropicale au sein de laquelle il suit les cours du professeur

¹ Jacques Barrau, « À propos du concept d'ethnoscience » dans *Les savoirs naturalistes populaires : actes du séminaire de Sommières 12 et 13 décembre 1983*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1985, p. 8.

² Julien Bondaz, « Bêtes de terrain. Savoirs et affects dans l'invention de l'ethnozoologie » dans *Anthropologie et Sociétés*, vol. 39, n° 1-2, 2015, p. 37-59.

³ Serge Bahuchet, « Haudricourt et les ethnosciences au Muséum National d'Histoire Naturelle » dans *Le Portique*, n° 27, 2011, mis en ligne le 04 août 2013, consulté le 22 janvier 2016, <http://leportique.revues.org/2544>.

⁴ Entretien téléphonique avec Raymond Pujol, 23 juin 2016.

Étienne Letard¹ avant de réaliser un stage dans le laboratoire d'Entomologie agricole coloniale de Paul Vayssière au Muséum national d'Histoire naturelle qui l'envoie à l'Institut français du café et du cacao en République Centrafricaine comme entomologiste². Sa passion pour l'entomologie ne se tarira plus.

En 1966, il revient de Centrafrique pour prendre en charge une des sous-directions du Laboratoire d'Entomologie créé par la réunion de l'entomologie générale et appliquée. Tandis que lui est finalement préféré un autre à ce poste, Roland Portères permet à Raymond Pujol de rebondir en chargeant ce dernier de créer au sein du Laboratoire d'Ethnobotanique une section d'ethnozoologie. Tous deux peu au fait de ce champ d'étude, le professeur de la chaire d'Ethnobotanique le dirige alors vers Raymond Laurans liant définitivement les travaux respectifs des deux hommes³. Aucune source ne nous documente cependant l'enchaînement des rencontres. Suite à la publication de l'article « Ethnozootechnie » dans le *BTI* en 1962, Raymond Laurans a-t-il pris contact avec Roland Portères creusant davantage la question de l'ethnobotanique ? Ou l'emprunt généreux de l'un sur l'autre les mit peut-être en contact. Si nous savons Raymond Laurans présent en 1968 lors d'une réunion de la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique, peut-être s'était-il déjà impliqué dès sa création en 1965 ou peu après, lui permettant d'y rencontrer son inspirateur. En suivant les publications du GEE, rien ne nous indique qu'il ait continué après novembre 1962 à s'intéresser à l'ethnobotanique ; c'est pourtant effectivement le cas, ne pouvant donc nous le renseigner. Quoi qu'il en soit les « deux Raymond »⁴ se lient d'amitié tandis que l'ethnozootechnie et l'ethnozoologie deviennent « inséparables ». C'est en effet dans une trajectoire commune que se développent dès lors les deux disciplines.

Le Laboratoire d'Ethnobotanique se renomme d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie en 1966, et de premiers travaux sont entrepris. En 1971 dans *Science et Nature*, Raymond Pujol

¹ Raymond Pujol, « L'agriculture et l'ethnozoologie » dans *Compte rendu des séances de l'Académie d'agriculture de France*, t. LX, Année 1974, p. 190.

² Philippe Jaussaud, Édouard-Raoul Brygoo, « Pujol Raymond » dans *Du jardin au Muséum en 516 biographies*, Paris, Muséum national d'Histoire naturelle, 2004, p. 430 à 431.

³ Entretien téléphonique avec Raymond Pujol, 23 juin 2016.

⁴ Hommage de Raymond Pujol à Raymond Laurans le 19 novembre 1996 en préface de la publication de tous les numéros d'*Ethnozootechnie* imprimés et reliés pour le président de la Société d'Ethnozootechnie : *Ethnozootechnie* n° 1 à 14, Fonds Raymond Laurans.

publie « Coexistence de l'homme et de l'animal »¹ alors précédé d'un petit encadré de Roland Portères y définissant l'ethnozoologie.

« *Qu'est-ce l'Ethno-Zoologie ?* demande ainsi le directeur du laboratoire. *Sous ce vocable, il faut entendre plus particulièrement l'étude des inter-relations et interactions qui se sont constituées et étendues entre les Groupes humains (Ethnies, Sociétés diverses, Peuples et Civilisations) et le Monde des Animaux. Ce faisant, il est recherché, d'une part, une explication et une meilleure compréhension du comportement de l'Animal, de ses mœurs, de ses besoins et de leurs motivations qui font que l'homme appréhende l'Animal en vue de se satisfaire matériellement, psychologiquement, métaphysiquement, développant ainsi sa Connaissance. Surtout, il est recherché comment cette communion Homme-Animaux a pu servir à la naissance, au développement et à l'épanouissement de Sociétés humaines, d'Ethnies, de Peuples et de Civilisations.* »²

Elle est la « *connaissance zoologique qu'ont les hommes à travers le temps* »³ continue Raymond Pujol. Le format de la définition emprunte les mêmes traits que l'ethnozootechnie, et *a fortiori* que l'ethnobotanique dans cette volonté d'identifier « *la trame* », ici non pas végétale, mais animale de l'histoire de l'humanité.

Pour autonome qu'elle se le revendique – elles le font toutes –, l'ethnozoologie est toutefois étroitement liée à l'ethnobotanique. Depuis 1969, des enseignements d'ethnobotanique et d'ethnozoologie sont d'ailleurs dispensés ensemble alors qu'est créé un certificat d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie à l'Université René Descartes de Paris⁴. En 1974, Raymond Laurans détaille devant l'Académie d'Agriculture le contenu de ces enseignements, dont un élément est à relever : il explique en effet que l'étude de la domestication est une des activités de l'ethnozoologie, « *intéressée par différents points de relations entre diversification des animaux domestiques et diversité des sociétés humaines* »⁵. L'ethnozoologie, au même titre que l'ethnobotanique, ne fait l'impasse sur aucun sujet, du moins dans l'idéal. La question des plantes cultivées est fondamentale pour l'ethnobotanique ; celle des animaux domestiques ne peut être éludée en ethnozoologie. Il titre d'ailleurs sa

¹ Raymond Pujol, « Coexistence de l'homme et de l'animal » dans *Science et Nature*, n° 104, mars-avril 1971, p. 3-12.

² Roland Portères, « Qu'est-ce que l'ethnozoologie ? » dans *Science et Nature*, n° 104, mars-avril 1971, p. 2.

³ Raymond Pujol, « Coexistence de l'homme et de l'animal », *op. cit.*, p. 4.

⁴ Raymond Pujol, « L'agriculture et l'ethnozoologie » dans *Compte rendu des séances de l'Académie d'agriculture de France*, t. LX, Année 1974, p. 190.

⁵ *Ibid.*, p. 173.

communication devant l'Académie d'Agriculture « L'agriculture et l'ethnozoologie ». L'ethnozootechnie semble ainsi avoir été doublée dans ses intérêts formulés une décennie plus tôt. L'ethnozootechnie pourrait-elle être alors le pendant français des études exotiques de l'ethnozoologie ? Il est vrai que les intérêts de la société savante se concentrent fondamentalement sur la France et, par les travaux du GEE, sont attachés à une ethnologie qui lui est dévolue. Mais que ce soit elle ou l'ethnozoologie, une telle remarque est peu pertinente. D'une part parce que l'ethnozoologie et *a fortiori* l'ethnobotanique évoluent en se démarquant des territoires exotiques, notamment dans le contexte de décolonisation, et favorisent une refondation épistémologique du travail sur le monde occidental, ce qu'exprime l'ethnobotaniste Jacques Barrau en 1974 : « *Cette persistance à vouloir limiter le champ ethnobotanique au seul cas des relations entre plantes et sociétés "primitives" ou "archaïques" mérite d'être notée : comme l'Ethnologie et l'Ethnographie, l'Ethnobotanique resta longtemps et pour beaucoup une discipline exotique et coloniale ou encore préoccupée du seul comportement de nos lointains ancêtres ! C'était à croire que les civilisations modernes en étaient arrivées, à force de progrès techniques, à se libérer de tous liens avec le monde végétal !* »¹ D'autre part parce que l'ethnozootechnie elle-même ne sombre pas dans un « simple » folklore et s'intéresse – bien que très épisodiquement – aux territoires étrangers, la journée d'étude sur le yak étant la plus emblématique.

Ce sont finalement davantage des entremêlements entre l'ethnozootechnie et l'ethnozoologie, la première étant étroitement associée aux activités de la seconde. En 1985, Raymond Pujol résume d'ailleurs sa carrière d'ethnozoologue en énumérant ses trois activités principales : la formation de chercheurs en ethnozoologie dont quatre, souligne-t-il, sont rentrés au CNRS ; l'organisation de grands colloques sur sa discipline et sur les ethnosciences ; enfin sa participation régulière aux journées d'étude de la Société d'Ethnozootechnie qu'il rend ainsi, en les mentionnant, indéniablement constitutives de l'épanouissement de sa propre discipline². En effet, au-delà de son rôle de conseil dans l'avènement de l'ethnozoologie française, l'ethnozootechnie se lie dans la décennie 1970 à ses activités, surtout lors de l'organisation de grandes manifestations réalisées par Raymond Pujol et appuyées à chaque fois de Raymond Laurans et de la Société d'Ethnozootechnie. Du 28 au 30 novembre 1973 se déroule le « premier colloque d'ethnozoologie » intitulé « L'homme et l'animal » au sein duquel de nombreux

¹ Jacques Barrau, « L'ethnobotanique au carrefour des sciences naturelles et des sciences humaines » dans *Bulletin de la Société Botanique de France*, vol. 118, n° 3-4, 1971, p. 241.

² Raymond Pujol, « L'ethnozoologie au Muséum national d'Histoire naturelle » dans *Anthropozoologica*, n° 2, 1985, p. 20.

membres – ou futurs membres – et collaborateurs de la Société d'Ethnozootechnie interviennent. Il se déroule sous la présidence du directeur du Muséum Yves le Grand, de Théodore Monod, de Roland Portères et de Georges Henri Rivière. Raymond Laurans y retrouve ses inspirateurs. Les actes du colloque sont divisés en trois grandes parties : « L'homme et le milieu animal », « Les animaux dans le langage et la pensée », enfin « Ethnozootechnie et domestication », dernière partie introduite par Raymond Laurans avec sa communication « La contribution de l'ethnozootechnie aux ethno-sciences »¹.

Sans détour, le président de la Société d'Ethnozootechnie y explique que l'ethnozoologie et l'ethnozootechnie ont toutes deux le même objectif, à la différence que la seconde se restreint aux animaux domestiques. Porté par le déploiement des ethnosciences françaises, il reprend les grandes lignes qu'il avait déjà énoncées en 1962 sur les fondements de l'ethnobotanique mais qui s'étaient réduites à la fin des années 1960 autour de l'histoire de l'élevage et de son ethnographie. Raymond Laurans raffermit ainsi les objectifs de sa discipline qui consiste à étudier « *l'origine des animaux domestiques, leur domestication, et leurs modifications sous l'influence de l'homme ; l'espace rural et ses transformations par l'homme et par l'animal ; la création et l'évolution des races domestiques et éventuellement leur conservation ; les techniques d'élevage et leur évolution, les outils et les bâtiments de l'éleveur ; l'utilisation des animaux, leur commerce et leur revenu ; le comportement social de l'éleveur, son langage, ses manifestations artistiques, ses coutumes, sa place dans la Société et le rôle de l'élevage dans l'histoire des civilisations.* »² Tous les éléments caractéristiques d'une discipline ethnoscientifique sont présents, et la dimension linguistique est même intégrée, certainement sous les influences de la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique et d'André-Georges Haudricourt qui déploie cet axe depuis plusieurs années, sinon du linguiste, et ethnolinguiste Jean-Louis Fossat qui adhère tout juste à la Société d'Ethnozootechnie et signe une contribution dans *L'homme et l'animal*. Quant au double recouvrement du sujet à la fois par l'ethnozoologie et l'ethnozootechnie, Raymond Laurans avoue que le problème n'est nullement préoccupant, mais bien souhaitable pour développer des éclairages différents. L'éclairage différent de la Société d'Ethnozootechnie en fait en effet toute sa spécificité, elle qui accentue le regard sur un monde rural en pleine mutation.

¹ Raymond Laurans « La contribution de l'ethnozootechnie aux ethno-sciences » dans Raymond Pujol (éd.), *L'homme et l'animal : premier colloque d'ethnozoologie*, op. cit., p. 406.

² *Ibid.*, p. 405.

Cette première participation à un colloque scientifique en tant que société savante marque le tournant de la Société d'Ethnozootechnie et surtout ancre définitivement l'ethnozootechnie aux côtés de l'ethnozoologie alors que le président de la Société d'Ethnozootechnie aide Raymond Pujol à l'organisation de la manifestation. Celui-ci est d'ailleurs signalé sociétaire quatre mois auparavant¹, mais très discret, si ce n'est pas encore membre les séances précédentes. L'édification de l'ethnozoologie grâce notamment aux conseils de Raymond Laurans et le travail que celui-ci déployait au sein de la Société d'Ethnozootechnie ont certainement conduit Raymond Pujol à l'impliquer dans la réalisation du « premier colloque d'ethnozoologie ». Et probablement satisfait du travail du président de la société savante, l'ethnozoologue participe pour la première fois à la séance du 16 février 1974² ; il est alors accompagné de l'ethnologue Christiane Morisset-Andersen dépendant du Laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie³ qui signe de même une contribution lors de ce « premier colloque d'ethnozoologie ». C'est d'ailleurs Raymond Pujol qui accueille les sociétaires au Muséum national d'Histoire naturelle, et plus spécifiquement dans la salle Chevalier, ancien bureau d'Auguste Chevalier quasiment muséifié, dans laquelle se déroulent entre autres les séances de la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique ainsi que les cours d'André-Georges Haudricourt⁴. La présence de l'ethnozoologue ne se tarira plus, et il deviendra un membre pilier de la Société d'Ethnozootechnie.

Certainement inspiré par les quelques contacts noués lors du colloque, Raymond Laurans élabore les mois qui suivent une réflexion sur les techniques pour laquelle il mobilise un hypothétique « *ethnozootechnicien* ». L'occurrence est suffisamment rare pour être soulignée ; ainsi dans l'étude généalogique du matériel d'élevage l'ethnozootechnicien doit-il « *chercher des relations entre l'objet et ses possibles utilisations, et orienter ses recherches vers des éléments de preuves complémentaires.* »⁵ Une tentative en somme d'accompagner le développement théorique d'une méthodologie pratique. En effet, confiant dans les propositions de l'ethnozootechnie, Raymond Laurans multiplie les années suivantes les contributions visant à faire connaître sa discipline. Il réalise ainsi une communication lors du

¹ *Ethnozootechnie*, n° 10, 1974, Compte rendu de la séance du 30 juin 1973, p. 2.

² *Ethnozootechnie*, n° 11, 1974, Compte rendu de la séance du 16 février 1974, p. 1.

³ Raymond Pujol, « L'ethnozoologie au Muséum national d'Histoire naturelle » dans *Anthropozoologica*, n° 2, 1985, p. 25.

⁴ Serge Bahuchet, Bernadette Lizet, « L'ethnobotanique au Muséum national d'Histoire naturelle. Les hommes, les idées, les structures », *op. cit.*, p. 26.

⁵ *Ethnozootechnie*, n° 12, 1975, p. 10.

100^e Congrès des sociétés savantes du 21 au 25 mars 1975, événement anniversaire intitulé « Les sociétés savantes : leur histoire. Histoire moderne et contemporaine et Histoire des sciences ». Doit être soulignée la réussite de Raymond Laurans de s'être fait remarquer par le Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, objectif de toute société savante qui voudrait obtenir quelque distinction honorifique ou des subventions¹ ; le réseau de contacts habilement entretenu par le président auprès du Musée des Arts et Traditions populaires, du Muséum national d'Histoire naturelle, et ailleurs dans Paris n'y est certainement pas pour rien.

Sa communication sobrement nommée « La Société d'Ethnozootechnie » réaffirme la généalogie de la société savante avec les ethnosciences et ses « *continueurs* » avec lesquels « *elle travaille en parfait accord* »². Un an plus tard, c'est dans le *Bulletin de l'Institut national de recherches et d'applications pédagogiques* que Raymond Laurans vante les mérites de l'ethnozootechnie dans ses relations avec les ethnosciences³. Mais à la différence des précédentes communications au sein desquelles la définition de l'ethnozootechnie reposait confortablement sur les bases du texte de Roland Portères, il renouvelle ici sa rhétorique d'introduction et de présentation de cette nouvelle science. Étoffant de quelques lectures sa définition, notamment de *L'ethnologie* de Jean Cazeneuve⁴, et reprenant de là la graduation de Claude Lévi-Strauss (ethnographie, ethnologie, anthropologie), Raymond Laurans explique : « *À mesure que les connaissances ethnologiques et ethnographiques s'approfondissaient il devenait de plus en plus nécessaire de faire appel à des spécialistes issus de disciplines diverses pour rassembler ces matériaux, les interpréter, et les rendre utilisables pour l'étude des Sociétés humaines.* »⁵ Et l'ethnozootechnie joue son rôle, idéalement, dans ce progrès scientifique et cet affinage de l'ethnologie.

Le 25 octobre 1976 Raymond Laurans et Raymond Pujol participent ensemble à une réunion de la Société d'Ethnologie française à propos de « L'homme dans le milieu naturel français : contribution de l'ethnobotanique et de l'ethnozoologie », organisée à l'initiative de

¹ Jean-Pierre Chaline, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France. XIX^e-XX^e siècles*, Paris, C.R.H.S., 1995, p. 166.

² Raymond Laurans, « La société d'ethnozootechnie » dans *Les sociétés savantes : leur histoire. Histoire moderne et contemporaine et Histoire des sciences. Actes du 100^e Congrès national des sociétés savantes*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1976, p. 283.

³ Raymond Laurans, « La société d'ethnozootechnie et ses relations avec les ethnosciences » dans *Bulletin de l'Institut national de recherches et d'applications pédagogiques*, n° 26, juin 1976, p. 3-7.

⁴ Jean Cazeneuve, *L'ethnologie*, Paris, Librairie générale française, 1967, 383 p. ; ouvrage présent dans la bibliothèque personnelle de Raymond Laurans.

⁵ Raymond Laurans, « La société d'ethnozootechnie et ses relations avec les ethnosciences », *op. cit.*, p. 3.

Jacques Barrau, et durant laquelle les deux hommes font la promotion de leur discipline respective¹. Un mois plus tard, et trois années après le premier colloque d'ethnozoologie, Raymond Pujol organise cette fois-ci le « premier colloque d'ethnoscience » du 23 au 26 novembre 1976 placé sous la présidence des professeurs Jean Dorst, directeur du Muséum, Robert Gessain, Jean Guiart, Paul Mercier et Georges Henri Rivière. Il réunit près de cent-trente chercheurs² intervenant sur quatre journées qui ont chacune respectivement pour thème l'homme et le milieu animal et végétal, le porc domestique, les animaux domestiques (où sont développées exclusivement les études sur les chevaux et les chiens), et enfin les ethnosciences. Proportionnellement à l'ampleur de la manifestation, c'est toute la seconde journée qui se retrouve sous le patronage de la Société d'Ethnozootechnie et durant laquelle bon nombre de ses adhérents interviennent ; l'association en fait d'ailleurs le seizième numéro d'*Ethnozootechnie*.

Cette implication dans une manifestation d'une telle ampleur pourrait témoigner de la reconnaissance de la valeur scientifique de l'ethnozootechnie alors qu'elle se serait taillée la part du lion dans le monde des études de l'homme. Mais malgré la présence d'ethnologues et d'ethnozoologues au sein de la Société d'Ethnozootechnie, les références à l'ethnozootechnie ou à la société savante dans les travaux anthropologiques sont très discrètes, si ce n'est inexistantes. L'ethnologue Georges Ravis-Giordani, dont les travaux en Corse sont souvent cités par quelques zootechniciens dissidents³ travaillant eux-mêmes sur l'élevage corse, l'exprime d'ailleurs clairement : membre dès le milieu des années 1970, il perpétue son adhésion par « *intérêt scientifique et intellectuel* » bien qu'il ne sache pas « *si le concept a beaucoup de contenu* »⁴. Certainement tous ne pensent pas la même chose, et Corneille Jest, ami de Georges Ravis-Giordani, est très impliqué dans la société savante. Mais c'est justement peut-être davantage la Société d'Ethnozootechnie, que l'ethnozootechnie qui en intéresse plus d'un. Cette participation au « premier colloque d'ethnoscience » atteste ainsi surtout de la grande proximité entre Raymond Laurans et Raymond Pujol alors que la Société d'Ethnozootechnie concourt à l'organisation de la manifestation, et de la confiance toute personnelle de celui-ci dans la contribution de la société savante à l'étude des relations entre

¹ *Ethnozootechnie*, n° 17, 1977, Compte rendu de la séance du 7 mai 1977, p. 3.

² Raymond Pujol, « L'ethnozoologie au Muséum national d'Histoire naturelle » dans *Anthropozoologica*, n° 2, 1985, p. 20.

³ Bernard Cristofini, Jean-Pierre Deffontaines, Camille Raichon, Bernard De Verneuil, « Pratiques d'élevage et races en Castagniccia » dans *Ethnozootechnie*, n° 24, 1979, « Zones marginales et races rustiques », p. 41-52.

⁴ Entretien téléphonique avec George Ravis-Giordani, 16 juin 2016.

l'homme et les animaux domestiques ; une contribution bien moins effective par une réflexion ethnozootechnique approfondie que par l'expertise inégalée des zootechniciens eux-mêmes alors conviés en nombre au « premier colloque d'ethnoscience ». L'expérience ne sera en tout cas plus renouvelée alors que les études sur l'homme et la nature prennent le virage ethnoécologique.

L'ethnozootechnie dans l'ethnoécologie

Loin d'être un simple terme venant affubler quelques curiosités historiques et folkloriques, Raymond Laurans axe consciemment l'ethnozootechnie sur le renouvellement des études des rapports entre l'homme et la nature. En 1977, après dix-neuf numéros d'*Ethnozootechnie*, le président de la société savante revient pour la première fois de manière approfondie sur la définition de sa discipline dans le vingtième numéro au sein d'un long article qu'il titre « L'ethnozootechnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage »¹. Il y revendique alors son attachement « *au grand groupe, en constant développement, des ethnosciences* »² tout en affirmant à la fois l'autonomie de sa discipline, sur le modèle de l'ethnobotanique et de l'ethnozoologie, et son caractère de science auxiliaire³. Ce constant développement en tout cas influe indéniablement sur l'orientation écologique de la discipline. Cette dimension, implicitement constitutive de l'ethnozootechnie qui se veut étudier l'homme, l'animal et le milieu, émerge ici comme un de ses éléments explicitement fondamentaux de ses travaux.

Déjà lors du 100^e Congrès des sociétés savantes du 21 au 25 mars 1975, Raymond Laurans commençait à définir dans ces mêmes termes l'ethnozootechnie. « *Ses préoccupations, dit-il, sont proches de celles des écologistes qui s'intéressent aux rapports entre les êtres vivants et le milieu dans lequel ils se trouvent placés. Mais plus que l'écologie classique, elle met l'accent sur l'homme en tant qu'espèce biologique naturelle jouant un rôle prédominant par l'action qu'il exerce sur le milieu rural.* »⁴ Plus tôt encore, Marcel Théret approfondissait théoriquement déjà la constitution d'une « *écologie zootechnique* »⁵. Mais alors que

¹ Raymond Laurans, « L'ethnozootechnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage » dans *Ethnozootechnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 5.

² *Ibid.*, p. 6.

³ *Ibid.*, p. 7.

⁴ Raymond Laurans, « La société d'ethnozootechnie », *op. cit.*, p. 283.

⁵ *Ethnozootechnie*, n° 7, 1972, Compte rendu de la séance du 10 juin 1972, p. 10.

l'ethnozootecnie se lie à l'ethnozoologie et aux ethnosciences, les mutations de celles-ci ne peuvent lui être indifférentes.

Certes les années 1970 voient l'accentuation des ambitions politiques de l'écologie, et ses réflexions scientifiques, notamment dans les sciences agronomiques, remettent progressivement en cause le réductionnisme de la biologie moléculaire au profit d'une approche par les systèmes. En outre se multiplient les programmes de recherche animés par des comités et des séminaires interdisciplinaires auxquels quelques membres de la société savante participent. C'est notamment le cas de Robert Darpoux, membre du comité « Équilibres et Luttés Biologiques »¹, qui est l'un des premiers défenseurs des races en péril et sur lequel s'appuie les premiers développements de la Société d'Ethnozootecnie à ce sujet ; ou encore de Bertrand Vissac, qui se fait l'un des chantres de la défense de la race rustique et de l'étude des systèmes agraires, ainsi que de son collègue Jean-Claude Flamant.

Cependant l'évolution de l'ethnozootecnie se fait aussi dans le contexte de mutation du Laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie où certains chercheurs, après la mort de Roland Portères en 1974, favorisent l'unification des disciplines ethnoscientifiques et en cela les approches écosystémiques. Raymond Pujol forge pourtant dès le début des années 1970 le terme d'ethnoécosystème désignant « [...] *l'ensemble des éléments d'un milieu (physique, chimique, édaphique, biologique, etc...) où l'homme vit et au travers duquel il établit des relations intuitives et cognitives avec chacun de ces éléments* »² afin de mettre en relation l'homme, l'animal et la plante tout en continuant de revendiquer l'autonomie de sa discipline. Ses étudiants ethnozoologues appliquent en outre ses recommandations dans l'implication de la dimension écologique aux études ethnozoologiques. Raymond Laurans dans ce même vingtième numéro d'*Ethnozootecnie* en 1977 l'use d'ailleurs pour soutenir que « *la recherche des conditions du fonctionnement harmonieux des ethno-écosystème est aussi un des buts de l'ethnozootecnie* »³. Mais le grand partage entre les sciences humaines et les sciences du vivant, écho de celui entre la nature et la culture, a raison des quelques efforts pour masquer une spécialisation que les appellations mêmes des disciplines manifestent.

¹ Jean-Pierre Deffontaines, « Chronique des comités ELB, GRNR, ECAR et DMDR de la DGRST (1972-1982) » dans *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières*, op. cit., p. 539.

² Raymond Pujol, « Définition d'un ethnoécosystème avec deux exemples : étude ethnozoobotanique des cadères (*dispacus*) et interrelations homme-animal-truffe » dans Raymond Pujol (éd.), *L'homme et l'animal : premier colloque d'ethnozoologie*, op. cit., p. 91.

³ Raymond Laurans, « L'ethnozootecnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage », op. cit., p. 9.

Jacques Barrau marque dans cette perspective de son empreinte le développement du Laboratoire d’Ethnobotanique et d’Ethnozoologie à partir de la fin des années 1970. Agronome de formation, celui-ci est initié à la fin des années 1950 à l’ethnobotanique auprès d’André-Georges Haudricourt¹. Après avoir soutenu sa thèse au Laboratoire d’Agronomie tropicale, il effectue plusieurs missions notamment en Nouvelle-Calédonie au cours desquelles il collabore avec des anthropologues américains. En 1965, l’un d’entre eux l’invite comme professeur d’ethnobiologie à l’Université de Yale : l’influence de Harold Conklin devient alors prépondérante dans les travaux de Jacques Barrau. Au-delà des aspects linguistiques et classificatoires d’une partie de la *new ethnography*, c’est surtout la perception du savoir populaire intégré dans son environnement qui stimule les intérêts de l’ethnobotaniste : Harold Conklin utilise le terme d’ethnoécologie² pour procéder à ses études. L’ethnobotaniste revient au Muséum national d’Histoire naturelle en 1966 et débute à partir de 1971, plein de ces influences, un séminaire « Écologie et sciences humaines » qu’il compose avec André-Georges Haudricourt et Maurice Godelier et auquel participent des chercheurs de disciplines différentes (François Sigaut, Olivier Dollfus, Gilles Sautter, *etc.*)³. Jacques Barrau promeut progressivement le terme d’ethnoécologie et d’ethnobiologie permettant les approches globales à l’échelle de la société⁴, lui qui se définit comme ethnobotaniste et ethnozoologiste⁵ « *L’étude des interrelations entre une société humaine et le milieu naturel, explique-t-il en 1973, s’aborde le plus commodément par cette ethnobiologie, autrement dit par l’enquête ethnobotanique et par l’enquête ethnozoologique. Elles permettent de mettre en lumière la façon dont le groupe humain en question connaît les composantes végétales et animales de l’écosystème auquel il appartient.* »⁶ Jacques Barrau explique ainsi en 1977 que, sans nier le rôle de ces nouvelles sciences dans la compréhension de l’insertion des sociétés humaines dans la nature, il importe d’exercer une réflexion critique à leur sujet, d’autant que « *se réclamer d’une des sciences naturelles “ethnologisées” peut être, si l’on n’y prend garde, un expédient, plus ou moins*

¹ Serge Bahuchet, Bernadette Lizet, « L’ethnobotanique au Muséum national d’Histoire naturelle. Les hommes, les idées, les structures », *op. cit.*, p. 28.

² Serge Bahuchet, « Du *Jatba-Revue d’ethnobiologie* à la *Revue d’ethnoécologie* » dans *Revue d’ethnoécologie*, n° 1, 2012, mis en ligne le 29 novembre 2012, consulté le 01 juin 2016. URL : <http://ethnoecologie.revues.org/689>.

³ Serge Bahuchet, Bernadette Lizet, « L’ethnobotanique au Muséum national d’Histoire naturelle. Les hommes, les idées, les structures », *op. cit.*, p. 28.

⁴ Serge Bahuchet, « Du *Jatba-Revue d’ethnobiologie* à la *Revue d’ethnoécologie* », *op. cit.*, p. 28.

⁵ Jacques Barrau, « Anthropologie, écologie, géographie, ethnosciences » dans *L’anthropologie en France. Situation actuelle et à venir*, Paris, Éditions du CNRS, 1979, p. 225.

⁶ Jacques Barrau, « L’ethnobiologie » dans Robert Cresswell, Maurice Godelier, *Outils d’enquête et d’analyse anthropologiques*, 1973 p. 73

conscient, permettant d'aisément sacrifier au présent culte de l'interdisciplinarité »¹. Un culte qu'il honorera alors qu'il devient membre en 1980 du comité « Écologie et Aménagement Rural » sous la direction du géographe Olivier Dollfus et aux côtés des zootechniciens Christian Legault et Jean-Claude Flamant, membres de la Société d'Ethnozootecnie depuis plusieurs années déjà².

L'ethnozootecnie et l'ethnozootologie, dans ces perspectives, semblent perdre, sinon en crédibilité, du moins en force heuristique auprès principalement des anthropologues comme Claudine Friedberg qui en 1985, inspirée par les enseignements de Claude Lévi-Strauss, rebaptise en « Appropriation et socialisation de la nature » l'équipe associée du CNRS créée par Roland Portères en 1966³. Deux sons dissonants pourraient alors être entendus au sein même du Laboratoire du Muséum, mais les revendications sont plus ténues que cela. D'ailleurs, André-Georges Haudricourt, inspirateur de l'ethnobotanique, explique à ses étudiants dès les années 1970 qu'« *il n'y a pas d'ethnoscience, il n'y a que de la bonne ethnologie* »⁴, celle qui considère le « *fait social total* », dans la droite ligne des enseignements de Marcel Mauss, par l'homme, l'environnement, l'évolution biologique du vivant et la technique.

-

« *Au carrefour des Sciences naturelles et des Sciences humaines* »⁵, les premières études des rapports entre l'homme et la nature fondatrices impliquent pour beaucoup des compétences si ce n'est égales dans chacun des domaines, du moins assurées pour être en mesure de rendre compte des faits et phénomènes observés. Que ce soit André-Georges Haudricourt et Louis Hédin, Roland Portères, Jacques Barrau ou encore Raymond Pujol, tous sont venus des sciences naturelles, de l'agronomie pour la plupart, pour finalement se tourner vers les sciences anthropologiques. L'anthropologue Claudine Friedberg le témoigne aussi, recrutée au Laboratoire d'Agronomie tropicale en 1958 après qu'André-Georges Haudricourt lui a conseillé de se présenter à un poste d'assistant venant de se libérer : « *En effet, j'étais la seule personne qui, à sa connaissance, avait une formation à la fois en sciences naturelles – on ne*

¹ Jacques Barrau, « Anthropologie, écologie, géographie, ethnoscience », *op. cit.*, p. 225.

² Jean-Pierre Deffontaines, « Chronique des comités ELB, GRNR, ECAR et DMDR de la DGRST (1972-1982) », *op. cit.*, p. 529.

³ Serge Bahuchet, Bernadette Lizet, « L'ethnobotanique au Muséum national d'Histoire naturelle. Les hommes, les idées, les structures », *op. cit.*, p. 29.

⁴ Serge Bahuchet, « Haudricourt et les ethnoscience au Muséum National d'Histoire Naturelle », *op. cit.*

⁵ Jacques Barrau, « L'ethnobotanique au carrefour des sciences naturelles et des sciences humaines », *op. cit.*, p. 241.

*parlait pas d'écologie à l'époque – et en ethnologie, et qui faisait preuve d'une démarche interdisciplinaire associant un intérêt pour le milieu naturel – en ces temps, on osait encore prononcer ce terme – et pour les sociétés humaines. »*¹ Dans ces perspectives, l'avènement de l'ethnozootechnie pourrait presque rendre compte d'un parcours équivalent, et la figure de Raymond Laurans prendre valeur de père fondateur. Raymond Pujol dans un article hommage en 2010 souligne d'ailleurs qu'il était « “mon” berger, il était “notre” berger »². Le terme « presque » exprime cependant une nuance fondamentale, alors que d'une part, Raymond Laurans crée sa discipline en fin de carrière, qu'ensuite, celle-ci n'a pour relais que la seule Société d'Ethnozootechnie au contraire de l'ethnobotanique et de l'ethnozoologie institutionnalisées dont on en revendique l'autonomie scientifique, qu'enfin elles se distinguent profondément sur les finalités de leur déploiement respectif.

L'ethnobotanique dès ses débuts entend s'éloigner – sans se couper – des travaux de botaniques économiques et appliquées qui impulsaient les directives d'étude selon des impératifs de rentabilité stricts. Roland Portères le disait en 1961 : « *Les études ethnobotaniques ne sont enrichissantes que quand le problème ethnobotanique est posé en premier, quand il devient principal dans la recherche les travailleurs étant déjà familiarisés avec les méthodes et les approches de, l'Ethnologie, de la Botanique, de l'Agronomie, etc.* »³ À partir des années 1960, les chercheurs au sein du Laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie visent le déploiement d'une méthodologie d'enquête rigoureuse d'analyse des rapports entre l'homme et la nature, dans une perspective autonome, mais aussi à destination des sciences anthropologiques globales. Les travaux de la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique l'illustrent, il s'agit d'aider les chercheurs en mission⁴, qu'ils se disent ethnologues ou ethnobotanistes. En plus d'une discipline pour elle-même, l'ethnobotanique se veut ainsi une démarche généralisable à l'usage principalement des ethnologues afin qu'ils soient en mesure

¹ Nicole Mathieu, « Anthropologica Acta » dans Nicole Mathieu, Anne-Françoise Schmid, *Modélisation et interdisciplinarité. Six disciplines en quête d'épistémologie*, Paris, Éditions Quæ, 2014, p. 24.

² Raymond Pujol, « Hommage à Raymond Laurans : Ethnozoologie, Ethnozootechnie – Quelques souvenirs » dans *Ethnozootechnie*, n° 89, 2011, « Varia », p. 28.

³ Roland Portères, « L'ethnobotanique : Place - Objet - Méthode – Philosophie », *op. cit.*, p. 25.

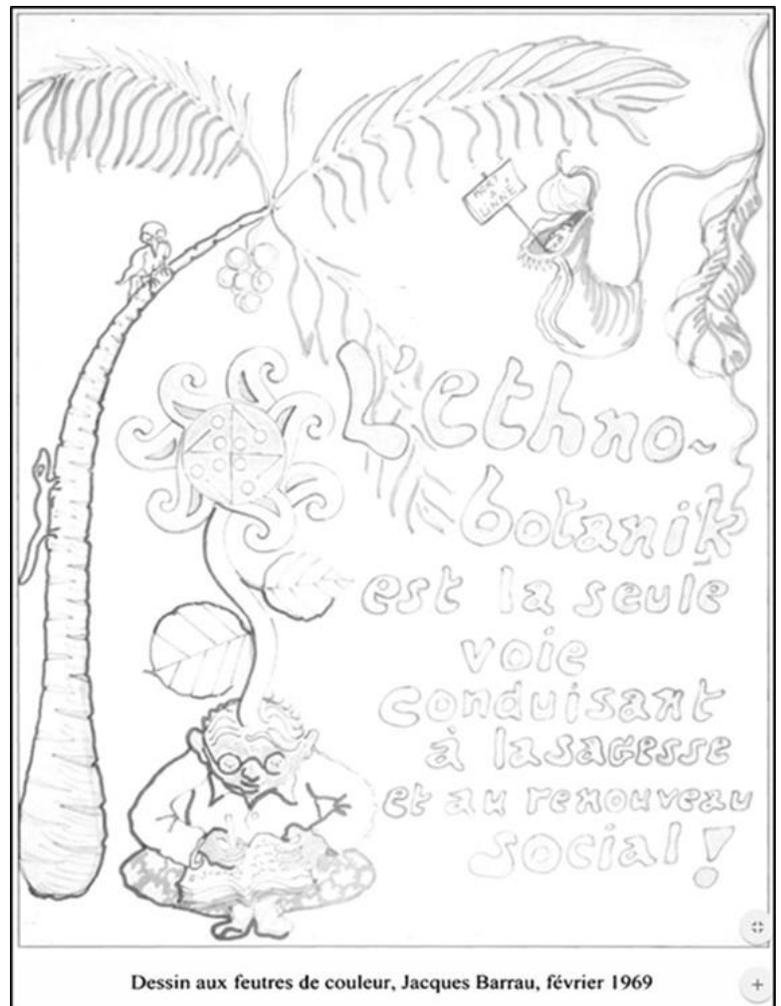
⁴ *Bulletin de la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique*, n° 1, mars 1968, p. 5.

d'analyser pertinemment les savoirs sur la nature auxquels ils sont confrontés sur le terrain ; pour certains comme Jacques Barrau, l'ethnobotanique caractérise même plus profondément encore un état d'esprit qui conditionne les perceptions de l'homme et de la nature.

« La seule règle pour une bonne recherche dans un tel champ interscience paraît être d'avoir un esprit assez subversif pour mettre en cause et transgresser les interdits et préjugés disciplinaires, seul moyen de se dégager des attitudes scientistes et d'accepter, tel qu'il est, le savoir des autres. »¹

L'ethnozootechnie ne rejoindrait-elle pas sa discipline-sœur sur ce point ? Elle aussi se veut une méthodologie d'approche. Mais les chemins entrecroisés de l'ethnozoologie et de l'ethnozootechnie sous l'égide de l'ethnobotanique se séparent lorsque Raymond Laurans la revendique à destination des zootechniciens.

Toute la différence est là. Déjà en 1962, il soulignait l'importance pour l'ethnozootechnie de jouer un rôle dans l'amélioration de « notre bétail »² ou dans le « perfectionnement des techniques ». Mais ces propositions n'auraient pu être que des idées d'un projet tâtonnant dans l'attente d'une définition bien plus rigoureuse sur le modèle de l'ethnobotanique l'émancipant en cela des enjeux zootechniques. Or ce projet perdit jusqu'à devenir un élément constitutif de l'ethnozootechnie. André-Georges Haudricourt lui-même distinguait les deux disciplines sœurs et regrettait la trajectoire de l'ethnozoologie, visant, sans la nommer, l'ethnozootechnie : « Si l'ethnozoologie a un sens, il faudrait qu'elle se dégage de la zootechnie où elle est née



¹ Jacques Barrau, « Ethnologie - Ethnoscience » dans, *Encyclopedia Universalis*, consulté le 23 février 2016, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/ethnologie-ethnoscience>.

² Raymond Laurans, « Ethnozootechnie » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, p. 3.

pour s'intéresser vraiment aux relations réciproques de l'homme et de l'animal. »¹ Son absence dans la Société d'Ethnozootéchnie trouve d'ailleurs peut-être une part de réponse ici.

Lors de sa contribution dans le premier colloque d'ethnozootéchnie en 1973, le directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet à la retraite explique ainsi que « *la zootéchnie étant une science à visées utilitaires et économiques, l'ethnozootéchnie ne peut échapper à ces préoccupations qui sont fréquemment sous-jacentes à ses travaux.* »² Lors de la seconde définition de l'ethnozootéchnie dans le numéro vingt de sa revue en 1977, Raymond Laurans fait de la zootéchnie la base de l'ethnozootéchnie d'où s'élargit ses intérêts divers³ à la différence de l'ethnobotanique qui, Roland Portères l'affirme dès 1961, se défait de la tutelle de la botanique et de l'ethnologie. Surtout, elle contient une dimension prospective, du moins qui vise à la pleine conscience des conséquences passées mais aussi présentes et futures des choix scientifiques et, en écho à la « *philosophie de la zootéchnie* » des premiers textes, l'ethnozootéchnie prend dans la seconde moitié de la décennie 1970 une valeur éthique : « *Une relation harmonieuse entre le climat, le sol, les plantes et l'animal domestique est indispensable à la réussite de l'élevage.* »⁴ C'est donc que, malgré l'engagement de l'ethnozootéchnie auprès de l'ethnozootéchnie et des ethnosciences, la Société d'Ethnozootéchnie, elle, recouvre aussi d'autres intérêts.

¹ André-Georges Haudricourt, *Les Pieds sur terre*, Paris, A.-M. Métailié, 1987, 196 p. cité dans Serge Bahuchet, « Haudricourt et les ethnosciences au Muséum National d'Histoire Naturelle », *op. cit.*

² Raymond Laurans, « La contribution de l'ethnozootéchnie aux ethno-sciences », *op. cit.*, p. 406.

³ Raymond Laurans, « L'ethnozootéchnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage » dans *Ethnozootéchnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootéchnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 5.

⁴ Raymond Laurans, « La société d'ethnozootéchnie » dans *Les sociétés savantes : leur histoire. Histoire moderne et contemporaine et Histoire des sciences. Actes du 100e Congrès national des sociétés savantes*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1976, p. 286.

Chapitre 2 – Un collectif indiscipliné

L'avènement de l'ethnozootechnie, nous l'avons vu, se fonde sur une multiplicité d'influences, prenant principalement source dans les cercles parisiens des études de l'homme et des relations de celui-ci avec la nature. Lorsque les sociétaires arrivent donc dans la Société d'Ethnozootechnie, et ce, dès la première réunion en février 1971, ils intègrent une structure associative qui a déjà un passé actif tourné vers l'histoire et l'ethnologie de la France alors que Raymond Laurans ambitionne de les impliquer progressivement dans le champ des ethnosciences. Cependant, la constitution de la Société d'Ethnozootechnie en tant que collectif, à la différence de l'élaboration de l'ethnozootechnie en tant que notion, se fonde sur de toute autre influence et c'est bien le milieu de la recherche agronomique comme il advient depuis la fin des années 1930 qui lie la majeure partie des sociétaires et impulse une double dynamique au sein de la société savante, à la fois tournée vers les études anthropologiques et la recherche agronomique.

I - La Société d'Ethnozootechnie dans ses grands traits

Constitution et évolution du collectif

La présence des zootechniciens au sein de la société savante est prépondérante ce dont témoigne l'étude des deux listes des adhérents publiées respectivement en 1978 et 1983. Elles sont précédées d'un récapitulatif réalisé par les soins du bureau de l'association et divulgué lors de la séance du 16 février 1974 faisant l'objet d'un compte rendu publié comme numéro onze d'*Ethnozootechnie*¹. Au sein de celui-ci, Raymond Laurans affirme ainsi que l'association, à l'origine composée de dix-neuf membres, regroupe maintenant quatre-vingt-quinze membres dont au moins 61 % d'entre eux sont impliqués dans le secteur agronomique. La dénomination des catégories étant cependant très vague, il n'est pas impossible de retrouver dans certaines d'entre elles d'autres adhérents participant de même au développement agronomique ; ainsi, 21 % des sociétaires dépendent de l'enseignement supérieur, tenant probablement compte des professeurs d'agronomie dans les écoles supérieures².

¹ *Ethnozootechnie*, n° 11, 1974, Compte rendu de la séance du 16 février 1974, p. 1.

² « Le nombre des membres qui était de 19 à l'origine est aujourd'hui de 95. Ils se répartissent ainsi : Enseignement supérieur 21 %, Ingénieurs et Techniciens de l'élevage 20 %, Recherche agronomique et C.N.R.S. 12 %, Fonctionnaires du Ministère de l'Agriculture 24 % (administration 14 %, enseignement technique agricole 10 %),

On observe en outre la présence de 5 % d'ethnologues, soit quatre à cinq chercheurs au sein de l'association. Au-delà de l'absence de catégorie à part entière pour les autres sciences humaines, ce pourcentage atteste de la volonté de la Société d'Ethnozootechnie de recruter principalement des ethnologues, mais aussi des difficultés de les intéresser. Pourtant, lors du premier colloque d'ethnozoologie organisé deux mois plus tôt, la Société d'Ethnozootechnie sut certainement attirer l'attention de quelques-uns des participants sur les propositions de sa discipline alors que sur les soixante-huit contributeurs impliqués¹, ce sont bien dix-neuf d'entre eux qui sont sociétaires ou le deviennent ultérieurement². Mais en février 1974, les chercheurs en sciences humaines sont bien moins d'une dizaine selon la répartition de Raymond Laurans, peut-être partagés entre les catégories « ethnologues » et « divers », et malgré l'arrivée de Raymond Pujol et Christiane Morisset-Andersen.

Quatre ans plus tard, à la demande pressante de plusieurs membres, le bureau de la société savante publie une première liste des adhérents. Si le président dénombre plus de deux-cents noms³, en dehors des institutions adhérentes, ce sont bien cent-quatre-vingt-quatre membres que nous recensons⁴. Quarante-deux d'entre eux sont impliqués dans le secteur agronomique (52 %), dont trente-neuf (21 %) directement dans la recherche agronomique, ingénieurs agronomes, zootechniciens et généticiens à l'Inra, et vingt-neuf (16 %) comme ingénieurs et techniciens d'élevage ; les vétérinaires représentent quant à eux 8 % des adhérents (quinze membres) quand 7 % relèvent du Ministère de l'agriculture et de secteurs divers (ainsi Jean G. Boyazoglu, docteur en génétique⁵, travaillant à l'ambassade d'Afrique du Sud à Paris et professeur associé à l'Université de Thessalonique en Grèce ; Ian L. Mason, consultant en

Ethnologues 5 %, Vétérinaires praticiens 5 %, Commerce et Industrie 5 %, Divers 5 %, éleveurs 2 % . » *Ethnozootechnie*, n° 11, 1974, Compte rendu de la séance du 16 février 1974, p. 1.

¹ Raymond Pujol, « L'ethnozoologie au Muséum national d'Histoire naturelle » dans *Anthropozoologica*, n° 2, 1985, p. 20.

² Les ethnologues Corneille Jest, Adrienne Durand-Tullou, Mariel Jean-Brunhes Delamarre, Christiane Morisset-Andersen, Daniel Léger, Thérèse Poulain ; l'ethnozoologue Raymond Pujol et ses étudiants et collègues Serge Bahuchet, Anne-Marie Brisebarre, Anne Lévy-Luxereau, Bernadette Lizet, Philippe Marchenay ; le linguiste Jean-Louis Fossat et son ancien étudiant Bruno Besche ; les zootechniciens, agronomes Pierre Bonnet, Jacques Bougler, Jean G. Boyazoglu, Luc Gilbert et le docteur vétérinaire Michel Rousseau.

³ *Ethnozootechnie*, n° 23, 1978, Compte rendu de la séance du 18 mars 1978, p. 5.

⁴ Les affirmations suivantes se fondent sur nos propres observations et notre propre catégorisation. Certainement quelques adhérents recensés se placeraient volontiers mieux dans telle ou telle autre catégorie, d'autant que le champ interscience de nombreux chercheurs rend peu aisé l'exercice du grand partage que nous opérons ici.

⁵ Jean G. Boyazoglu, « Bertrand Vissac, un vrai Français du XVIII^e siècle » dans *Dans les pas de Bertrand Vissac, un bâtisseur. De la génétique animale aux systèmes agraires*, Paris, Inra, 2009, p. 119.

ressources génétiques animales pour le compte de la *Food and Agriculture Organization*¹ et proche collaborateur du généticien Jean-Jacques Lauvergne, membre pilier de la Société d'Ethnozootechnie). De l'autre côté, ce sont trente-neuf membres (22 %) que l'on recense pour la grande catégorie des sciences humaines, comprenant majoritairement des ethnologues, des ethnozoologues (principalement les étudiants et anciens étudiants de Raymond Pujol), ainsi que l'entrée d'archéozoologues (ainsi Sandor Bökönyi, Alfredo Riedel ou encore François Poplin qui ne cessent d'inspirer les travaux de nombreux membres de la société). Si en 1974, les éleveurs constituaient 2 % des adhérents (soit un ou deux membres), ils sont en 1978 un peu moins d'une dizaine à se revendiquer éleveur ou berger².

Enfin, la Société d'Ethnozootechnie publie en 1983 une seconde liste référençant les adhérents. Ce sont ainsi deux-cent-cinquante-huit membres que le bureau de l'association à dénombrer. Pour ce dernier recensement, cent-trente-sept sociétaires relèvent du secteur agronomique, soit 61 % de l'ensemble. Parmi eux, quarante et un sont clairement impliqués dans la recherche agronomique (15 %), principalement à l'Inra, quarante et un de même sont ingénieurs ou techniciens, vingt-sept vétérinaires (10 %) et vingt-huit appartiennent à la fonction publique (Ministère de l'agriculture et enseignement dans le secondaire ou le supérieur - 11 %). Une vingtaine d'adhérents sont dans le secteur professionnel et de nouveau moins d'une dizaine pour les éleveurs et bergers. Surtout, quarante-quatre (18 %) d'entre eux appartiennent au champ des sciences humaines : quinze sont ethnologues ou chercheurs affiliés (ainsi en est-il de Georges Henri Rivière ou Mariel Jean-Brunhes Delamarre), neuf impliqués dans le champ des ethnosciences, douze archéozoologues, trois historiens (Charles Parain, Robert Delort, et André Paris, professeur d'histoire), deux géographes (Xavier de Planhol et l'américain Clarke H. Brooke que Jean-Jacques Lauvergne rencontra lors d'un séminaire sur les origines de l'élevage ovin et caprin), et enfin trois linguistes³.

En moins d'une dizaine d'années, la part des chercheurs en sciences humaines s'est grandement accrue, certainement stimulée par l'implication de la Société d'Ethnozootechnie dans le champ ethnologique (et dont Raymond Laurans en est le propagandiste le plus zélé), mais aussi par la multiplication de ses journées d'étude aux thématiques laissant une grande

¹ Jean-Jacques Lauvergne, « Ian L. Mason (editor), Evolution of domesticated animals Longman » dans *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 32^e année, 1985, p. 251.

² À cela s'ajoutent les membres dont la profession n'est pas spécifiée ou alors n'ayant aucun lien avec les catégories citées ci-dessus.

³ Alors que nous ne dénombrions en 1978 que vingt inconnus, ils sont trente en 1983 à ne pas avoir renseigné leurs activités.

ouverture au travail ethnologique (les questions de la transhumance, du yak et des zones marginales mobilisent de nombreuses disciplines). Au regard du nombre total des membres ces différentes années, elle a toutefois diminué au tournant des années 1980, la Société d'Ethnozootechnie ne parvenant plus à en recruter davantage. Les mutations du champ ethnoscientifique énoncées à la fin du précédent chapitre n'y sont certainement pas pour rien dans l'atteinte des limites de l'intérêt pour l'ethnozootechnie. En outre, les membres issus de la recherche agronomique se maintiennent, bien que la part dans le nombre total ait diminué. Ce sont d'ailleurs principalement les mêmes noms que l'on retrouve entre 1978 et 1983.

Ce genre d'informations pourrait être multiplié, mais pour indicatives qu'elles soient dans les grands traits, leur apport doit être nuancé. Si nous voulions mesurer l'évolution des adhésions, et ainsi, recouper les sociétaires avec les autres cercles de sociabilité étudiés (le monde de la recherche ethnologique et agronomique), il importe cependant de souligner quelques limites dans ces sources qui, implicite dans les deux premiers recensements, est visible dans le dernier. En effet, Raymond Laurans insiste en introduction de la seconde liste sur l'importance de faire connaître aux collègues ses activités professionnelles, mais aussi et surtout ses centres d'intérêts quant aux thématiques soulevées par l'ethnozootechnie – un défi depuis les débuts de la société savante. Or, bon nombre de sociétaires signalés dans la liste n'ont pas pris le soin de communiquer leurs préférences pouvant indiquer une bien moindre implication de ceux-ci dans la société savante.

Le problème de la source peut être aussi évoqué alors que l'absence de ces préférences pourrait souligner la perpétuation des adhésions de la part du bureau même de l'association malgré possiblement leur non-renouvellement. Rien ne nous renseigne certes sur de telles pratiques, hors-mis la prudence du traitement des sources. Ainsi le bureau de la Société d'Ethnozootechnie renouvelle-t-il peut-être quelques noms malgré le retard plus ou moins grands des adhésions et l'absence de participation de certains sociétaires. Il ne faut toutefois pas nier pour autant la réalité des adhésions : ainsi par exemple l'historien Robert Delort, pionnier dans l'histoire de l'animal, est totalement absent des numéros un à quarante-quatre d'*Ethnozootechnie*. Ne sont cités dans la liste de 1983 que son nom et son prénom. Il participe pourtant à une journée d'étude sur la fourrure en 1986 non publiée¹. En outre, la Société d'Ethnozootechnie la voulant presque comme un outil de travail pluridisciplinaire à destination des sociétaires, la publication d'éléments tronqués en diminuerait grandement l'intérêt. Bref,

¹ Raymond Laurans, *La lettre de la Société d'Ethnozootechnie*, n° 4, 1986, p. 4.

ces listes nous renseignent sur les grands traits de la Société d'Ethnozootechnie, à savoir la présence majoritaire des professions du secteur agronomique ; pour mesurer l'implication de quelques-uns des adhérents, il s'agit de se tourner vers les participations aux réunions de la société savante et lors des journées d'étude.

Les réunions et les journées d'étude

La présence des agronomes, zootechniciens, techniciens d'élevage est visible dès les premiers comptes rendus de la société savante. Elle est d'ailleurs la seule attestée. Ce n'est qu'à la réunion du 18 novembre 1972, soit un an et demi après l'assemblée générale de l'association, que le groupe accueille pour la première fois une ethnologue – et pas n'importe laquelle –, Mariel Jean-Brunhes Delamarre « dont les travaux d'ethnographie sont appréciés de tous, énonce Raymond Laurans, et qui est déléguée à notre réunion par le Conservateur en Chef du Musée des Arts et Traditions populaires »¹. Le conservateur, c'est Jean Cuisenier depuis 1968, qui les reçoit par l'entremise de l'ancienne collaboratrice de Raymond Laurans sur « Bergers de France » au Musée des Arts et Traditions populaires pour la séance suivante le 17 mars 1973. Il faudra cependant attendre l'année d'après pour que de premiers membres réguliers extérieurs à la communauté scientifique des sciences agronomiques participent aux réunions de la société savante, ainsi principalement Raymond Pujol, accompagné pour la séance de Christiane Morisset-Andersen, nous l'avons dit, suite à la tenue du colloque « L'homme et l'animal » deux mois plus tôt, ainsi que ses anciens étudiants, puis finalement Jean-Pierre Parain, documentaliste au Musée de l'Homme et fils de l'historien Charles Parain, et l'ethnologue Georges Ravis-Giordani en 1975 après la première journée d'étude de la Société d'Ethnozootechnie consacrée aux races en péril.

Cette domination du champ zootechnique se retrouve d'autant plus lorsque le choix de l'organisation des journées d'étude est acté. Dans un nouveau regard général, nous avons pu effectivement observer sur l'ensemble des communications son importance. En opérant une catégorisation simplifiée de 1975 à 1989 (numéros quinze à quarante-trois et les deux numéros spéciaux), sur trois-cent-cinquante-quatre contributions strictes lors des journées d'étude, cent-quatre-vingt-douze sont l'œuvre de scientifiques de la recherche agronomique élargie (chercheurs, enseignants, ingénieurs, techniciens), cent-deux de chercheurs en sciences humaines, trente-neuf réalisées par des professionnels du secteur (groupements d'éleveurs,

¹ *Ethnozootechnie*, n° 8, 1972, Compte rendu de la séance du 18 novembre 1978, p. 1.

ingénieurs dans le privée, *etc.*), enfin vingt-quatre par des contributeurs divers (une responsable du Centre des Démocrates Sociaux, un juge international, directeurs de parcs régionaux, *etc.*) ou inconnus. Si l'on rajoute arbitrairement quelques exposés des comptes rendus de séance, sur trois-cent-quatre-vingt-trois textes maintenant, deux-cent-douze sont l'œuvre de zootechniciens, agronomes, techniciens d'élevage, ou autres titres, et cent-neuf des sciences humaines, ces derniers constituant donc un peu plus du quart du total.

C'est pourtant l'historienne de l'Antiquité Liliane Bodson qui, sur l'ensemble des numéros, se démarque avec douze textes à son actif, contre neuf pour Jean-Jacques Lauvergne, Marcel Théret et Bernard Denis, futur président de l'association. Rien d'étonnant alors qu'elle introduit d'un texte historique presque tous les numéros sur le thème de la journée d'étude durant la décennie 1980. Si l'on ajuste autrement le regard jusqu'en 1983 et la troisième journée d'étude sur les races en péril, parmi les quinze principaux contributeurs dont les deux premiers sont Marcel Théret et Jean-Jacques Lauvergne, seuls cinq peuvent relever du champ des sciences humaines : Liliane Bodson, l'ethnozoologue Bernadette Lizet, le linguiste Jean-Louis Fossat, l'archéozoologue François Poplin et le technologue François Sigaut, continuateur des travaux d'André-Georges Haudricourt. Finalement peu de surprises : sur le total des communications jusqu'en 1983, la part des sciences humaines s'élèvent à 26,5 % tandis qu'ils représentent 22 % des adhérents en 1978 et 18 % en 1983, témoignant d'une très légère volonté d'inclure davantage les sciences humaines dans les journées d'étude qu'elles ne le sont dans l'association. Mais celles-ci étant finalement chacune organisées par un sociétaire différent à l'origine de la thématique, et bien que Raymond Laurans chapote le tout¹, il apparaît difficile de faire venir des chercheurs en sciences humaines très à propos dont les zootechniciens ont peut-être connaissance, mais sans être proches ni inclus dans les cercles d'influence. Alors que tous les contributeurs sont bénévoles et qu'aucune indemnisation n'est possible en dehors de rares cas exceptionnels, il faut être en mesure de faire jouer le réseau pour réaliser les manifestations, d'autant qu'elles se réalisent toutes à Paris ou dans la couronne. Une seule exception : la journée d'étude du 29 mars 1985 est organisée au Palais des Congrès de Toulouse en collaboration avec le Centre de recherches Inra de Toulouse, et est introduite sans surprise par Jean-Claude Flamant du département Système Agraire et Développement de l'Inra avec lequel la Société d'Ethnozootechnie partage un grand nombre de points communs².

¹ Entretien avec Bernard Denis, 6 mai 2016.

² Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, *op.cit.*

Malgré les ambitions ethnoscientifiques de Raymond Laurans, ce sont donc bien les zootechniciens, les professionnels de l'élevage qui animent la société. Dès sa création, la composition du conseil d'administration de la société dévoile cet axe de la Société d'Ethnozootechnie. Bien que le GEE fût uniquement composé de professions du monde de l'élevage, la naissance de la société savante, inspirée par la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique, aurait pu marquer l'affermissement de l'objectif de joindre études ethnologiques et zootechniques pour finalement les dépasser toutes deux, et pour cela, le faire aux côtés d'un ethnologue, sinon d'un ethnozoologue, ou peut-être d'un ethnobotaniste. Mais à la constitution du premier conseil, aucun ethnologue ne fait partie du noyau du collectif.

II – Un même réseau de relations

La Bergerie nationale de Rambouillet

Lorsque la société savante est créée en 1971, son siège social est fixé au Centre d'enseignement zootechnique¹ dont Raymond Laurans en quitte tout juste la direction. Marqué par son propre parcours professionnel, il positionne presque la Société d'Ethnozootechnie comme une succursale de la Bergerie nationale de Rambouillet. D'ailleurs, les liens avec l'exposition « La Bergerie nationale de Rambouillet et l'histoire du mouton » sont maintenus par Raymond Laurans qui charge la Société d'Ethnozootechnie, en accord avec le nouveau directeur Jean Franck, de s'occuper de l'entretien de la manifestation². Mais surtout, bien des adhérents sont attachés à l'école. « *La fidélité des anciens élèves et leur intérêt constant pour l'établissement et ses mutations montrent que l'esprit de Rambouillet est une réalité* »³ préfacent René Dreyfuss, Germain Dalin et Luc Gilbert dans le livre anniversaire du bicentenaire de la Bergerie nationale de Rambouillet. Et René Dreyfuss, alors président de l'Association des anciens de l'école de Rambouillet, continuant : « *On y verra que le Mouton mène à tout, particulièrement à l'esprit d'entreprise, au courage, à une volonté de réussir [...] !* »⁴

¹ Raymond Laurans, « 1963-1988 : un quart de siècle d'ethnozootechnie » dans *Ethnozootechnie*, n° 44, 1989, « Varia », p. 4.

² *Ethnozootechnie*, n° 6, 1972, Compte rendu de la séance du 12 février 1972, p. 5.

³ René Dreyfuss, Germain Dalin, Luc Gilbert, « Préface » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, Rambouillet, Anciens Élèves, 1986, t. II, « Les Moutonniers », p. 9.

⁴ René Dreyfuss, « Prologue » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés, op. cit.*, p. 15.

Le premier conseil d'administration de la société savante est ainsi principalement composé d'anciens ou proches collaborateurs de la structure, ainsi de Jean Blanc, Luc Gilbert et Caroline Ducrot nous l'avons vu, mais aussi de Jean Franck qui prend la succession de Raymond Laurans à la direction de la Bergerie nationale¹, de Marcel Négrerie qui y opère, de Germain Dalin de la promotion 1944-1945, « *viscéralement éleveur* »² et responsable de centre d'insémination artificielle dans le privé ainsi que président, depuis 1958, de l'Association des anciens de la Bergerie nationale, ou encore de Maurice Laidet, du Centre technique du cuir qui fit plusieurs dons pour la réalisation de la cinquième et dernière exposition du GEE³.

Les rangs de la société savante s'étoffent de ces Rambolitains les séances suivantes. André Moret, fondateur de l'Association des anciens et maître berger depuis son arrivée en 1935 à son départ en 1970⁴, est présent dès les débuts. S'il ne réalise jamais durant les journées d'étude une seule communication, il est toutefois indubitable que son influence fut grande auprès de toute une génération d'éleveurs, de moniteurs et d'ingénieurs pour certains passés à l'Inra⁵. « *André Moret, explique Luc Gilbert, c'était le bon sens et l'ordre. Le bien-faire. Le geste utile. La bonne conscience du devoir accompli. Amoureux des choses de la nature, bêtes et plantes. Un écolo déjà ?* »⁶ Une façon de concevoir l'élevage dont ses élèves et ses continuateurs en reconnaissent incessamment les bénéfiques. Ses successeurs au poste, Louis Reveleau et Louis Montméas, le rejoignent au sein de la Société d'Ethnozootecnie au cours de la décennie 1970 : le premier est maître berger de 1970 à 1972⁷ avant de devenir professeur technique adjoint à l'École nationale supérieure des sciences agronomiques appliquées (ENSSAA) ; le second prend la relève jusqu'en 1982.

Leurs ouailles sont nombreuses au sein de l'association de Raymond Laurans, nombreuses à avoir suivi leurs enseignements mémorables. Pour n'en citer que quelques-uns :

¹ « Annexes » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos et d'une école*, Rambouillet, Anciens Élèves, 1986, t. I, « 1786-1986 », p. 143.

² Germain Dalin, « Le plus important demeure... » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, op. cit., p. 113.

³ Raymond Laurans, « La Bergerie nationale et l'histoire du mouton » dans *Ethnozootecnie*, n° 5, 1970, p. 7.

⁴ « Annexes » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos et d'une école*, op. cit., p. 149.

⁵ Jacques Pont, « Un homme de métier » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, op. cit., p. 201.

⁶ Luc Gilbert, « Vocation ? » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, op. cit., p. 181.

⁷ « Annexes » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos et d'une école*, op. cit., p. 143.

la fille de Martial Laplaud, Yvonne, de la promotion 1945-1946¹, est membre avec son mari Robert Bruneel. Soucieux des efforts de Raymond Laurans de collecte des objets-témoins du monde rural, ils font d'ailleurs don à la Société d'Ethnozootechnie d'une paire de clavettes en bois pour collier des Alpes². Pierre Idrac, qui participa à la 31^e session en 1951³, rallie de même la société savante où on lui reconnaît sa sensibilité poétique⁴. Jean Bonetto, issu de la 41^e session de formation de l'école en 1955 et qui devint moniteur d'élevage dans le Var⁵, adhère de même après avoir collaborer à la cinquième exposition du GEE pour laquelle il fait de très nombreux dons⁶.

Pour les promotions les plus récentes, et surtout les plus actives au sein de la Société d'Ethnozootechnie, on note la présence de Brian Featherstone, « *berger accéléré* » lors de la 84^e session en 1969⁷ ainsi que de Laurent Avon, qui y impulse d'ailleurs pour sa part les réflexions sur les races en péril. Quelques-uns des anciens de Rambouillet, adhérents à la Société d'Ethnozootechnie, essaient en outre dans les industries privées : ainsi nous avons mentionné Germain Dalin, mais c'est aussi le cas de René Dreyfuss, promotion 1941-1942⁸, chef de service à Rhône Progil dans les années 1970, et de Roland Bruère, de la 64^e session en 1963 qui entre dans le département vétérinaire de Périssud. Les exemples pourraient certainement être multipliés, mais, notamment par d'abondantes lacunes dans les informations recueillis à leur sujet, il n'est pas possible ni tant nécessaire d'aller au-delà pour démontrer l'importance des anciens de Rambouillet au sein de la Société d'Ethnozootechnie.

Cependant, la société savante ne se réduit pas à ces seuls adhérents, ni à une association d'anciens de Rambouillet, et la rencontre de zootechniciens, d'agronomes, d'ingénieurs, de techniciens ou moniteurs d'élevage et de quelques ethnologues se réalise grâce au tissu de

¹ Yvonne Laplaud, « Hommage à Martial Laplaud 1883-1971 » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, op. cit., p. 25.

² *Ethnozootechnie*, n° 8, 1972, Compte rendu de la séance du 18 novembre 1972, p. 7.

³ Pierre Idrac, « Berger » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, op. cit., p. 299.

⁴ *Ethnozootechnie*, n° 14, 1976, p. 18.

⁵ Jean Bonetto, « Berger de Saint-Véran » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, op. cit., p. 95.

⁶ Raymond Laurans, « La Bergerie nationale et l'histoire du mouton » dans *Ethnozootechnie*, n° 5, 1970, p. 7.

⁷ Brian Featherstone, « Un "R" tatoué dans l'oreille droite » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, op. cit., p. 149

⁸ René Dreyfuss, « Cinq ans au service du mouton » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, op. cit., p. 117.

relation que Raymond Laurans élabore judicieusement et qui vient progressivement nourrir les rangs de la société savante. Sa personnalité ouverte que tous lui reconnaissent unanimement – tous nos témoins n’ont cessé de l’exprimer – lui permet de fédérer si ce n’est, dans un premier temps, un large éventail de disciplines, du moins différents champs du secteur agronomique. L’élevage ovin est bien sûr sans aucun doute le point d’intérêt originel et commun de bon nombre des membres de la Société d’Ethnozootecnie. Des adhérents de la Fédération nationale ovine participent ainsi aux séances de la société savante, comme Didier Colombet et André Legris, plusieurs fois présents et qui étaient dans les premiers éléments de la FNO¹, ou encore son président Pierre Mazeran en 1970 membre en 1972. Les premiers adhérents de l’Inra constitutif du conseil d’administration de la Société d’Ethnozootecnie n’en sont pas moins indifférents, ainsi Bernard-Louis Dumont qui, du mouton, connaît « *tout sur tout* »², et Jean-Jacques Lauvergne faisant de l’étude des ovins dans les territoires marginaux et de leurs origines le point nodal de sa carrière durant les années 1970. D’ailleurs, leur venue à la Société d’Ethnozootecnie souligne les nombreux contacts que Raymond Laurans noua avec les acteurs de la recherche agronomique alors qu’il était directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet. Tous deux de l’Inra et tous deux réalisant des travaux en zootecnie depuis les années 1950, ils ont chacun été conviés indépendamment l’un de l’autre à venir participer aux activités de Raymond Laurans. Jean-Jacques Lauvergne, intéressé par les travaux muséographiques du GEE et de ceux de Georges Henri Rivière, rencontra le directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet à l’occasion d’une de ses expositions³; Bernard-Louis Dumont, au contraire, était en contact professionnel avec Raymond Laurans alors que les liens entre l’Inra et la Bergerie nationale étaient particulièrement étroits : le troupeau de mérinos, « *prestigieux* » selon les mots du zootecnicien, constituait en effet une référence dans l’étude de la sélection animale⁴; surtout la structure dirigée par Raymond Laurans, et avant cela par Martial Laplaud, était pleinement insérée dans l’effervescence modernisatrice de la recherche agronomique d’après-guerre.

¹ Jean Colombet, Luc Gilbert, « Les concours itinérants ovins » dans *Ethnozootecnie*, n° 28, 1981, « Les concours de bétail », p. 35.

² Entretien téléphonique avec Bernard-Louis Dumont, 16 juillet 2016.

³ Entretien avec Jean-Jacques Lauvergne, 11 juillet 2016.

⁴ Entretien téléphonique avec Bernard-Louis Dumont, 16 juillet 2016.

Le passé dans la recherche

Pour comprendre la constitution et la trajectoire de la Société d'Ethnozootechnie fondée sur une large assise de zootechniciens, il importe de revenir sur l'avènement de la recherche agronomique d'après-guerre à laquelle la Bergerie nationale de Rambouillet et Raymond Laurans ne sont pas étrangers. La nomination des membres d'honneur est à cet égard révélatrice. Si lors de la séance du 12 février 1972, Georges Henri Rivière est le premier nommé de la société savante, le bureau de l'association lors de la réunion suivante quatre mois plus tard décide d'équilibrer les reconnaissances et les affiliations en proposant le titre aux professeurs Étienne Letard et Telesforo Bonadonna, respectivement membre et correspondant étranger de l'Académie d'Agriculture¹.

Le symbole est important et double : la société savante revendique dans l'éclat sa généalogie envers une zootechnie spécifique, que d'aucuns qualifient de « traditionnelle », nous le détaillerons plus tard. Mais derrière cette affirmation, le titre honorifique met surtout à l'honneur deux acteurs de l'avènement des nouvelles pratiques d'élevage fondatrices des « Trente Glorieuses ». Outre leur carrière respective dans l'enseignement vétérinaire et zootechnique, Étienne Letard et Telesforo Bonadonna ont tous deux joué un rôle dans le développement des pratiques d'insémination artificielle à la source des progrès de la gestion des animaux domestiques les décennies suivantes – ainsi que de la réduction de la variabilité génétique que les chercheurs au sein de la Société d'Ethnozootechnie vont progressivement tant décrier. La société savante affirme ici son ascendance alors que c'est dans le cadre de la Bergerie nationale de Rambouillet que quelques-uns de ces premiers travaux sont entrepris à partir des années 1930.

En effet, des expériences préalables sur la physiologie de la reproduction moderne débudent en Union soviétique et aux États-Unis², et si le développement de ces pratiques peine à survenir en France, quelques travailleurs acharnés tentent de les faire percer. C'est ainsi le cas d'Étienne Letard qui après un court séjour en U.R.S.S. rapporte du matériel spécialisé qu'il met

¹ Il est indiqué lors de la même séance que « pour les services qu'ils ont rendus à l'élevage », Raymond Laurans et Marcel Théret reçoivent des mains du Consul Général à l'Ambassade d'Italie « une plaquette et un diplôme décernés par la Societa Italiana per il Progresso della Zootechnia », société fondée et présidée par Telesforo Bonadonna. Lequel rend l'honneur à l'autre... En septembre 1964, Raymond Laurans réalise en outre aux côtés de Marcel Négrerie une communication sur les « quelques caractéristiques de la semence des taureaux » au *Congresso internazionale per la riproduzione animale* à Milan ; une manifestation créée par Telesforo Bonadonna en 1948.

² Joseph Bonnemaire, Étienne Landais, « Zootechnie et systèmes d'élevage : sur les relations entre l'enseignement supérieur et la recherche » dans *Ethnozootechnie*, n° 54, 1994, « La zootechnie et son enseignement », p. 115.

alors en 1938 à disposition du directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet Martial Laplaud¹. Par les efforts de Telesforo Bonadonna pour promouvoir en Europe ces nouvelles pratiques² – dont on ne cesse d'en reconnaître l'influence³ – et soutenus financièrement par l'Inspecteur général au Ministère de l'Agriculture Edmond Quittet alors président du conseil d'administration de la Bergerie nationale de Rambouillet, Martial Laplaud secondé de Robert Cassou réalisent à partir de 1943 les premiers travaux d'insémination artificielle avec du sperme frais à partir de béliers, de taureaux, ainsi que de chiens. Un centre d'insémination artificielle dans l'espèce bovine est créé en 1945 à La Loupe dans l'Eure-et-Loir, et un centre de formation et d'expérimentation s'installe à la Bergerie nationale de Rambouillet⁴.

Dès lors, comme le souligne Bertrand Vissac, la Bergerie nationale de Rambouillet, de même que l'Institut national d'agronomie et l'École nationale vétérinaire, donnent naissance à toute une génération de zootechniciens et généticiens « *d'élite* »⁵ qui développent activement la recherche zootechnique alors que l'élevage en 1950 représente le secteur le plus en retard dans la course à la modernisation⁶. Le centre de Rambouillet recrute rapidement des enseignants et accueille dès la Libération notamment ses premiers stagiaires en troisième année de l'Agro venant expérimenter les nouvelles techniques. Jean-Pierre Signoret explique ainsi que celles-ci « *étaient considérées plus proches de la recherche que des méthodes classiques de l'élevage, mais elles offraient des perspectives d'application extraordinaires* »⁷.

« *Le hasard voulu que quelques jeunes, sortis de l'Agro, d'Alfort et de l'Université, se retrouvent dans le lieu où cette technique avait pris naissance et commençait à s'enseigner en France, la Bergerie nationale de Rambouillet, animée par Maurice Laplaud.* »⁸ Charles Thibault raconte ainsi y avoir notamment rencontré « *de jeunes agros très enthousiastes que*

¹ Robert Cassou, « Historique de l'Insémination Artificielle » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, op. cit., p. 240.

² Jean Derivaux, « In Memoriam le professeur Telesforo Bonadonna, membre honoraire étranger », Séance du 28 mars 1987 de l'Académie royale de Médecine de Belgique.

³ *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos et d'une école*, Rambouillet, Anciens Élèves, 1986, t. I « 1786-1986 » ; *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, Rambouillet, Anciens Élèves, 1986, t. II « Les Moutonniers ».

⁴ Bertrand Vissac, *Les vaches de la République : saisons et raisons d'un chercheur citoyen*, op. cit., p. 130.

⁵ *Ibid.*, p. 130.

⁶ Joseph Bonnemaire, Étienne Landais, « Zootechnie et systèmes d'élevage : sur les relations entre l'enseignement supérieur et la recherche » dans *Ethnozootecnie*, n° 54, 1994, « La zootechnie et son enseignement », p. 115.

⁷ Jean-Pierre Signoret, *Archorales*, Inra, t. 11, p. 72.

⁸ Charles Thibault cité dans Jean Cranney, *Inra, 50 ans d'un organisme de recherche*, Paris, Inra, 1996, p. 269.

*tentait la recherche, Robert Ortavant, Louis Dauzier et Jean Rougeot** »¹. Lui-même diplômé en sciences naturelles, il arrive à Rambouillet après que Pierre-Paul Grassé lui suggère l'étude de la parthénogénèse des mammifères² ; alors entré pour y développer « *sa lapinerie* » grâce au soutien matériel de Martial Laplaud, il prend finalement part à la reproduction des mérinos et aux activités d'insémination artificielle aux côtés de Robert Ortavant avant de partir en 1950 à l'Inra pour s'occuper avec notamment Raymond Février du Centre national de recherches zootechniques (CNRZ)³. Diplômé de l'INA en 1945, Robert Ortavant assure comme ingénieur des services agricoles à Rambouillet la formation des élèves et des techniciens de l'insémination de 1946 à 1948 avant de finalement rejoindre Charles Thibault en 1950 alors que se constitue une équipe de Physiologie animale. Lui succède à la tête de l'enseignement Louis Dauzier en 1948 qui suit ensuite le même trajet professionnel jusqu'à cette même équipe ; Pierre Mauléon, « *agro* » issu de la même section que Robert Ortavant et Louis Dauzier, reprend en 1950 le poste à la Bergerie nationale de Rambouillet, pour finalement les rejoindre de même en 1955⁴. L'agro Jean-Pierre Signoret prend alors en charge l'enseignement des techniques d'insémination artificielle tout en s'intéressant vivement à l'équipe de Charles Thibault où il y découvre « *un autre aspect de la recherche, impliquant des approches plus fondamentales tout en conservant les perspectives d'application* »⁵; Charles Thibault le recrute finalement en 1958. Se constitue de la sorte dans les années 1950 cette « *filière Rambouillet* » comme la nomme Jean-Pierre Signoret⁶ dans laquelle l'équipe de Physiologie animale, selon Charles Thibault qui était à sa tête, « *a honteusement "pompé" systématiquement tous ceux qui avaient suivi cette filière, avec l'accord, je pense, des Directeurs de la Bergerie nationale, M. Laplaud, puis R. Laurans* »⁷.

La Bergerie nationale de Rambouillet fournit ainsi à l'Inra un contingent de scientifiques qui réalisent leurs premières armes auprès des mérinos et qui contribuent à en faire une structure novatrice participant pleinement à la modernisation d'une agriculture dont on ne cesse d'en

* Par commodité, nous annoterons de ce symbole tous les chercheurs qui deviennent au cours des années 1970 membres de la Société d'Ethnozootéchnie.

¹ Charles Thibault, *Archorales*, Inra, t. 9, p. 48.

² *Ibid.*, p. 48.

³ Raymond Février, *Archorales*, Inra, t. 6, p. 17.

⁴ Jean-Pierre Signoret, *Archorales*, Inra, t. 11, p. 73.

⁵ *Ibid.*, p. 72.

⁶ *Ibid.*, p. 72.

⁷ Charles Thibault, *Archorales*, Inra, t. 9, p. 82.

déplorer le retard¹. Raymond Laurans ne reste d'ailleurs pas en dehors de cette activité scientifique et technique alors qu'il réalise déjà avant de prendre la direction de la Bergerie nationale de Rambouillet en 1948 plusieurs études en parasitologie. Nommé chef de travaux à l'École nationale d'agriculture de Grignon en 1945 dans l'attente de l'obtention du poste, il s'intéresse notamment au « *déparasitage des volailles et des poulaillers au D.D.T.* »², vantant d'ailleurs les bienfaits du produit exterminant les insectes indésirables. « *Les bouillies et poudres à base de D.D.T., que l'on fabrique actuellement pour la lutte contre les insectes ennemis des cultures, sont également très efficaces contre un certain nombre de parasites de nos animaux domestiques. [...] Elles sont peu coûteuses, sans danger, d'un maniement aisé et possède le précieux avantage de se trouver facilement dans le commerce.* »³ Penser la responsabilité du chercheur dans la crise environnementale en 1970 prend ainsi une toute autre envergure alors que le produit dès le début des années 1960 est rapidement décrié.

Son arrivée à la tête de Bergerie nationale de Rambouillet le conduit à réorienter ses intérêts sur l'élevage ovin et les pratiques d'insémination artificielle. Il réalise d'ailleurs des communications auprès de l'Académie d'Agriculture dès 1948 aux côtés de Charles Thibault et Robert Ortavant⁴ et publie plusieurs articles sur la question de l'insémination artificielle, notamment avec Pierre Mauléon⁵, ou encore sur la sélection ovine avec un jeune généticien, Jacques Poly, qui fera carrière à l'Inra alors en pleine expansion⁶.

« *C'est une époque où l'on bâtissait des choses avec une grande liberté et en même temps, je dirais, un grand enthousiasme parce que justement c'était libre* »⁷ raconte Charles Thibault. L'Inra devient en effet le point nodal de la recherche agronomique et particulièrement de la production animale alors qu'au sortir de la guerre, le laboratoire du professeur André-Max

¹ Marcel Jollivet, « Paysans, capitalisme, environnement : le fil de l'histoire des années 1950 à aujourd'hui » dans Bertrand Hervieu, Bernard Hubert, *Sciences en campagne. Regards croisés, passés et à venir*, Paris, Éditions de l'Aube, 2009, p. 34

² Raymonds Laurans, *Compte rendu séance de l'Académie d'agriculture*, t. 33, 1947, p. 68-69.

³ *Ibid.*, p. 69.

⁴ Charles Thibault, Robert Ortavant, Yves Desbois, Raymond Laurans, « Nouvelles techniques pour décaler la saison sexuelle des brebis et réduire les périodes d'insémination artificielle et d'agnelage » dans *Compte rendu de l'Académie d'agriculture*, t. 34, 1948.

⁵ Raymond Laurans, Pierre Mauléon, « L'insémination artificielle dans l'espèce porcine » dans *Bulletin technique d'information des ingénieurs des services agricoles*, n° 71, 1952.

⁶ Raymond Laurans, Jacques Poly, « Sélection et croisements en matière d'élevage ovin » *Bulletin technique d'informations des ingénieurs des services agricoles*, n° 153, n° 76, p. 53-64.

⁷ Jean Cranney, *Inra, 50 ans d'un organisme de recherche*, Paris, Inra, 1996, p. 122.

Leroy à l'INA est le seul « *foyer de recherche organisé* »¹ dans ce domaine. Celui-ci est encore vivement dominé par l'activité des livres généalogiques² et les recherches sur la rationalisation de l'alimentation dont les travaux d'énergétique sont poursuivis à ses côtés par Geneviève Charlet³. Mais l'Institut, créé en 1946, prend les commandes de la recherche fondamentale et finalisée et ainsi le relais des travaux zootechniques qui sortent du giron d'André-Max Leroy. Si s'opère un partage institutionnel des missions entre recherche, enseignement et développement qui conduit progressivement à la spécialisation des disciplines zootechniques⁴, la modernisation de l'enseignement supérieur agronomique et vétérinaire conserve dans le domaine de la zootechnie les fondements généralistes de la discipline. « *Les enseignants partagent d'ailleurs cette manière de voir avec les chercheurs – du moins ceux des premières générations, si l'on peut dire, pour la plupart formés au même moule – quand bien même leurs pratiques de recherche les écartent de plus en plus de ce modèle* »⁵.

C'est le cas du professeur de zootechnie Pierre Charlet* à l'Institut national d'Agronomie qui influence et inspire toute une génération de jeunes chercheurs recrutés dans les années 1950 par l'Inra, et surtout qui est le « *meilleur zootechnicien en France* » selon son collègue et ami Raymond Février* avec qui il renouvelle aux côtés de Pierre Zert*, directeur des Livres généalogiques porcins, les méthodes d'appréciation des carcasses de porc afin d'optimiser leurs rendements⁶. Pierre Charlet raconte d'ailleurs lors de la journée consacrée au porc domestique dans le cadre du « *premier colloque d'ethnoscience* » en 1976, introduite justement par Pierre Zert, leurs travaux sur l'introduction du porc dans l'Ouest et le Sud-Ouest de la France : « *Après la deuxième guerre, nous disposions de deux stations de testage, l'une près de Paris, l'autre dans un domaine fruitier I.N.R.A. du Lot et Garonne, la Tour de Rance ; profitant de cette possibilité sous la direction d'André-Max Leroy, avec Raymond Février et Pierre Zert, nous entreprîmes de tester les diverses races précédentes.* »⁷ Et c'est « *avec le*

¹ Robert Jarrige cité dans Joseph Bonnemaire, Étienne Landais, « Zootechnie et systèmes d'élevage : sur les relations entre l'enseignement supérieur et la recherche » dans *Ethnozootechnie*, n° 54, 1994, « La zootechnie et son enseignement », p. 115.

² Bertrand Vissac, *Archorales*, Inra, t. 2, p. 186.

³ Bertrand Vissac, « À propos des temps et des lieux de la zootechnie française » dans *Ethnozootechnie*, n° 54, 1994, « La zootechnie et son enseignement », p. 29.

⁴ Joseph Bonnemaire, Étienne Landais, « Zootechnie et systèmes d'élevage : sur les relations entre l'enseignement supérieur et la recherche » dans *Ethnozootechnie*, n° 54, 1994, « La zootechnie et son enseignement », p. 116.

⁵ *Ibid.*, p. 116.

⁶ Raymond Février, *Archorales*, Inra, t. 6, p. 16.

⁷ Pierre Charlet, « Note sur la disparition et la régression de quelques races locales » dans *Ethnozootechnie*, n° 16, 1976, « Le porc domestique », p. 21.

concours d'un ingénieur nommé Négrerie un plan d'amélioration de la production porcine en Corrèze fut lancé »¹. Marcel Négrerie qui travaille à la Bergerie nationale de Rambouillet et est membre du premier conseil d'administration de la Société d'Ethnozootechnie.

La recherche zootechnique est divisée à la fin des années 1940 entre deux équipes selon les souvenirs de Raymond Février² : la sienne qui comprenait Pierre Viellart, Robert Jarrige et Bernard-Louis Dumont* et celle du professeur Leroy à l'INA. Celui-ci avait intégré à la fin des années 1940 Jacques Poly, un des quatre premiers généticiens³ recrutés par l'Inra qui l'y place dans le laboratoire de l'INA, selon les récits, en reconnaissance de son rôle pionnier en zootechnie, sinon pour le contenter alors que le CNRZ capitalise personnels et crédits⁴. Le Centre ouvre en effet en 1950 donnant une structure de recherche stabilisée composée de plusieurs stations, celle de Physiologie animale dirigée par Charles Thibault, mais aussi celle de Recherche sur l'Élevage⁵ comprenant, raconte Claude Béranger recruté en 1957, « *une équipe "herbivores" constituée autour de Robert Jarrige, une équipe "génétique" autour de Paul Auriol* [...], une équipe "porcs" autour d'Emmanuel Salmon-Legagneur, une équipe "viande" autour de Bernard-Louis Dumont* »⁶. Deux laboratoires de génétique se développent ainsi parallèlement : une à la CNRZ qui recrute des agros formés à la génétique tels Louis Ollivier* et François Grosclaude, l'autre à l'INA avec Jacques Poly, rejoint par Bertrand Vissac d'abord en 1954 (sur les conseils d'ailleurs de Pierre Charlet qui l'inspira grandement dans ses orientations zootechniques⁷), jusqu'à ce que l'équipe s'étoffe, notamment par la présence de Jean-Jacques Lauvergne*. À la fin des années 1950, Jacques Poly, qui perçoit dans la génétique une discipline autonome et non un simple outil d'appoint⁸, revendique la constitution d'un véritable axe de recherche qui conduit à la réunification des deux équipes en 1961 après que les mécontentes se multiplièrent à l'Agro entre « *les anciens et les modernes* », entre une sélection par les tenants des Livres généalogiques et de la monte naturelle et ceux de l'insémination artificielle⁹. En 1964, un Département de génétique animale voit le jour à Jouy-en-Josas alors

¹ *Ibid.*, p. 21.

² Raymond Février, *Archorales*, Inra, t. 6, p. 16.

³ Jean Cranney, *Inra, 50 ans d'un organisme de recherche*, Paris, Inra, 1996, p. 238.

⁴ Bertrand Vissac, *Les vaches de la République : saisons et raisons d'un chercheur citoyen*, *op. cit.*, p. 44.

⁵ Raymond Février, *Archorales*, Inra, t. 6, p. 24.

⁶ Claude Béranger, *Archorales*, Inra, t. 8, p. 10.

⁷ Bertrand Vissac, *Les vaches de la République : saisons et raisons d'un chercheur citoyen*, *op. cit.*, p. 185.

⁸ Jean Cranney, *Inra, 50 ans d'un organisme de recherche*, Paris, Inra, 1996, p. 240.

⁹ Bertrand Vissac, *Archorales*, Inra, t. 2, p. 185.

que les champs d'étude des équipes se diversifient, de la génétique des populations à l'étude des gènes à effets visibles dont Jean-Jacques Lauvergne en devient l'un des représentants, en passant par la cytogénétique avec Paul Popescu*.

Cette succession de noms renseigne certes peu sur les projets de modernisation de l'agriculture mais souligne une communauté scientifique réduite et active : le personnel de recherche de l'Inra en 1947 est constitué de quelques deux-cents personnes toutes spécialisations confondues, et tandis que l'Agronomie et l'Amélioration des plantes ensemble rassemblent quatre-vingt-treize personnes, les « *Recherche zootechniques* » elles, selon la répartition réalisée en 1959 par Jean Bustarret alors inspecteur général et proche de prendre la direction de l'Inra, ne sont constituées que de sept scientifiques, sans cependant comptabiliser les chercheurs de l'enseignement supérieur agronomique et vétérinaire contribuant aux travaux¹ ; en 1958, ils sont finalement cinquante-cinq. C'est donc la constitution d'un collectif restreint qui prend en charge la gestion et l'amélioration du bétail en multipliant les études et leurs développements : « [...] *techniques d'insémination artificielle pour les espèces ovine et porcine, épreuves de descendance chez les bovins et les porcins, création de souches améliorées de volailles, solution de très nombreux problèmes d'alimentation animale. Les éleveurs disposent ainsi de données plus sûres pour le choix des reproducteurs et, grâce à l'insémination artificielle, les progrès réalisés peuvent être généralisés à une beaucoup plus grande masse d'animaux.* »²

Les équipes de génétique de l'Agro et du CNRZ, puis de la station de génétique quantitative et appliquée, apparaissent être le point d'origine commune de plusieurs sociétés scientifiques et, pour cette dernière, au sein de laquelle se développe à partir des années 1970 « *la dissidence la plus nette et la plus orageuse* »³ quant à la « dynamique du progrès » et aux pratiques scientifiques qui tendent à devenir usuelles. Mais avant d'être dans la dissidence manifeste, tous sont engagés dans la poursuite de la modernisation de la production animale et du progrès génétique dont la généralisation souhaitée par Jean Bustarret est l'objectif fondamental à atteindre. Pointent en tête de file Jacques Poly et son proche collaborateur Bertrand Vissac qui font du contrôle de descendance directement en ferme leur activité

¹ Jean Bustarret, « La recherche agronomique » dans *Économie rurale*, n° 39-40, 1959, « L'économie agricole française : 1938 – 1958 », p. 181.

² *Ibid.*, p. 183.

³ Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, op. cit., p. 433.

principale¹, et dont la conception oriente les années suivantes la sélection bovine nationale. « *Limités dans leurs ambitions par les besoins financiers de leurs collègues des autres disciplines dont les résultats sont plus directement valorisables et, au plan institutionnel, par l'éclatement qui leur est imposé entre Jouy-en-Josas et l'Agro, les généticiens n'ont d'autres solutions que de se tourner vers le "terrain" des éleveurs* » explique Bertrand Vissac. Il s'agit en effet d'améliorer le contrôle des performances des animaux en fermes pour améliorer la sélection elle-même afin de se détacher de la seule valorisation du cheptel par les standards de race encore promus par les sélectionneurs traditionnels². La filière « Rambouillet » en Physiologie animale développait dès les années 1950 cette même « doctrine » de rencontre des acteurs et d'étude des problèmes d'élevage directement au sein des exploitations³ et les premières générations de zootechniciens ne cesseront de revendiquer cette attitude dans les années 1970 directement tournée vers l'éleveur et les animaux, en comparaison avec d'autres pratiques.

Au début des années 1960, « *les perspectives de développement d'une sélection collective rationnelle commencent à intéresser les professionnels et les politiques qui ont pu observer sa réelle opérationnalité dans les quelques zones "expérimentales" retenues* »⁴ et il apparaît de plus en plus nécessaire, notamment dans le contexte de concurrence internationale, d'adapter les structures d'élevage et les moyens techniques⁵. L'année 1965 est alors une « *année charnière* »⁶ notamment du fait de la mise au point de la loi sur l'élevage adoptée en 1966 et qui mobilise le Département de génétique animale tandis que son directeur est appelé auprès d'Edgard Faure pour la réaliser. L'« *État phytogénéticien* », comme l'appellent les historiens Christophe Bonneuil et Frédéric Thomas, avait déjà instauré un système centralisé dans la production semencière en étroite collaboration avec l'Inra faisant de la détermination des variétés et de l'amélioration des semences un objectif éminemment scientifique et optimisé

¹ Bertrand Vissac, *Les vaches de la République : saisons et raisons d'un chercheur citoyen*, op. cit., p. 141.

² Bertrand Vissac, « À propos des temps et des lieux de la zootechnie française » dans *Ethnozootechnie*, n° 54, 1994, « La zootechnie et son enseignement », p. 31.

³ Charles Thibault, *Archorales*, Inra, t. 9, p. 50.

⁴ Bertrand Vissac, *Les vaches de la République : saisons et raisons d'un chercheur citoyen*, op. cit., p. 143.

⁵ Louis Ollivier, Maurice Molénat, et al., « La loi sur l'élevage de 1966 : un bilan de 20 années de sélection rationnelle du porc en France » dans *Journées de la Recherche porcine en France*, n° 18, 1986, p. 203.

⁶ Bertrand Vissac, *Archorales*, Inra, t. 2, p. 188.

en laboratoire ; il devient « zoogénéticien »¹ dès lors que l'instrument biopolitique que constitue la science est employé pour répandre sur le territoire national le progrès génétique et que la sélection s'édifie en « élément majeur des actions de développement »². La loi s'inscrit en effet dans les perspectives de maîtrise de la sélection à l'échelle nationale par tout un système institutionnel imbriqué qui, dans un double schéma descendant et remontant alliant la sphère politique, la recherche et le monde professionnelle, se répartit le contrôle des semences, des pratiques d'insémination artificielle, de la détermination des races productives³, et finalement, qui conduit à la « spécialisation de la production où les revenus sont conditionnés par le progrès des rendements individuels, que ce soit en lait ou en viande. Un effort considérable est réalisé pour "rationaliser" les filières »⁴. Dès lors, Bertrand Vissac le relève *a posteriori*, les troupeaux mixtes sont rapidement déconsidérés, et les races rustiques exclues du cadre moderne de l'élevage français.

Bien d'autres au Département de génétique animale travaillent au dessein modernisateur. À la fin des années 1950 et au cours de la décennie 1960 se multiplient les recrutements, et parmi eux, plusieurs futurs adhérents de la Société d'Ethnozootéchnie. L'ingénieur agricole Christian Legault* admis à l'Inra en 1959 puis intégré au département en 1964 prend en charge la reproduction porcine et conçoit « le programme national de gestion technique des troupeaux de truies en élevage (1968-1970) qui permettra le développement en France des lignées hyperprolifiques en race Large White (1970-1973) »⁵. L'ingénieur agronome Maurice Molénat*, d'abord orienté vers les Livres généalogiques porcins, sur les conseils de Pierre Charlet, rejoint l'Inra en 1962⁶ et le Laboratoire de Génétique animal de Jacques Poly, puis le département de celui-ci et l'équipe de génétique porcine aux côtés notamment de Louis Ollivier et Christian Legault. L'ingénieur agronome François Ménissier*

¹ Frédéric Thomas, Christophe Bonneuil, « L'introduction du maïs hybride en France : une technologie fordiste » dans *Sciences, chercheurs et agriculture : pour une histoire de la recherche agronomique*, Paris, Éditions Quæ, 2008, p. 161.

² Bertrand Vissac, *Archorales*, Inra, t. 2, p. 189.

³ Bertrand Vissac, *Les vaches de la République : saisons et raisons d'un chercheur citoyen*, *op. cit.*, p. 152.

⁴ *Ibid.*, p. 149.

⁵ Christian Legault, François Ménissier, « Exploration de la diversité biologique et modèles génétique originaux » dans *Dans les pas de Bertrand Vissac, un bâtisseur. De la génétique animale aux systèmes agraires*, *op. cit.*, p. 77.

⁶ Maurice Molénat, *Archorales*, Inra, p. 142.

recruté en 1965 succède à Bertrand Vissac à la tête de l'équipe d'amélioration génétique des bovins à viande¹ en 1972 alors que celui-ci prend la direction du Département.

Tous participent à l'amélioration des races et revendiquent d'ailleurs l'originalité de leur démarche sortant « *des canons de validation expérimentale classique* »² en empruntant des « *voies non académiques* »³ ; une science qui se construit dans la poursuite de l'amélioration de la production animale et promouvant, durant les « Trente Glorieuses », un style de pensée propre au monde zootechnique de l'Inra et de l'enseignement supérieur agronomique et vétérinaire. Un style de pensée résolument tourné vers le « développement » structuré sur une forme descendante, de la science à ses applications, de l'Inra aux éleveurs, et maintenu par la présence des zootechniciens directement sur le terrain. C'est l'une des constantes du discours de ces chercheurs : l'expérience de terrain est fondamentale pour saisir concrètement les problématiques de l'élevage. Raymond Laurans prend part à ce modèle de développement, et ses collègues comme Bernard-Louis Dumont lui reconnaissent sa grande valeur vulgarisatrice⁴. « *Les méthodes d'élevage devenant chaque jour plus précises et plus complexes*, explique Raymond Laurans durant les années 1980, *tandis que beaucoup d'entre elles doivent être mises en œuvre sur le plan collectif, il fallait créer un enseignement adapté à des fonctions d'encadrement technique.* »⁵ Le directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet fonde ainsi en 1955 le Centre d'enseignement zootechnique dans ce même objectif afin de former des techniciens dont le rôle est de « *traduire dans le concret les conceptions des ingénieurs, des chercheurs ou des dirigeants d'Associations agricoles. Ils sont appelés à être les collaborateurs directs des ingénieurs ou des cadres supérieurs administratifs et techniques des groupements d'éleveurs. Ils ont également vocation à devenir des enseignants et des vulgarisateurs.* »

La Société d'Ethnozootechnie n'est donc point étrangère à la recherche agronomique, à la fois par son histoire confondue avec la Bergerie nationale de Rambouillet et son ancien directeur et par son assise de membres chercheurs, enseignants, ingénieurs ou techniciens, qui sont de la fin des années 1940 jusqu'aux années 1970 – et bien au-delà encore – pleinement

¹ Christian Legault, François Ménissier, « Exploration de la diversité biologique et modèles génétique originaux », *op. cit.*, p. 77.

² Bertrand Vissac, *Les vaches de la République : saisons et raisons d'un chercheur citoyen*, *op. cit.*, p. 142.

³ Christian Legault, François Ménissier « Exploration de la diversité biologique et modèles génétiques originaux », *op. cit.*, p. 77.

⁴ Entretien téléphonique avec Bernard-Louis Dumont, 16 juillet 2016.

⁵ Raymond Laurans, « Les techniciens supérieurs », p. 1, non daté mais probablement réalisé dans le cadre du bicentenaire de la Bergerie nationale de Rambouillet en 1986, Dossier « Histoire de la BN – Période récente », Fonds Raymond Laurans.

insérés dans cette communauté scientifique. Nous n'avons pas cité la totalité des membres concernés, d'autant que ceux débutant leur carrière à partir du milieu des années 1960 ou au début des années 1970 commencent à intérioriser les conseils et les mises en garde concernant l'orientation de la production animale intensive (c'est le cas de Jean-Claude Flamant qui multiplie dès les débuts des années 1970 les missions encadrées par la DGRST pour se rendre dans les zones marginales¹, et de Bernard Bibé, qui relève du Département de génétique animale et travaille à partir du milieu de la décennie sur la valorisation des races rustiques dans la production de viande bovine²). Tous en tout cas sont loin d'être des marginaux de l'agronomie, non plus de « simples » spectateurs des changements du monde rural, mais bien quelques-uns des acteurs mêmes de sa mise en branle, agents scientifiques, dans les laboratoires, techniques, au sein des étables, politiques, dans les ministères, sociaux, auprès des éleveurs, de la dynamique productiviste instaurée au lendemain de la guerre, maintenue jusqu'à son point d'aboutissement paroxystique dans la loi sur l'élevage en 1966 et développée au-delà. Ils partagent une histoire et des expériences communes, et se retrouver à la Société d'Ethnozootecnie permet de renouveler ces relations en dehors des cadres scientifiques et surtout hiérarchiques de leurs institutions respectives ; il s'agit alors de discuter « *de plein pied* » selon Bernard-Louis Dumont³.

Le premier cercle d'adhérents rapidement constitué, c'est presque par « *cooptation* »⁴ que le recrutement des nouveaux membres se réalise. Le professeur de génétique de l'INA Jacques Bougler, disciple de Pierre Charlet et créateur en 1969 du Cours Supérieur d'Amélioration Génétique des Animaux Domestiques très prisé dans l'enseignement supérieur⁵, est ainsi présent dès le 12 février 1972, de même que Jean G. Boyazoglu, certes absent, mais qui se donne le souci de s'en excuser. Celui-ci réalise une thèse au sein de la station de Génétique animale dirigée par Jacques Poly consacrée aux paramètres génétiques de la production du lait des brebis Lacaune de Roquefort avant de devenir dans les années 1970 chercheur à l'*Animal and Dairy Science Research Institute* de Pretoria, attaché agricole à

¹ Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, op. cit., p. 449.

² Bernard Bibé, « Valoriser la biodiversité : le rôle des races rustiques dans la gestion du territoire » dans *Dans les pas de Bertrand Vissac, un bâtisseur. De la génétique animale aux systèmes agraires*, op. cit., p. 183.

³ Entretien téléphonique avec Bernard-Louis Dumont, 16 juillet 2016.

⁴ Entretien téléphonique avec Bernard-Louis Dumont, 16 juillet 2016.

⁵ *INRA Productions Animales*, volume 20, n° 4, 2007, p. 274.

l'ambassade d'Afrique du Sud à Paris¹. Son expérience internationale sera une grande source d'enrichissement des réflexions des membres de la Société d'Ethnozootéchnie.

Pierre Zert, Louis Ollivier, Jean Rougeot, Bertrand Vissac, Pierre et Geneviève Charlet rejoignent la Société d'Ethnozootéchnie les trois séances suivantes ; Maurice Molénat est pour sa part recruté directement par Jean-Jacques Lauvergne² alors qu'il raconte avoir eu conscience dès la fin des années 1960 des risques d'aller « *trop loin* » dans la voie productiviste³. Certains de leurs collègues chercheurs en outre se laissent tenter par la Société d'Ethnozootéchnie mais ne renouvellent pas l'expérience. C'est ainsi le cas de Paul Popescu qui participe à deux séances successives les 17 mars et 30 juin 1973. Formé à la cytogénétique, il entre dans l'Union Nationale des Coopératives d'Élevage et d'Insémination Artificielle en 1968 qui le détache au laboratoire de Génétique Factorielle du CNRZ⁴ ; il revient à la Société d'Ethnozootéchnie une seule fois pour réaliser une communication lors de la première journée d'étude des races en péril un an plus tard. De même, le généticien Jean-Jacques Colleau du Département de génétique animale de l'Inra n'assiste qu'à la séance du 18 novembre 1972 et sans adhérer ; il réalise finalement lors de la seconde journée d'étude des races en péril le 18 mai 1978 une communication aux côtés du zootechnicien Pierre Quéméré. Ingénieur docteur diplômé de l'INA-PG, ce dernier prend part quant à lui à la réflexion sur les races en péril au sein de la Société d'Ethnozootéchnie en 1974. Il développe rapidement des programmes de sauvegarde de races en péril⁵ dont la Société d'Ethnozootéchnie, sans en être l'initiatrice, en fait son sujet de prédilection.

La société savante ainsi s'étoffe et rassemble en 1974 quatre-vingt-quinze membres, nous l'avons souligné. Bien que Raymond Laurans souhaite se rattacher au champ des ethnosciences, la Société d'Ethnozootéchnie se compose des éléments mêmes du cercle ésotérique de la recherche agronomique. Ceux-ci lui impriment non pas ses impératifs scientifiques mais bien les inquiétudes qui s'y rattachent et dont la société savante s'en ferait presque l'exutoire alors que la communauté scientifique refuse dans ses lieux communs de

¹ Jean G. Boyazoglu, « Bertrand Vissac, un vrai Français du XVIII^e siècle » dans *Dans les pas de Bertrand Vissac, un bâtisseur. De la génétique animale aux systèmes agraires*, op. cit., p. 119.

² Entretien téléphonique avec Maurice Molénat, 15 juin 2016.

³ Maurice Molénat, *Archorales*, Inra, t. 1, p. 130.

⁴ Paul Popescu, *Archorales*, Inra, t. 3, p. 45.

⁵ Pierre Quéméré, Georges Bertrand, *Une race bovine en voie de disparition : la Bretonne Pie-Noir. Enquête de situation, premiers essais de sauvegarde*, UNLG, 1976, 63 p.

telles manifestations¹. Tandis qu'émergent les réflexions individuelles sur les problématiques des méfaits du productivisme en élevage ou encore du réductionnisme en science, la Société d'Ethnozootecnie permet à certains sociétaires d'y trouver un cadre de discussion et d'approbation de réflexions et d'initiatives réflexives, si ce n'est dissidentes. Réunir en somme des membres d'horizons différents, d'activités dissemblables dans l'objectif idéal de s'affranchir des barrières disciplinaires et des relations de pouvoir afin « *de se retrouver pour échanger les points de vue sur les problèmes de l'élevage, entre différentes professions et différentes formations* » explique Bernard-Louis Dumont². Des problèmes auxquels l'interdisciplinarité peut être considérée comme une tentative de réponse selon le sociologue Marcel Jollivet, « *voire même comme une voie pour une pratique de recherche qui les prenne en compte et en charge* »³.

III - Les zootechniciens et l'ethnozootecnie

Des zootechniciens dans l'ethnographie

Plusieurs niveaux de relations entre les disciplines peuvent être entreprises. Ainsi de la pluridisciplinarité à la transdisciplinarité, en passant par l'interdisciplinarité, les occurrences sont multiples, parfois indifférenciées, mais désignent pourtant une gradation dans l'amplitude du grand partage entre les sciences. La Société d'Ethnozootecnie, que ce soit comme collectif ou par ses individualités, déploie diversement ces différents niveaux et rend peu aisé d'identifier une dynamique propre de relations entre les sciences.

Dans ses premières années, elle ne se compose donc essentiellement que de zootechniciens. Non pas que les sciences humaines soient refusées, évidemment, alors que la définition de l'ethnozootecnie en 1962 précise qu'elle « *fait appel à la contribution de nombreuses disciplines : histoire, géographie, agronomie, zootechnie, génétique, ethnologie, linguistique, littérature, arts plastiques, musique, sociologie* »⁴. Raymond Laurans, *idéalement*, ne positionne nullement le zootechnicien en surplomb en intégrant la zootechnie dans les sciences mobilisées. Mais l'ethnozootecnie s'édifie tout de même comme une discipline de

¹ Bruno Latour, *Le métier de chercheur. Regard d'un anthropologue*, Paris, Inra, 2001, 103 p.

² Entretien téléphonique avec Bernard-Louis Dumont, 16 juillet 2016.

³ Marcel Jollivet, « Un chapitre de l'histoire récente d'une vieille et grande question : les rapports homme-nature » dans *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières*, op. cit., p. 27.

⁴ Raymond Laurans, « Ethnozootecnie » dans *Ethnozootecnie*, n° 1, 1962, p. 3.

spécialistes de l'élevage, du moins au regard des premiers travaux dont le bulletin de l'association rend compte. En effet, en dehors des activités usuelles d'une société savante, animée par les discussions, les recensions d'ouvrages et les nouvelles des collègues, les sociétaires multiplient les projets qui débordent du cadre habituel de leurs travaux respectifs, peut-être dans un excès de zèle, en tout cas sur les encouragements de Raymond Laurans et de l'édification d'un semblant de programme ethnologique qui s'inspire de la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique.

Dès le 12 février 1972, le président de l'association rappelle que « *tout sociétaire désirant entreprendre un travail entrant dans le cadre normal de notre activité peut en prendre l'initiative ; à charge par lui de trouver les aides nécessaires et les moyens matériels de réalisation* »¹. Il les invite d'ailleurs à faire part de leurs « *observations et réflexions de voyages* »². Il est entendu et à la même séance, Brian R. Gotto, directeur marketing dans un laboratoire vétérinaire privé, annonce réaliser une « *étude linguistique des mots et expressions employés en élevage et en zootechnie* » tandis que Marcel Négrerie se propose « *d'effectuer une enquête auprès des Chefs d'I.A. et de diffuser par leur canal l'enquête sur le logement des animaux* »³. La question des bâtiments d'élevage intéresse vivement Raymond Laurans qui diffuse un questionnaire dans le cadre d'une enquête sur ces lieux communs de l'élevage⁴, ce qui stimule quelques sociétaires. Le 10 juin 1972, lors de la seconde séance, Jean Franck souhaite en réaliser une sur « *les vieux bâtiments agricoles du Haut-Forez* »⁵ et Jean Blanchon, directeur d'un lycée agricole, faire une étude sur les burons de Haute-Auvergne⁶. À la lecture des comptes rendus, l'ensemble de ces projets ne semble cependant pas avoir sérieusement abouti, que ce soit dans leur synthèse ni même dans leur réalisation. Seul Brian Featherstone produit un texte communiqué aux sociétaires le 17 mars 1973 sur « *un vieux "jas" à Simiane-la-Rotonde, en Haute-Provence* »⁷. Il y donne d'ailleurs « *une vue très précise des méthodes d'élevage qui s'étaient perpétuées jusqu'à une période récente* » selon Raymond Laurans. « *De telles études réalisées par des spécialistes du mouton mériteraient d'être multipliées, car la connaissance de l'élevage est indispensable pour tirer tous les enseignements que peut fournir*

¹ *Ethnozootechnie*, n° 6, 1972, Compte rendu de la séance du 12 février 1972, p. 3.

² *Ibid.*, p. 3.

³ *Ibid.*, p. 5.

⁴ *Ibid.*, p. 7.

⁵ *Ethnozootechnie*, n° 7, 1972, Compte rendu de la séance du 10 juin 1972 p. 3.

⁶ *Ibid.*, p. 3.

⁷ *Ethnozootechnie*, n° 9, 1973, Compte rendu de la séance du 17 mars 1973, p. 3

un bâtiment ancien. »¹ Voilà enfin visible une première définition de la tâche qui incombe aux membres de la Société d'Ethnozootechnie.

Déjà lors de la séance précédente, Mariel Jean-Brunhes Delamarre alors conviée à participer à la réunion considère « *comme très positives les études ethnologiques faites par des spécialistes de l'élevage* »² et indique qu'elle tient « *à la disposition des collègues qui étudient les bâtiments d'élevage une importante documentation, et notamment le dossier 1427 établi durant la dernière guerre par de jeunes architectes* »³. Les efforts de Raymond Laurans pour intégrer sa Société d'Ethnozootechnie et ses collègues dans les activités de l'ethnologie de la France rencontrent ainsi rapidement l'approbation d'une des figures emblématiques des travaux ethnographiques sur le monde rural. À cette même séance, on rend d'ailleurs compte des « *activités ethnozootechniques* », c'est-à-dire, ici, l'ingénieur agricole Jacques Lougnon qui étudie les pigeonniers du Bourbonnais⁴ ou encore le zootechnicien de l'Inra Jean Rougeot, spécialisé dans la production de laine à destination de l'industrie⁵, qui « *s'intéresse à la laine, aux toisons, à leurs outils de récolte ainsi qu'au vocabulaire de la laine et des textiles* »⁶. Laurent Avon évoque lui dès la seconde séance de l'année 1972 son intérêt pour l'étude des combats de vaches en Valais⁷. Raymond Laurans, dans la stricte continuité de ses travaux de la décennie précédente, continue de développer ses intérêts pour le porc et le porcher ou encore les techniques. Lors de la réunion du 30 juin 1973, il fait une communication sur les porchers à l'époque médiévale, prenant tout particulièrement soin de réaliser ses propres recherches⁸ notamment iconographiques et ses propres analyses. « *Le recours aux documents iconographiques est nécessaire en ethnozootechnie chaque fois que l'on veut étudier les types d'animaux, leurs productions, leur mode d'élevage, leur habitat, le costume ou les instruments des éleveurs, etc.* »⁹ explique-t-il. On retrouve d'ailleurs parmi ses dossiers de publications de ses archives personnelles de nombreuses photocopies et photographies de représentations

¹ *Ibid.*, p. 3.

² *Ethnozootechnie*, n° 8, 1972, Compte rendu de la séance du 18 novembre 1972, p. 3.

³ *Ibid.*, p. 3.

⁴ Il est le président de la Société d'émulation du Bourbonnais.

⁵ Charles Thibault, *Archorales*, Inra, t. 9, p. 51.

⁶ *Ethnozootechnie*, n° 8, 1972, Compte rendu de la séance du 18 novembre 1972, p. 1.

⁷ *Ethnozootechnie*, n° 7, 1972, Compte rendu de la séance du 10 juin 1972, p. 3.

⁸ *Ethnozootechnie*, n° 10, 1974, Compte rendu de la séance du 30 juin 1973, p. 9.

⁹ *Ethnozootechnie*, n° 7, 1972, Compte rendu de la séance du 10 juin 1972, p. 8

picturales, allant puiser notamment dans les livres de la bibliothèque du Muséum national d'Histoire naturelle¹.

En outre, fort des quelques influences tirées de ses contacts avec Georges Henri Rivière, ou encore au sein de la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique dont André-Georges Haudricourt en est l'un des fondateurs, il s'intéresse minutieusement aux outils et techniques d'élevage qui font l'objet de descriptifs très détaillés, bien que peu analysés², dans plusieurs exposés. Mais tandis que ses collègues se laissent tenter à des semblants d'enquête ethnographique et que Raymond Laurans demeure principalement dans le champ historique où il se sent à l'aise, se référant à Marc Bloch, Georges Duby, ou encore Michel Devèze spécialiste du Moyen-Âge et Roger Grand occupant la chaire d'histoire du droit civil et du droit canonique à l'École des chartes jusqu'en 1942³, les influences ethnologiques, si ce n'est ethnoscience, restent, dans un premier temps, minimales.

Minimes, mais pas inexistantes. Dès le premier compte rendu de la séance du 12 février 1972, Raymond Laurans signale aux sociétaires que l'ethnologue Adrienne Durand-Tullou lui a fait parvenir sa thèse *Un milieu de civilisation traditionnelle : Le Causse de Blandas* soutenue en 1959 sous la direction du géographe Paul Marres qui avait lui-même fait sa thèse sur les Grands Causses⁴. Un sujet tombant parfaitement dans le registre des intérêts des sociétaires, sinon du président de la Société d'Ethnozootechnie, alors que ces travaux, en reprenant les termes de « *civilisation traditionnelle* », s'alignent dans la suite de ceux d'André Varagnac⁵. L'ethnologue a d'ailleurs contribué à l'exposition « Bergers de France » dont le catalogue est réalisé par les soins de Mariel Jean-Brunhes Delamarre avec qui, quelques années plus tard, elle signe « L'ultime transhumance en Aubrac » dans le second tome de la publication de la Recherche coopérative sur programme en Aubrac. Bien qu'elle ne devienne jamais adhérente de la société, Adrienne Durand-Tullou et Raymond Laurans maintiennent des liens, celle-ci lui faisant notamment un don d'objets en 1972⁶. Quant à Mariel Jean-Brunhes Delamarre, elle assiste par deux fois aux réunions de la société savante, et les reçoit même la seconde au Muséum

¹ Dossiers « Publications », Fonds Raymond Laurans.

² Raymond Laurans, « Classification des sonnailles françaises en tôle d'acier brasée » dans *Ethnozootechnie*, n° 8, 1972, Compte rendu de la séance du 18 novembre 1972, p. 9-13.

³ *Ethnozootechnie*, n° 10, 1974, Compte rendu de la séance du 30 juin 1973, p. 10.

⁴ Paul Marres, *Les Grands Causses. Étude de géographie humaine*, Turs, Arrault, 1935, 445 p.

⁵ André Varagnac, *Civilisation traditionnelle et genres de vie*, Paris, Albin Michel, 1948, 402 p.

⁶ *Ethnozootechnie*, n° 8, 1972, Compte rendu de la séance du 18 novembre 1972, p. 7.

des Arts et Traditions populaires. Deux chercheuses avec qui Raymond Laurans noue une collaboration qui prend source dans ses activités muséographiques des années 1960.

Le président de la Société d'Ethnozootechnie n'est en outre pas le seul à faire jouer son réseau de relations. Bernard-Louis Dumont, interpellé par les travaux de Jean-Louis Fossat à la Faculté des Lettres de Toulouse, souligne le 12 février 1972 qu'il serait pertinent de contacter le linguiste dont les travaux, notamment *La formation du vocabulaire gascon de la boucherie et de la charcuterie* publié en 1971, issu de sa thèse soutenue en 1969¹, intéressent « les historiens et les géographes des faits économiques et les Membres de notre Société par ses aspects ethnographiques et zootechniques »² et révèlent de « nombreux renseignements concernant l'ethnozootechnie »³.

Peut-être n'est-ce pas sans hasard que les travaux d'un ethnolinguiste sur l'occitan parviennent aux oreilles du zootechnicien parisien alors que quelques-uns de ses collègues de l'Inra, travaillant notamment sur les bovins à viande⁴ mais aussi sur la sélection ovine, sont délocalisés dès le milieu des années 1960 au domaine expérimental de la Fage dans les Grands Causses puis au nouveau centre à Castanet-Tolosan en 1970. C'est le cas de Jean-Claude Flamant d'abord, puis de Bertrand Vissac ensuite, tous les deux membres de la Société d'Ethnozootechnie. Le premier se met notamment en relation avec de nombreux acteurs locaux, administratifs et professionnels du développement observant en effet un territoire dont l'insertion dans la dynamique modernisatrice peine à se faire⁵. Mais loin de vouloir l'engager indifféremment dans le processus, Jean-Claude Flamant s'oriente progressivement sur la compréhension de ses résistances et de la valeur des pratiques des acteurs mêmes⁶.

Dès lors, lorsque Jean-Louis Fossat, fils de boucher, réalise selon les dires de son maître Jean Séguy (1914-1973), une longue enquête auprès de l'École vétérinaire de Toulouse puis dans une entreprise de conserverie, enfin sur le terrain même des techniciens d'élevage⁷, tout à

¹ Jean-Louis Fossat, *La formation du vocabulaire gascon de la boucherie : étude de lexicologie historique et descriptive*, Thèse de l'Université de Toulouse, Faculté des lettres et sciences humaines, 1969, 517 f.

² *Ethnozootechnie*, n° 6, 1972, Compte rendu de la séance du 12 février 1972, p. 4.

³ *Ibid.*, p. 10.

⁴ Bertrand Vissac, *Anchorales*, Inra, t. 2, p. 190.

⁵ Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, op. cit., p. 450.

⁶ Jean-Claude Flamant, « L'élevage redécouvre la transhumance » dans *Sciences et avenir*, n° 352, 1976.

⁷ Jean Séguy, « Jean-Louis Fossat, *La formation du vocabulaire gascon de la boucherie et de la charcuterie. Étude de lexicologie historique et descriptive*, Toulouse, 1971 » dans *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, Tome 84, n° 106, 1972. p. 95.

son bénéfice alors que « *quoi qu'il en soit des controverses raffinées sur la nature et le rapport* » entre « *les mots et les choses [...], quand on se met en tête de recueillir le lexique de la boucherie, il faut commencer par apprendre ce qu'est matériellement un gigot, une côte première, un quasi, une araignée* »¹, bref, à se préoccuper du concret, de l'acteur ; dès lors, quelques accointances peuvent naître entre un zootechnicien original, soucieux d'ethnozootechnie, et un ethnolinguiste. Jean-Louis Fossat l'évoque d'ailleurs lors de sa première venue, le 17 mars 1973, après avoir été invité : ses recherches ne peuvent se faire sans l'apport de quelques données de l'Inra et de la Chambre départementale d'agriculture², bien qu'il faille d'abord « *avoir le courage de prendre les routes les plus dures pour écouter la parole des hommes qui mènent une vie risquée, pour amener le cheptel sur le marché.* »³

Un courage qu'il explique puiser chez son maître Jean Séguy, récemment décédé, et dont il en fait le pionnier des ethnosciences. Ethnolinguiste, linguiste et naturaliste, Jacques Barrau sans hasard d'ailleurs lui reconnaît de même ce titre⁴ alors qu'il publie en 1953 *Les noms populaires des plantes dans les Pyrénées centrales*⁵. L'attention des sociétaires pour les ethnosciences s'éveille.

« *Jean Séguy est à l'échelle planétaire l'un des savants qui ont le mieux compris l'intérêt pour un linguiste des études de zootechnie, tout spécialement, pour un linguiste sémanticien* »⁶ explique Jean-Louis Fossat, devant un auditoire de quinze sociétaires dont quatorze zootechniciens et généticiens et Caroline Ducrot de chez *Pâtre*. Jean Séguy approuvait en effet, selon son disciple, l'affirmation de Marcel Théret : « *Il est impensable de séparer l'homme de l'animal, l'un reste véritablement collé à l'autre, et quand on les dissocie, l'élevage perd beaucoup de sa véritable signification humaine.* »⁷ Les sociétaires ont en conséquence un grand rôle à jouer dans les études ethnologiques. Jean-Louis Fossat l'exprime avec verve pour ses propres études : « *La rectitude de jugement des Ethnozootechniciens nous a permis de faire le point avant de repartir pour la phase cruciale de nos interventions de 1973 à 1975 : nous*

¹ *Ibid.*, p. 95.

² *Ethnozootechnie*, n° 9, 1973, Compte rendu de la séance du 17 mars 1973, p. 10.

³ *Ibid.*, p. 3.

⁴ Jacques Barrau, « A propos du concept d'ethnoscience » dans Mission du Patrimoine ethnologique, *Les savoirs naturalistes populaires : actes du séminaire de Sommières 12 et 13 décembre 1983*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1985, p. 9

⁵ Jean Séguy, *Les noms populaires des plantes dans les Pyrénées centrales*, Barcelone, 1953, 444 p.

⁶ *Ethnozootechnie*, n° 9, 1973, Compte rendu de la séance du 17 mars 1973, p. 7.

⁷ Marcel Théret cité par Jean-Louis Fossat, *Ethnozootechnie*, n° 9, 1973, Compte rendu de la séance du 17 mars 1973, p. 7.

*savons à présent clairement que nous n'avons pas le droit d'abandonner, et nous le disons clairement aux institutions et aux hommes qui en ont la charge, pour qu'ils en prennent acte. Le combat de Jean Séguy continue. »*¹

Cette intervention de Jean-Louis Fossat – peut-être marqua-t-elle quelques sociétaires – pourrait souligner la constitution d'une discipline, avec l'emploi du terme « *ethnozootechnicien* ». Mais elle vise davantage à désigner des zootechniciens qui s'ouvrent justement aux autres disciplines – avant d'en constituer elle-même une – qu'elles soient des sciences humaines comme la linguistique ou des sciences naturelles comme l'écologie. Une des premières et très rares occurrences du terme « *ethnozootechnicien* », et non de « *zootechnicien* », est donc ici employée pour désigner un collectif dont les pratiques, loin d'être anecdotiques, sont d'un ultime secours dans l'étude des vestiges des savoirs et savoir-faire populaires, des thématiques portées dans l'urgence que le vocabulaire combatif de Jean-Louis Fossat accentue. Une première alliance est d'ailleurs mentionnée, entre l'ethnolinguiste et le généticien Jean-Jacques Lauvergne à l'égard de la dénomination « *du culard dans l'économie de marché* »².

Une pluridisciplinarité primordiale, un état d'esprit fondateur et l'une des premières mentions d'une rencontre fructueuse entre disciplines : « *En bref, nous sommes venus chercher à la Société d'Ethnozootechnie de nouveaux moyens spirituels de poursuivre en coopération, dans l'esprit du maître, Jean Séguy, une tâche longue et difficile que personne, à présent, n'a le droit d'abandonner* »³ conclut le linguiste. Quelques mois plus tard, le « premier colloque d'ethnozoologie » ouvre davantage la Société d'Ethnozootechnie sur la pluridisciplinarité.

L'homme et l'animal : expérience pluridisciplinaire fondatrice

Si les sociétaires ne cessent de rappeler que la première journée d'étude consacrée aux races en péril est la manifestation à l'origine de l'expansion de la Société d'Ethnozootechnie, c'est bien cependant le « premier colloque d'ethnozoologie » qui marque un tournant dans la dynamique de la société savante tant pour l'ethnozootechnie que pour les sociétaires eux-mêmes. Les contacts certainement courtois, au travers notamment de la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique, n'avaient pas encore abouti à un regroupement significatif des spécialistes

¹ *Ethnozootechnie*, n° 9, 1973, Compte rendu de la séance du 17 mars 1973, p. 7.

² *Ibid.*, p. 9.

³ *Ibid.*, p. 11.

de l'élevage et des ethnozoologues. Au sein du numéro dix d'*Ethnozootechnie*, correspondant à la séance du 30 juin 1973, est en effet annoncée l'organisation de la manifestation devant se dérouler quatre mois plus tard. Outre les institutions participantes est signalée la présence des « anciens étudiants du Certificat d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie »¹ dont quelques-uns sont les élèves de Raymond Pujol. Jamais qualifiés de « collègues », ni de « sociétaires », c'est donc à l'issue du colloque que la Société d'Ethnozootechnie attire les ethnozoologues.

Ceux-ci sont d'ailleurs cités en bibliographie de ce dixième numéro, clairement à destination des zootechniciens : Raymond Laurans explique en effet quelques pages plus tôt que « la participation à ce colloque étant un moyen d'accroître le rayonnement de notre Société, les sociétaires sont vivement invités à présenter des communications »². Mais comprenant le flou dont peuvent s'entourer ces termes, Raymond Laurans propose aux « collègues qui désirent mieux connaître les buts et le champ d'activité de l'ethnozoologie »³ une série d'articles dont celui de Raymond Pujol « Coexistence de l'homme et de l'animal », fondateur au même titre que « L'ethnobotanique : place, objet, méthode » de Roland Portères en 1961 et « L'ethnozootechnie » de Raymond Laurans en 1962. Le terme « ethnozootechnie », du moins dans la généalogie ethnoscientifique que revendique son inventeur, parvient ainsi difficilement à être intelligible à la plupart des zootechniciens qui n'y voient avant tout qu'une notion ouverte recouvrant des intérêts très divers pour une histoire de l'élevage, pour une zootechnie traditionnelle, pour une culture matérielle, etc.

Introduit par Georges Henri Rivière, Théodore Monod et André Leroi-Gourhan, le colloque « L'homme et l'animal » réunit soixante-huit chercheurs⁴ dont, pour n'en citer que quelques-uns, André-Georges Haudricourt et Pierre Ichac dans des analyses ethnozoologiques, Corneille Jest et Jean-François Dobremez sur le Népal, et les élèves de Raymond Pujol, Anne Lévy-Luxereau, Serge Bahuchet, Philippe Marchenay, Anne-Marie Brisebarre et Bernadette Lizet qui adhèrent ensuite à la Société d'Ethnozootechnie. À l'appel de Raymond Laurans ont en outre répondu cinq spécialistes de l'élevage. Un premier se fonde parmi les ethnologues de la seconde partie du colloque – divisé en trois – consacrée aux « animaux dans le langage et la pensée » et les « aspects psychologiques » : le docteur vétérinaire Michel Rousseau qui signe

¹ *Ethnozootechnie*, n° 10, 1974, Compte rendu de la séance du 30 juin 1973, p. 2.

² *Ibid.*, p. 3.

³ *Ibid.*, p. 20.

⁴ Raymond Pujol, « L'ethnozoologie au Muséum national d'Histoire naturelle » dans *Anthropozoologica*, n° 2, 1985, p. 20.

« Ethnozoologie et iconographie paléolithique »¹. À la lecture de sa bibliographie, il a déjà produit de nombreux textes dont *L'Animal civilisateur de l'Homme* en 1962², « Hommes-bêtes, hommes et bêtes dans l'art paléolithique » en 1968³, et un an auparavant soutenu une thèse de doctorat *Les grands Félines dans l'art de notre Préhistoire*⁴. Membre de la Société d'Ethnozootechnie en 1978, il n'y réalise des communications que dans les années 1980. Pourtant, Raymond Laurans et lui sont déjà en collaboration depuis la fin des années 1960 alors qu'il est le rédacteur en chef d'*Actualités et Culture Vétérinaire* dont le comité de rédaction comprend notamment Marcel Théret et au sein de laquelle le directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet rédige un article en 1968⁵. Il est en outre membre de la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique et présent lors de la séance du 24 février 1968 aux côtés de Raymond Laurans et Jean Blanc, ainsi que des promoteurs des ethnosciences⁶. Très intéressé par ces questions préhistoriques, il est influencé par André Leroi-Gourhan et les archéozoologues comme François Poplin. Certainement insuffle-t-il quelques perspectives préhistoriques à la Société d'Ethnozootechnie aux côtés de ces spécialistes.

La dernière partie des actes du colloque rassemble, sous le titre « Ethnozootechnie et domestication », plus d'une vingtaine de contributions pour autant d'auteurs qui dans leur grande majorité ne sont pas adhérents de la Société d'Ethnozootechnie. L'ethnozootechnie est donc ici partie intégrante de l'ethnozoologie et la première ne renvoie pas plus à l'espace français que la seconde ne s'occuperait des territoires exotiques alors que l'ethnozoologue Anne-Marie Brisebarre s'intéresse à la « *transhumance ovine traditionnelle dans les Cévennes méridionales* »⁷ et le généticien Jean G. Boyazoglu au « cheval de Nootigedacht » d'Afrique du Sud⁸

¹ Michel Rousseau, « Ethnozoologie et iconographie paléolithique » dans Raymond Pujol (éd.), *L'homme et l'animal : premier colloque d'ethnozoologie, op. cit.*, p. 365-373.

² Michel Rousseau, *L'Animal civilisateur de l'Homme*, Paris, Masson, 1962, 173 p.

³ Michel Rousseau, « Hommes-bêtes, hommes et bêtes dans l'art paléolithique », *Histoire de la Médecine*, mai-juillet 1968, p. 2-38.

⁴ Michel Rousseau, *Les grands félins dans l'art de notre Préhistoire*, impr. Alfort, 1967, 216 p.

⁵ Raymond Laurans, « L'agneau pascal » dans *Actualités et culture vétérinaire*, n° 78, 1968, p. 11-14.

⁶ *Bulletin de la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique*, n° 1, mars 1968, p. 11.

⁷ Anne-Marie Brisebarre « Transhumance ovine traditionnelle dans les Cévennes méridionales » dans Raymond Pujol (éd.), *L'homme et l'animal : premier colloque d'ethnozoologie, op. cit.*, p. 571-584.

⁸ Jean. G. Boyazoglu « Le cheval de Nootigedacht (Afrique du Sud) » dans Raymond Pujol (éd.), *L'homme et l'animal : premier colloque d'ethnozoologie, op. cit.*, p. 499-504.

Si Raymond Pujol, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, intègre les questions de la domestication dans le champ d'étude de l'ethnozoologie, il les délègue ici à l'ethnozootechnie bien que quelques auteurs ne se reconnaissent certainement pas sous ce terme par trop spécialisé. Venant tout du moins justifier l'intitulé de la partie, Raymond Laurans l'introduit et est accompagné des zootechniciens Pierre Bonnet, ingénieur agronome à l'Institut national des études rurales et montagnardes (INERM), Luc Gilbert et Jacques Bougler qui interviennent, pour les deux premiers sur la transhumance¹ quand le troisième réalise une surprenante communication sur « *le problème de la raréfaction ou de la disparition de certaines espèces domestiques en France* »² venant clore le colloque.

Sans aucun doute l'ethnozootechnie a-t-elle communiqué à l'ethnozoologie quelques-unes de ses problématiques de zootechniciens alors qu'aucun autre intervenant ne vient développer, dans de mêmes envergures, de semblables inquiétudes pour les animaux sauvages. Surtout, l'ethnozootechnie, et l'ethnozoologie ici l'englobant, se positionnent de ce fait en disciplines de sauvegarde des derniers vestiges de la société et de la nature que la modernité fait disparaître. Quoi qu'il en soit, aidé, dit-il, de Laurent Avon, Pierre Charlet, Bernard Denis, Luc Gilbert, Raymond Laurans, Marcel Théret et Bertrand Vissac, Jacques Bougler apporte à l'oreille des ethnologues son point de vue de zootechnicien, de professeur à l'Institut national d'Agronomie Paris-Grignon (suite à la fusion des deux écoles supérieures d'agronomie), qui exprime ses réjouissances quant au progrès technique et économique des pratiques d'élevage mais souligne la complexité de la situation dans laquelle les paramètres techniques, économiques, sociaux ainsi que génétiques rentrent en compte. Et concluant : « *l'homme des campagnes n'est-il pas lié plus profondément qu'on pourrait le croire aux animaux qu'il exploite ?* »³ Sa présence au « premier colloque d'ethnozoologie » donne de premières pistes de réponse.

La manifestation se déroule sous le patronage de l'interdisciplinarité que Raymond Pujol appelle de ses vœux : « *Soulignons-le, au moment où se développe dans un certain humanisme scientifique, la recherche intégrée, il n'est pas possible d'aborder au XX^{ème} siècle l'étude fondamentale et appliquée de l'environnement de l'homme sans faire appel à des*

¹ Luc Gilbert, « La transhumance, réalité économique » ; Pierre Bonnet « La transhumance ovine provençale » dans Raymond Pujol (éd.), *L'homme et l'animal : premier colloque d'ethnozoologie, op. cit.*, p. 605-610.

² Jacques Bougler, « Le problème de la raréfaction ou de la disparition de certaines espèces domestiques en France » dans Raymond Pujol (éd.), *L'homme et l'animal : premier colloque d'ethnozoologie, op. cit.*, p. 613-622.

³ *Ibid.*, p. 619.

équipes interdisciplinaires spécialisées en sciences humaines et sociales, en technologie et en sciences biologiques : l'ethnozoologie est un exemple de structures qui peut ouvrir la voie aux rencontres interdisciplinaires. »¹ C'est-à-dire des rencontres qui visent à réunir les sciences autour d'un même objet qu'une seule discipline serait en peine d'appréhender dans sa totalité, et ainsi produire un discours interdisciplinaire mêlant zoologie et ethnologie. Des rencontres qui impliquent ici des spécialistes de l'élevage, cependant convoqués non pas pour s'exprimer expressément sur leur seul champ de compétence, mais bien dans l'ethnozoologie qui n'est pas indifférente à la domestication. Ainsi, s'il y a une ethnozootechnie définie par Raymond Laurans, une Société d'Ethnozootechnie qui est la rencontre pluridisciplinaire, il y a finalement la synthèse des deux qui viennent nourrir les réflexions sur un monde rural en mutation.

Georges Henri Rivière l'affirme de même, admettant, selon Raymond Pujol, « *que la connaissance de l'ethnozoologie et des interrelations homme-animal, est capable d'ouvrir de nouveaux domaines à la recherche en biologie et à celle des sciences humaines et que l'apport des sciences naturelles à l'ethnologie devait être plus important.* »². André Leroi-Gourhan n'en dit pas moins : « *En d'autres termes, il y a une marge dans laquelle les deux disciplines n'ont pas seulement à faire preuve d'une confiance mutuelle, souriante et platonique, mais il y a un second plan qu'il est nécessaire d'atteindre, celui de la coopération active du zoologue et de l'ethnologue, celui du traitement des données culturelles à partir d'une connaissance zoologique éthologique précise.* »³ Le préhistorien avait déjà délivré une première intuition du schéma méthodologique pertinent du renouvellement de l'étude de l'homme, de l'étude des animaux domestiques, et des deux conjuguées au sein d'une note publiée en 1949. « *On ne peut concevoir les recherches sur l'histoire des animaux domestiques dans une action unilatérale. Il ne semble pas que les efforts isolés du zoologiste puissent conduire à une complète perception de l'évolution des animaux domestiques, précisément parce qu'ils sont domestiques et que la mentalité humaine est en jeu, mais il semble bien moins encore que le travail isolé de l'ethnologue conduise à une histoire de l'Élevage. [...] En ethnologie comme dans la plupart*

¹ Raymond Pujol, « Préface » dans Raymond Pujol (éd.), *L'homme et l'animal : premier colloque d'ethnozoologie*, op. cit., p. 5.

² *Ibid.*, p. 5.

³ André Leroi-Gourhan, « Préface » dans Raymond Pujol (éd.), *L'homme et l'animal : premier colloque d'ethnozoologie*, op. cit., p. 13.

des sciences, le progrès des idées vient du dehors, chaque fois qu'un courant issu de disciplines étrangères taille une brèche sur l'horizon scientifique. »¹

Ce texte prend d'ailleurs une grande valeur pour les quelques chercheurs de l'Inra qui, à la fin des années 1970, créent un département Système agricole et développement en son sein, renouvelant les approches scientifiques de l'élevage, et parmi lesquels on compte plusieurs adhérents de la Société d'Ethnozootéchnie. Et si rien n'indique que cette note soit parvenue avant cela dans les mains des sociétaires, la pensée générale et le fil directeur des propositions d'André Leroi-Gourhan sur l'étude des animaux domestiques qu'il exprime lors de ce colloque influencent incontestablement les réflexions au sein de la société savante, et notamment Raymond Laurans ne cessant d'évoquer le « *rôle culturel* » de l'animal².

Cet appel à la rencontre des disciplines n'est cependant pas nouveau, et ce n'est pas une coïncidence de retrouver Georges Henri Rivière, André Leroi-Gourhan, et parmi les communications, Corneille Jest, dans le colloque d'ethnozoologie. Si Raymond Pujol préconise une autonomisation de l'ethnozoologie sur le modèle de l'ethnobotanique, les propositions des présidents de la manifestation insistent pour leur part sur la convergence des disciplines pour aborder nouvellement les objets des études ethnologiques. Une telle perspective prend ses origines dans l'expérience de la RCP en Aubrac instituée en 1963 par le CNRS, achevée en 1966 et qui constitue un jalon essentiel dans l'avènement d'une ethnologie de la France revendiquant sa scientificité ; elle donne ainsi, selon Martine Segalen qui y participa, « *ses lettres de noblesse à l'ethnologie française au sein de l'anthropologie sociale.* »³

Présidées par André Leroi-Gourhan, dirigées par Georges Henri Rivière, coordonnées sur le terrain par Corneille Jest aux côtés de Mariel Jean-Brunhes Delamarre et de Charles Parain à qui l'on reconnaît ses compétences ethnologiques et historiques⁴, les disciplines scientifiques convoquées en Aubrac « *ont convergé avec les différentes branches de l'ethnologie dans le sens d'une véritable synthèse, vers l'image multiple et néanmoins*

¹ André Leroi-Gourhan, « Note sur l'étude historique des animaux domestiques » dans *Livre jubilaire offert à Maurice Zimmermann*, Lyon, 1949, reproduite dans *Production Pastorale et Société*, n° 18 (Printemps 1986), p. 13.

² Raymond Laurans, « L'ethnozootéchnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage » dans *Ethnozootéchnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootéchnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 6.

³ Martine Segalen, *Vie d'un musée : 1937-2005*, op. cit., p. 177.

⁴ Georges Henri Rivière (dir.), *L'Aubrac. Géographie, agronomie, sociologie économique*, Paris, Éditions du CNRS, 1970, 307 p.

cohérente d'une collectivité vivante »¹. Parmi celles-ci, l'agronomie. Et Raymond Laurans n'est d'ailleurs nullement étranger à l'aventure. Georges Henri Rivière vint en effet lui demander conseil sur les questions zootechniques qu'il souhaitait développer dans ce projet de grande envergure². Ce passage de son histoire souligne clairement la double inclusion de Raymond Laurans dans le monde de la recherche agronomique et celui des études de l'homme, alors que les liens entre Georges Henri Rivière et lui allaient bien au-delà de la simple collaboration muséographique.

Orienté vers Robert Jarrige, mais indisponible, Georges Henri Rivière convie deux zootechniciens de l'Inra, Bertrand Vissac et Claude Béranger, pour donner quelque aide de spécialiste. Bertrand Vissac l'évoque, il s'agissait d'« *expliquer pendant une après-midi aux ethnologues les principes sur lesquels reposait la génétique et son application à la définition d'une race comme l'Aubrac dont ils découvraient les liens avec l'établissement humain, objet de leurs recherches* »³. Mais ce bref conseil, finalement peu instructif, se transforma en une étude de plusieurs mois – puis de plusieurs années – tandis qu'il prenait conscience qu'« *une race n'était pas constituée seulement d'animaux mais qu'elle était aussi le support d'un établissement humain* »⁴ ; un véritable « *décliv* » pour le zootechnicien. Et si Martine Segalen regrette globalement une pluridisciplinarité de façade, sans « *dialogue* »⁵, elle reconnaît aux agronomes le mérite d'avoir élargi leur regard aux problèmes sociaux dans l'étude d'une économie d'élevage globale, et ainsi une convergence des compétences fructueuses.

La présence de Georges Henri Rivière et André Leroi-Gourhan au « premier colloque d'ethnozoologie » montre finalement que ce travail théorique et pratique sur l'ethnologie de la France en amont de l'avènement de l'ethnozootechnie et de l'ethnozoologie n'est pas sans incidence dans leur développement respectif. Claude Béranger, zootechnicien envoyé en Aubrac aux côtés de Bertrand Vissac l'explique, la RCP Aubrac eu « *des retombées importantes sur la conception même de la recherche au niveau de l'Inra, comme au niveau des programmes*

¹ André Leroi-Gourhan, « Préface » dans Georges Henri Rivière (dir.), *L'Aubrac. Géographie, agronomie, sociologie économique*, op. cit., p. 9.

² Claude Béranger, *Archorales*, Inra, t. 8, p. 50.

³ Bertrand Vissac, *Archorales*, Inra, t. 2, p. 189.

⁴ *Ibid.*, p. 192.

⁵ Martine Segalen « L'enquête de la RCP Aubrac (1963-1966). Une stratégie intellectuelle, un enjeu institutionnel » dans Bernard Paillard, Jean-François Simon, Laurent Le Gall, *En France rurale. Les enquêtes interdisciplinaires depuis les années 1960*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 268.

de la DGRST, puis des milieux scientifiques en général »¹. Cette coordination pluridisciplinaire intéresse vivement Raymond Laurans qui la suivit certainement de près : une fois le travail de publication entrepris, il fait en effet régulièrement part à ses collègues de la publication des différents tomes du programme les incitant même à s'en inspirer². Ainsi, à propos du second consacré à l'ethnologie historique et introduit par Charles Parain³, Raymond Laurans énonce : « *Ce tome est particulièrement intéressant du point de vue ethnozootechnique, la qualité, la précision et l'importance des études qu'il réunit mérite d'être signalé à nos sociétaires. Ils y trouveront de très nombreux renseignements et y puiseront d'intéressantes idées sur la manière d'aborder certains problèmes ethnologiques.* »⁴ L'influence est telle que Charles Parain est fait, lors de la séance du 31 mai 1975, membre d'honneur de la Société d'Ethnozootechnie aux côtés de Georges Henri Rivière, Étienne Letard et Telesforo Bonadonna⁵ ; nous reviendrons sur son rôle dans les réflexions ethnozootechniques. En outre, la Société d'Ethnozootechnie compte rapidement parmi ses rangs quelques-uns des chercheurs impliqués dans le programme : Georges Henri Rivière, Charles Parain et Bertrand Vissac bien sûr, mais aussi le zootechnicien Jean-Henri Tessier, qui s'intéresse notamment aux côtés de Louis Hédin à la production fourragère et la production bovine, ainsi que l'ethnologue Georges Ravis-Giordani.

En outre, une autre RCP ne laisse pas indifférent Raymond Laurans ainsi que quelques sociétaires. Est rapportée durant la séance du 16 février 1974 l'exposition « Un village et son terroir : Minot en Châtillonnais » au Musée des Arts et Traditions populaires organisée à l'issue des recherches sur la localité et initiées par Georges Henri Rivière en 1965. Et bien que les recherches n'aboutissent pas à un croisement des approches malgré la mobilisation des ethnologues, des historiens, des sociologues et même des économistes de l'Inra⁶, Raymond Laurans évoque les travaux très inspirants des ethnologues Tinas Jolas, Françoise Zonabend et Yvonne Verdier du Laboratoire d'Anthropologie sociale accompagnées de la géographe Marie-

¹ Claude Béranger « La RCP Aubrac, une expérience pluridisciplinaire fondatrice », dans *Dans les pas de Bertrand Vissac, un bâtisseur. De la génétique animale aux systèmes agraires*, op. cit., p. 210.

² *Ethnozootechnie*, n° 7, 1972, p. 14 ; *Ethnozootechnie*, n° 9, 1973, p. 21 ; *Ethnozootechnie*, n° 12, 1975, p. 20.

³ Georges Henri Rivière, Charles Parain (dir.), *L'Aubrac étude ethnologique, linguistique, agronomique et économique d'un établissement humain*, Paris, Editions du CNRS, 1971, t. II : « Ethnologie historique », 317 p.

⁴ *Ethnozootechnie*, n° 7, 1972, Compte rendu de la séance du 10 juin 1972, p. 14.

⁵ *Ethnozootechnie*, n° 13, 1975, Compte rendu de la séance du 15 mars 1975, p. 23.

⁶ Serge Wolikow « La RCP du Châtillonnais (1966-1968) ou le rendez-vous interdisciplinaire manqué » dans Bernard Paillard, Jean-François Simon, Laurent Le Gall, *En France rurale. Les enquêtes interdisciplinaires depuis les années 1960*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 290.

Claude Pingaud¹, sur cette exposition montrant « *la vie de tous les jours avec ses travaux rythmés par le soleil et les saisons, avec ses joies, ses peines et ses fêtes* » que le « *“progrès” tend de plus en plus à les faire disparaître ou à les transformer* »².

Et si nous évoquons ce bref passage, c'est parce que Raymond Laurans insiste sur cette « *source de documentation, d'enseignement et de réflexion* » qui est particulièrement précieuse pour « *l'ethnozootechnicien* ». En quarante-quatre numéros, ce sont un peu moins d'une quinzaine d'occurrences du terme, toute contribution confondue, et l'une d'elles se fait ici, sous la plume de Raymond Laurans, pour évoquer les intérêts très composites qu'un tel « *chercheur* » a à retirer des études interdisciplinaires portées sur le monde rural, fussent-elles jugées manquées. Nous pourrions d'ailleurs faire la même remarque à l'égard de ses commentaires sur l'ouvrage de Charles Parain au sein duquel il identifie « *un point de vue ethnozootechnique* » intéressant. L'ethno-historien ne cesse en effet d'être cité comme un des « *passers de frontières* » inspirant pour de nombreux travaux mêlant les disciplines scientifiques. « *Les études ethnologiques ne peuvent se passer d'un enracinement historique sans lequel l'objectivité de leurs descriptions et de leurs interprétations est conjecturale, aléatoire et, en tout cas, incomplète* »³ résume l'ethnologue Antoine Casanova dans le livre hommage à Charles Parain *Ethnologie et Histoire*. Ce même livre que Raymond Laurans rend compte lors de la séance du 15 mars 1975 : « *Convaincu que "les études historiques ont besoin pour s'éclairer et se nourrir de la connaissance précise des conditions naturelles où les sociétés humaines ont évolué", il a grandement influencé toute une génération de chercheurs* »⁴, dont le président de la Société d'Ethnozootechnie.

-

Deux mois après le « premier colloque d'ethnozoologie », l'intérêt pour les ethnosciences et l'ethnologie prend en conséquence une nouvelle envergure au sein de la société savante et impulse une dynamique d'ouverture sur les disciplines des sciences humaines. Les liens avec l'ethnozoologie se resserrent alors que le travail bibliographique du compte rendu de la séance 16 février 1974, venant usuellement conclure la revue, propose de nombreux articles d'ethnologues, ainsi de Pierre Ichac, présent lors du colloque « L'homme et l'animal », et

¹ Isac Chiva, « Pour la multidisciplinarité » dans *Ethnologie française*, Vol. 34, n° 4, 2004, p. 674.

² *Ethnozootechnie*, n° 11, 1974, Compte rendu de la séance du 16 février 1974, p. 11.

³ Antoine Casanova, « Avant-propos » dans Antoine Casanova, Corneille Jest, Georges Ravis-Giordani, *Ethnologie et histoire*, Paris, Éditions sociales, 1975, p. 8.

⁴ *Ethnozootechnie*, n° 13, 1975, Compte rendu de la séance du 15 mars 1975, p. 24.

d'ethnozoologues, chercheurs du Laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie tels Anne-Marie Brisebarre, Serge Bahuchet, Jean-Marie Lamblard ou encore Philippe Marchenay.

De même sont rapportées les activités des sociétaires et, jusqu'alors ponctuées de quelques initiatives des zootechniciens, elles semblent prendre en consistance sous l'influence des chercheurs du Muséum national d'Histoire naturelle dont on fait état de leurs missions sur le terrain : Serge Bahuchet chez les Pygmées Babinga, l'ethnologue Georges Ravis-Giordani en Corse sur les conseils de Corneille Jest¹, Corneille Jest partant justement au Népal, Bernadette Lizet rassemblant des informations sur le Pottock, race de poney du Pays Basque, Christiane Morisset-Andersen réalisant une étude « ethno-écologique »² d'un village d'agriculteurs pêcheurs des bords du Limford. Mais les influences se voient d'autant plus lorsqu'il s'agit de rendre compte des missions des collègues, zootechniciens, qui se confondraient presque, dans leur présentation, avec les ethnologues : Marcel Théret revenant du Tchad « où il a étudié la conservation de la race Kouri », Jean-Jacques Lauvergne qui a « sillonné l'Europe pour rassembler des informations sur les races bovines menacées de disparition », Jacques Bougler qui « a étudié dans les monts d'Arrée les réalisations du parc d'Armorique »³ ou encore Raymond Laurans et Caroline Ducrot qui se sont rendus en Grande-Bretagne pour prendre contact avec le *Rare Breed Survival Trust*, association prolifique de protection des animaux domestiques dont s'inspire grandement Laurent Avon dans ses propositions sur les races rustiques en péril⁴. Il est certes nécessaire de garder quelque distance quant au compte rendu de la société savante dont l'essentiel, fait remarquer l'historien Jean-Pierre Chaline au sujet des productions textuelles de ces groupements, est « d'attester une activité, de montrer qu'on répond aux buts que s'est fixée la Société, et cela vis-à-vis tant des éléments extérieurs que de la postérité »⁵. Les sociétaires ont en tout cas individuellement des projets, le plus souvent professionnels, qui viennent étoffer le tableau des activités de la société savante et surtout enrichir les discussions lors des réunions.

La première expérience pluridisciplinaire de la Société d'Ethnozootechnie se réalise ainsi directement dans le champ anthropologique, auprès des grandes figures inclassables des

¹ Entretien téléphonique avec George Ravis-Giordani, 16 juin 2016.

² *Ethnozootechnie*, n° 13, 1975, Compte rendu de la séance du 15 mars 1975, p. 3.

³ *Ibid.*, p. 13.

⁴ *Ethnozootechnie*, n° 10, 1974, Compte rendu de la séance du 30 juin 1973, p. 4.

⁵ Jean-Pierre Chaline, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France. XIX^e-XX^e siècles*, Paris, C.R.H.S., 1995, p. 167.

études de l'homme et de la nature. Le succès du colloque fait connaître la Société d'Ethnozootechnie et surtout la notion même d'ethnozootechnie à un plus large public, public d'anthropologues sans aucun doute, mais aussi d'étudiants et de curieux.

Cependant, si Raymond Pujol évoque pour l'ethnozoologie un travail « *interdisciplinaire* », qui serait donc axé sur l'ambition de mêler les points de vue, l'ethnozootechnie, elle, bien que Raymond Laurans ne cesse de la lier aux ethnosciences, est bien plus ambiguë et nous ne pourrions définitivement l'inscrire dans la pluri- ou l'interdisciplinarité. Car l'ethnozootechnie n'est pas une discipline au sens strict mais le recouvrement d'intérêts divers qui s'expriment au sein de la Société d'Ethnozootechnie. Le colloque « L'homme et l'animal » ferait certes presque des sociétaires participants des « ethnozootechniciens », des spécialistes formés à la zootechnie qui bifurquent finalement vers l'ethnologie. Or, d'une part, aucun sociétaire ne se définit comme ethnozootechnicien, ni même Raymond Laurans qui parle de « *l'ethnozootechnicien* »; surtout, ils demeurent des zootechniciens de profession au contraire des agronomes de formation comme André-Georges Haudricourt, et donc animés par leurs propres dynamiques scientifiques.

IV - Constitution d'un collectif scientifique

Les races domestiques en péril : l'expertise zootechnique

Suite à cette première participation fructueuse en tant que société savante à l'organisation d'un colloque scientifique, et certainement après l'accueil favorable quant à la communication de Jacques Bougler venant le conclure, le bureau de la Société d'Ethnozootechnie dès la séance suivante le 10 février 1974 émet l'idée d'organiser sa propre manifestation sur la thématique de la conservation des animaux en voie de disparition. Plus précisément, elle « *propose de continuer l'action entreprise en vue de la conservation des races domestiques en péril* »¹ soulignant la réalisation des quelques travaux précédents. Un groupe est en conséquence constitué, présidé par Marcel Théret et Bernard Denis, et comprenant Raymond Laurans, Luc Gilbert, Pierre Del Porto (ingénieur à l'Assistance au développement des échanges en technologies économiques et financières – A.D.E.T.E.F.), Jacques Bougler, Jean-Pierre Parain et Jean-Jacques Lauvergne qui viennent appuyer dans l'organisation les deux zootechniciens de l'École nationale vétérinaire d'Alfort². Cette première journée pouvait alors

¹ *Ethnozootechnie*, n° 10, 1974, Compte rendu de la séance du 30 juin 1973, p. 2.

² *Ibid.*, p. 3.

vouloir s'inscrire dans la continuité directe de « L'homme et l'animal » et l'adhésion de Raymond Pujol ainsi que la présence de Jean-Pierre Parain incliner sur le versant ethnologique la problématique des races rustiques, mais c'est bien tout autre chose qui est mise sur pied.

La première journée d'étude de la Société d'Ethnozootechnie, le 21 novembre 1974 à l'École nationale vétérinaire d'Alfort, est en effet consacrée à la question de l'homogénéisation des races dont on en constate et regrette le processus. Il est nécessaire, selon Raymond Laurans, d'attirer l'attention « *sur un sujet dont seul jusqu'ici un petit nombre de spécialistes a mesuré l'importance* »¹. Il renchérit : « *En confiant à des sociétaires de formations variées le soin d'exposer ses divers aspects sous des éclairages différents, elle a souhaité en faire mieux saisir la complexité.* »² Or, parmi les intervenants, force est de constater qu'aucun n'a été formé dans autre chose que la zootechnie ou la génétique. Trois groupes se dessinent clairement, bien que leurs contributions respectives se mélangent au sein du numéro. Un premier se compose de quelques anciens éléments de la Bergerie nationale de Rambouillet, Raymond Laurans bien sûr, mais aussi Luc Gilbert intervenant sur les « Races ovines françaises en péril » et Laurent Avon, qui initia les premiers intérêts sur le sujet au sein de la Société d'Ethnozootechnie, sur les programmes de conservation à l'étranger. Un second groupe rassemble les professeurs de l'enseignement supérieur agronomique et vétérinaire : Marcel Théret signe ainsi un « Essai d'une dynamique des races », suivi de Bernard Denis sur les « conséquences génétiques de l'évolution des races » ; Pierre Charlet ensuite introduit l'« inventaire des races françaises en péril » que Jacques Bougler, son disciple à l'INA-PG, détaille ensuite. Le troisième enfin, et non le moindre, regroupe les chercheurs de l'Inra, zootechniciens et généticiens des premières générations comme Jean-Jacques Lauvergne et Bernard-Louis Dumont s'exprimant respectivement sur « *race et gènes à effets visibles* » et « *race et qualité de la viande* », ainsi que Paul Popescu sur « *race et chromosomes* », soit exactement chacun leur propre domaine de compétence respectif.

Ils ne sont cependant pas les seuls de ce groupe, et la distinction de cette journée d'étude commence là. Ces trois scientifiques de l'Inra sont en effet accompagnés de deux non-adhérents, collègues de l'Institut invités pour l'occasion. Roger Rouvier, agro formé à la génétique et recruté au début des années 1960 dans l'équipe de Jacques Poly auprès de Jean-

¹ Raymond Laurans, « Introduction » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « Races domestiques en péril », p. 1.

² *Ibid.*, p. 1.

Jacques Lauvergne et Bertrand Vissac¹, s'exprime sur « Les raisons et les objectifs d'une conservation des races de lapins élevées en France » étroitement liés à l'étude de la valeur des races rustiques pour leur apport aux races industrielles afin de répondre aux nouveaux objectifs commerciaux²; François Grosclaude pour sa part, recruté à la fin des années 1950 au CNRZ dans l'équipe de Paul Auriol³, développe sur « *race et polymorphismes biochimiques* ». Bref, la première journée d'étude de la société savante n'est pas une réunion de sociétaires mais bien l'œuvre de spécialistes de l'élevage, surtout de zootechniciens et généticiens de pointe qui émettent leurs perspectives sur la question des races domestiques marginalisées et de leur disparition.

Cet axe scientifique est un choix assumé alors que le comité d'honneur se compose des professeurs Charton, directeur de l'École nationale vétérinaire d'Alfort, et Nouvel, Directeur du parc Zoologique de Paris, de Ian L. Mason, *Animal Breeding Officer* de la FAO, proche collaborateur de Jean-Jacques Lauvergne qui est missionné pour la rédaction d'un rapport sur les races rustiques européennes, et de Raymond Février, Inspecteur général à l'Inra dont la direction est d'ailleurs en plein remous alors que le directeur général Jean-Michel Soupault est vivement contesté et que les « leaders » scientifiques menacent de démissionner. Une semaine après la journée d'étude, Raymond Février est reçu par le Ministre de l'Agriculture Christian Bonnet qui lui avoue le pressentir pour la direction générale de l'Institut dont il prendra la tête quelques mois plus tard⁴.

La journée d'étude est ainsi résolument orientée vers le travail zootechnique voire même génétique de première envergure, ce dont témoigne clairement les contributions dont les seuls intitulés en délivrent le développement. Raymond Laurans conclut d'ailleurs la manifestation en indiquant que les recherches fondamentales sur la question d'un programme général de préservation des ressources génétiques « *sont surtout du domaine de l'Institut National de la Recherche Agronomique. Ce grand service réunit suffisamment de compétences et les membres de notre Société y sont suffisamment nombreux pour que nous n'ayons rien à suggérer.* »⁵ Certes nuance-t-il : « *Si la base de ces travaux reste l'étude d'éléments tels les polymorphismes*

¹ Roger Rouvier, *Archorales*, Inra, t. 14, p. 214.

² Roger Rouvier, « Les raisons et les objectifs d'une conservation des races de lapins élevées en France » dans *Ethnozootéchnie*, numéro spécial, 1975, « Races domestiques en péril », p. 81.

³ Jean Cranney, *Inra, 50 ans d'un organisme de recherche*, Paris, Inra, 1996, p. 240.

⁴ Raymond Février, *Archorales*, Inra, t. 6, p. 52.

⁵ Raymond Laurans, « Inventaire des réalisations françaises et perspectives » dans *Ethnozootéchnie*, numéro spécial, 1975, « Races domestiques en péril », p. 97.

chromosomiques et biochimiques, ils doivent aussi tenir compte de l'adaptation des animaux au milieu, et notamment de l'influence de l'homme qui s'exerce au travers des méthodes d'élevage. »¹ N'en demeure pas moins l'absence totale de chercheurs de sciences humaines alors que l'édification d'un programme de sauvegarde est du ressort de la recherche agronomique. À l'issue de cette journée est d'ailleurs décidée la création d'un comité animé par Jacques Bougler et composé de Marcel Théret, Pierre Charlet, Luc Gilbert, Pierre Quéméré, Jean-Jacques Lauvergne et Philippe Mérat². La présence de ce dernier, agro formé à la génétique, spécialisé dans la production avicole dont l'équipe en charge est rattachée au Département de Génétique animale à la fin des années 1960³, souligne même l'action des membres de la Société d'Ethnozootechnie pour mobiliser quelques chercheurs non-adhérents sur ces considérations de sauvegarde. Mais nullement de concert avec des ethnologues, historiens, ni même géographes ou peut-être économistes.

Et cette dynamique perdure alors que la journée d'étude est par deux fois renouvelée et par deux fois prise en charge par les spécialistes de l'élevage. Le 18 mai 1978 et le 4 novembre 1983 s'organisent de nouveau à l'instigation de la Société d'Ethnozootechnie deux manifestations sur les races domestiques en péril. Ce sont sur les deux journées pas moins de cinquante communications qui sont réalisées ; et sur ces cinquante, aucun chercheur en sciences humaines, mais bien un cercle de scientifiques grandement élargi : Annick Audiot, Bernard Bibé, François Casabianca, Philippe Lhoste, Bertrand Vissac, Hubert de Rochambeau, Emmanuel Rossier pour les sociétaires, ainsi que Jean-Jacques Colleau interviennent en plus des membres qui avaient déjà communiqué lors de la précédente manifestation. Surtout l'inclusion de professionnels de l'élevage, directeurs de Livres généalogiques (« *Flock Book Solognot* » ; « *Herd Book Parthenais* », etc.), apportent la caution de « terrain ». Vient en outre conclure la seconde journée une responsable du Centre des Démocrates Sociaux, Dominique Van Egmont-Florian dont les propositions intéresseront grandement Raymond Laurans.

Bertrand Vissac introduit cette seconde journée, lui qui écrit depuis plusieurs années déjà sur cette thématique-là⁴. Il explique ainsi que la disparition des races est un « *révélateur particulièrement sensible des relations de la société avec son milieu. La race était souvent dans*

¹ *Ibid.*, p. 101.

² *Ethnozootechnie*, n° 12, 1975, p. 5.

³ Philippe Mérat, *Archorales*, Inra, t. 2, p. 104.

⁴ Bertrand Vissac, « Une seconde révolution en élevage » dans *Sciences et avenir*, n° 309, 1972, p. 897-901 ; Bertrand Vissac, « L'animal domestiques : révélateur des relations entre la société et son milieu », Inra-SAD, janvier 1978.

nos sociétés rurales le pivot d'un système agraire adapté à chaque milieu et qui fonctionnait en circuit fermé avec une remarquable stabilité sur les plans biologique et humain. »¹ Les sciences humaines ne sont nullement exclues, alors que le zootechnicien souligne le développement des programmes pluridisciplinaires de la DGRST auxquels quelques sociétares, et surtout bien des agronomes participent². Cependant : « *Ces recherches qui ont rassemblé des chercheurs des sciences biologiques et humaines autour des relations entre la société et son milieu ont montré à quel point l'animal était au centre du débat et la zootechnie une discipline charnière* »³ alors que l'étude « *des sociétés humaines qui vivent de l'élevage est intimement liée à une connaissance précise du rythme et des contraintes de chaque mode d'élevage.* »⁴ Se rejoignent ainsi Bertrand Vissac et Raymond Laurans, voulant tous deux accentuer les croisements avec les études de l'homme mais pour une seule véritable finalité dont la zootechnie en est l'instrument le plus adéquat. C'est d'ailleurs cette position fondamentale que revendique Bertrand Vissac devenant directeur du tout nouveau département Système agraire et développement de l'Inra quelques mois plus tard et dont la constitution est en devenir au moment de cette journée d'étude. Dans l'appel « *à l'interdisciplinarité la plus large pour l'étude des systèmes agraires*, explique Pierre Cornu, *il distingue soigneusement les apports des historiens et des géographes d'une part, utiles et éclairants certes, de ceux de l'agronome, le "plus apte" à saisir dans le même temps les "bases biologiques et socio-culturelles" des systèmes.* »⁵

Certaines communications insistent certes sur les considérations humaines dans l'étude des animaux domestiques et de leur milieu. Marcel Théret défend ainsi, dès la première journée d'étude en 1974, l'importance des liens étroits qui se nouent entre l'homme et l'animal, entre des hommes et des races, et dont le milieu s'en fait diversement l'expression : « *Il ne s'agit pas seulement d'un milieu physique, géographique, il s'agit aussi d'un milieu humain. C'est donc aussi l'histoire de l'Humanité avec son évolution technique, économique, sociale.* »⁶ Mais le

¹ Bertrand Vissac, « Introduction » dans *Ethnozootechnie*, n° 22, 1978, « Les races domestiques en péril - Seconde journée », p. 2.

² Marcel Jollivet (dir.), *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières*, op. cit., 568 p.

³ Bertrand Vissac, « Introduction » dans *Ethnozootechnie*, n° 22, 1978, « Les races domestiques en péril - Seconde journée », p. 3.

⁴ *Ibid.*, p. 3.

⁵ Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, op. cit., p. 363.

⁶ Marcel Théret, « Essai d'une dynamique des races » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « Races domestiques en péril », p. 5.

professeur titulaire de la Chaire de zootechnie de l'École nationale vétérinaire d'Alfort entend avant tout refonder une zootechnie sur quelques bases des anciens maîtres du XIX^e siècle et dans une double perspective zootechnique et écologique¹.

Bref, les problématiques des races domestiques en péril sont l'affaire de spécialistes de l'élevage, peut-être de pionniers « *souvent isolés dans un milieu indifférent, généralement sceptique, parfois hostile* »², en tout cas de scientifiques « *qui apportent une caution de sérieux* » à certaines initiatives de sauvegarde « *plus instinctives que raisonnées* ».

Le sérieux est tel que les première et seconde journées d'étude sur les races domestiques en péril publiées comme numéro spécial et numéro vingt-deux de la revue *Ethnozootechnie* sont reprises, telles quelles, dans les numéros vingt et vingt-six du *Bulletin technique du Département de génétique animale*. Revue technique du département de l'Inra, elle est créée en 1969 aux côtés des *Annales de génétique et de sélection animale* par Bertrand Vissac et Jean-Jacques Lauvergne qui en assure pour celles-ci la rédaction scientifique³. Si les *Annales* sont un organe de diffusion « *très sérieux* »⁴, se classant, selon Jean-Jacques Lauvergne en 1974, « *d'assez loin comme la revue publiant actuellement le plus grand nombre d'articles consacrés à la sélection des espèces zootechniques* »⁵, le *Bulletin technique*, lui, « *moins sérieux* », est en tout cas « *plus direct et "up to date"* » selon Bertrand Vissac⁶, et de ce fait, pertinent pour accueillir des articles sur la question des races domestiques en péril.

Bertrand Vissac et Jean-Jacques Lauvergne sont évidemment à l'origine de cette double publication à la fois à destination des lecteurs d'*Ethnozootechnie* – majoritairement les sociétaires – et des lecteurs du *Bulletin technique*. Ils tentent progressivement de faire accepter

¹ Marcel Théret, « Le tétraèdre zootechnique ou les bases de l'élevage » dans *Ethnozootechnie*, n° 10, 1974, Compte rendu de la séance du 30 juin 1973, p. 13.

² Raymond Laurans, « Inventaire des réalisations françaises et perspectives » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « Races domestiques en péril », p. 101 ; Raymond Laurans l'évoque à propos des éleveurs de races rustiques, mais quelques témoignages de la base *Archorales* le rapportent inmanquablement, bien des scientifiques se sentaient tout autant dans de mêmes dispositions.

³ *La lettre de la Société d'Ethnozootechnie*, n° 1, 1983, p. 2.

⁴ Bertrand Vissac, « Meilleurs vœux pour 1970 » dans *La gazette de la génétique quantitative et appliquée*, 1970, publié dans *Dans les pas de Bertrand Vissac, un bâtisseur. De la génétique animale aux systèmes agraires*, op. cit., p. 60.

⁵ Jean-Jacques Lauvergne, Henryk Geringer, « Les Annales de génétique et de sélection animale : un bilan des cinq premières années » dans *Annales de génétique et sélection animale*, n° 6, v. 1, 1974, p. 167.

⁶ Bertrand Vissac, « Meilleurs vœux pour 1970 » dans *La gazette de la génétique quantitative et appliquée*, op. cit., p. 63 ; il est d'ailleurs signalé que Claude Hutin en a partiellement la charge, peut-être épouse de l'agronome Claude Hutin et documentaliste au laboratoire de génétique factorielle de l'Inra, ou alors l'agronome lui-même. En tout cas elle est présente lors d'une réunion en 1975 et membre de la Société d'Ethnozootechnie en 1978.

auprès de leurs lecteurs, auprès de leurs collègues, leurs propres inquiétudes. Mais c'est surtout la place de la Société d'Ethnozootéchnie dans la recherche agronomique que soulignent ces liens entre la société savante et le département de l'Inra. C'est une chose que quelques scientifiques viennent deux à trois fois par an participer aux réunions d'une société savante. C'en est une autre que celle-ci fasse irruption dans la « *science des périodiques* »¹, celle qui n'est encore ni définitive ni impersonnelle, en pleine controverse ; la science en train de se faire, dont le style de pensée lie l'« *écologie zootéchnique* »² d'un Marcel Théret et le « *système agraire* » d'un Bertrand Vissac en concurrence avec le modèle dominant de la génétique animale. La sociologie des sciences l'étudie depuis la fin des années 1980, le triomphe d'une controverse passe entre autres par la nécessité de « *faire appel à des amis* »³. « *Un document devient scientifique, explique Bruno Latour, lorsque ce qu'il dit cesse d'être isolé et lorsque ceux qui sont engagés dans sa publication sont nombreux et explicitement indiqués dans le texte.* »⁴ Le rôle de la Société d'Ethnozootéchnie n'est alors nullement secondaire, et la société savante, collectif idéalement pluridisciplinaire, devient collectif discipliné dont la promotion de la sauvegarde des races domestiques rustiques, et en fond la reconsidération de l'animal comme totalité naturelle, sociale et culturelle, se fait grâce à la réunion de plusieurs scientifiques, et des scientifiques de renoms : les maîtres Pierre Charlet, Marcel Théret, voire Raymond Février discrètement, et Raymond Laurans dans une certaine mesure, les disciples Bertrand Vissac, Jacques Bougler, Bernard Denis et consort qui deviennent à leur tour maître y associant leurs propres disciples (Annick Audiot, Annick Gibon, Étienne Verrier, Benoît Dedieu, etc.). Ensemble, ils donnent un tout autre poids à leurs propos.

Bien sûr, la publication des contributions des journées d'étude pourrait être perçue indépendamment de la société savante et surtout de l'ethnozootéchnie elle-même dont les occurrences dans le numéro spécial et le numéro vingt-deux sont inexistantes. Mais outre leur reprise intégrale, le *Bulletin technique du département de génétique animale* accueille en 1977 les contributions de l'emblématique numéro vingt d'*Ethnozootéchnie*, proposant aux lecteurs du *Bulletin* quatre articles insistant sur la valeur scientifique de l'ethnozootéchnie, dont une longue introduction de Raymond Laurans redéfinissant les bases ethnologiques et écologiques

¹ Ludwik Fleck, *Entstehung und Entwicklung einer wissenschaftlichen Tatsache* (1935), traduction française par Nathalie Jas : *Genèse et développement d'un fait scientifique*, Paris, Les Belles lettres, 2005, p. 206.

² Marcel Théret, « Le tétraèdre zootéchnique ou les bases de l'élevage » dans *Ethnozootéchnie*, n° 10, 1974, Compte rendu de la séance du 30 juin 1973, p. 13.

³ Bruno Latour, *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*, Paris, La Découverte, 1989, p. 82.

⁴ *Ibid.*, p. 86.

de sa discipline, mais aussi une de Bertrand Vissac qui signe « L'ethnozootechnie et le développement des zones marginales »¹, et surtout de François Sigaut ainsi que de Liliane Bodson qui développent respectivement sur « Les savoirs relatifs aux animaux domestiques. Leur rôle historique et technologique »² et « L'ethnozootechnie et les sciences de l'Antiquité »³. Le choix de Bertrand Vissac d'intégrer ces articles dans un bulletin se voulant technique et dépendant d'un département de génétique animale n'est pas anodin, ni hasardeux ; la Société d'Ethnozootechnie en tant que collectif est convoquée pour venir appuyer les développements réflexifs du directeur du Département de génétique animale qui insiste peu à peu sur la valeur scientifique de la systémique agraire. La société savante prend donc progressivement part à la constitution d'un collectif de pensée défini « *comme la communauté des personnes qui échangent des idées ou qui interagissent intellectuellement* » et qui constitue « *le vecteur du développement historique d'un domaine de pensée, d'un état du savoir déterminé et d'un état de la culture, c'est-à-dire d'un style de pensée particulier.* »⁴ Un style de pensée propre à une dynamique de recherche qui éclot institutionnellement à l'Inra à la fin des années 1970 et qui exclut moins qu'elle ne relègue en second plan l'apport des sciences humaines. Ainsi Raymond Laurans, nous l'avons vu dans le premier chapitre, entend faire de l'ethnozootechnie un concept ethnoscientifique valable en côtoyant consciencieusement les maîtres des études sur l'homme et la nature ; il n'en ambitionne pas moins pour le versant de la recherche agronomique.

-

Alors que la société savante préconise de multiplier les actions – du moins commence-t-elle à en recommander quelques-unes⁵ – Jean-Jacques Lauvergne, quelques mois après la première journée d'étude, le 15 mars 1975, réalise un exposé sur les programmes de sauvegarde internationaux. Certainement conscient de cette première initiative fructueuse mais incomplète, il évoque les nombreux chercheurs qui seraient intéressés par la question des races rustiques dont les particularités, pour certaines, anciennes, peuvent devenir des sources d'études et de

¹ Bertrand Vissac, « L'ethnozootechnie et le développement des zones marginales » dans *Ethnozootechnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 13-15.

² François Sigaut, « Les savoirs relatifs aux animaux domestiques. Leur rôle historique et technologique » dans *Ethnozootechnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 16-22.

³ Liliane Bodson, « L'ethnozootechnie et les sciences de l'Antiquité » dans *Ethnozootechnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 23-25.

⁴ Ludwik Fleck, *Entstehung und Entwicklung einer wissenschaftlichen Tatsache* (1935), traduction française par Nathalie Jas : *Genèse et développement d'un fait scientifique*, op. cit., p. 74.

⁵ Raymond Laurans, « Inventaire des réalisations françaises et perspectives » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « Races domestiques en péril », p. 93-102.

documentations riches pour « *l'ethnozootechnicien, le sociologue, l'ethnologue, l'archéozoologiste trop souvent confiné dans l'étude des seuls ossements* » ; et continuant, le généticien explique alors « *qu'il faudrait, pour les études préalables à la conservation, mobiliser non seulement le généticien, mais également les spécialistes évoqués ci-avant.* »¹ Ainsi les zootechniciens demeurent bien sûr les maîtres à bord, mais certains insistent sur la complémentarité nécessaire à retirer des études croisées, et la Société d'Ethnozootechnie ne doit pas y être étrangère.

L'après colloque d'ethnozoologie

Suite à la première journée d'étude de la Société d'Ethnozootechnie, journée « exceptionnelle » comme en témoigne le qualificatif « spécial » du numéro qui s'y consacre, les objectifs de la société savante se précisent alors. Certes, la thématique des races domestiques en péril fonde essentiellement la Société d'Ethnozootechnie sur les zootechniciens, l'implique presque directement, en tant que société savante, dans la recherche agronomique et fait d'elle une actrice des programmes de sauvegarde qui commence à naître dans les années 1970². Cependant, en amont de l'organisation de la toute première journée d'étude en 1974, Raymond Laurans sentant certainement une accentuation de la problématique de la sauvegarde des races rustiques et ne voulant pas faire de sa société savante une association de protection militante, il rappelle que cette question « *n'est qu'un aspect des buts que poursuit notre Société* » et « *demande aux présents comme aux absents d'indiquer les diverses orientations qu'ils voudraient lui voir prendre.* »³

Fort de leurs deux expériences antérieures, l'une plus ethnologique, l'autre plus zootechnique, les sociétaires se mobilisent donc pour investir de leur présence la science en train de se faire, celle des colloques, des réunions et des périodiques, qu'elle soit anthropologique ou agronomique et la dynamique se modifie substantiellement. Il est en effet décidé le 15 mars 1975, quelques mois après la première journée d'étude, « *de poursuivre des actions générales ayant pour but de témoigner sa présence dans les différents secteurs où s'exerce son activité. Elles se manifesteront par sa participation aux réunions, colloques, journées d'études traitant de sujets en liaison avec l'ethnozootechnie, par les relations qu'elle*

¹ Jean-Jacques Lauvergne, « L'action des organisations internationales pour la sauvegarde des races d'animaux domestiques en péril » dans *Ethnozootechnie*, n° 13, 1975, Compte rendu de la séance du 15 mars 1975, p. 13.

² Michel Chauvet, Louis Olivier, *La biodiversité, enjeu planétaire*, Paris, Éditions Sang de la Terre, 1993, p. 187.

³ *Ethnozootechnie*, n° 11, 1974, Compte rendu de la séance du 16 février 1974, p. 3.

peut entretenir avec des spécialistes de disciplines voisines, par l'organisation de conférences, voyages d'études, etc., par la publication du Bulletin Ethnozootechnie qu'il serait souhaitable de développer ; d'engager des actions en profondeur du type journées d'études ayant pour objectif de faire le point de nos connaissances dans des domaines de l'élevage mal connus ; de créer des groupes d'étude sur des sujets où chacun pourrait apporter le fruit de ses réflexions et de ses observations. »¹

L'association reste bien sûr une société savante, un espace de sociabilité fait de voyages d'étude² et de banquets afin notamment de resserrer les liens entre les collègues³. Mais le bureau de la Société d'Ethnozootechnie entend multiplier les journées d'étude qui offrent à la fois les bénéfices des rencontres des réunions, et le développement de réflexions bien plus travaillées et ce, parfois, dans des collaborations pluridisciplinaires. Une pluridisciplinarité relative alors que les journées d'étude mobilisent proportionnellement au total des adhérents davantage de spécialistes de l'élevage. Mais l'effort se poursuit dans l'échange entre sciences, même dans le travail sur les races domestiques en péril pour certains ; un échange inspiré par les ethnosciences dont les travaux participent d'une dynamique de recherche interdisciplinaire plus large⁴ qui obtient peu à peu des crédits et du crédit. D'ailleurs, « *le principe d'une journée d'étude, ou d'une réunion élargie de la Société est envisagé pour 1976. Des avant-projets de programme seront présentés à la prochaine réunion : pour le cheval de trait, par Monsieur Denis et Mademoiselle Lizet ; pour le porc, par Messieurs Pujol et Théret* »⁵ ; des rencontres qui ont donc lieu entre zootechniciens et ethnozoologues.

-

Après la première journée d'étude sur les races en péril, la société savante se concentre sur trois champs d'étude précisés. Les races rustiques, les zones marginalisées et les origines de l'élevage constituent en cette seconde moitié de la décennie 1970 les trois principaux thèmes développés avant que la société savante ne s'engage dans une dynamique « *de croisière* »⁶ ; des

¹ *Ethnozootechnie*, n° 13, 1975, Compte rendu de la séance du 15 mars 1975, p. 1.

² Le numéro dix-neuf de la revue *Ethnozootechnie* rend compte de leur voyage en Bourbonnais. Et si les auteurs nient avec insistance le caractère touristique de l'excursion, ils sont comblés d'en traverser la « *pittoresque région* » ; cité dans *Ethnozootechnie*, n° 19, 1977, « Voyage en Bourbonnais », p. 2.

³ Raymond Laurans, « 1963-1988 : un quart de siècle d'ethnozootechnie » dans *Ethnozootechnie*, n° 44, 1989, « Varia », p. 3.

⁴ Marcel Jollivet, « Un chapitre de l'histoire récente d'une vieille et grande question : les rapports homme-nature » dans Marcel Jollivet (dir.), *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières, op. cit.*, p. 27.

⁵ *Ethnozootechnie*, n° 13, 1975, Compte rendu de la séance du 15 mars 1975, p. 2.

⁶ Raymond Laurans, *La lettre de la Société d'Ethnozootechnie*, n° 2, 1981, p. 3.

thèmes animés par les problématiques sous-jacentes d'un monde rural dont on en constate les bouleversements.

L'étude de la transhumance est ainsi le premier choix pour faire suite aux races en péril, dans la continuité, une nouvelle fois, du colloque « L'homme et l'animal » au sein duquel Luc Gilbert et Pierre Bonnet ainsi qu'Anne-Marie Brisebarre avaient défriché la question. Le 27 novembre 1975 à la Maison nationale des éleveurs est donc organisée une journée d'étude réunissant cette fois-ci, en contrepoids de la précédente, ces trois sociétaires dont le « succès » deux ans plus tôt les reconduisirent à communiquer de nouveau sur la question. Bernadette Lizet vient accompagner sa collègue Anne-Marie Brisebarre aux côtés d'ingénieurs de l'Institut technique de l'élevage ovin et caprin. La question demeure tournée vers l'action alors que « *les plans actuels de développement de l'élevage ovin élaborés par les organisations professionnelles font une place importante à l'élevage en montagne et à la transhumance, notamment en prévoyant la création d'une banque d'alpages* »¹ explique Raymond Laurans. Mais en conviant des ethnozoologues dont une, Anne-Marie Brisebarre, est spécialiste des Cévennes et des pratiques d'élevage, la Société d'Ethnozootechnie tente de diversifier les « points de vue » au sens d'André-Georges Haudricourt définissant une science non pas par son objet, mais par la perspective sur celui-ci dont la multiplicité rend compte du fait social total². Et les ethnozoologues ne sont pas moins préoccupées par les réalités économiques et sociales du terrain, développant toutes les deux sur l'évolution de la pratique et surtout ses conséquences auprès des éleveurs et des espaces soumis à la « désertification »³.

Bien que cette deuxième manifestation constitue un second numéro spécial, la dynamique des journées d'étude s'initie. « *Le rassemblement d'informations, idées, opinions émanant de disciplines diverses, sur un même sujet, permet de constituer un fonds documentaire sur des problèmes à orientation ethnozootechnique* »⁴ évoque le président de la Société d'Ethnozootechnie en 1989 sur le choix des journées d'étude à ce moment-là. Un choix qui demeure encore fébrile jusqu'au début des années 1980. Mais si la société savante est partagée entre les réunions de sociétaires et les journées d'étude – ce qu'atteste son activité éditoriale –, la volonté de développer, si ce n'est un axe de recherche même, du moins des activités

¹ Raymond Laurans, « Introduction » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « La transhumance », p. 1.

² André-Georges Haudricourt, « La technologie, science humaine » dans *La Pensée*, n° 115, 1964, p. 28-29.

³ Bernadette Lizet, « Désertification, relation homme-milieu, transhumance dans les Préalpes sèches » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « La transhumance » p. 57.

⁴ Raymond Laurans, « 1963-1988 : un quart de siècle d'ethnozootechnie » dans *Ethnozootechnie*, n° 44, 1989, « Varia » p. 5.

scientifiques sur les versants anthropologiques et agronomiques est flagrante. De 1976 à 1979, neuf publications sont réalisées dont cinq rendant compte de journées d'étude, une d'un voyage d'étude (organisé inmanquablement tous les ans, mais qui ne fera plus l'objet de publication) et deux de dossiers : un rapport de la FAO de Jean. G. Boyazoglu et de son collègue zootechnicien Nicolas Zervas et le numéro vingt consacré à l'ethnozootechnie.

Si les deux manifestations suivant la journée d'étude sur la transhumance impulsent cette nouvelle dynamique, la première des deux en termine surtout avec le cadre « exceptionnel » de l'organisation de ce type de réunion pour inaugurer un ancrage résolument scientifique. Lors de la réunion du 15 mars 1975, Raymond Laurans informe les sociétaires de la proposition de Corneille Jest de faire part de ses recherches sur le Népal. Certains collègues se sentent d'ailleurs vivement concernés, Luc Gilbert par exemple citant lors de la journée d'étude sur la transhumance le 25 novembre 1975 – soit quelques mois avant la présentation des travaux de Corneille Jest – les études du zootechnicien Jean-Pierre Accolas et de l'agronome Jean-Pierre Deffontaines qui collaborèrent avec l'ethnologue en République Populaire de Mongolie¹ ; trois chercheurs accueillis le 5 mars 1976 au Muséum national d'Histoire naturelle. Organisée par Corneille Jest, la journée d'étude demeure dans le champ de l'ethnozootechnie en s'intéressant tout particulièrement au yak. Non pas par extrapolation et dans ses généralités mais bien suite à une mission pluridisciplinaire envoyée dans le Népal qui mobilisa de nombreux chercheurs, notamment de jeunes zootechniciens prometteurs², sur le modèle de la RCP Aubrac à laquelle avait déjà pris part l'ethnologue, ainsi que l'agronome Joseph Bonnemaire dirigeant cette manifestation et le zootechnicien Jean-Henri Teissier l'accompagnant. Participent en outre à la journée d'étude Jean-Pierre Accolas et Jean-Pierre Deffontaines donc, ainsi que le docteur en médecine Fernard Meyer, et les ethnologues et chercheurs de la RCP 253 consacrée aux « Recherches sur l'écologie et la géologie de l'Himalaya central », Luce Cayla, Luce Boulnois et Philippe Alirol, accompagnés de l'ethnologue Rémy Dor de l'Institut des études turques. Outre l'adhésion de Joseph Bonnemaire et de Jean-Henri Teissier certainement à l'issue de la journée ou peut-être en amont de son organisation, peut être relevée celle, très discrète, de l'ethnologue Françoise Aubin, spécialiste de Chine et d'Asie Centrale, qui signe avec Jean-

¹ Luc Gilbert, « Permanence et problèmes actuels de la transhumance ovine » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « La transhumance », p. 6.

² Jean-François Dobremez (dir.), *Les collines du Népal central : écosystème, structures sociales et systèmes agraires*, Paris, Inra, 1986, t. I « Paysages et sociétés dans les collines du Népal », p. 21.

Pierre Accolas et Jean-Pierre Deffontaines une étude à la suite de leur mission en République populaire de Mongolie¹ ; ces derniers pourtant ne rejoignent pas la société savante.

Cette journée d'étude, parmi toutes les autres, est ainsi particulière à plus d'un titre. En premier lieu, elle accueille bien davantage de non-adhérents que de sociétaires venant évoquer les résultats de leurs travaux sur les sociétés népalaises. Il ne s'agit nullement d'une réunion de membres de la Société d'Ethnozootechnie exposant quelques bribes de réflexions mais bien un compte rendu de recherche cohérent d'un groupe scientifique pluridisciplinaire et dont la publication des contributions prend la forme d'une revue spécialisée. Corneille Jest et Joseph Bonnemaire concluent d'ailleurs le numéro d'une vaste bibliographie comprenant presque trois-cents titres et « *susceptible de suggérer quelques pistes d'investigation à des lecteurs zootechniciens, ethnologues ou d'autres disciplines* » ; d'approfondir en somme le champ de recherche dans un esprit d'ouverture des sciences.

En second lieu, le yak, animal peu connu en France, est selon Corneille Jest et Joseph Bonnemaire un « *point de rencontre* »² pour aborder les différents aspects du rôle de l'élevage dans la « *vie matérielle et culturelle de ses éleveurs* ». L'ethnologue Jean-François Dobremez l'explique dix ans après : « *Ethnologues et biologistes, géographes et géologues ont pu ainsi dépasser la simple description des faits de société ou des caractéristiques du milieu pour les intégrer dans une esquisse de fonctionnement général de régions limitées ou d'activités particulières.* »³ Et c'est vis-à-vis de cette démarche que Raymond Laurans construit, en partie, sa définition de l'ethnozootechnie comme discipline caractérisée enfin par un cercle d'initiés. Cette journée d'étude, et ces travaux par extrapolation, constituent en effet un point de référence pour déterminer les travaux non plus d'une ethnozootechnie généralisée mais bien de l'« *ethnozootechnicien* » lui-même. Ainsi le président de la société savante énonce-t-il lors du vingtième numéro d'Ethnozootechnie consacrée à l'*aggiornamento* de sa discipline : « *L'étude des mythes, des croyances populaires, etc. est aussi précieuse à l'ethnologue qu'à l'ethnozootechnicien ainsi qu'en témoignent les communications présentées aux journées d'étude sur le Yak et sur le porc.* »⁴ Dès lors, si Corneille Jest fait figure d'ethnologue, bien

¹ Jean-Pierre Accolas, Jean-Pierre Deffontaines, Françoise Aubin, « Les activités rurales en République populaire de Mongolie », I. Agriculture et élevage, II. Produits laitiers, *Études mongoles*, 6, 1975, p. 7-98.

² Corneille Jest, Joseph Bonnemaire, « Introduction » dans *Ethnozootechnie*, n° 15, 1976, « Le yak », p. 3.

³ Jean-François Dobremez (dir.), *Les collines du Népal central : écosystème, structures sociales et systèmes agraires*, t. I « Paysages et sociétés dans les collines du Népal », Paris, Inra, 1986, p. 13.

⁴ Raymond Laurans, « L'ethnozootechnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage » dans *Ethnozootechnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 12.

qu'il soit dans la Société d'Ethnozootéchnie, ce sont les zootechniciens qui deviennent des ethnozootéchniciens. Joseph Bonnemaire et Jean-Henri Teissier expliquent d'ailleurs au sein de leur contribution commune : « *Il convient d'abord d'insister sur la nécessité d'une collaboration étroite avec des ethnologues pour que les investigations menées par des zootechniciens soient efficaces et aboutissent à des résultats relativement fiables.* »¹. Les ethnologues sont en effet d'un grand secours, « *en cours de mission* » spécifient-ils, dans la compréhension de la langue et des coutumes locales : « *ainsi la collaboration de C. Jest, au début de notre séjour au Langtang, a été extrêmement utile pour pouvoir saisir assez vite le schéma général des croisements pratiqués et la dénomination des différents types génétiques* »

« *Réciproquement, continuent-ils, nous pensons que les zootechniciens jouent certainement un rôle important pour permettre aux ethnologues de mieux appréhender le fonctionnement d'une société d'éleveurs, et ceci à deux niveaux. En premier lieu, au niveau de l'analyse, par la contribution qu'ils apportent à une description plus fine des pratiques, techniques et systèmes d'élevage utilisés ; ce sont des sujets dont les éleveurs parlent d'ailleurs assez volontiers car ils concernent l'essentiel de leurs activités quotidiennes. En second lieu, au niveau de la compréhension plus globale des relations et de l'équilibre que cette société d'éleveurs entretient avec le milieu dans lequel elle vit, à partir notamment des hypothèses que les zootechniciens peuvent formuler concernant le rôle que jouent les pratiques, techniques et systèmes d'élevage sur ces relations et cet équilibre.* »

Voilà de fait définie une ethnozootéchnie idéalement scientifique que Raymond Laurans espèrerait constituer : un travail pluridisciplinaire effectif et la compréhension des interrelations entre l'homme et la nature dans la poursuite de son harmonie.

Cependant, ces positionnements des zootechniciens et des ethnologues de la RCP sont peut-être de circonstance mais nullement exclusif à l'ethnozootéchnie. Certes Corneille Jest est déjà bien avant le « premier colloque d'ethnozootéchnie » impliqué dans la Société d'Ethnozootéchnie², de même dans la Société d'Ethnozootéchnie et d'Ethnobotanique³ et partage ainsi un grand nombre d'intérêts communs avec Raymond Laurans et les propositions de l'ethnozootéchnie. Mais ces missions se faisant en amont de sa réflexion et indépendamment

¹ Joseph Bonnemaire, Jean-Henri Teissier, « Quelques aspects de l'élevage en haute altitude dans l'Himalaya central : yaks, bovins, hybrides et métis dans la vallée du Langtang (Népal) » dans *Ethnozootéchnie*, n° 15, 1976, « Le yak », p. 114.

² *Ethnozootéchnie*, n° 10, 1974, Compte rendu de la séance du 30 juin 1973, p. 1.

³ *Bulletin de la Société d'Ethnozootéchnie et d'Ethnobotanique*, n° 1, mars 1968, p. 11.

d'elle, l'ethnozootechnie n'est pas incorporée dans le champ anthropologique ni même dans les prémisses d'une zootechnie des systèmes agraires qui vise l'intelligibilité des complexes homme, technique, animal, milieu¹. C'est donc, ici, la Société d'Ethnozootechnie qui s'affirme avant tout, comme espace de rencontres régulières et interdisciplinaires permettant à des chercheurs de différents horizons de venir s'exprimer, d'être entendus au-delà de leur cercle ésotérique respectif et surtout de légitimer les ébauches de co-construction d'un travail scientifique que Corneille Jest appelle d'ailleurs de ses vœux dans les travaux anthropologiques².

-

La manifestation suivant la journée d'étude sur le yak participe d'une même démarche, mais se situe cependant sur un autre versant. Là où elle se faisait précédemment un espace d'expression, sinon une toile de fond devant laquelle ethnologues et agronomes vinrent partager l'état de leur recherche, la Société d'Ethnozootechnie devient avec le « premier colloque d'ethnoscience » un collectif qui s'empare de la scène et y laisse jouer ses acteurs. Nous avons déjà souligné ce que représentait finalement pour l'ethnozootechnie, en tant que discipline, la participation de la société savante à ce colloque scientifique. Mais pour la Société d'Ethnozootechnie, elle lui permet d'exprimer en dehors du cercle des adhérents la valeur de son collectif dans les études de l'homme et de la nature. Sur près de cent-trente contributions lors des quatre jours³, la seconde journée sur le porc sous la direction de la Société d'Ethnozootechnie mobilise presque une trentaine d'intervenants. Toutes les communications ne sont cependant pas reprises dans la publication de la société savante⁴: c'est ainsi le cas de Pierre Bonnet, bien qu'il soit membre, et de Chantal Laharanne, nullement autrement citée en deux décennies de publication et qui aborde pourtant « *les relations entre l'éleveur et le porc* ». En outre, toutes les communications ne sont pas seulement l'œuvre d'ethnologues ; pis encore, la journée d'étude est, si ce n'est placée sous sa direction, du moins introduite par Pierre Zert, qui se laisse tenter à l'identification des liens entre l'éleveur et le porc.

¹ Bertrand Vissac, André Hentgen, *Présentation du département de recherches sur les Systèmes agraires et de Développement*, Inra, Doc. SAD, Paris, 1979, 15 p.

² Jacques Barrau, Olivier Dollfus, « Anthropologie, écologie, géographie, ethnoscience » dans *L'anthropologie en France. Situation actuelle et à venir*, Paris, Éditions du CNRS, 1979, p. 245.

³ Claude Gouffé, « Premier colloque d'ethnoscience, Paris, Muséum national d'histoire naturelle, 23-26 novembre 1976 » dans *Journal des africanistes*, t. 46, fascicule 1-2, 1976, p. 198.

⁴ *Premier colloque d'ethnoscience : 23-24-25-26 novembre 1976*, Résumé des communications, Paris, Institut international d'ethnoscience, 1976, 190 p.

« À une époque où certains considèrent l'élevage du porc comme une production hors sol, techniquement maîtrisée et hautement polluante, introduit-il, il n'est pas sans intérêt de retracer les péripéties des relations entre l'homme dominateur et curieux, le cochon plastique mais réticent, et l'environnement ingrat dans une ambiance à la fois enthousiaste et hostile. »¹ Les contributeurs du jour font ainsi selon lui revivre « dans le temps et dans l'espace, les partenaires de cette troïka et leurs interrelations »², le récit de cette « collaboration »³ pluriséculaire.

Ce sont deux groupes pour deux parties qui composent la journée, sans peut-être forcément se rencontrer, mais certainement s'inspirant les uns les autres. Ainsi un premier groupe de la recherche agronomique : Pierre Charlet et Marcel Théret qui débute, et avant cela l'archéozoologue François Poplin de formation vétérinaire ; une partie de l'équipe porcine de l'Inra, ainsi Louis Ollivier, Christian Legault et Maurice Molénat ; et la contribution de Jean-Pierre Deffontaines, Bernard de Verneuil, Bernard Cristofini et Camille Raichon⁴ qui travaillent quant à eux depuis le milieu des années 1970 sur le territoire Corse⁵ de concert avec les exploitants et viennent ici en exposer de premiers résultats. Rattachés au Service et d'information (S.E.I.) de l'Inra, c'est une collaboration innovante qui trouve légitimement droit de citer au sein d'un colloque d'ethnoscience en revendiquant sa démarche tournée directement sur le terrain et en étroite relation avec les exploitants comme Bernard de Verneuil associé à la recherche scientifique⁶. Un second groupe s'occupe quant à lui de la seconde partie au sein de laquelle interviennent des ethnologues et ethnozoologues bien plus nombreux, pour quelques-uns de la Société d'Ethnozootechnie, ainsi Philippe Marchenay, Anne Lévy-Luxereau, Christiane Morisset-Andersen, Jean-Louis Fossat, pour d'autres du Laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie, comme Ann Cooper ou encore Jacques Barrau.

À la différence du « premier colloque d'ethnozoologie » le point d'intérêt commun n'est plus « Ethnozootechnie et domestication »⁷ mais bien le porc domestique qui rassemble des

¹ *Ibid.*, p. 2.

² Pierre Zert, « Introduction » dans *Ethnozootechnie*, n° 16, 1976, « Le porc domestique », p. 2.

³ *Ibid.*, p. 2.

⁴ Camille Raichon est le seul du groupe à avoir adhéré à la Société d'Ethnozootechnie.

⁵ Bernard Cristofini, Jean-Pierre Deffontaines, Camille Raichon, Bernard de Verneuil, « Pratiques d'élevage en Castagniccia. Exploration d'un milieu naturel et social en Corse » dans *Études rurales*, n° 71-72, 1978, « Campagnes marginales, campagnes disputées. », p. 89-109.

⁶ Jean-Pierre Deffontaines, *Archorales*, Inra, t. 10, p. 248.

⁷ Raymond Pujol (éd.), *L'homme et l'animal : premier colloque d'ethnozoologie*, op. cit., p. 405-622.

contributions allant de la stricte zootechnie, étudiant l'évolution des pratiques de sélection, à de la stricte ethnologie, s'attardant essentiellement sur la place du porc dans la tradition. C'est d'ailleurs ce que réalise Anne Lévy-Luxereau sur « La fête du cochon dans les Pyrénées Ariégeoises » racontant notamment sur la mort du cochon que l'« *on se sert de cet abattage pour se retrouver entre parents et amis, pour affirmer la cohésion des familles et de la communauté villageoise.* »¹ Une telle perspective ne semble pas aisément remonter à l'ethnozootechnie dans sa dimension ethnoscientifique alors que le porc, mis à mort, est évacué au profit de l'étude des relations sociales qui se nouent autour de l'événement². Mais les communications des ethnologues permettent sans aucun doute aux zootechniciens de venir étoffer leurs propres observations des pratiques qui sont ici saisies dans les rituels et les traditions et permettent de donner corps social à l'animal.

La plupart des zootechniciens en tout cas se tentent à l'exercice si ce n'est ethnoscientifique ou ethnologique, du moins entreprennent-ils un travail de distanciation de leurs propres pratiques scientifiques. L'exemple le plus manifeste est la contribution de Louis Ollivier très intéressé par Charles Darwin et François Jacob³, et ne prenant pas prétexte d'une journée sur le porc pour développer avant tout quelque intérêt pour une classique histoire des sciences, mais bien essayant de mettre en perspective les acquis de la sélection porcine et son évolution à partir des réflexions de quelques illustres penseurs. Christian Legault de même ne rechigne nullement à la tâche pluridisciplinaire que la journée d'étude lui suggère, en abordant les « Particularités zootechniques des porcs élevés en République Populaire de Chine », une de ses spécialités⁴, à l'aide notamment d'un texte de Mariel Jean-Brunhes Delamarre issu du colloque « L'homme et l'animal »⁵ afin d'expliquer les perspectives d'utilisation du porc. Tous donc s'y essayent, tous cependant à l'exception d'un, René Stoeckel dont la contribution dresse le paysage zootechnique de la sélection porcine. Sa présence témoigne de la volonté de Raymond Laurans de toujours vouloir davantage inclure les spécialistes de l'élevage dans les

¹ Anne Lévy-Luxereau, « La fête du cochon dans les Pyrénées Ariégeoises » dans *Ethnozootechnie*, n° 16, 1976, « Le porc domestique », p. 114

² Denis Chevallier, « Les savoirs de la nature, approches ethnologiques » dans Nicole Mathieu, Marcel Jollivet (dir.), *Du rural à l'environnement. La question de la nature aujourd'hui*, op. cit., p. 170-177.

³ François Jacob, *La logique du vivant*, Paris, Gallimard, 1970, 354 p.

⁴ Christian Legault, François Ménessier, « Exploration de la diversité biologique et modèles génétiques originaux » dans *Dans les pas de Bertrand Vissac, un bâtisseur. De la génétique animale aux systèmes agraires*, op. cit., p. 71.

⁵ Mariel Jean-Brunhes Delamarre, « La place et le rôle de l'élevage du cochon dans diverses communes populaires de Chine » dans Raymond Pujol (éd.), *L'homme et l'animal : premier colloque d'ethnozoologie*, op. cit., p. 535-540.

considérations ethnoscience. Ils se connaissent en effet depuis longtemps alors que René Stoeckel était au début des années 1950 régisseur d'un troupeau ovin de race Île-de-France obtenue à partir de mérinos de la Bergerie nationale de Rambouillet et accueillait en stage les meilleurs élèves de l'école dirigée par Raymond Laurans¹. Et s'il est étonnant de le voir convié au « premier colloque d'ethnoscience », c'est qu'il n'est ni adhérent de la Société d'Ethnozootecnie, ni même cité une seule fois. Un camarade de passage en somme, dont l'expertise est jugée pertinente dans la convergence de points de vue sur le porc domestique. Raymond Laurans explique d'ailleurs, dans l'avant dernier compte rendu de séance publié en 1977, que ce colloque « *avait pour objectif de faire progresser dans divers domaines, les sciences de la nature, conjointement aux sciences humaines.* »²

L'idée de faire progresser les sciences n'est donc pas mineure que ce soit auprès de la recherche agronomique avec la question des races en péril, ou de la recherche anthropologique dans le cadre du renouvellement vers l'interdisciplinarité. Il remercie d'ailleurs lors de la séance du 12 juin 1976 Corneille Jest, ethnologue, et Joseph Bonnemaire, zootechnicien, qui ont assuré l'édition du numéro sur le yak et dont la présentation sérieuse « *contribue à faire connaître notre Société dans les milieux de la Recherche française et étrangère.* »³ Déjà en 1975, année européenne du patrimoine architecturale, avait-il manifesté sa fierté de voir citer son étude sur les pigeonniers (1967) au sein de l'exposition « Aspects de l'Architecture rurale en région parisienne » organisée par le Secrétariat général de la Commission générale de l'inventaire des monuments et richesses artistiques. « *Cette citation, explique-t-il, montre qu'un travail même modeste comme le nôtre, constitue une contribution utile et doit nous inciter à poursuivre dans cette voie.* »⁴

Et le jeu des citations, nous l'avons dit, très discret, n'en est pas moins présent au sein de certains textes, certes des adhérents eux-mêmes. Ainsi la contribution conjointe de Joseph Bonnemaire et Jean-Henri Teissier⁵ lors de la journée d'étude sur le yak est citée dans l'ouvrage final venant conclure la RCP 253 « Recherches sur l'écologie et la géologie de l'Himalaya

¹ Claude Cornu, *Archorales*, Inra, t. 1, p. 27.

² *Ethnozootecnie*, n° 17, 1977, Compte rendu de la séance du 7 mars 1977, p. 2.

³ *Ibid.*, p. 1.

⁴ *Ethnozootecnie*, n° 13, 1975, Compte rendu de la séance du 15 mars 1975, 1975, p. 5

⁵ Joseph Bonnemaire, Jean-Henri Teissier, « Quelques aspects de l'élevage en haute altitude dans l'Himalaya central : yaks, bovins, hybrides et métis dans la vallée du Langtang (Népal) » dans *Ethnozootecnie*, n° 15, 1976, « Le yak », p. 91-116.

central »¹ témoignant en cela de la valeur scientifique que les auteurs accordent à leur communication, et donc un travail, au sein de la Société d'Ethnozootecnie, qui n'était nullement une vulgarisation à destination d'un large public, non plus un simple exposé abrégé, mais bien la restitution de plusieurs mois de recherche auprès de collègues de formations différentes². Jean-Pierre Deffontaines, Bernard Cristofini, Camille Raichon et Bernard de Verneuil citent de même à la fin d'un article dans *Études rurales* en 1978³ leur contribution commune lors du « premier colloque d'ethnoscience » et reprise dans le numéro seize d'*Ethnozootecnie* ce qui peut être, pour des agronomes et zootechniciens de l'Inra, perçue comme une prise de risque dès lors qu'ils évoluent dans une structure engagée dans la poursuite de l'excellence académique sur la biologie moléculaire, sinon comme un choix assumé alors que cela fait quelques temps déjà que ces chercheurs n'y sont plus écoutés⁴.

La Société d'Ethnozootecnie dans les nouvelles thématiques

Après l'organisation de ces deux manifestations au Muséum national d'Histoire naturelle, la Société d'Ethnozootecnie semble bien doublement ancrée dans le champ ethnoscientifique et zootechnique. Jusqu'à la fin des années 1970, les thématiques des publications issues des journées d'étude et des dossiers se fondent sur les intérêts en vogue dans la « dissidence interne » aux sciences agronomiques⁵, c'est-à-dire chez ceux-là même qui se perçoivent perpétuant une « tradition scientifique » légitime pour aborder les questions des origines de la domestication, des races rustiques et des zones marginalisées : toutes les manifestations se font d'ailleurs à la Maison nationale des éleveurs ou à l'École nationale vétérinaire d'Alfort, bien que parallèlement s'organisent encore quelques réunions et assemblées générales chez Raymond Pujol au Muséum national d'Histoire naturelle.

En tout cas sont publiés coup sur coup en 1977 deux dossiers venant acter d'un positionnement se voulant scientifique. Comme numéro dix-huit de la revue *Ethnozootecnie*,

¹ Jean-François Dobremez (dir.), *Les collines du Népal central : écosystème, structures sociales et systèmes agraires*, t. I « Paysages et sociétés dans les collines du Népal », Paris, Inra, 1986, 182 p.

² Peut être relevée en outre la présence de ce quinzième numéro d'*Ethnozootecnie* à la *David Lubin Memorial Library* de la FAO à Rome ; seul numéro de la revue en leur possession.

³ Bernard Cristofini, Jean-Pierre Deffontaines, Camille Raichon, Bernard de Verneuil, « Pratiques d'élevage en Castagniccia. Exploration d'un milieu naturel et social en Corse » dans *Études rurales*, n° 71-72, 1978. Campagnes marginales, campagnes disputées. p. 89-109.

⁴ Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, op. cit., p. 25.

⁵ *Ibid.*, p. 471.

est publié le rapport « *présenté à la première consultation d'experts sur l'évaluation des races et le croisement* » les 30 mars et 1er avril 1977, et réalisé dans le cadre de la FAO par Jean G. Boyazoglu et Nicolas Zervas sur la question de l'élevage en Grèce. Cette publication est liée d'une part évidemment à Jean G. Boyazoglu, adhérent de la première heure, mais aussi et surtout à toute une communauté scientifique qui prend de plus en plus forme autour de chercheurs de l'Inra et de l'INA-PG et dont beaucoup sont des sociétaires. C'est le cas de Bertrand Vissac qui introduit pour les lecteurs d'*Ethnozootechnie* le rapport de ses collègues avec qui il a déjà signé plusieurs articles¹.

Bertrand Vissac que l'on retrouve ensuite dans la seconde publication de l'année consacrée à la redéfinition de l'ethnozootechnie. Introduit par Raymond Laurans, qui reprend la présentation de son précédent article dans la revue de l'Inrap en 1976, le numéro accueille les articles de Bertrand Vissac², François Sigaut³ et Liliane Bodson⁴. Si l'on aurait pu espérer le développement d'une cohésion et d'une cohérence disciplinaire, il n'en est rien. Il s'agit avant tout pour chacun des auteurs de montrer la pertinence de l'ethnozootechnie dans leur propre champ. Bien que l'on aborde l'ethnozootechnie, c'est donc la Société d'Ethnozootechnie qui s'affirme derrière, comme point de rencontre.

Bertrand Vissac, qui travaille depuis plusieurs années les problématiques des bouleversements du monde rural⁵, parle ainsi d'une « *désagrégation de la société rurale* » résultant entre autres du développement technologique. Or, des alternatives sont possibles, explique-t-il, qu'elles soient économiques, sociales et scientifiques, visant à tenir compte des zones et des systèmes d'élevage qui semblent laissés pour compte. « *L'étude de systèmes d'élevage extensifs dans les zones marginales vise à intégrer les disciplines scientifiques du milieu physique, biologiques et humaines en vue de préciser quelle peut être la place de l'animal dans les écosystèmes considérés.* » En effet, « *la mise en œuvre de tels systèmes repose sur des*

¹ Bertrand Vissac, Bernard Bibé, Jacques Frebling, François Ménissier, Salvatore Casu, Jean G. Boyazoglu, « Potentialités des populations bovines locales en élevage extensif dans les zones montagneuses et méditerranéennes » dans *Options méditerranéennes*, n° 35, 1976, p. 76-90.

² Bertrand Vissac, « L'ethnozootechnie et le développement des zones marginales » dans *Ethnozootechnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 13-15.

³ François Sigaut, « Les savoirs relatifs aux animaux domestiques, leur rôle historique et technologique » dans *Ethnozootechnie*, 1977, n° 20, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 16-22.

⁴ Liliane Bodson, « L'ethnozootechnie et les sciences de l'Antiquité » dans *Ethnozootechnie*, 1977, n° 20, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 23-25.

⁵ Bertrand Vissac, « Une seconde révolution en élevage » dans *Sciences et avenir*, n° 309, 1972, p. 897-901.

recherches pluridisciplinaires prenant en compte les résultats de la technologie acquise des éleveurs et basées sur l'utilisation de races locales souvent en voie de disparition. » Et pour Bertrand Vissac, la Société d'Ethnozootecnie a un rôle à jouer, titrant d'ailleurs son article « L'ethnozootecnie et le développement des zones marginales ». Ce n'est en outre pas sans hasard s'il parle par la même occasion du « rôle de la recherche zootecnique »¹ dans la fondation de ces nouvelles considérations qui échoient en conséquence à une petite communauté de chercheurs investissant le terrain des perspectives systémiques pour appréhender la production animale en dehors du modèle intensif : l'ethnozootecnie comme zootecnie dissidente mais tournée vers l'action doit être impliquée².

François Sigaut ne dit pas autre chose, mais modifie le point de vue. Agronome de formation, ses premiers terrains se font au Niger, puis en Algérie et en France³. Il s'oriente, dans ces parcours caractéristiques de quelques agronomes, vers les sciences humaines et publie en 1975 sa thèse soutenue la même année sous la direction de Lucien Bernot intitulée *L'agriculture et le feu*⁴. « Toutes les activités productrices, et l'élevage en est une, explique-t-il, impliquent la mise en œuvre de savoirs préalablement acquis. La reconstitution de ces savoirs, par les méthodes de l'ethnographie et de l'histoire, est une branche importante des sciences humaines. »⁵ Or dans une perspective évolutionniste, comprendre les techniques actuelles implique de comprendre les techniques passées : « De ce point de vue, l'histoire des animaux domestiques est particulièrement instructive. »⁶. L'ethnozootecnie – que l'auteur ne cite nullement – relève donc ici d'une histoire de l'élevage instructive pour l'étude de la généalogie des techniques.

Liliane Bodson, historienne de l'Antiquité, elle, perçoit tout autre chose encore. « C'est le mérite de l'ethnozootecnie d'avoir engagé les spécialistes d'orientations aussi diverse – encore que complémentaires par bien des côtés lorsqu'elles s'appliquent à explorer

¹ Bertrand Vissac, « L'ethnozootecnie et le développement des zones marginales » dans *Ethnozootecnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootecnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 15.

² *Ibid.*, p. 15.

³ René Bourrigaud, « In memoriam François Sigaut (1940-2012) » dans *Histoire & Sociétés Rurales*, n° 2, vl. 38, 2002, p. 7.

⁴ François Sigaut, *L'agriculture et le feu*, Paris, EHESS, 1975, 320 p. ; Raymond Laurans n'est pas indifférent à son travail, possédant un exemplaire de son ouvrage.

⁵ Bertrand Vissac, « L'ethnozootecnie et le développement des zones marginales » dans *Ethnozootecnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootecnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 15.

⁶ *Ibid.*, p. 16.

un domaine en commun – à collaborer pour le plus grand profit de leurs travaux spécifiques et pour le progrès des connaissances en des matières qui suscitent, de toutes parts, un intérêt croissant. »¹ Les problématiques de l'élevage restent en effet le plus souvent, selon Liliane Bodson, étrangères « *aux philologues* » et les savoirs des zootechniciens rentrent ici en jeu afin « *de prévenir les méprises et de rectifier, au besoin, les exégèses erronées* ». Elle rejoint ici finalement la perspective pluridisciplinaire de la Société d'Ethnozootechnie.

Et Raymond Laurans semble faire la synthèse des trois axes. Nullement renier la zootechnie et ses perspectives qui l'ont vu naître ; insister sur une histoire de l'élevage liant la nature et la culture que le fait technique réunit ; enfin revendiquer « *un échange fécond qui doit et commence à s'instaurer entre les représentants de disciplines diverses concernées par l'animal domestique.* »² D'ailleurs le président de la société savante insiste, « *l'ethnozootechnie ne souhaite pas s'enfermer dans un cadre rigide aux limites bien précises. Elle prend son bien où elle le trouve, sans complexe [...]* »³ Une audience qui s'élargit grâce à la double publication de ce numéro dans le *Bulletin technique du département de génétique animale* qui leur « *a valu de nouveaux adhérents* »⁴.

-

Dans ces différentes perspectives, la Société d'Ethnozootechnie n'est pas seulement un outil en aval, venant diffuser à un cercle élargi les réflexions des différents sociétaires, mais bien aussi un moyen pour provoquer les rencontres. Quelques membres s'emparent en effet de la structure associative pour mettre sur la table les sujets qu'ils voudraient voir développer dans un échange, idéalement, pluridisciplinaire. Ainsi à la séance du 5 mars 1976, plusieurs membres proposent des thèmes de journées d'étude dont « *le Chien (Devillard et Ménissier), Génétique et amélioration du bétail (Legault), les Animaux à fourrure (Rougeot), la Médecine vétérinaire populaire (Pujol), le Mouton (Laurans, Gilbert, Lecoindre, Ducrot)* »⁵. Toutes ont été mises sur pied dans la décennie 1980 à l'exception de la « Génétique et amélioration du bétail ». Peut-être l'intitulé était par trop spécialiste et le thème a-t-il été dilué dans d'autres manifestations,

¹ Liliane Bodson, « L'ethnozootechnie et les sciences de l'Antiquité » dans *Ethnozootechnie*, 1977, n° 20, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 23.

² Raymond Laurans, « L'ethnozootechnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage » dans *Ethnozootechnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 7.

³ *Ibid.*, p. 7.

⁴ *Ethnozootechnie*, n° 23, 1978, Compte rendu de la séance du 18 mars 1978, p. 1.

⁵ *Ethnozootechnie*, n° 17, 1977, Compte rendu de la séance du 7 mars 1977, p. 2.

ainsi « Les concours de bétail » ou encore « Le concept de race en zootechnie ». Quoi qu'il en soit, les sociétaires, ethnozoologues ou zootechniciens, s'investissent dans la Société d'Ethnozootechnie pour en faire cet espace d'expression propice aux rencontres et aux initiatives originales et dont la production littéraire suscite de plus en plus d'intérêts.

Outre les sociétaires individuellement membres à qui le bureau communique les publications, la société savante a en effet pour adhérents quelques services de documentation de structures de recherche, ainsi le service de documentation centrale du CNRZ¹, mais aussi de l'ENSSAA, l'Institut national de recherches d'applications pédagogiques, le Centre de formation des coopérants culturels et techniques internationaux de la Fondation nationale des sciences politique. L'Europe de l'Est est en outre vivement intéressée par les propos de la société savante, alors que l'*Institut Zootechniki* de Cracovie en Pologne ou encore l'*Institute of scientific information* et la Bibliothèque centrale des sciences agronomiques de Moscou reçoivent les numéros. Raymond Laurans s'en félicite d'ailleurs, lors de l'Assemblée générale du 7 mai 1977, soulignant « *le développement de la Société et l'audience dont elle commence à bénéficier au-delà de nos frontières comme en témoignent la correspondance reçue, les commandes ou les demandes d'échanges du bulletin et les contributions qu'ont accepté d'apporter à nos travaux d'éminents scientifiques étrangers.* »²

Le président de la Société d'Ethnozootechnie a ici en tête la journée d'étude sur « les débuts de l'élevage du mouton » prévue quelques mois plus tard, le 26 novembre 1977 à l'École nationale vétérinaire d'Alfort. Organisée par Marcel Théret et Bernard Denis, elle est une réussite certaine en termes de manifestation scientifique alors qu'elle réunit dix-sept intervenants et surtout plusieurs contributeurs étrangers. Quelques-unes des venues sont à mettre au compte de la mobilisation du réseau de Jean-Jacques Lauvergne, qui durant la décennie 1970, multiplie les missions en Europe et dans le monde pour le compte de la FAO. Il est en effet en charge, sous la responsabilité de Ian L. Mason, d'étudier quelques troupeaux européens rustiques en voie de disparition³. Celui-ci avait été missionné suite à la conférence de Stockholm en 1972 pour inventorier ces types de races afin d'engager efficacement des programmes de gestion et de sauvegarde⁴. Et voulant comprendre comment se sont constituées

¹ *Ethnozootechnie*, n° 23, 1978, Compte rendu de la séance du 18 mars 1978, p. 5.

² *Ethnozootechnie*, n° 17, 1977, Compte rendu de la séance du 7 mars 1977, p. 4.

³ Entretien avec Jean-Jacques Lauvergne, 11 juillet 2016.

⁴ Valerie Porter, « Preface » dans Valerie Porter, Lawrence Alderson, Stephen J. G. Hall, *Mason's World Encyclopedia of Livestock Breeds and Breeding*, London, CABI, 2016, p. XI.

génétiqnement les races domestiques¹, Jean-Jacques Lauvergne s'intéresse vivement aux travaux des archéozoologues. Bien qu'il regrette leur méconnaissance en génétique², regret qu'il évoque suite à une conférence à Groningue au Pays-Bas en 1974 où il y rencontre l'archéozoologue A. T. Clason également convié, le généticien ne reste pas indifférent à leur souci de préserver les « *races domestiques primitives* » menacées³. Pour Jean-Jacques Lauvergne, une entente doit être entreprise entre généticiens et archéozoologues, nous l'évoquons plus tôt ; une entente dont il n'est pas le seul à appeler. C'est notamment le cas des généticiens américains Thomas D. Bunch, Clair Terril et Warren C. Foote qui viennent réaliser une communication lors de la journée d'étude. Ce dernier avait déjà « *pris langue* »⁴ quelques mois auparavant avec certains sociétaires, Raymond Laurans, Jean G. Boyazoglu, Marcel Théret, Bernard Denis et Jean-Jacques Lauvergne. Et Jean-Jacques Lauvergne avait été convié en conséquence à participer à une réunion à l'Université de l'Utah aux États-Unis, « *une sorte de répétition générale*, selon le généticien de l'Inra, *de manière à attirer l'attention sur les possibilités d'études interdisciplinaires* »⁵ et sur la question de l'origine de l'élevage.

Une interdisciplinarité de mise lors de la journée d'étude avec les profils de François Poplin, docteur vétérinaire, archéozoologue au Laboratoire d'Anatomie comparée du Muséum nationale d'Histoire naturelle⁶ et Sandor Bökönyi, docteur vétérinaire, diplômé en paléontologie et à la tête de l'Institut archéologique de l'Académie hongroise des Sciences. Il avait un an et demi plus tôt déjà réalisé une communication au Muséum à laquelle assistèrent quelques membres de la Société d'Ethnozootechnie⁷ et que Jean-Jacques Lauvergne traduisit pour la publication dans *Ethnozootechnie*. Ses travaux, notamment *History of domestic mammals in central and eastern Europe* publié en 1974, inspirent grandement les sociétaires qui le citent régulièrement. La conférence accueille en outre les archéozoologues Alfredo Riedel de l'Université de Trieste en Italie et Louis Chaix de Suisse qui deviennent adhérents, les historiens Pierre Briant et Pierre Ducos, ainsi que les ethnologues Thérèse Poulain et Jean

¹ Entretien avec Jean-Jacques Lauvergne, 11 juillet 2016.

² Jean-Jacques Lauvergne, « La conférence d'archéozoologie de Groningue » dans *Ethnozootechnie*, n° 12, 1975, p. 8.

³ *Ibid.*, p. 7.

⁴ Jean-Jacques Lauvergne, « Du séminaire de Logan au colloque d'Alfort » dans *Ethnozootechnie*, n° 21, 1977, « Les débuts de l'élevage du mouton », p. 8.

⁵ *Ibid.*, p. 8.

⁶ *Ethnozootechnie*, n° 17, 1977, Compte rendu de la séance du 7 mars 1977, p. 7.

⁷ *Ethnozootechnie*, n° 14, 1976, p. 4.

Guilaine qui fonde avec Daniel Fabre (étudiant de Jean Séguy¹ comme Jean-Louis Fossat avec qui d'ailleurs il signe quelques textes²) le Centre d'anthropologie des sociétés rurales en 1978.

Une interdisciplinarité revendiquée lorsque le bureau de la Société d'Ethnozootechnie propose la tenue d'une « *table-ronde interdisciplinaire [...] afin de dégager les désaccords ou, au contraire, les faits et les opinions qui recueillent l'adhésion des différentes disciplines sur : les origines de nos moutons domestiques, leurs migrations, leur évolution et leur élevage durant les premiers temps de l'utilisation des ovins par l'homme.* »³ Est visible ici ce qui est moins aisé de saisir dans les précédentes manifestations : une interdisciplinarité, au sens de Jean Piaget⁴, qui « *s'accompagne d'une réciprocité dans l'échange [qui] est un enrichissement de l'ensemble. L'interdisciplinarité naît de la recherche de structures plus profondes et on peut en déduire que la typologie de ces interactions doit correspondre à la typologie des relations entre structures* »⁵. L'intelligibilité des structures profondes, ou bien supérieures, est l'une des tâches que s'est fixé Jean-Jacques Lauvergne alors que « *les gènes à effets visibles et invisibles* » – la thématique de travail principale du généticien – « *contribuent à une meilleure connaissance de l'origine et de l'évolution de nos races domestiques et aident au choix des races à préserver* »⁶, devant, pour ce faire, être accompagné des sciences humaines et des disciplines enjambant le grand partage.

Toutefois, malgré cette journée d'étude aux dimensions internationales et interdisciplinaires, la manifestation suivante six mois plus tard, le 18 mai 1978, sur le sujet des races en péril ne rassemble aucun chercheur en sciences humaines nous l'avons souligné. Pas seulement des zootechniciens cependant, alors que plus d'une dizaine d'intervenants sont des professionnels d'élevage ; mais aucun ethnozoologue. Certainement quelques sociétaires manifestèrent en conséquence leur mécontentement, du moins revendiquèrent leur aptitude à aborder ces thèmes, alors que la journée d'étude suivante, le 26 avril 1979, se porte sur les « *Zones marginales et races rustiques* », un sujet qui recoupe les mêmes problématiques que les races domestiques en péril. C'est Raymond Laurans qui la propose : celle-ci, explique-t-il peu

¹ Agnès Fine, « Daniel Fabre, “mon parrain et mon compère” » dans *L'Homme*, n° 218, 2016, p. 23-34.

² Daniel Fabre, Jean-Louis Fossat, « Éléments pour une analyse ethnolinguistique du vent d'autan » dans *Revue des langues romanes*, I, 1973, p. 119-145.

³ *Ethnozootechnie*, n° 17, 1977, Compte rendu de la séance du 7 mars 1977, p. 6.

⁴ Olivier Dollfus, « Anthropologie et sciences naturelles » dans *L'anthropologie en France. Situation actuelle et à venir*, Paris, Éditions du CNRS, 1979, p. 235.

⁵ *Ibid.*, p. 235.

⁶ *Ethnozootechnie*, n° 17, 1977, Compte rendu de la séance du 7 mars 1977, p. 23.

avant sa tenue, « compléterait heureusement la journée sur les races en péril et a déjà fait l'objet de plusieurs offres de collaboration. »¹

Elle réunit ainsi Anne-Marie Brisebarre et Bernadette Lizet, la première sur son sujet de prédilection de la transhumance dans les Grands Causses² et la seconde développant sur les « Conséquences écologiques de la progression des cultures en extensif au détriment des pâturages dans l'Ouest nigérien » après qu'elle a été missionnée par la FAO³. Pierre Charlet pour sa part introduit sur l'élevage traditionnel dans les Pyrénées Centrales, quand Maurice Molénat réalise une mise en perspective intéressante questionnant l'infléchissement de la recherche agronomique par les zones marginales. Et si le groupe du S.E.I. composé de Jean-Pierre Deffontaines, Bernard Cristofini, Bernard de Verneuil et Camille Raichon (Camille Raichon est toujours le seul adhérent) reviennent faire une communication sur les pratiques d'élevage et les races en Castagniccia, de nouveaux arrivants à la Société d'Ethnozootechnie communiquent pour la première fois. C'est notamment le cas de René Frédet, docteur vétérinaire et directeur de l'Association pour la diffusion à l'étranger des techniques de l'élevage français et de l'ingénieur agronome Alain Bourbouze de l'Institut agronomique et vétérinaire Hassan II au Maroc qui développe pour sa part une pensée géographique ; une rare adhésion d'un géographe – de profession agronomique – hors-mis celle de Xavier de Planhol, membre en 1978 et souvent cité, bien que n'intervenant jamais, notamment pour ses travaux sur le chien de berger⁴. D'autres contributeurs interviennent enfin, cependant sans devenir adhérents, et pour la première et unique fois : c'est ainsi le cas de Pierre-Louis Osty, agronome au S.E.I., recruté aux côtés de Jean-Pierre-Deffontaines au sein de ce département au début des années 1970⁵ et qui prit notamment part discrètement à la RCP Aubrac⁶, ainsi que de Georges Toutain, qui n'est pas étranger au terrain marocain comme Alain Bourbouze y travaillant sur la production des palmiers, et qui s'oriente progressivement vers l'écologie politique⁷.

¹ *Ethnozootechnie*, n° 23, 1978, Compte rendu de la séance du 18 mars 1978, p. 3.

² Bernadette Lizet, « L'élevage transhumant de la brebis caussenarde des Garrigues » dans *Ethnozootechnie*, n° 24, 1979, p. 21.

³ *Ibid.*, p. 85.

⁴ Xavier de Planhol, « Le chien de berger ; développement et signification géographique d'une technique pastorale » dans *Bulletin de l'Association des géographes français*, n° 370, 46^e année, mars 1969, p. 355-368.

⁵ Bertrand Vissac, *Archorales*, Inra, t. 2, p. 193.

⁶ Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, op. cit., p. 455.

⁷ Hubert Bannerot, *Archorales*, Inra, t. 10, p. 49.

Si la plupart des contributions se font indépendamment des autres, quelques relations se nouent, peut-être directement, tout du moins dans les références bibliographiques. Anne-Marie Brisebarre prépare ainsi au début des années 1970 sa thèse d'ethnozoologie sur la transhumance et l'élevage ovin dans les Cévennes¹ soutenue en 1976. Dès 1975, elle exposait à la Société d'Ethnozootechnie les premiers résultats de son travail² qu'elle finit par publier en 1978 sous le titre *Bergers des Cévennes*³. Elle étudie notamment les pratiques de la transhumance dans le cadre du Parc National des Cévennes créé le 2 septembre 1970 et conçu de manière à ce qu'une « communauté biologique locale, dont l'homme fait partie intégrante, vive de manière équilibrée, ce qui suppose l'exercice des activités traditionnelles et conduit à envisager certains prélèvements dans la flore et la faune sauvages... »⁴ Pierre-Louis Osty, qui travaille depuis le milieu des années 1960 et plus intensément encore au milieu des années 1970 sur le Causse Méjean⁵, s'intéresse pour sa part aux exploitations familiales afin « d'aborder leurs rapports avec leur territoire, largement constitués par leurs pratiques d'élevage. »⁶ Citant les travaux d'Anne-Marie Brisebarre, il ne reste en somme pas indifférent au regard ethnozoologique⁷.

Il réalise d'ailleurs cette enquête en collaboration avec les ingénieurs du département Économie et sociologie rurale (ESR) de l'Inra, André Brun, Françoise Eugénie Petit ainsi que Jean-Paul Chassany qui s'occupe pour sa part, dans ce travail, de « l'histoire agro-écologique », c'est-à-dire des « rapports entre la société locale et la société globale ; ils ont un rôle moteur dans la mise en valeur du territoire dont un instrument important est constitué par le cheptel ovin »⁸. Celui-ci devient d'ailleurs membre de la Société d'Ethnozootechnie, intéressé par l'évolution de l'élevage, la technologie et l'outillage ainsi que les systèmes agraires et les écosystèmes⁹. Ils sont cependant peu nombreux du ESR à rejoindre les rangs de la société savante, hors mis la sociologue Catherine Develotte, discrète mais présente depuis au moins

¹ Raymond Pujol, « L'ethnozoologie au Muséum national d'Histoire naturelle » dans *Anthropozoologica*, n° 2, 1985, p. 24.

² Anne-Marie Brisebarre, « La transhumance traditionnelle en Cévennes et ses relations avec le parc national des Cévennes » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « La transhumance », p. 51.

³ Anne-Marie Brisebarre, *Bergers des Cévennes*, Paris, Berger Levrault éditions, 1978, 193 p.

⁴ Anne-Marie Brisebarre, « La transhumance traditionnelle en Cévennes et ses relations avec le parc national des Cévennes » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « La transhumance », p. 52.

⁵ Pierre-Louis Osty, « Les élevages ovins du Causse-Méjean » dans *Ethnozootechnie*, n° 24, 1978, « Zones marginales et races rustiques », p. 30.

⁶ *Ibid.*, p. 30.

⁷ *Ibid.*, p. 40.

⁸ *Ibid.*, p. 32.

⁹ « Société d'Ethnozootechnie. Liste de membres », 31 décembre 1983, Fonds Raymond Laurans.

1978 ainsi que l'ingénieur agronome Jean-Pierre Boutonnet qui réalisa une thèse de géographie en 1973 sous la direction de René Dumont¹. Il identifie d'ailleurs les raisons de ces absences dans la simple indifférence de la part de l'économie et de la sociologie rurales à l'égard des considérations de l'ethnozootechnie, voire même de la zootechnie. Pourtant, quelques-uns d'entre eux sont volontiers ouverts à la pluridisciplinarité et entreprennent ainsi aux côtés d'agronomes et de zootechniciens, notamment dans une alliance entre l'Inra et l'ENSSAA², des projets dans les zones marginales, développant conjointement au cours des années 1970 une approche par les systèmes pour rendre compte des résistances de ces zones aux « progrès techniques ».

La pluridisciplinarité au sein de la Société d'Ethnozootechnie constitue donc l'élément déterminant de ces rencontres que Raymond Laurans promeut jusqu'à vouloir en faire des rendez-vous scientifiques concluants dans le paysage de la recherche agronomique et de la recherche anthropologique. La Société d'Ethnozootechnie idéalement se définirait alors comme un des segments reliant schématiquement deux mondes, le Muséum national d'Histoire naturelle et l'Inra. Cependant, il existe déjà des « *liaisons pluridisciplinaires CNRS/Inra/Muséum* »³ bien plus effectives dans le développement de la recherche agronomique et anthropologique faisant de la Société d'Ethnozootechnie plutôt une base arrière, un espace en amont et en aval des travaux de recherche. Plutôt que l'avènement d'une discipline autonomisée, c'est de fait davantage la constitution d'un collectif « *indiscipliné* », au sens que lui donnent Bertrand Vissac ou Jean-Marie Legay, défiant les frontières disciplinaires⁴. Certes le contingent principal de la société savante est fait de spécialistes de l'élevage. Mais ils franchissent plus ou moins aisément les barrières disciplinaires pour se laisser tenter par le camp d'en face dans le contexte plus large de développement des actions interdisciplinaires autour de disciplines plus habituées que d'autres aux situations d'interface : c'est le cas de la géographie humaine⁵, de l'anthropologie dont une de ses branches que sont les ethnosciences, et de l'agronomie au sens large.

¹ Entretien téléphonique avec Jean-Pierre Boutonnet, 27 juin 2016.

² Jean-Pierre Deffontaines, *Archorales*, Inra, t. 10, p. 246.

³ Jean-Claude Lefeuvre, « Parlons agrosystèmes » dans *Dans les pas de Bertrand Vissac, un bâtisseur. De la génétique animale aux systèmes agraires*, op. cit., p. 290.

⁴ Jean-Marie Legay, « Quelques réflexions à propos d'écologie : défense de l'indisciplinarité » dans *Acta oecologica-Oecol. Gener.*, vol. 7, n° 4, 1986, p. 391-398.

⁵ Nicole Mathieu « Géographie et interdisciplinarité : rapport naturel ou rapport interdit » dans Marcel Jollivet (dir.), *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières*, op. cit., p. 129-154.

Chapitre 3 - Reconsidérer le monde rural

En 1977, lorsque la Société d'Ethnozootechnie réactualise pour le vingtième numéro la notion d'ethnozootechnie grâce aux contributions de Bertrand Vissac, François Sigaut et Liliane Bodson, Raymond Laurans titre le dossier « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré ». Si l'explicitation de sa relation avec les sciences est le rappel de sa pluridisciplinarité, l'affirmation de son rôle dans un développement rural qui se voudrait équilibré renvoie à une problématique qui prend, durant les années 1970, de plus en plus de contenance au sein de la société savante parallèlement à un semblable déploiement dans la recherche agronomique¹, et plus globalement encore dans la société confrontée aux limites économiques et environnementales de son modèle. Les termes sont importants, soulignant clairement cette dimension constitutive de l'ethnozootechnie que Raymond Laurans veut résolument tournée vers l'action. Le directeur du Département de génétique animale de l'Inra l'appuie d'ailleurs de tout son poids scientifique et institutionnel : « *Des formes extensives d'élevage souvent associées à la production forestière, à l'utilisation de sous-produits de zones de cultures avoisinantes, ouvertes au développement des loisirs et assurant la conservation des sols pourraient constituer une alternative à la zootechnie intensive. [...] L'ethnozootechnie peut aider puissamment la promotion de ces formes de développement plus équilibrées tant au niveau de la conception et de la recherche qu'à celui de l'application au niveau des divers milieux régionaux ou locaux considérés.* »²

Cependant le développement rural équilibré de Raymond Laurans désigne une appréciation bien plus profonde encore sur le monde rural et sous-entend la recherche de son harmonie, une harmonie fondée sur l'éleveur. Et ce ne sont pas tant les propos des auteurs au sein du numéro qui la soulignent que le dessin de la page de couverture qui l'illustre. Réalisé par Luc Ballon, proche ami de Caroline Ducrot à qui elle et Raymond Laurans, devenu son époux, confient plusieurs fois le soin des illustrations³, l'image évoque, selon la brève

¹ Jacques Poly, *Pour une agriculture plus économe et plus autonome*, Paris, Inra, 1978, 65 p.

² Bertrand Vissac, « L'ethnozootechnie et le développement des zones marginales » dans *Ethnozootechnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 15.

³ Entretien avec Bernard Denis, 6 mai 2016.

description « *l'homme dans la nature entouré des animaux domestiques* »¹, un homme abondamment barbu et aux cheveux longs dominant de sa carrure le dessin cerclé. Est ainsi représenté un berger tenant dans ses mains un long bâton et entouré de toute une ménagerie, notamment d'une vache couchée, paisible et attentive, et d'un chien, la patte recourbée, prêt à obéir ; surtout, il recouvre de ses bras un agneau. Le berger, sous un soleil flamboyant, est assis dans la nature, près d'un champ de maïs et devant un arbre fruitier tandis que l'eau s'écoule à ses pieds. La proximité d'un clocher rappelle heureusement que ce n'est pas un sauvage. Cette représentation surchargée d'éléments relève pleinement des récits mythifiés qui essaient déjà dès l'Antiquité au sujet du paysan et de la « *Terre-Mère* »² ; une légende rose³ qui perçoit celui-ci à l'état de nature, non corrompu par l'urbanité, et dans ce cas-là, par la modernité ; un paysan pluriactif, entre élevage et culture, un berger qui maîtrise la nature, la domestique et surtout la civilise en s'inscrivant harmonieusement dans son environnement⁴.

Que ce dessin illustre le numéro spécialement consacré à la redéfinition de l'ethnozootechnie n'est pas anodin. Il ne s'agit cependant pas de réduire les réflexions de Raymond Laurans ou de Bertrand Vissac à de simples contemplations mélancoliques sur un fameux ordre éternel des champs – d'autant que ce numéro, nous l'avons dit, est doublement publié dans le *Bulletin technique du département de génétique animale* – mais bien plutôt de souligner que s'imbriquent au sein de la Société d'Ethnozootechnie différentes perspectives de rapports au monde rural, à l'homme et à la nature par la diversité de ses membres, des thématiques développées et des objectifs visés.

¹ Raymond Laurans, « L'ethnozootechnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage » dans *Ethnozootechnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 4.

² Héliane Bernard, « Introduction à l'iconographie du monde rural dans la peinture française (1920-1955) » dans *Bulletin du Centre d'Histoire économique et sociale de la région lyonnaise*, n° 2, 1985, p. 51.

³ Pierre Cornu, « Histoire de la France rurale », Enseignement d'Histoire contemporaine à l'Université Lumière Lyon 2, 16 septembre 2013.

⁴ Le dessin n'est d'ailleurs pas sans évoquer l'introduction du catalogue de l'exposition « Bergers de France » qui fut tant fondatrice pour Raymond Laurans. Mariel Jean-Brunhes Delamarre, son auteur, introduit en effet l'allégorie de la grande vitrine d'accueil par un extrait de Jean de Brie : « *Le berger est aussi noblement paré de sa houlette selon son estat de berger, comme seroit ung évesque ou ung abbé de sa croce...* » Et l'ethnologue continuant : « *Suivis de leurs chiens et de leurs troupeaux, des bergers contemplant l'apparition d'un bâton pastoral, à l'image de l'Agneau mystique.* » L'inspiration est certes lointaine mais demeure alors que Raymond Laurans utilise cette citation de Jean de Brie au sein d'un exposé sur le bâton de berger lors de la séance du 30 juin 1973.

I - Les équilibres précaires

L'enjeu des espaces et des existants

Au centre des premières thématiques qu'abordent les sociétares se retrouvent les questionnements sur les mutations du monde rural. Ces mutations sont évidemment nombreuses au lendemain de la guerre, se renforcent « *à l'heure du capitalisme mondial* »¹ et les problématiques de la modernisation agricole ne laissent pas la Société d'Ethnozootechnie indifférente. Cependant, les questions des zones marginales, des races rustiques et de leurs origines se lient dans la définition d'un plus vaste ensemble qui détermine les rapports de l'homme à l'autre et à la nature. Que des scientifiques s'intéressent à ces sujets-là ne constituent en rien un fait stupéfiant ; mais qu'ils le fassent pour refonder une science zootechnique, sinon agronomique, interpellent sur la force de la cosmogonie naturaliste dont les dualismes structurent ces rapports. Il ne s'agit pas de tomber dans « *l'anathème des sciences positives* »² comme le fait remarquer Philippe Descola, ni de rendre ces grands partages responsables « *de tous les maux de l'ère moderne* »³ mais bien de voir que cette dernière n'est finalement qu'un « *champ de possible* »⁴ qui fit corps à partir du XIX^e siècle, particulièrement au début du XX^e siècle, avec de nombreux autres processus. Pierre Cornu insiste alors sur la « *dimension morale cachée de l'effort cosmogénétique désespéré de la modernité* »⁵ qui envoie sur ses propres marges des « *spécialistes des frontières instables entre nature et culture et des échecs de la domestication* » pour traiter la multiplication des objets hybrides ne se conformant pas aisément à l'objectivation.

Dès lors il semble pertinent, pour l'historien, d'évoquer la « question agraire », cependant moins selon son ancienne formule de l'inclusion de la paysannerie à la dynamique industrielle et à la lutte des classes⁶, que « *comme enjeu social de l'espace et des existants domestiqués, à domestiquer, ou décidemment inutiles* »⁷. Et le « *schème de la domestication* »

¹ Georges Duby, Armand Wallon (dir.), *Histoire de la France rurale*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, t. 4 « La fin de la France paysanne », p. 592-626.

² Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Éditions Gallimard, 2005, p. 161.

³ *Ibid.*, p. 153.

⁴ Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, *op. cit.*, p. 17.

⁵ *Ibid.*, p. 25.

⁶ Marcel Jollivet, « Paysans, capitalisme, environnement : le fil de l'histoire des années 1950 à aujourd'hui » dans Bertrand Hervieu, Bernard Hubert, *Sciences en campagne. Regards croisés, passés et à venir*, *op. cit.*, p. 39.

⁷ Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, *op. cit.*, p. 26.

sous-tendant la « question agraire » est éminemment centrale dans les thématiques de la Société d'Ethnozootechnie dont les zootechniciens en deviennent ainsi ces missionnaires des marges qui n'ont nullement pour objectif de faire s'écrouler la modernité – ils ne sont pas antimodernes¹ – mais bien de « *maintenir l'économie du sens face aux forces de désagrégation d'un système déséquilibré dans son principe moteur par ses propres contradictions.* »² Des forces qui, sous couvert de la modernité civilisatrice, subvertissent l'espace et les existants et délient les liens véritables de la domestication : du moins s'établit-il une dialectique entre domestique et sauvage au sein de la Société d'Ethnozootechnie ne situant cependant pas l'un et l'autre exactement dans les camps que le naturalisme leur prête.

Les animaux rustiques constituent un premier niveau de résistance, eux qui ne trouvent plus droit de citer dans le productivisme, ou seulement pour venir consolider génétiquement la sélection des races productives et leurs aptitudes ; un premier niveau lié à la simple « *diversité* »³ des races d'élevage témoignant de la richesse d'un patrimoine naturel domestiqué par l'homme et maintenu, selon Bertrand Vissac, malgré « *les contraintes d'un milieu naturel et humain contrasté et fragile* » que la modernité ignore⁴. Maurice Molénat le déplore avec vigueur pour l'élevage porcin qui ne s'apparente même plus à de l'élevage : « *Le porc a quitté la ferme. Il est devenu le support d'une intense activité industrielle. L'“éleveur” est tributaire du commerce extérieur, des fabricants d'aliments, des banques, des industriels de l'équipement, des fabricants de produits pharmaceutiques. Il se transforme en véritable chef d'entreprise. Dans un système résolument productiviste il n'y a de place que pour un élevage performant et coûteux.* »⁵

Dès lors, la disparition constituerait, pour Jacques Bougler, « *un indéniable appauvrissement de notre civilisation* ». Elle est « *un aspect peut-être moins apparent mais sûrement plus profond, et en tout cas irréversible, de la “pollution” engendrée par le développement technologique et l'accélération des processus de changement dans notre*

¹ Si tant est que les antimodernes réfutent la Constitution moderne, ce que Bruno Latour met en doute ; Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes, op. cit.*, p. 70.

² Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine, op. cit.*, p. 23.

³ Bertrand Vissac, « Introduction » dans *Ethnozootechnie*, n° 22, 1978, « Les races domestiques en péril - Seconde journée », p. 3.

⁴ Bertrand Vissac, « L'ethnozootechnie et le développement des zones marginales » dans *Ethnozootechnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 15.

⁵ Maurice Molénat, « Les zones marginales vont-elles infléchir la recherche porcine ? » dans *Ethnozootechnie*, n° 24, 1978, « Zones marginales et races rustiques », p. 54.

société »¹. Les mots sont forts et le terme est récurrent dans les communications : les enjeux concernent la civilisation. Un constat nullement passéiste, ou seulement dans une première lecture ; on parle volontiers de la « *civilisation paysanne* »² ou « *agropastorale* »³ à laquelle on oppose « *l'ère atomique* » qui justement « *cherche sa civilisation* »⁴. Mais les enjeux concernent la civilisation dans son évolution même ainsi que dans son avènement. Dans un second niveau, chercher à comprendre les origines de l'élevage, c'est aussi vouloir mettre en lumière la constitution du monde civilisé alors que, comme le souligne François Poplin lors de la journée d'étude sur le porc, la domestication a vraisemblablement « *concouru à la naissance de la cité* »⁵. Un élevage qui prend donc valeur civilisationnelle, et ce par l'antinomie du civilisé et du barbare, du domestiqué et du sauvage⁶ qui structure la formation d'une communauté historique. Philippe Descola le souligne, « *les valeurs et les significations attachées à l'opposition du sauvage et du domestique sont propres à une trajectoire historique particulière* » dont le naturalisme a hérité et que d'autres continents, d'autres contextes techniques et mentaux n'ont pas développé dans de semblables dimensions. Raymond Laurans insiste sur cette valeur civilisationnelle lorsqu'en se fondant sur l'ouvrage de Francis Petter *Les animaux domestiques et leurs ancêtres*⁷, les sociétaires ne cessant de le citer, il affirme que l'animal domestique est « *celui qui a participé à l'histoire des civilisations humaines et y a joué un rôle déterminant.* »⁸

Dès lors, l'intensification de la production animale sur les modèles industrielles semblent aux yeux des zootechniciens et des ethnozoologues nier plusieurs siècles, si ce n'est plusieurs millénaires, d'acquis de processus de domestication qui ne se résument nullement à un simple rapport productif. Jacques Bougler s'interroge : « *l'homme des campagnes n'est-il pas lié plus profondément qu'on pourrait le croire aux animaux qu'il exploite ? Une*

¹ Jacques Bougler, « Le problème de la raréfaction ou de la disparition de certaines espèces domestiques en France » dans Raymond Pujol (éd.), *L'homme et l'animal : premier colloque d'ethnozoologie, op. cit.*, p. 620.

² Marcel Théret, « Essai d'une dynamique des races » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « Les races domestiques en péril », p. 9.

³ Jacques Bougler dans *Ethnozootechnie*, n° 12, 1975, citant les propos de l'exposition « Paysans et Bergers des Pays de Savoie », p. 10.

⁴ *Ibid.*, p. 10.

⁵ François Poplin, « Origine du porc » dans *Ethnozootechnie*, n° 16, 1976, « Le porc domestique », p. 10.

⁶ Philippe Descola, *Par-delà nature et culture, op. cit.*, p. 105.

⁷ Francis Petter, *Les animaux domestiques et leurs ancêtres*, Paris, Bordas, 1973, 127 p.

⁸ Raymond Laurans, « L'ethnozootechnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage » dans *Ethnozootechnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 5.

uniformisation de ceux-ci, consécutive à une disparition des races locales, n'entraîne-t-elle pas aussi une uniformisation des techniques de production et, en définitive, une uniformisation des paysages et des hommes qui les font vivre ? »¹ Marcel Théret évoque une réponse lors de la journée d'étude sur les races en péril : « *On refuse la réalité des disparités régionales. [...] On demeure persuadé que les progrès techniques sont tels que presque toutes les régions peuvent atteindre le même degré d'évolution ou de possibilité de production.* » Dès lors, « *la notion de milieu perd de son sens [...] ; la notion elle-même de race perd toute sa signification écologique* », ce que refusent d'acter les membres de la Société d'Ethnozootechnie. Pourtant, le professeur de zootechnie le constate : « *Il a fallu la fin de la Deuxième Guerre mondiale pour que se trouve bousculé un ordre établi. La maîtrise apparente des différents facteurs du milieu devait rendre caduque cette notion d'harmonie agricole en même temps que le mot "paysan" prenait un sens on ne peut plus péjoratif. La dynamique des races trouvait une nouvelle voie jalonnée par des mots qui ont fait fortune : productivité, rentabilité et qui, peut-être, contribueront à ruiner certaines régions, faute d'avoir retenu celui d'adaptation.* »

La domestication n'est en effet pas seulement animale ; c'est aussi une domestication des espaces, non pas indépendamment de l'élevage mais bien assurée par les troupeaux. Jacques Bougler lors de la première journée d'étude sur les races en péril l'explique, l'abandon des races locales adaptées à un milieu au profit de races standards « *pose aujourd'hui toute une série de questions en ce qui concerne la conservation ou la transformation du milieu, que les animaux interviennent directement comme éléments esthétiques dans le paysage ou qu'ils concourent à son entretien : [...] que penser des surfaces en herbe qui ne sont ni pâturées ni fauchées et qui se couvrent de grandes herbes, de buissons et d'épineux à l'intérieur desquels le promeneur ne s'aventurera plus, si tant est qu'un tel paysage l'attire encore !* »² Diagnostic qu'il avait déjà émis un an auparavant en conclusion du « premier colloque d'ethnozoologie ». Son intervention avait été d'ailleurs précédée de sept communications, pour certaines du fait de collègues sociétaires, en tout cas exclusivement consacrées, sans hasard, au mouton et à la transhumance. Jean Blanc à ce propos souligne déjà en 1972 le rôle de l'élevage « *pour la protection de l'entretien du paysage et comme facteur irremplaçable de la qualité de la vie* » alors que « *sa fonction actuelle de producteur de protéines animales sera concurrencée par l'industrie des*

¹ Jacques Bougler, « Le problème de la raréfaction ou de la disparition de certaines espèces domestiques en France » dans Raymond Pujol (éd.), *L'homme et l'animal : premier colloque d'ethnozoologie*, op. cit., p. 619.

² Jacques Bougler, « Conséquences générales de la disparition des races » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « Races domestiques en péril », p. 36.

protéines du pétrole »¹. Les progrès de la science sont en effet tels que l'on promet aisément durant les « Trente Glorieuses » l'artificialisation de la nourriture afin de répondre aux carences alimentaires mondiales ; et Raymond Février n'en dit pas moins en 1970 : « *Si on trouvait à prendre les protéines dans les végétaux, à les transformer de façon à les rendre plus appétissantes, plus ressemblantes à la viande, on pourrait peut-être couvrir une partie du besoin physiologique de la viande* »². Mais les sociétaires insistent, la vache est bien davantage qu'un réservoir de protéines.

Les troupeaux sont en effet eux-mêmes insérés dans des systèmes de pratiques porteurs de valeurs que les zootechniciens constatent directement sur le terrain et que les travaux des ethnozoologues permettent de restituer. Pour Anne-Marie Brisebarre : « *L'étude des rapports "transhumance-homme-milieu-animal" montre l'influence de ce phénomène sur la vie sociale et économique des Cévennes mais aussi sur la végétation des montagnes cévenoles. [...] Cette suppression du petit élevage ovin familial serait rapidement suivie par l'abandon des vallées cévenoles en raison de la rupture du système de polyculture et élevage qui a, jusqu'à aujourd'hui, permis à ces familles de se maintenir dans la région.* »³ Surtout, conclut-elle : « *Le mouton agit donc sur le pâturage (si son exploitation se fait rationnellement) comme un agent de "conservation du paysage". Cette "conservation du paysage" cévenol est un des buts du Parc National des Cévennes qui a déjà passé de nombreux contrats avec des agriculteurs chargés d'entretenir certaines portions du territoire du Parc qui, laissées à l'abandon à la suite du départ de leurs habitants, menaçaient de retourner à l'état sauvage.* »

Sa collègue Bernadette Lizet du Laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie quant à elle s'intéresse à la désertification des espaces ruraux, la définissant du point de vue non pas écologique, mais ethnoécosystémique : « *L'état de désertification traduit une désorganisation de l'ethnoécosystème propre aux sociétés traditionnelles rurales sédentaires, caractérisée par la déstructuration de l'ethnosystème (vie socio-économique), avec les indicateurs suivants : vieillissement de la population sans renouvellement, abandon et délabrement de l'habitat, dilution de la vie sociale villageoise, etc. ; la désorganisation de l'écosystème domestiqué (milieux transformés par l'homme) : abandon de nombreuses surfaces*

¹ *Ethnozootechnie*, n° 8, 1972, Compte rendu de la séance du 18 novembre 1972, p. 3.

² Eurêka, « Sauver le bœuf », émission du 2 décembre 1970 par Guy Seligmann et Paul Ceuzin, ORTF ; <http://www.ina.fr/video/CPF06020231>.

³ Anne-Marie Brisebarre, « La transhumance traditionnelle en Cévennes et son rapport avec le Parc national des Cévennes » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « La transhumance », p. 55.

agricoles, arrêt de l'entretien du milieu (terrasses, chemins, réseaux d'irrigation), extensivité de l'exploitation des sols, etc. »¹ Comme le note le géographe Yves Luginbühl, cette antinomie de l'espace sauvage et de l'espace cultivé n'est nullement inédite et le thème du désert est déjà bien présent dès le XIX^e siècle dans la rhétorique des agronomes². Le paysage de la friche est profondément déconsidéré à la fois d'un point de vue esthétique mais aussi dans la poursuite de l'« harmonie sociale » que les terres sont censées pourvoir. La « friche est l'anticulture », son apparition signale un « retour à la nature ».

Dans sa large redéfinition de l'ethnozootechnie dans le vingtième numéro de sa revue, Raymond Laurans positionne sa discipline dans le champ de l'écologie. Et dans l'étude de « l'homme, de l'animal et du milieu » qu'il ne cesse de préconiser, il fait relever le milieu, après le climat et le sol, du paysage rural « façonné par l'homme pour qu'il réponde à ses besoins et à ceux de ses troupeaux »³ ; un paysage qui se modifie sans cesse « sous l'influence des défrichements, déboisements, assèchements, et mises en culture. Son abandon à la friche et aux broussailles en fait au contraire un milieu de plus en plus hostile à l'homme. »

Entre le sauvage et le domestique s'élabore ainsi un rapport dont on en perçoit l'entrée dans une phase critique du fait de la modernité. Bernadette Lizet avec ses termes ethnoscientifiques caractérise un état de désertification ; d'autres parlent de déprise agricole, et c'est la renaissance à partir des années 1960, davantage dans les années 1970, d'un discours sur le vide des campagnes⁴ que les élites françaises à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle avaient déjà développé⁵. L'agronome Jean-Pierre Deffontaines définit la déprise à la fois comme « le changement d'état d'un complexe liant l'activité à l'espace et ayant des répercussions environnementales visibles », et comme « une perception de changements de systèmes liant activités et espaces. Ces changements font référence à des états antérieurs de l'espace, réels ou construits. Ces changements sont jugés comme une régression par rapport à

¹ *Ibid.*, p. 57.

² Yves Luginbühl, « Sauvage/cultivé : l'ordre social de l'harmonie des paysages » dans Nicole Mathieu, Marcel Jollivet (dir.), *Du rural à l'environnement. La question de la nature aujourd'hui*, op. cit., p. 46.

³ Raymond Laurans, « L'ethnozootechnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage » dans *Ethnozootechnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 9.

⁴ Pierre Alphanéry, Pierre Bitoun, Yves Dupont, *Les champs du départ. Une France rurale sans paysans ?*, Paris, Éditions La Découverte, 1988, p. 31.

⁵ Pierre Barral, *Les agrariens français de Méline à Pisani*, Paris, Armand Colin/Presses de la FNSP, 1968, 388 p.

une occupation plus complète de l'espace agricole »¹. L'exode rural est en effet au centre de toutes les attentions, et les discours sur celui-ci témoignent si ce n'est d'une crainte, du moins d'un constat se voulant alarmant face à la modernité. René Frédet, docteur vétérinaire et directeur de l'Association pour la diffusion à l'étranger des techniques de l'élevage français, l'exprime d'ailleurs lors de la journée d'étude consacrée aux parcs naturels nationaux et régionaux en 1982 : « *La réduction ou disparition de l'élevage, découlant souvent de l'exode rural entraîne l'embroussaillage ou la forestation anarchique* »².

Le monde moderne, pourtant fondé sur la maîtrise et la possession de la nature comme extériorité de l'homme, semble dès lors enclencher toute une série de processus indésirables conduisant à moins de maîtrise et moins de possession. Les modèles de sélection rationalisés, favorisant la productivité des races domestiques les mieux adaptées au schéma au détriment des autres alors « dominées », en deviennent ainsi les agents de l'ensauvagement sous les appareils du contrôle total de l'animal, de sa sélection à sa production, en passant progressivement par ses gènes. Derrière surtout se pose la question de la présence humaine, et celle de la « *dégradation du tissu social* »³ qui alertent les sociétares. Alors qu'à la même époque se développent les mouvements autour de la *wilderness*⁴, promouvant les paysages sauvages, valeur d'authenticité principalement pour une élite urbaine, les sociétares ici, et plus globalement encore, réfutent ces positions : autant que l'animal, autant que la nature, c'est bien l'homme qui est au centre de l'attention. D'ailleurs Raymond Laurans le rappelle en 1977 : « *C'est avec le souci de redonner dans les études une place au rôle des hommes dans l'élevage qu'un petit groupe s'était formé en 1963.* »⁵

¹ Jacques Baudry, Jean-Pierre Deffontaines, « Réflexions autour de la notion de déprise agricole » dans *Le courrier de la cellule environnement*, n° 4, juin 1988, p. 12.

² René Frédet, « Les animaux domestiques dans l'animation, l'authenticité et la conservation du paysage, y compris dans les parcs naturels (le point de vue d'un visiteur) » dans *Ethnozootechnie*, n° 31, 1982 « Les animaux domestiques dans les parcs naturels et les zones difficiles », p. 9.

³ Maurice Molénat, « Les zones marginales vont-elles infléchir la recherche porcine ? » dans *Ethnozootechnie*, n° 24, 1978, « Zones marginales et races rustiques », p. 53.

⁴ Catherine Larrère, Raphaël Larrère, *Penser et agir avec la nature : une enquête philosophique*, Paris, Éditions La Découverte, 334 p.

⁵ Raymond Laurans, « L'ethnozootechnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage » dans *Ethnozootechnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 10.

Races en péril : le constat

Bien que Raymond Laurans souligne ponctuellement que la Société d'Ethnozootechnie n'est nullement une association de défense des races domestiques en voie de disparition, dès le premier compte rendu de réunion publié en 1972, mention est faite de la question. Nous pourrions bien sûr identifier dans son tout premier texte dédié à la race camarguaise un intérêt originel pour la défense des races marginales alors que de son aveu, la Camargue, de « *caractère difficile* [...], *est sélectionnée en vue de la course provençale. C'est sa principale aptitude, car peu laitière elle nourrit seulement son veau et donne un faible rendement en viande.* »¹ Cependant aucune remarque sur une sauvegarde nécessaire, ni même sur une menace imminente, mais bien seulement un intérêt ethnographique pour un animal domestique ancré dans un « *terroir* »² et traduisant des pratiques. Bien sûr le choix du sujet, sans prédestiner de l'évolution de l'ethnozootechnie, n'est pas anodin alors que Raymond Laurans est pourtant plus proche du Mérinos. Mais comme le font remarquer plusieurs historiens, l'étude de l'histoire des animaux et du rapport entre nature et culture³ revient bien souvent à la domestication des bovins. De fait, lorsque la Société d'Ethnozootechnie est créée, et bien qu'on la veuille tournée vers les ethnosciences, elle rassemble rapidement des spécialistes de l'élevage qui se mobilisent autour de la question.

Dès l'année 1972 et la publication des premiers comptes rendus se manifestent les intérêts des sociétaires pour ces problématiques. À la première séance publiée en compte rendu, Raymond Laurans souligne parmi les tâches des sociétaires celle de réaliser la « *description d'un objet, d'une technique ancienne, d'une race etc. en voie de disparition* »⁴. Le jeune Laurent Avon, étudiant du Centre d'enseignement zootechnique de Rambouillet, s'y emploie rapidement alors qu'il est intéressé par ces animaux domestiques menacés de disparition⁵. Il réalise le 18 novembre 1972 un exposé sur la question des races à petits effectifs qui suscite l'engouement puisqu'il est décidé à sa suite de créer un groupe de travail sur ce « *problème* »⁶.

¹ Raymond Laurans, « Quelques aspects de l'élevage en Camargue » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, p. 5.

² Raymond Laurans, « Ethnozootechnie » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, p. 3.

³ Éric Baratay, Jean-Luc Mayaud, « Un champ pour l'histoire : l'animal » dans Éric Baratay, Jean-Luc Mayaud (dir.), *Cahiers d'histoire*, n° 3-4, 1997, « L'animal domestique : XVI^e-XX^e siècles », p. 409-442. p. 429 ; Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, op. cit., p. 11.

⁴ *Ethnozootechnie*, n° 6, 1972, Compte rendu de la séance du 12 février 1972, p. 3.

⁵ *Ethnozootechnie*, n° 7, 1972, Compte rendu de la séance du 10 juin 1972, p. 3.

⁶ *Ethnozootechnie*, n° 8, 1972, Compte rendu de la séance du 18 novembre 1972, p. 2.

Se proposent Marcel Théret, Jean-Jacques Lauvergne, Louis Ollivier, Luc Gilbert et Laurent Avon ; peu d'indications cependant sur les travaux et les résultats de ce groupe. Ce qui est certain pour le moins, c'est que les sociétaires travaillent individuellement ces questions et multiplient les prises de contacts avec quelques collègues qui développent de semblables réflexions. C'est un même environnement socio-professionnel qui stimule les échanges. Les premiers membres de la Société d'Ethnozootecnie ne sont en effet pas les seuls à porter leur attention sur ces questions, ce dont se félicite Raymond Laurans, notamment heureux que « *le savant Directeur de la Station de Génétique de l'I.N.R.A. en souligne l'importance* »¹ et peut-être davantage encore que celui-ci apporte par sa stature la légitimité de telles considérations.

En effet Bertrand Vissac prend la direction en 1972 du Département de génétique animale et publie la même année un article sur lequel se fondent en partie les réflexions des sociétaires². Fort de son expérience en Aubrac, il insiste sur les méfaits de la « *sélection à courte vue* » et ses mots sont forts, soulignant cette même crainte sur les conséquences de la modernité : « *Derrière les exigences de rentabilité immédiate, c'est en fait une sorte de chaos qui menace.* »³ La préservation de la variabilité génétique est essentielle selon lui, multipliant en cela les propositions de sauvegarde et soulignant l'importance de revenir « *aux races méprisées* ». Un premier pas publiquement engagé dans la dissidence scientifique. Ses propos ne sont cependant pas inédits et s'inspirent d'un article rédigé une décennie plus tôt par l'ingénieur en chef des services agricoles Robert Darpoux. Ils ne sont d'ailleurs pas étrangers l'un à l'autre, alors que ce dernier fonda en 1948 le Centre d'insémination artificielle du Puy-de-Dôme qui entreprend des travaux de testage de taureaux charolais en liaison avec l'Inra et Bertrand Vissac⁴ ; surtout ils se retrouvent tous les deux dans la Société d'Ethnozootecnie au cours des années 1970.

En 1962, Robert Darpoux publie dans le *BTI* « Pensons à conserver notre matériel génétique »⁵ dans lequel il revient longuement sur les problématiques de la réduction de la variabilité génétique et de la disparition des races locales. Alors que la seconde loi d'orientation agricole vient tout juste d'être adoptée et que celle sur l'élevage n'est votée que quatre années

¹ *Ibid.*, p. 4.

² Bertrand Vissac, « Une seconde révolution de l'élevage » dans *Sciences et avenir*, n° 309, 1975, p. 896-901.

³ *Ibid.*, p. 898.

⁴ Gilbert Lienard, *Archorales*, Inra, t. 4, p. 198.

⁵ Robert Darpoux, « Pensons à conserver notre matériel génétique » dans *Bulletin technique d'information des ingénieurs des services agricoles*, n° 169, mai 1962, p. 447-454.

plus tard, Robert Darpoux manifeste une première synthèse pionnière dans la réflexion sur la sauvegarde des races domestiques. Ce n'est bien sûr pas un cri antiscientifique, alors qu'il reconnaît « *les remarquables efforts des chercheurs animés par les demandes de plus en plus pressantes des agriculteurs eux-mêmes* »¹ ; mais des efforts qui « *conduisent chaque jour davantage à une réduction considérable du nombre de formes exploitées* ». Le problème est en effet de ne conserver « *que de trop rares lignées dont on ne peut généralement savoir a priori si elles seront définitivement les meilleures* ». L'amélioration animale conduit les races domestiques à une extrême fragilité et il pourrait rapidement devenir regrettable pour les sciences agronomiques « *d'avoir laissé se perdre les gènes de la rusticité* ».

Cependant avant de sauvegarder les races domestiques, il faudrait déjà les connaître. Et sans les connaître, il n'y a pas de raison de les oublier, encore moins de les éliminer. Bertrand Vissac en était arrivé à cette conclusion à la fin de son « *étude génétique de la race d'Aubrac* »² dans le cadre de la RCP sous la direction de Georges Henri Rivière : « *En définitive, tant que des études objectives et globales n'auront permis de conclure sur l'intérêt de la race d'Aubrac pour la production de viande dans le cadre de tels schémas de croisement, il n'est pas concevable que la structure génétique individualisée sur les montagnes d'Aubrac pendant plusieurs siècles et qui correspond pour beaucoup de critères (fécondité, longévité, rusticité) aux besoins d'un élevage à viande exclusif ne soit pas sauvegardée par la collectivité* »³. Jacques Bougler le souligne de même lors de la seconde journée d'étude sur le sujet en 1978 : « *Il est très difficile de préciser objectivement cette originalité et l'intérêt de telle ou telle race : on doit donc admettre que la conservation des races est d'abord un postulat et envisager de conserver tout ce qui existe.* »⁴ Une perspective qu'il sut nuancer alors qu'il se positionnait lors de la toute première manifestation davantage sur l'évaluation des mérites : « *Il faut, dans ce domaine, prendre une attitude positive* » - dans le sens rationnel du terme – afin de « *définir, parmi les races en péril, celles qui méritent d'être conservées* »⁵. Continuant d'ailleurs, il souligne l'importance de « *s'intéresser aussi à la réduction de variabilité génétique qui menace toutes les races, et même les plus importantes d'entre elles, soit par disparition de souches qui*

¹ *Ibid.*, p. 448.

² Bertrand Vissac, « Étude génétique de la race d'Aubrac » dans Georges Henri Rivière, *L'Aubrac*, t. 1, *op. cit.*, p. 27-102.

³ *Ibid.*, p. 101.

⁴ Alain Malafosse, Jacques Bougler, « La mise en place des programmes de sauvegarde » dans *Ethnozootechnie* n° 22, 1978, « Race domestique en péril – seconde journée », p. 134.

⁵ Jacques Bougler, « Conséquences générales de la disparition des races » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « Races domestiques en péril », p. 54.

ne correspondent plus à l'orientation actuelle des productions [...], soit par réduction du nombre des souches sélectionnées dans le cadre des programmes de sélection : en effet, le maintien de la variabilité dans une population donnée entraînant inéluctablement une diminution du progrès génétique réalisable à court et moyen terme sur le(s) caractère(s) sélectionné(s), il importe de se situer à un optimum et il appartient à nos collègues de l'I.N.R.A. de définir les méthodes qui permettront de l'atteindre. » Aux zootechniciens donc de prendre en charge les études appropriées, certainement même sont-ils les plus habilités à orienter les entreprises, même interdisciplinaires, ce que pense Bertrand Vissac, nous l'avons vu plus haut.

Et les études se multiplient au début des années 1970. Elles prennent des envergures internationales notamment à la suite de la conférence internationale sur l'environnement de Stockholm en juin 1972 et la création conséquente du Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE) ; dès les années 1960 en outre, la FAO se préoccupait de la question des ressources génétiques¹ et met finalement sur pied, avec le PNUE, un projet pilote dont Ian L. Mason en devient le responsable : « *L'objectif principal, explique-t-il lors de la seconde journée d'étude sur les races en péril, était de préparer une liste préliminaire des races domestiques menacées d'extinction et de revoir les mesures déjà prises ou à prendre pour enrayer ce processus. Compte tenu du temps et des moyens impartis, il a été jugé nécessaire de faire cette étude détaillée pour une seule espèce et dans une région limitée. Le choix s'est porté sur l'espèce bovine, dans la zone européenne et périméditerranéenne.* »² Le biologiste avait déjà acquis au lendemain de la guerre de l'expérience dans l'étude des races anglaises exclues des *herd book*³ et devient en conséquence responsable de ce vaste programme financé par la FAO faisant appel à plusieurs scientifiques dont des zootechniciens de l'Inra. Jean-Jacques Lauvergne prend ainsi part au projet, étudiant par enquêtes et visites personnelles les exploitations de trente-cinq pays. En 1975, le généticien remet son rapport *Étude pilote sur la conservation des ressources génétiques animales*⁴ à la FAO dans lequel il observe notamment

¹ Michel Chauvet, Louis Olivier, *La biodiversité, enjeu planétaire*, Paris, Éditions Sang de la Terre, 1993, p. 337.

² Ian L. Mason, « L'action de la F.A.O. et du P.N.U.E. pour la protection des races domestiques en voie de disparition » dans *Ethnozootechnie*, n° 22, 1978, « Les races domestiques en péril - Seconde journée », p. 122.

³ Valerie Porter, « Preface » dans Valerie Porter, Lawrence Alderson, Stephen J. G. Hall, *Mason's World Encyclopedia of Livestock Breeds and Breeding*, London, CABI, 2016, p. XI.

⁴ Jean-Jacques Lauvergne, *Étude pilote sur la conservation des ressources génétiques animales*, Rome, ONUAA, 1975, 70 p.

le maintien de trente-trois races pour cent-quarante-neuf étudiées en Europe¹. Un constat qui se veut donc alarmant.

D'autres études parallèlement adviennent progressivement, ce que rapporte Ian L. Mason : « En 1974/75, le Professeur C. H. Brooke de l'Université de Portland (Oregon, U.S.A.), a entrepris une enquête (financée par la National Science Foundation) des races ovines au Portugal, en Espagne, dans le sud de la France, en Italie, en Yougoslavie, en Grèce et en Turquie occidentale, qui, selon l'ouvrage de Ian L. Mason *Sheep Breeds of the Mediterranean* (1967), sont rares, en régression, ou menacées d'extinction. Pendant une partie du voyage, le Professeur C. H. Brooke a été accompagné par le Docteur Michael L. Ryder de l'Animal Breeding Research Organisation (Edimbourg). »² Et si les travaux de Jean-Jacques Lauvergne influencent indéniablement les perspectives d'étude des races en péril au sein de la Société d'Ethnozootecnie, Raymond Laurans, bien qu'à la retraite, n'est point étranger à ces thématiques de recherche internationales. Il connaît en effet déjà bien Michael L. Ryder qui vint au début des années 1960 réaliser une étude sur le Mérinos³ et était reparti très satisfait de sa rencontre avec Raymond Laurans. Et c'est autant les travaux du directeur de la Bergerie nationale de Rambouillet que ses réflexions sur l'ethnozootecnie qui intéressent le britannique. Michael L. Ryder le lui fait en effet savoir dans une lettre datée du 14 juillet 1965 au sein de laquelle il explique, suite à sa venue, avoir hâte de collaborer dans le futur avec Raymond Laurans ; surtout dit-il : « *I would particularly like to become associated with your "Groupe d'études Ethnozootecnique"*. »⁴ La proposition est sincère, d'autant que, membre de la *British Agricultural Society*, Michael L. Ryder lui propose de rejoindre les rangs de la société savante en appuyant la demande d'admission de Raymond Laurans (qu'il signe d'ailleurs en tant que « *Directeur du Centre d'enseignement zootecnique* », et non comme membre d'un groupe d'études ethnozootecniques)⁵. Le président de la Société d'Ethnozootecnie saura lui rendre finalement la pareille, le faisant membre associé, de même que son collègue géographe C. H. Brooke.

¹ Ian L. Mason, « L'action de la F.A.O. et du P.N.U.E. pour la protection des races domestiques en voie de disparition » dans *Ethnozootecnie*, n° 22, 1978, « Les races domestiques en péril - Seconde journée », p. 122.

² *Ibid.*, p. 123.

³ Michael L. Ryder, « Some measurements of old Merino wool » dans *Austral. J. Sci.*, 25, p. 499-502.

⁴ Lettre de Michael L. Ryder sur papier à en-tête « Agricultural Research Council, Animal Breeding Research Organisation » à l'attention de Raymond Laurans datée du 14 septembre 1965 ; feuille volante, dossier « Mouton », Fonds Raymond Laurans.

⁵ Lettre de Raymond Laurans à l'attention de C. A. Jewell, trésorier de la *British Agricultural Society*, datée du 12 novembre 1965 ; feuille volante, dossier « Mouton », Fonds Raymond Laurans.

Michael L. Ryder et Clarke H. Brooke publient d'ailleurs ensemble l'étude *Declining breeds of mediterranean sheep* en 1979 réalisée pour le compte de la FAO dans laquelle les influences de Raymond Laurans et de la Société d'Ethnozootechnie sont vives. Outre les remerciements à l'attention de Luc Gilbert de l'Itovic, de Jean G. Boyazoglu de l'Ambassade de l'Afrique du Sud, de Pierre Charlet de l'INA-PG, de Jean-Jacques Lauvergne de l'Inra et de Raymond Laurans de la Société d'Ethnozootechnie, outre les références bibliographiques faisant état des travaux de chacun d'entre eux et notamment du numéro spécial d'*Ethnozootechnie* sur les races en péril, les deux consultants de la FAO font mention des études de Mariel Jean-Brunhes Delamarre sur lesquelles il s'appuyèrent pour réaliser leur travail¹. L'ouvrage *Sheep and Man* de Michael L. Ryder publié en 1983 sera la concrétisation de ses études précédentes, alliant perspectives biologiques, anthropologiques et géographiques pour rendre compte des relations entre l'homme et l'animal². Raymond Laurans noue ainsi des alliances à l'international avec des scientifiques, des biologistes qui comme lui, et comme les sociétaires, ambitionnent la pluridisciplinarité dans les études des animaux domestiqués. L'influence de la Société d'Ethnozootechnie n'est finalement pas minime dans les réflexions, ici, en amont des travaux de recherche sur les questions de la diversité des races domestiques.

Quelques sociétaires avaient d'ailleurs déjà pu présenter leurs idées sur la question en octobre 1974 lors du Premier Congrès mondial de génétique appliquée à l'élevage de Madrid. Au sein d'une table-ronde animé par Ian L. Mason³. Jean-Jacques Lauvergne et Raymond Laurans sont en effet invités à venir exposer « *les réalisations et les projets français en matière de préservation des races domestiques en péril* »⁴, premier round d'essai avant l'organisation de la journée d'étude sur les races en péril le 21 novembre 1974, témoignant déjà d'un vif développement de cette thématique-là bien avant la première manifestation. Raymond Laurans y réalise une contribution⁵ au sein de laquelle il détaille d'une part les premiers travaux de recherche fondamentale sur la question entrepris par des généticiens, notamment François Grosclaude et Pierre Millot à l'Inra, ensuite les études de référencement des races sélectionnées d'Edmond Quittet et Pierre Zert, surtout l'étude de Bertrand Vissac en Aubrac qui, dit-il devant

¹ Mariel Jean-Brunhes Delamarre, « Quelques aspects de l'élevage traditionnel en France : bergers et troupeaux communs » dans *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, 1969, p. 369–380.

² Michael L. Ryder, *Sheep and man*, London, Duckworth, 1983, 846 p.

³ Ian L. Mason, « The conservation of animal genetic resources. Introduction to round table » dans *Premier congrès mondial de génétique appliquée à l'élevage*, Madrid, octobre 1974, t. 2, p. 13–21.

⁴ *Ethnozootechnie*, n° 11, 1974, Compte rendu de la séance du 16 février 1974, p. 2.

⁵ Raymond Laurans, « Le problème de la conservation du matériel génétique en France » dans *Premier congrès mondial de génétique appliquée à l'élevage*, Madrid, octobre 1974, t. 2, p. 75-84.

une assemblée de chercheurs internationaux, a permis de préciser « *un mode d'utilisation des races anciennes et méprisées ce qui tout en assurant leur sauvegarde permet de les intégrer dans des programmes de production de viande parfaitement adaptés aux conditions actuelles du marché.* »¹

En outre, d'autres chercheurs interviennent lors de ce même congrès, notamment le britannique J. C. Bowman qui avait déjà éveillé l'attention des sociétaires avec son article « *Livestock : the case for preserving rare breeds* »² ; c'est en effet la toute première mention de leur intérêt pour les races domestiques menacées lors du premier compte rendu de séance du 12 février 1972. J. C. Bowman étudiant d'anciennes races domestiques de Grande-Bretagne, les sociétaires soulignent de fait qu'« *il serait souhaitable de les protéger tant au point de vue historique que génétique* »³. Leur attention pour le sujet ne se tarira plus jusqu'à l'organisation deux ans et demi plus tard d'une journée d'étude spécialement dédiée à la question.

Bien que Raymond Laurans refuse de voir la Société d'Ethnozootechnie se transformer en une association de sauvegarde des races domestiques en péril, il semble indéniable que ce soit une de ses principales réussites. En effet, elle est souvent citée comme l'initiatrice de la prise de conscience des méfaits des modèles de sélection moderne sur les races rustiques au sein des ouvrages qui reviennent sur les problématiques de la conservation⁴. Et par l'organisation de trois manifestations à ce sujet en moins d'une décennie, il est certain qu'elle se positionne activement sur la question de la conservation. La société savante noue d'ailleurs quelques liens avec la *Rare Breeds Survival Trust* une première fois évoquée par Laurent Avon le 30 juin 1973. Tout juste fondée en 1973, soulignant la réactivité du jeune étudiant de la Bergerie nationale de Rambouillet, elle regroupe à la différence de la Société d'Ethnozootechnie des professionnels de l'élevage, des représentants de l'État et des éleveurs dans le seul objectif de sauvegarder les races anglaises menacées. Raymond Laurans est de fait très intéressé par leurs propositions puisqu'il se rend au début de l'année 1975 en Angleterre pour visiter les installations de l'association⁵. Et si la puissante association anglaise bien pourvue en dotation

¹ *Ibid.*, p. 76.

² J. C. Bowman, « *Livestock: the case for preserving rare breeds* » dans *Span*, vol. 14, n° 3, 1971, p. 155-158.

³ *Ethnozootechnie*, n° 6, 1972, Compte rendu de la séance du 12 février 1972, p. 10.

⁴ Annick Audiot, *Races d'hier pour l'élevage de demain*, Paris, INRA Éditions, 1995, p. 37 : l'auteur est elle-même sociétaire depuis la fin des années 1970 ; Michel Chauvet, Louis Olivier, *La biodiversité. Enjeu planétaire*, Paris, Éditions Sang de la Terre, 1993, p. 143.

⁵ *Ethnozootechnie*, n° 13, 1975, Compte rendu de la séance du 15 mars 1975, p. 3.

de l'État est en mesure d'acheter une île pour y loger une race caprine spécifique¹, la Société d'Ethnozootechnie développe aussi, à sa mesure, des projets de sauvegarde : « *Par le canal de la Société*, signale le bureau lors de la séance du 16 février 1974, *des échanges de renseignements entre sociétaires ou spécialistes étrangers ont été réalisés, de même que quelques achats d'animaux appartenant à des races menacées ont été facilités.* »² Les membres s'étaient déjà félicités lors des précédentes réunions de l'utilité de « *son réseau de sociétaires et d'informateurs* » qui permet à la Société d'Ethnozootechnie « *de faire connaître les adresses d'éleveurs de races à petits effectifs, et de donner quelques conseils d'élevage* »³ d'autant qu'ils insistent sur le « *rôle sensibilisateur* »⁴ de l'association auprès d'une opinion publique davantage intéressée par les races sauvages.

Pourtant, la situation est « *alarmante* » au milieu des années 1970⁵ et des spécialistes de l'élevage se mobilisent au sein de certaines exploitations pour modifier les processus dont on en craint l'irréversibilité. Il semble déjà être trop tard pour certaines espèces comme le porc, qui intéresse de fait bien moins les nouvelles approches systémiques⁶ en dehors des « isolats » comme la Corse, ou encore les volailles. Les bovins et les ovins, eux, sont au centre de l'attention⁷ par leur résilience dans les « zones marginales ».

Les sociétaires sont alors très actifs pour tenter de dégager des crédits sur la question. La Société d'Ethnozootechnie se félicite ainsi en 1977 du déblocage de quelques subventions de la part de la Commission d'Amélioration Génétique du Ministère de l'Agriculture qui affecte un pourcentage de son budget annuel aux actions d'inventaire et de sauvegarde des races en péril⁸ et qui est composée de plusieurs sociétaires : y siègent en effet entre autres depuis sa première séance en 1968 Louis Ollivier, Maurice Molénat et Christian Legault⁹. Pierre Charlet

¹ Laurent Avon, « Conservation des races en Angleterre », *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « Races domestiques en péril », p. 88.

² *Ethnozootechnie*, n° 11, 1974, Compte rendu de la séance du 16 février 1974, p. 2.

³ *Ethnozootechnie*, n° 9, 1973, Compte rendu de la séance du 17 mars 1973, p. 20.

⁴ *Ethnozootechnie*, n° 13, 1975, Compte rendu de la séance du 15 mars 1975, p. 13.

⁵ Pierre Quéméré, « La race bovine Bretonne Pie-Noire. Grandeur et décadence. De la sauvegarde à la relance » dans Claude Guintard, Christine Mazzolk-Guintard, *Élevage d'hier, élevage d'aujourd'hui. Mélanges d'Ethnozootechnie offerts à Bernard Denis*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 197.

⁶ Maurice Molénat, *Archorales*, Inra, t. 1, p. 130.

⁷ Annick Audiot, *Races d'hier pour l'élevage de demain*, Paris, Inra Éditions, 1995, p. 35.

⁸ Annick Audiot, « Promouvoir le patrimoine biologique régional » dans *Dans les pas de Bertrand Vissac, op. cit.*, p. 186.

⁹ Christian Legault, *Archorales*, Inra, t. 10, p. 121.

et Louis Ollivier quant à eux se mobilisent auprès du Service de l'Élevage du Ministère de l'Agriculture, où ils ont pu au cours de leur carrière respective nouer quelques contacts, pour proposer des solutions de sauvegarde à l'aide des banques de spermes. Cependant, cette solution n'est pas la plus favorable dans la protection de races, d'autant qu'ils défendent leur intégration dans un territoire et un système de pratiques. Mais cette intégration est dans un premier temps ambiguë. En effet, dans la conclusion à la première journée d'étude sur les races en péril, Raymond Laurans, en dehors des institutions comme l'Inra, le Muséum national d'Histoire naturelle et les Parcs naturels régionaux, propose de développer des programmes de sauvegarde en collaboration avec des « *éleveurs amateurs* » alors que « *le profit n'est pas leur objectif principal, et [qu'ils] peuvent rendre de grands services pour la conservation de races d'élevage peu rentables et menacées de disparition* »¹. Est-ce à dire que les éleveurs professionnels, eux, doivent bien plutôt se concentrer sur la productivité de leur exploitation pour améliorer leurs conditions de vie ? L'impulsion des études interdisciplinaires, des approches par les systèmes et surtout des travaux sur les zones marginales, dont on en étudie la valeur productive et les techniques adaptées à un milieu, modifie les perspectives : lors de la seconde journée d'étude quatre ans plus tard, la Société d'Ethnozootecnie convie de nombreux éleveurs à faire part de leurs activités.

Sous la présidence de Bertrand Vissac, elle ne réunit cependant pas que des éleveurs et des spécialistes d'élevage. Son intérêt pour les races domestiques en péril dépasse en effet dans la seconde moitié des années 1970 le cadre de l'étude pratique débutée en Aubrac et de la réflexion théorique commencée au début de la décennie pour se faire militant. Il s'engage de la sorte en septembre 1977 dans un comité du Centre des Démocrates Sociaux visant le dépôt à l'Assemblée nationale d'un projet de loi dont l'objectif est d'aboutir à la création d'un « *Conservatoire des espèces végétales et des races animales menacées de disparition* »². Quelques mois plus tard, peut-être même pour soutenir et appuyer cette entreprise, la Société d'Ethnozootecnie organise le 18 mai 1978 cette seconde journée d'étude sur les races domestiques en péril sous la présidence du directeur du Département de génétique animale conviant alors Dominique Van Egmont-Florian, responsable de la Commission « *Alimentation et Santé* » au Centre des Démocrates Sociaux, à conclure la manifestation.

¹ Raymond Laurans, « Inventaires des réalisations françaises et perspectives » dans *Ethnozootecnie*, numéro spécial, 1975, « Races domestiques en péril », p. 96.

² Dominique van Egmont-Florian, « Une proposition de loi pour la création d'un conservatoire des espèces végétales et des races animales pour l'agriculture » dans *Ethnozootecnie*, n° 22, 1978, « Les races domestiques en péril - Seconde journée », p. 137.

Son intervention est remarquée et le bureau de la Société d'Ethnozootechnie reste en étroit contact avec elle. C'est notamment le cas de Luc Gilbert qui lui fait parvenir suite à sa demande dans une lettre du 17 mai 1979, une liste de personnes intéressées par l'action menée « *en faveur de la création d'un conservatoire des espèces en voie de disparition [...] au sujet desquelles un effort urgent nous paraît nécessaire* »¹. Citant les noms de quelques adhérents éleveurs (Rémy Aurejac, M. Cabe, Paul Abbe, Alain Sadorge), la Société d'Ethnozootechnie déploie ainsi son réseau de contacts pour participer à la mobilisation de l'opinion publique et des politiques.

Les zones marginales

Au cœur de l'évaluation des races rustiques marginalisées se situe à la fois la détermination de la notion même de race et celle de son rapport au milieu ; une détermination essentielle à la gestion des populations animales et des ressources génétiques. Elle est pourtant, si ce n'est confuse, du moins difficilement déterminable et les membres de la Société d'Ethnozootechnie s'emploient ponctuellement à émettre des propositions à ce sujet. Il faudra attendre le début des années 1980 pour qu'une journée d'étude se consacre exclusivement à cette question-là². Son organisation d'ailleurs témoigne de la diversité de l'intelligibilité de la race : l'archéozoologue Georges Bernadi signe « La notion de race animale vue par les systématiciens », Jean-Jacques Lauvergne « La notion de race vue par les généticiens mendéliens », Louis Ollivier « La notion de race vue par le généticien quantitatif », ainsi qu'une nuance qui n'est pas sans intérêt de la part de Jean-Louis Fossat « Le mot race vu par les lexicologues ».

Cependant les sociétaires dès les premiers comptes rendus font partager lors de leur exposé leur définition du terme. Évidemment à la base se retrouvent les travaux des naturalistes sur la sélection naturelle, ainsi lorsque Laurent Avon désigne, lors d'un exposé le 17 mars 1973, une race « *comme un groupe d'animaux constituant un petit échantillon choisi de l'espèce, qui a été tenu plus ou moins séparé d'autres groupes au moyen de différents mécanismes "isolateurs"* »³. Mais cette définition, très vague, semble être loin de convenir à tout le monde alors que Jean-Jacques Lauvergne et Jean. G. Boyazoglu donnent « *le point de vue de*

¹ Lettre de Luc Gilbert à l'attention de Dominique van Egmont-Florian, datée du 17 mai 1979, Dossier Agribiologie, Fonds Raymond Laurans.

² *Ethnozootechnie*, n° 29, 1981, « Le concept de race en zootechnie ».

³ *Ethnozootechnie*, n° 9, 1973, Compte rendu de la séance du 17 mars 1973, p. 14.

généticien » (point de vue qui n'est pas explicité) à l'issue de l'exposé que Raymond Laurans conclut : « Pour l'heure, et afin de ne pas laisser disparaître des groupes intéressants, il semble prudent, en attendant que la race soit mieux définie, de s'en tenir simplement à l'opinion généralement adoptée par les éleveurs au sujet de la race, car s'il est difficile de caractériser scientifiquement une race, il est plus facile d'en reconnaître une. »¹

Cette dernière remarque traduit plusieurs perspectives qui motivent les points d'intérêt des membres de la Société d'Ethnozootechnie. Se manifeste d'une part l'indéfinition scientifique de la race, du moins dans les considérations que les sociétaires veulent lui apposer ; se pose ensuite la question de la légitimité du savoir des éleveurs², et plus globalement du « savoir local »³, position qui prend au début des années 1970 de plus en plus de contenance ; se pose d'autre part celle de la reconnaissance d'une race se fondant à la fois sur ces savoirs et sur les multiples expressions extérieures de la catégorie « race ». Il n'est pas anodin dans cette perspective de souligner brièvement le cœur des travaux de Jean-Jacques Lauvergne, certainement le plus ethnozootechnicien des généticiens, qui se situe dans l'étude des gènes à effets visibles, lui qui parcourt l'Europe pour la collecte des données sur les races rustiques originales, puis même le monde jusqu'à l'Australie où il se préoccupe des moutons colorés⁴.

Surtout Raymond Laurans souligne avec cette conclusion, à défaut d'une réponse acceptable de la génétique, l'aspect écologique, sinon ethnoécologique de la détermination de la race qui se fonde alors sur le milieu, voire sur le milieu et les pratiques des éleveurs. Laurent Avon l'explique dans son exposé précédent l'intervention du président de la Société d'Ethnozootechnie, si l'élevage diminue la variabilité génétique à l'intérieur du groupe considéré, celle-ci se maintient toutefois au niveau de l'ensemble, du moins jusqu'à la mise en place des schémas de sélection modernes qui remettent en question la différenciation assurée par les répartitions géographiques des élevages et entraînent la disparition des races et des variétés « représentant une aire d'utilisation bien définie qui, avec elle, fait disparaître un matériel génétique original »⁵.

¹ *Ibid.*, p. 13.

² Étienne Landais, Jean-Pierre Deffontaines, Marc Benoît, « Les pratiques des agriculteurs. Point de vue sur un courant nouveau de la recherche agronomique » dans *Études rurales*, n° 109, 1988, p. 125-158.

³ Marie Roué, « Histoire et épistémologie des savoirs locaux et autochtones » dans *Revue d'ethnoécologie*, 1, 2012, mis en ligne le 02 décembre 2012, consulté le 22 février 2016. URL : <http://ethnoecologie.revues.org/813>.

⁴ Jean-Jacques Lauvergne, « Le petit élevage de moutons colorés en Australie » dans *Ethnozootechnie*, n° 26, 1980, p. 65.

⁵ Raymond Laurans, *Ethnozootechnie*, n° 9, 1973, p. 14.

L'intérêt pour l'étude des races domestiques en péril se retrouve alors dans l'expérience de terrain et au contact des éleveurs dans un cadre d'élevage qui résiste à l'intégration des dispositifs de sélection centralisés et où, surtout, les microstructures répondent « mal » aux sollicitations de généticiens et des zootechniciens. Dès lors, les constats collectifs de la Société d'Ethnozootechnie se nourrissent des expériences et des travaux individuels de chacun des sociétaires impliqués dans des études au sein des zones dites marginales. Les expériences sont très nombreuses, en différents temps et différents lieux et sont à la source de prise de conscience, ce qu'exprime Bertrand Vissac : « *C'est à la faveur de plusieurs chantiers de recherche, qui ont été pour moi un véritable parcours initiatique, que la question de la place de l'éleveur, mais aussi de celle des techniciens, des responsables professionnels et politiques engagés dans la maîtrise de la génération animale, m'est progressivement apparue.* »¹ Pour lui, c'est notamment à La Réunion, en Côte d'Ivoire et en Corse, mais surtout à l'origine en Aubrac, où il y découvre un élevage extensif qui, bien que les sociologues et économistes le range dans les anachronismes², lui renouvelle sa conception de l'élevage. D'autres dans le cadre des RCP sont envoyés dans des territoires plus éloignés encore, comme Jean-Henri Teissier, qui avait accompagné Bertrand Vissac en Aubrac, ainsi que de Joseph Bonnemaire, tous les deux travaillant aux côtés des ethnologues sur l'élevage népalais où ils découvrent un « *système d'élevage forgé au cours des siècles par les éleveurs du Langtang [...] étant très bien adapté aux conditions écologiques difficiles de cette haute vallée de l'Himalaya.* »³ Un système historique donc, dont l'originalité de sa réalisation et de son adaptabilité en fait sa valeur.

Les expériences en zones marginales se réalisent entre autres dans le cadre de la recherche agronomique, alors que l'Inra à partir des années 1960 opère la régionalisation de l'activité scientifique, sous l'impulsion de la politique d'Edgard Pisani et par l'action de Raymond Février notamment⁴, envoyant des agronomes dans des territoires très composites. Les stations de Theix, de Tours, de Toulouse, de Rennes, ainsi que les territoires extra-métropolitains, notamment les Antilles dans un premier temps, ou encore la Corse au milieu des années 1970, sont autant de centres qui viennent développer la recherche en région et surtout

¹ Bertrand Vissac, *Les vaches de la République : saisons et raisons d'un chercheur citoyen*, op. cit., p. 283.

² Jean Cuisenier (dir.), « Économie et Société » dans Georges Henri Rivière (dir.), *L'Aubrac*, op. cit., p. 229-286.

³ Joseph Bonnemaire, Jean-Henri Teissier, « Quelques aspects de l'élevage en haute altitude dans l'Himalaya central : yaks, bovins, hybrides et métis dans la vallée du Langtang (Népal) » dans *Ethnozootechnie*, n° 15, 1976, « Le yak », p. 115.

⁴ Raymond Février, *Archorales*, Inra, t. 6, p. 43.

qui conduisent quelques zootechniciens à s'interroger sur les effets du modèle de sélection moderne et de la loi sur l'élevage.

Quelques-uns des sociétaires vont ainsi là où les autres ne vont pas, et surtout où s'opère un « *abandon progressif de l'exploitation agricole des zones montagneuses et méditerranéennes du sud de l'Europe* »¹. C'est le cas de Bertrand Vissac, François Ménissier, Jean G. Boyazoglu et Salvatore Casu qui signent cet article en 1976 devenant une référence dans la promotion de la valeur productive des races locales en zone extensive. Ils s'intéressent au Massif Central pour Bernard Bibé, François Ménissier et Bertrand Vissac, aux Pyrénées pour les deux premiers, à la Sardaigne aussi, aux côtés de Jean G. Boyazoglu et de Salvatore Casu.

La Sardaigne mobilise grandement les zootechniciens à la fin des années 1960 et au début de la décennie suivante, alors que l'Inra dès 1960 rentre en étroite relation avec l'*Istituto Zootechnico e Caseario per la Sardegna*² pour l'étude des croisements entre races françaises et sardes et l'optimisation de la production animale dans les territoires du sud. Ainsi Jean-Claude Flamant travaille depuis la fin des années 1960 sur l'élevage sarde depuis le domaine de La Fage récemment construit³ et multiplie les collaborations avec Salvatore Casu qui est à la tête du centre zootechnique de Sardaigne depuis 1964. Il signe avec lui et Jean G. Boyazoglu « Inventaire et exploitation du patrimoine héréditaire des populations ovines méditerranéennes »⁴ dans lequel ils constatent dans les troupeaux ovins du sud des particularismes résultant d'un « *compartimentage géographique méditerranéen* » favorisant « *la constitution d'isolats génétiques et donc la fixation de caractères spécifiques* »⁵. Jean-Jacques Lauvergne qui travaille de même en Sardaigne⁶, exprime un semblable constat

¹ Bertrand Vissac, Bernard Bibé, Jacques Frebling, Salvatore Casu, Jean G. Boyazoglu, « Potentialités des populations bovines en élevage extensif dans les zones montagneuses méditerranéennes » dans *Options méditerranéennes*, n° 35, 1976, p. 76.

² Jean G. Boyazoglu, « S. Casu, J.-G. Boyazoglu, B. Bibé, B. Vissac, *Systèmes d'amélioration génétique de la production de la viande bovine dans les pays méditerranéens. Les recherches sardes* » dans *Compte rendu de séance de l'Académie d'Agriculture*, t. LXI, Année 1975, p. 1169-1171.

³ Jean-Claude Flamant, « Essai d'introduction des brebis de race Sarde dans le rayon de Roquefort » dans *Bulletin technique d'information*, n° 216, 1966, p. 941-956.

⁴ Jean-Claude Flamant, Jean G. Boyazoglu, Salvatore Casu, Nicolas Zervas *et al.*, « Inventaire et exploitation du patrimoine héréditaire des populations ovines méditerranéennes » dans *Options méditerranéennes*, n° 35, 1976, p. 57-75.

⁵ *Ibid.*, p. 58.

⁶ Jean-Jacques Lauvergne, Jean G. Boyazoglu, R. Carta, Salvatore Casu, « Caractéristiques démographiques de la race ovine Sarde » dans *Annales de génétique et de sélection animale*, n° 5, 1973, p. 53-72.

quelques années auparavant dans le cadre de la rédaction de son rapport pour la FAO réalisant une étude interspécifique entre la Corse et la Sardaigne.

La Corse commence en effet à susciter l'intérêt de la recherche agronomique dans un contexte politique et sociale mouvementé dans les années 1970. La crise économique qui frappe la France n'épargne pas l'île qui est traversée qui plus est de vigoureux mouvements protestataires et d'une volonté de réaffirmer une « *identité corse* »¹ dans le sillon des mouvances autonomistes. Plusieurs lignes politiques s'affrontent au sujet de la Corse. Celle du Président de la République Valéry Giscard d'Estaing se positionne à partir de 1976 sur les perspectives de projets de développement du territoire et de ses ressources² et l'Inra devient l'acteur désigné pour les mettre en œuvre alors qu'elle a déjà une station tournée vers la production des agrumes. Ce n'est qu'en 1979 qu'est créée une station consacrée au développement de l'élevage corse, le Laboratoire de recherches sur le développement de l'élevage que le zootechnicien François Vallerand prend en charge accompagné d'ingénieurs et de quelques étudiants dont François Casabianca³. Tous deux rejoignent à la fin des années 1970 la Société d'Ethnozootechnie.

La création de cette unité est cependant précédée de plusieurs années de travaux, notamment de ceux de Jean-Claude Flamant attiré par l'île et qui y emmène Maurice Molénat étudier le porc corse après qu'une équipe dirigée par Jean-Pierre Deffontaines s'est intéressé à la « *logique des éleveurs* », notamment dans la production de la charcuterie. L'étude de l'élevage corse offre de nouvelles perspectives et surtout, renouvelle le regard sur l'élevage intensif, alors que « *les méthodes d'approche utilisées, explique Maurice Molénat, excitent la curiosité de certains et conduisent à regarder la production continentale d'un autre œil.* »⁴ « *Ces séjours, raconte Jean-Claude Flamant, me révèlent l'immense richesse génétique de cet isolat méditerranéen qu'est la Corse, un paradis de biodiversité dont je découvre qu'il concerne aussi les populations de truites, les châtaigniers, la vigne et probablement d'autres lignées.* »⁵

¹ Georges Ravis-Giordani, « Les enquêtes collectives en Corse » dans Bernard Paillard, Jean-François Simon, Laurent Le Gall, *En France rurale. Les enquêtes interdisciplinaires depuis les années 1960*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 338.

² Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, op. cit., p. 459

³ Jean-Claude Flamant, « Corte et San Giuliano, les couleurs vives de la Corse », Mission Agrobioscience, 2003, p. 3.

⁴ Maurice Molénat, « Les zones marginales vont-elles infléchir la recherche porcine ? » dans *Ethnozootechnie*, n° 24, 1978, « Zones marginales et races rustiques », p. 53.

⁵ Jean-Claude Flamant, « Corte et San Giuliano, les couleurs vives de la Corse », Mission Agrobioscience, 2003, p. 2.

L'un des principaux intérêts de la Corse pour la Société d'Ethnozootechnie se retrouve là. Ce n'est pas sans hasard que parmi tous les territoires marginaux cités dans les communications lors des journées d'étude, ce soit l'Île de Beauté qui revient le plus souvent. C'est que « *la Corse nous offre les archives de l'élevage méditerranéen* » selon François Vallerand citant Jean-Jacques Lauvergne¹.

L'île intéresse en effet grandement le généticien qui réalise dans le cadre de la rédaction de son rapport pour la FAO dès 1974 une étude interspécifique entre la Corse et de la Sardaigne, « *deux microcosmes voisins mais différant considérablement par leur occupation humaine et leur économie* »² où il y découvre un élevage archaïque mais très instructif. En relation avec Salvatore Casu, il implique par la même occasion Raymond Laurans et quelques collègues sociétaires alors qu'ils vont ensemble, invités par l'Institut zootechnique de Sardaigne au cours de l'année 1974³, « *étudier sur le terrain des formes très anciennes de pastoralisme* »⁴.

Une perspective historique ainsi essentielle dans l'attrait pour la Corse, d'autant plus intense que son élevage s'oppose dichotomiquement pour les sociétaires à l'élevage intensif du continent, ce qu'exprime encore Maurice Molénat, voyant se développer « *un élevage concentrationnaire ultra moderne et le maintien de quelques isolats totalement hors du temps* »⁵. Un élevage moderne qui impose sa perspective ; selon Marcel Théret, il devient alors « *normal que, devant l'évolution souvent spectaculaire de ces régions, les populations autochtones semblent archaïques. Elles ne répondent plus aux conditions actuelles, elles ne paraissent plus adaptées. Il faut donc les changer, les remplacer.* » En effet : « *Productivité, rentabilité, production ont maquillé toutes les données du problème de l'évolution des races.* »⁶ La modernité présente donc aux yeux des zootechniciens des archaïsmes, mais ce ne sont pas pour eux des anachronismes.

Bien d'autres zones marginales deviennent des terrains propices aux études sur les élevages, et si ce n'est pas par l'Inra, c'est grâce aux programmes de la DGRST qu'elles se

¹ Cité dans François Vallerand, Pierre Franceschi, « Le système agro-pastoral corse : un axe de recherche et de développement pour le parc » dans *Ethnozootechnie*, n° 54, 1994, « La zootechnie et son enseignement », p. 27.

² *Ethnozootechnie*, n° 13, 1975, Compte rendu de la séance du 15 mars 1975, p. 12.

³ Raymond Laurans, « Les sonnailles et leurs relations avec la transhumance en Corse et en Sardaigne » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « La transhumance », p. 66.

⁴ Raymond Laurans, « Introduction » dans *Ethnozootechnie*, n° 12, 1975, p. 2.

⁵ Maurice Molénat, « Les zones marginales vont-elles infléchir la recherche porcine ? » dans *Ethnozootechnie*, n° 24, 1978, « Zones marginales et races rustiques », p. 55.

⁶ Marcel Théret, « Essai d'une dynamique des races » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « Races domestiques en péril », p. 9.

réalisent, certains y trouvant même un bien meilleur moyen de travailler ces thématiques controversées au sein de la recherche agronomique¹. En effet, les comités mis sur pied dans une perspective interdisciplinaire mobilisent plusieurs sociétaires et plusieurs lieux : la Corse dès le milieu des années 1960 et encore au début des années 1980 sur un programme d'« Influence de la race et des conditions d'élevage sur la qualité de la charcuterie sèche en Corse »² alors que l'intérêt pour la charcuterie corse se développe depuis plusieurs années et qu'elle est fondamentale pour comprendre l'élevage corse. Le programme vise dès les débuts une perspective totale : « *On ne doit pas dissocier charcuterie et élevage* »³ disent en effet le groupe S.E.I. de l'Inra lors de la journée d'étude sur le porc. La DGRST lance aussi des programmes dans les Pyrénées, les Vosges, aussi la République Populaire de Mongolie avec Jean-Pierre Deffontaines parallèlement à la RCP du CNRS⁴. Les Causses et les Cévennes concentrent de semblables efforts, alors qu'au sein de la Société d'Ethnozootechnie, les ethnozoologues comme Anne-Marie Brisebarre se font spécialistes des pratiques des éleveurs de troupeaux d'ovins ; elle s'intéresse notamment à la brebis caussenarde des Garrigues⁵, financée par le Parc des Cévennes. Jean-Claude Flamant pour sa part se voit octroyer des crédits par le Comité « Gestion des ressources naturelles et renouvelables » (1976-1979) pour aller approfondir ses études sur l'utilisation des parcours caussenards par les ovins⁶. Pierre-Louis Osty travaille déjà depuis la fin des années 1960 sur ces montagnes lorsqu'il vient exprimer lors de la journée d'étude consacrée aux zones marginales et races rustiques le même constat que ces collègues : « *les ovins Caussenards ne sont pas un anachronisme* »⁷. Les relations entre la défense des races rustiques et les études au sein des zones marginales sont ainsi perçues particulièrement étroites car l'élevage se révèle faire partie intégrante d'un territoire et assurer à celui-ci sa survie, surtout dans les zones montagneuses. « *Sans doute*, concluent Maurice Molénat et François Casabianca

¹ Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, op. cit., p. 449.

² Maurice Molénat, « Les zones marginales vont-elles infléchir la recherche porcine ? » dans *Ethnozootechnie*, n° 24, 1978, « Zones marginales et races rustiques », p. 57.

³ Jean-Pierre Deffontaines, Camille Raichon, Bernard de Verneuil, Bernard Cristofini, « L'élevage du porc en Castagniccia » dans *Ethnozootechnie*, n° 16, 1976, « Le porc domestique », p. 68.

⁴ Jean-Pierre Deffontaines, « Chronique des comités ELB, GRNR, ECAR et DMDR de la DGRST (1972-1982) » dans Marcel Jollivet (dir.), *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières*, op. cit., p. 540.

⁵ Anne-Marie Brisebarre, « L'élevage transhumant de la brebis caussenarde des Garrigues » dans *Ethnozootechnie*, n° 24, 1978, « Zones marginales et races rustiques », p. 21.

⁶ Jean-Claude Flamant, « Corte et San Giuliano, les couleurs vives de la Corse », Mission Agrobioscience, 2003, p. 3.

⁷ Pierre-Louis Osty, « Les élevages ovins du Causse-Méjan (Lozère) » dans *Ethnozootechnie*, n° 24, 1978, « Zones marginales et races rustiques », p. 39.

lors de la seconde journée d'étude sur les races domestiques en péril, *nous sommes-nous éloignés du thème précis "Actions de Sauvegarde des races en péril" : c'est que le problème est plus délicat. Partant de la notion de races en péril, nous en arrivons à la conclusion qu'il faut sauvegarder des "économies en péril" ou des sociétés en péril. L'approche devient beaucoup plus globale, le programme présenté en introduction s'élargit. L'animal ne doit plus être considéré isolément (la conservation de races en parcs zoologiques, sous forme de sperme congelé, d'œufs congelés constitue des solutions trop simplificatrices) mais avec tout son environnement. Il faut envisager son insertion dans une économie de montagne rénovée.* »¹

Et si les deux zootechniciens ont en tête les montagnes corses, cette vision totalisante s'observe aussi dans l'enquête collective débutée dans les Vosges au début des années 1970. Plusieurs chercheurs se réunissent en effet à la demande du Comité de Développement du Canton de Rambervilliers afin de caractériser les exploitations « hors Développement » selon les mots de Jean-Pierre Deffontaines. Observant que « *l'analyse de situations concrètes locales examinées dans une perspective globale et faisant appel à différentes disciplines* »² est davantage pertinente pour comprendre pourquoi certaines exploitations sont si distantes « à l'égard des voies officielles du progrès », celui-ci avait constitué peu avant un groupe pluridisciplinaire avec des collègues de l'ENSSAA de Dijon, Jean-Henri Teissier et Joseph Bonnemaire récemment revenus du Népal³, ainsi que les économistes Michel Petit et André Brun. En 1975, un programme est mis sur pied intitulé symptomatiquement « Pays, paysan, paysage » dont les travaux débouchent sur une publication en 1977⁴.

Les auteurs sont clairs, les agents du « *productivisme* » voient la régression des territoires exploités par l'agriculture comme la conséquence « *inéluçtable* » du progrès⁵. Pourtant quelques-uns ont la conviction d'une urgence à enrayer ces processus menaçant la vie sociale mais aussi le « *patrimoine* » de la région ; surtout le faire au niveau du « *système famille-exploitation* »⁶. Jean-Pierre Deffontaines avait déjà au milieu des années 1960 entrepris un tel

¹ Maurice Molénat, François Casabianca, « Le porc corse » dans *Ethnozootecnie*, n° 22, 1978, « Zones marginales et races rustiques », p. 104.

² Jean-Pierre Deffontaines, *Anchorales*, Inra, t. 10, p. 247.

³ *Ibid.*, p. 246.

⁴ Joseph Bonnemaire, Jean-Henri Teissier, Jean-Pierre Deffontaines, *et al.*, *Pays, paysans paysage dans les Vosges du sud. Les pratiques agricoles et la transformation de l'espace*, Paris, Inra, 1977, 190 p. ; on notera la présence de cet ouvrage, en première édition, dans la bibliothèque personnelle de Raymond Laurans.

⁵ *Ibid.*, p. 9.

⁶ Jean-Pierre Deffontaines, *Anchorales*, Inra, t. 10, p. 247.

travail, notamment en Ardèche avec Claude Pourrat, fils d'Henri Pourrat¹, ainsi qu'avec Jacques Bougler² qui s'intègre rapidement dans la Société d'Ethnozootechnie et prend à cœur la défense des races en péril.

Les objets de la recherche dans les Vosges sont les paysages et les pratiques agricoles, la dimension géographique par la présence de Jean-Pierre Deffontaines étant décisive sur ce sujet. Sont en effet étroitement liés, pour les auteurs, ces deux éléments dont l'un façonne l'autre³. Surtout s'intéressent-ils à la rationalité de l'éleveur dans les faits techniques et les pratiques mises en œuvre au sein des systèmes d'élevage dont l'étude permet de comprendre « *les raisons du choix de ces systèmes* »⁴. C'est ce que viennent en effet expliquer Jean-Henri Teissier et Marc Roux de la Chaire de zootechnie de l'ENSSAA (rejoignant, discrètement, la Société d'Ethnozootechnie ensuite), accompagnés de leurs étudiants Louis-Georges Soler et Luc Charreyre qui travaillent sur les Vosges sous la direction de Michel Petit⁵, lors de la journée d'étude consacrée au petit élevage le 21 juin 1980 soit après une décennie de travaux du groupe Inra-ENSSAA dans la région. Les contributeurs y réalisent un long développement, relevant clairement du compte rendu de recherche, la revue *Ethnozootechnie* se faisant presque périodique scientifique à cette occasion. Ils insistent ainsi sur l'étude des systèmes d'élevage, mais aussi sur l'engagement du chercheur dans l'avenir de ces systèmes d'élevage : la science n'est plus l'outil d'application du modèle économique dominant mais bien celui qui permet de travailler aux côtés de l'éleveur intégrer à un ensemble complexe considéré au-delà du simple espace productif.

-

La Société d'Ethnozootechnie en somme ne s'intéresse pas seulement aux races domestiques menacées ; elle entend poser une réflexion sur la société pastorale. D'ailleurs, les sociétaires insistent non pas sur les « animaux domestiques » mais bien sur les « races » en

¹ Jean-Pierre Deffontaines, Claude Pourrat, *Étude des potentialités agricoles en Haute-Ardèche : une base d'orientation régionale*, Paris, INA-PG, 1965, 166 p.

² Jacques Bougler, Jean-Pierre Deffontaines, Jean Leteuil, *Recherches sur les potentialités agricoles en Moyen Vivarais*, Paris, Chambre d'agriculture de l'Ardèche, t. 1 « Le milieu naturel », 1966, 40 f.

³ Joseph Bonnemaire, Jean-Henri Teissier, Jean-Pierre Deffontaines, *et al.*, *Pays, paysans paysage dans les Vosges du sud. Les pratiques agricoles et la transformation de l'espace*, Paris, Inra, 1977, p. 11.

⁴ Luc Charreyre, Marc Roux, Louis-Georges Soler, Jean-Henri Teissier, « Les petits élevages de la montagne vosgienne Sud » dans *Ethnozootechnie*, n° 26, 1980, p. 23.

⁵ Luc Charreyre, Louis-Georges Soler, *Exploitation agricoles et terroirs dans les Vosges lorraines méridionales : analyse des facteurs d'évolution de l'activité agricole*, Thèse de 3^e cycle sous la direction de Michel Petit, Sciences économiques et économie rurale, ENSSAA, 1981, 148 f.

péril, sélectionnées depuis des décennies, bien qu'on en revendique parfois les siècles¹, support donc d'un système d'élevage, témoignage de pratiques, outil de domestication du paysage.

Elle entend poser la réflexion en deux niveaux. D'une part par les actions individuelles des chercheurs qui se retrouvent au sein de la société savante pour échanger leurs perspectives et y trouver des alliés. Nous n'avons certes évoqué que les zootechniciens. Mais les ethnozoologues ne sont pas en reste dans l'étude des élevages et des pratiques d'élevage des « zones marginales », ainsi Anne Lévy-Luxereau dans une étude ethnozoologique du pays Hausa², voire Bernadette Lizet dans une perspective de recherche-action portant son attention sur l'élevage du sud-ouest nigérien dans le cadre de la rédaction d'un rapport pour le compte de la FAO³.

En outre, la Société d'Ethnozootechnie elle-même, en tant que collectif, s'intéresse à ces territoires, alors que ses membres se réunissent au moins une fois par an pour les fameux voyages d'étude. En effet, après avoir été en Sardaigne puis en Corse dans une première perspective d'étude « *ethnozootechnique* », Raymond Laurans, sur une idée de Bernard Denis⁴, organise avec plusieurs sociétaires une excursion en Bretagne à la fin de l'été 1975. L'objectif est d'une part de « *prendre conscience de ce qu'était la situation des fermes bretonnes avant le formidable développement de ces quinze dernières années et mieux mesurer le chemin parcouru* », d'autre part de « *découvrir les motivations économiques et sociologiques d'éleveurs qui se maintiennent volontairement dans un système traditionnel* »⁵. Le programme est clair, il s'agit de visiter les fermes « *exploitant rationnellement* » les races locales telle la Bretonne-Pie Noire menacée. Non pas la rationalité descendante implacable du modèle de sélection moderne, mais bien celle de l'éleveur même dans ce contexte plus global de mutations dans la recherche agronomique – et plus globalement encore – des intérêts scientifiques pour les savoirs et savoir-faire des acteurs.

¹ Quelques ethnozoologues comme Bernadette Lizet feront remarquer la « fausseté » relative de telles considérations au cours de la décennie 1980 en identifiant les trajectoires de formation des races dites traditionnelles ; Bernadette Lizet, *La bête noire*, Paris, Éditions de la Maisons des Sciences de l'Homme, 1989, 340 p.

² Anne Lévy-Luxereau, *Étude ethnozoologique du pays Hausa en République du Niger*, Thèse sous la direction de Paul Mercier, EPHE Ethnologie, Paris, 1972, 341 f.

³ Bernadette Lizet, « Conséquences écologiques de la progression des cultures en extensif au détriment des pâturages dans l'Ouest nigérien » dans *Ethnozootechnie*, n° 24, 1978, « Zones marginales et races rustiques », p. 85.

⁴ Raymond Laurans, « 1963-1988 : un quart de siècle d'ethnozootechnie » dans *Ethnozootechnie*, n° 44, 1989, « Varia », p. 7.

⁵ Raymond Laurans, *Ethnozootechnie*, n° 13, 1975, Compte rendu de la séance du 15 mars 1975, p. 24.

Et l'impact de cette excursion sur quelques-uns des participants ne fut pas minime. Ainsi un sociétaire, anonyme, s'interroge-t-il sur les raisons du succès du premier voyage d'étude : « *Sans doute, la sensation d'avoir appris quelque chose. Non pas techniquement car, même si ces trois jours furent riches en informations précises et précieuses, je reste plus impressionné encore par les progrès de compréhension humaine que ce voyage m'a permis de faire.* » Surtout énonce-t-il : « *La manière de poser un problème vaut souvent mieux que les réponses que l'on peut y apporter. La Société d'Ethnozootechnie semble avoir trouvé là une manière originale et remarquable de présenter une région et ses hommes.* »¹ Sans employer le terme, et peut-être sans n'y avoir même connaissance, l'auteur ne se rattache-t-il pas ici à cette « philosophie de la zootechnie » que serait l'ethnozootechnie, dévoilée une douzaine d'année plus tôt ?

Après un premier voyage réussi, les membres de la société savante décident immanquablement chaque année de renouveler l'expérience du voyage d'étude. Et sans hasard, c'est dans les régions précédemment citées qu'ils se retrouvent : en 1976 dans le Bourbonnais, notamment accueilli par Jean-Pierre Parain qui coordonna un programme de recherches sur les vignobles de la région², en 1977 dans les Pyrénées afin « *de mieux connaître les races des Pyrénées Centrales et de se rendre compte des problèmes des éleveurs de cette régions* »³ ; l'année suivante en Corse grâce à Jean-Jacques Lauvergne, en 1979 dans les Vosges, puis les Cévennes en 1980, en Auvergne en 1982 et ainsi de suite, certes à la découverte de régions si « *pittoresques* »⁴, mais aussi à la rencontre directe des acteurs de la société pastorale, de leurs activités et de ce qu'ils ont à dire.

II - Entre savoirs, techniques et pratiques

Reconsidérer les savoirs populaires

Reconsidérer le savoir des éleveurs : une telle perspective prend peu à peu de l'envergure au cours des années 1970 au sein de ces travaux dans les zones marginales qui édifient progressivement un nouveau style de pensée scientifique. Celui-ci met en effet l'accent sur le « système » dans lequel l'éleveur, ou l'agriculteur, est perçu comme « *décideur et*

¹ *Ethnozootechnie*, n° 14, 1976, p. 4.

² Édouard de Laubrie, « La muséographie des techniques dans l'ancien musée des arts et traditions populaires (MNATP) » dans Noël Barbe, Jean-François Bert, *Penser le concret. André Leroi-Gourhan, André-Georges Haudricourt, Charles Parain*, Paris, Créaphis Éditions, 2011, p. 167.

³ *Ethnozootechnie*, n° 23, 1978, Compte rendu de la séance du 18 mars 1978, p. 1.

⁴ *Ethnozootechnie*, n° 19, 1977, « Voyage en Bourbonnais », p. 2.

acteur »¹. Mais dans le cadre de la société savante, l'intérêt pour les savoirs se positionne avant tout en perspective du champ des ethnosciences dans lequel Raymond Laurans intègre l'ethnozootechnie. Un intérêt qui, comme l'identifie Denis Chevallier, tire sa source à la fois du contexte de société et de l'évolution des sciences anthropologiques.

En effet, en premier lieu, les ethnosciences sont à partir des années 1970 mobilisées dans une attitude d'urgence à l'égard des mutations de la société rurale et de son espace². Raymond Laurans l'évoque dès la première séance de la société savante le 12 février 1972 publiée en compte rendu : l'activité première du sociétaire doit être la « *description d'un objet, d'une technique ancienne, d'une race etc. en voie de disparition* »³. Raymond Pujol n'en attend pas moins de sa propre discipline, lui qui annonce lors du « premier colloque d'ethnozoologie » les savoirs de la nature menacés. « *Notre état social change et il est urgent d'entreprendre dans certaines régions des recherches ethnozoologiques qui peuvent contribuer à une meilleure compréhension de l'histoire naturelle de l'homme.* »⁴ Et cette rhétorique est constante au sein de la Société d'Ethnozootechnie allant jusqu'à animer les entreprises de collectes.

En second lieu, l'intérêt pour les savoirs tient du développement de l'anthropologie contemporaine à la faveur d'une « *ethnologie du dedans* »⁵, celle des ethnosciences. Il importe cependant de revenir sur la définition du terme « *ethnoscience* » qui, sur la question des savoirs, prend bien différentes formes. En effet, nombreuses sont les caractéristiques épistémologiques des études des relations entre l'homme et la nature dont se réclament différemment les anthropologues⁶. Si l'ethnobotanique française, sur laquelle se fondent l'ethnozootechnie et l'ethnozoologie, advient à partir des années 1950 sous la forme progressivement institutionnalisée décrite plus tôt, elle se développe dans un contexte international de renouvellement des études anthropologiques sur les savoirs de la nature qui usent du terme ethnoscience pour les qualifier eux-mêmes. C'est ainsi autour du terme d'ethnoscience que se positionnent nouvellement les chercheurs intéressés par les savoirs naturalistes, particulièrement à l'Université de Yale aux États-Unis où plusieurs jeunes anthropologues

¹ Étienne Landais, Jean-Pierre Deffontaines, Marc Benoît, « Les pratiques des agriculteurs. Point de vue sur un courant nouveau de la recherche agronomique » dans *Études rurales*, n° 109, 1988, p. 127.

² Denis Chevallier, « Les savoirs de la nature, approches ethnologiques » dans Nicole Mathieu, Marcel Jollivet (dir.), *Du rural à l'environnement. La question de la nature aujourd'hui*, op. cit., p. 170.

³ *Ethnozootechnie*, n° 6, 1972, Compte rendu de la séance du 12 février 1972, p. 2.

⁴ Raymond Pujol (éd.), *L'homme et l'animal : premier colloque d'ethnozoologie*, op. cit., p. 6.

⁵ Christian Bromberger, « Les savoirs des autres » dans *Terrain*, n° 6, 1986, op. cit.

⁶ Philippe Descola, *L'écologie des autres*, Paris, Éditions Quæ, 2011, 110 p.

proposent d'en renouveler les méthodologies d'étude en revendiquant la scientificité de leurs approches notamment par l'apport de la linguistique. Harold Conklin fait en effet école en 1954 avec *The relation of Hanunoo culture to the plant world*¹ au sein duquel il révèle les caractéristiques jusqu'alors mésestimées du savoir indigène que de nombreux ethnologues voyaient comme des connaissances à simples finalités utilitaires. Claude Lévi-Strauss, très intéressé par son travail sur lequel il s'appuie dans *La Pensée sauvage* (1962) et par lequel il déconstruit la perception de peuples primitifs et ignorants, résume-t-il : « [...] on inférerait volontiers que les espèces animales et végétales ne sont pas connus pour autant qu'elles sont utiles : elles sont décrétées utiles ou intéressantes parce qu'elles sont d'abord connues. »²

Surtout, c'est dans la méthodologie même que Harold Conklin renverse les usages : « Les considérations botaniques scientifiques sont secondaires et sont incluses seulement pour éclairer la comparaison entre deux domaines sémantiques »³. En effet, l'auteur part des catégories sémantiques des indigènes pour comprendre leur propre appréhension de la nature et favorise ainsi, contre une botanique économique encore de mise, les approches « de l'intérieur ». Il s'agit alors par l'étude de l'ethnoscience, selon l'ethnobotaniste français Jacques Barrau, « d'appréhender les systèmes d'idées, de notions et d'attitudes qu'une société entretient à l'égard des faits, objets et phénomènes de son environnement, systèmes qui sont aussi codes de comportement et qui s'expriment dans la langue, dans le discours de cette société. »⁴ À la suite d'Harold Conklin, la *new ethnography* émerge pour qui « le "science" de leur ethnoscience voulait principalement dire classification : savoir est d'abord classer des données de l'observation ou de l'expérience mises en série, ordonnées »⁵. Les ethnosciences ne sont donc pas l'ethnoscience alors que le point d'étude central de celle-ci est l'étude de l'ordonnement de la nature, qui se réalise principalement d'ailleurs, dans un premier temps, auprès des peuples extérieurs à la cosmologie naturaliste.

La *new ethnography* s'affirme à partir des années 1960 – mais brièvement sous cette forme – avec notamment William Sturtevant qui définit en 1964 la culture comme « la somme

¹ Harold Conklin, *The relation of Hanunoo culture to the plant world*, United-States, Yale University, 1954, 471 p.

² Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Librairie Plon, 1963, p. 21.

³ Harold Conklin cité dans Daniel Clément, « L'ethnobiologie » dans *Anthropologica*, 1998, p. 12.

⁴ Jacques Barrau, « À propos du concept d'ethnoscience » dans *Les savoirs naturalistes populaires : actes du séminaire de Sommières 12 et 13 décembre 1983*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1985, p. 9.

⁵ Jacques Barrau, « Les savoirs naturalistes et la naissance de l'ethnoscience » dans *La science sauvage. Des savoirs populaires aux ethnosciences*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 16.

des classifications populaires d'une société donnée, soit toute l'ethnoscience de cette société »¹. Cependant, selon l'anthropologue Claudine Friedberg : « *Les ethnologues français qui ont toujours conservé dans leur approche de terrain la notion maussienne du fait social total n'ont jamais réellement admis que l'on puisse découper une culture en domaines cognitifs isolés.* »² C'est ainsi le cas d'André-Georges Haudricourt, qui suit au début des années 1930 les enseignements de Marcel Mauss au Collège de France et à l'Institut d'ethnologie³ l'influençant entre autres dans son travail sur la technique, et qui manifeste une réserve à l'égard de cette ethnoscience américaine dans un court article en 1956. Il y explique en effet qu'en complément d'une ethnobotanique « *statique et descriptive* » que prônent les anthropologues américains doit être développée une approche « *dynamique, évolutive, historique* »⁴ appuyée d'une part sur la technologie culturelle qui permet de comprendre les interfaces entre l'homme et les plantes, d'autre part sur la génétique dans la droite ligne des enseignements de Nikolaï I. Vavilov, dont il en suivit les cours lors d'un stage en Union soviétique de 1935 à 1936, enfin sur la linguistique, dont l'usage est selon lui nécessaire dans l'étude des plantes et de leur histoire⁵. Son analyse dans *L'homme et les plantes cultivées* se fonde ainsi sur les apports conjugués de la linguistique et de la génétique.

Claudine Friedberg elle-même, recrutée en 1958 au Laboratoire d'Agronomie tropicale sur les conseils d'André-Georges Haudricourt⁶ manifeste aussi une certaine défiance à l'égard de la méthodologie employée par une partie de l'école de Yale, lui préférant une démarche davantage holistique, « *tout à la fois plus naturaliste et plus sociale* » pour traiter des relations entre l'homme et la nature⁷. Une démarche que Raymond Pujol développe avec ses réflexions sur l'ethnoécosystème, et surtout qui prend de l'envergure avec Jacques Barrau à la fin des années 1970, promouvant peu à peu l'« *ethnoécologie* » pour étudier les « *processus d'insertion*

¹ William Sturtevant, « Studies in Ethnoscience » in *American Anthropologist*, 66 (3), 1964, p. 100 cité dans Philippe Descola, *L'écologie des autres, op. cit.*, p. 50.

² Claudine Friedberg, « Les études d'ethnoscience » dans *Le Courrier du CNRS*, Supplément du n° 67, 1987, p. 21

³ Mariel Jean-Brunhes Delamarre, André-Georges Haudricourt, « Recherche et méthode. Un dialogue avec Mariel Jean-Brunhes Delamarre » dans *La Pensée*, 171, 1973, p. 11-23.

⁴ André-Georges Haudricourt, « Une discipline nouvelle : l'ethnobotanique » dans *Les Cahiers rationalistes*, n° 158, novembre 1956, p. 294.

⁵ Serge Bahuchet, « Haudricourt et les ethnosciences au Muséum National d'Histoire Naturelle » dans *Le Portique*, n° 27, 2011, mis en ligne le 04 août 2013, consulté le 22 janvier 2016. URL : <http://leportique.revues.org/2544>.

⁶ Nicole Mathieu, « Anthropologica Acta » dans Nicole Mathieu, Anne-Françoise Schmid, *Modélisation et interdisciplinarité. Six disciplines en quête d'épistémologie*, Paris, Editions Quae, 2014, p. 24.

⁷ Serge Bahuchet, « Du *Jatba-Revue d'ethnobiologie* à la *Revue d'ethnoécologie* » dans *Revue d'ethnoécologie* n° 1, 2012, mis en ligne le 29 novembre 2012, consulté le 01 juin 2016. URL <http://ethnoecologie.revues.org/689>

des sociétés dans les écosystèmes, et des transformations de ces derniers sous l'impact humain ; étude des systèmes de perception et de représentation qui y correspondent »¹. La présence de celui-ci au sein du Laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie influence grandement les nouvelles perspectives d'étude sur les savoirs, alors qu'il fut doublement formé aux écoles française et américaine.

Dès lors, où se positionne la Société d'Ethnozootechnie ? Les considérations épistémologiques sur l'appréhension des savoirs intéressent peu les sociétaires, du moins les spécialistes de l'élevage, et l'ethnozootechnie, se positionnant comme une discipline autonome, s'inspire davantage d'une ethnobotanique comme la prône André-Georges Haudricourt ; une ethnozootechnie qui mêle étroitement compétences zootechniques et ethnologiques dans « *la démarche de son raisonnement qui s'efforce à chaque instant d'envisager le fonctionnement du complexe indissociable homme, animal, milieu* »². D'ailleurs le président de la Société d'Ethnozootechnie ne fait nullement l'impasse sur les préceptes des maîtres du Muséum national d'Histoire naturelle. L'étude des relations entre l'homme et l'animal domestique passe de même par la connaissance du langage qui « *est une source abondante de renseignements* »³ explique-t-il en 1977. C'est par la présence de Jean-Louis Fossat que Raymond Laurans revendique l'aspect linguistique des travaux ethnozootechniques ; la seule caution linguistique de l'ethnozootechnie à vrai dire. Le chercheur de Toulouse est souvent cité par Raymond Laurans pour ses recherches qui donnent de riches informations « *sur les civilisations pastorales, leurs méthodes d'élevage etc. et constituent un apport capital pour l'étude, dans un esprit interdisciplinaire des relations homme, animal, milieu.* »⁴ Un esprit interdisciplinaire que son ancien étudiant Bruno Besche-Commenge, adhérent en 1978, mais contributeur actif dans les années 1980, développe dans ses analyses fines du concept de race. Installé à Toulouse, il réalise des travaux en collaboration avec des zootechniciens de la région et surtout des collègues sociétaires, notamment Jean-Claude Flamant, sur la détermination des races à la fois par les aspects linguistiques et génétique⁵. Un travail ethnozootechnique.

¹ Jacques Barrau, « Espace, société, environnement » dans *La recherche en sciences humaines*, Paris, CNRS, 1980, p. 46.

² Raymond Laurans, « L'ethnozootechnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage » dans *Ethnozootechnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 7.

³ *Ibid.*, p. 12.

⁴ *Ethnozootechnie*, n° 14, 1976, p. 18.

⁵ Bruno Besche-Commenge, « Le concept de race. Mythe rationaliste ou pratique socio-économique » dans *Ethnozootechnie*, n° 29, 1982, « Le concept de race en zootechnie » p. 57.

L'étude de la grammaire culturelle est donc loin des préoccupations de l'ethnozootechnie bien que l'aspect classificatoire puisse presque se retrouver dans l'identification des races locales et les liaisons que les sociétaires font avec les éleveurs et le milieu. Quand une étude linguistique se réalise, elle se fait dans une démarche pluridisciplinaire répondant à cette perspective évolutive et dynamique : c'est ainsi le cas de Jean-Louis Fossat lors de la journée d'étude sur « Le concept de race » le 28 novembre 1982, évoquant le mot « milieu » comme étant « *le mot-clé qui seul permet de retrouver ici la logique du vivant, et le fil directeur qui permet de déceler, à travers les imbroglios historiques, ce que parler veut dire, quand on dit race* »¹. La logique du vivant n'étant pas sans évoquer un illustre texte de biologiste.

Cependant, alors que *La Pensée sauvage* de Claude Lévi-Strauss connaît un fort retentissement dans les milieux de la recherche anthropologique² et surtout pour la revalorisation des savoirs naturalistes, il est certain que ses perspectives d'étude, ne seraient-elles consacrées qu'aux « Autres » et centrées sur l'étude de l'ethnoscience, vivifient les revendications du sérieux des savoirs populaires. « *Pour transformer une herbe folle en plante cultivée, une bête sauvage en animal domestique, faire apparaître chez l'une ou chez l'autre des propriétés alimentaires ou technologiques qui, à l'origine, étaient complètement absentes ou pouvaient à peine être soupçonnées ; [...] pour élaborer les techniques, souvent longues et complexes, permettant de cultiver sans terre ou bien sans eau, de changer graines ou racines toxiques en aliments [...], il a fallu, n'en doutons pas, une attitude d'esprit véritablement scientifique, une curiosité assidue et toujours en éveil, un appétit de connaître pour le plaisir de connaître car une petite fraction seulement des observations et des expériences [...] pouvaient donner des résultats pratiques, et immédiatement utilisables.* »³ Certes Claude Lévi-Strauss n'est nullement cité, ou seulement une fois par Bertrand Vissac en 1982 lors de la rédaction d'un grand dossier consacré à la traction animale et aux systèmes agraires. Mais en s'inscrivant explicitement dans le champ des ethnosciences, Raymond Laurans et quelques collègues ne sont certainement pas indifférents à ces propos. Une telle réflexion ne peut en effet que remporter l'adhésion des sociétaires observant eux-mêmes des éleveurs qui « *possèdent*

¹ Jean-Louis Fossat, « Le mot race vu par les lexicologues » dans *Ethnozootechnie*, n° 29, 1982, « Le concept de race en zootechnie », p. 22.

² Jacques Barrau, « Les savoirs naturalistes et la naissance de l'ethnoscience » dans *La science sauvage. Des savoirs populaires aux ethnosciences*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 22.

³ Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1963, p. 27.

cette science de la nature », des « *hommes qualifiés qui “savent” les bêtes et les plantes* »¹ dit Luc Gilbert en 1975. « *Garder en montagne, continue-t-il, nécessite des qualités particulières, une connaissance approfondie des besoins et de la psychologie de groupe des brebis ; celle aussi de la montagne, si complexe, si variée, si dangereuse souvent. Une maîtrise parfaite de la conduite des chiens, et, pour l'homme lui-même, une certaine capacité à supporter de nombreuses frustrations.* »²

Mais au regard de ce qu'exprime Luc Gilbert ainsi que de toutes les contributions de la décennie 1970, il s'agit bien moins pour l'ethnozootechnie d'identifier les « *structures de la pensée* »³, comme le préconisent les anthropologues, que les pratiques et les techniques elles-mêmes dans la mesure des compétences des sociétaires, et surtout de leurs intérêts, en majorité des spécialistes de l'élevage.

Les pratiques et les techniques

Si la question des races domestiques en péril et de leur sauvegarde est au centre de l'attention des sociétaires, Raymond Laurans souligne rapidement, au lendemain de l'organisation de la première journée d'étude, que la Société d'Ethnozootechnie n'est pas une association de défense des animaux et que ces problématiques « *ne doivent pas nous faire oublier nos premiers objectifs* »⁴. Des objectifs originels qu'il situe dans l'étude du matériel et des techniques d'élevage. Les travaux sur l'élevage en Camargue en 1962 comprenaient déjà plusieurs développements sur les pratiques et les outils des gardians, Raymond Laurans faisant en l'occurrence du cheval l'« *outil de travail* » de l'éleveur⁵. L'intérêt des membres de la Société d'Ethnozootechnie pour les techniques n'est ensuite nullement surprenant : la part de zootechnie dans l'ethnozootechnie est fondamentale et celle-ci désigne finalement moins l'étude des relations entre l'homme et l'animal domestique, comme l'ethnozoologie, schématiquement, peut davantage le revendiquer, que l'étude des relations entre l'homme et un système d'élevage. Malgré un principe général désignant la discipline comme la réunion de l'homme, de l'animal domestique et du milieu dans une même perspective, Raymond Laurans

¹ Luc Gilbert, « Permanence et problèmes actuels de la transhumance ovine » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « La transhumance », p. 8.

² *Ibid.*, p. 8.

³ Marie Roué, « Histoire et épistémologie des savoirs locaux et autochtones » dans *Revue d'ethnoécologie*, 1, 2012, mis en ligne le 02 décembre 2012, consulté le 22 février 2016. URL : <http://ethnoecologie.revues.org/813>.

⁴ *Ethnozootechnie*, n° 12, 1975, p. 9.

⁵ Raymond Laurans, « Quelques aspects de l'élevage en Camargue » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, p. 10.

énonce plus précisément dès 1962 au sujet de sa discipline : « *Considérant l'homme placé entre le milieu naturel et l'animal, elle étudie son action pour approprier l'un à l'autre [...].* »¹ Des processus d'appropriation se réalisant au travers des pratiques et médiatisés par les techniques.

Si les influences au sein de la Société d'Ethnozootechnie sont très diverses, c'est toutefois auprès de tout un microcosme de chercheurs que se nourrissent les réflexions sur l'ethnozootechnie, ou tout du moins que certains sociétaires vont puiser leurs idées sur les techniques et les pratiques ; des chercheurs inclassables, entre ethnologie, technologie, agronomie, géographie qui pour certains se retrouvent même au sein de la Société d'Ethnozootechnie. Nous avons souligné l'importance de Georges Henri Rivière dont la promotion de l'objet-témoin structure les perspectives de l'ethnozootechnie. Une importance accordée à l'objet que l'on retrouve déjà chez Mariel Jean-Brunhes Delamarre en 1943 publiant avec André-Georges Haudricourt *L'homme et la charrue à travers le monde* dans lequel les auteurs placent au centre de leur attention l'outil commun et le geste impensé, un souci du « concret »² révélateur des liens entre l'homme et son environnement. « *Pour essayer de préciser l'histoire d'un instrument agricole, expliquent-ils en introduction de leur ouvrage, on ne saurait, en effet, négliger les conditions géographiques, physiques et humains qui peuvent expliquer en partie l'adoption, la persistance ou la transformation de l'outil.* »³ Ce que retient Raymond Laurans lorsqu'il pose les bases méthodologiques d'une étude ethnozootechnique des matériels d'élevage : « *L'évolution du matériel est révélatrice de la transformation des techniques et des méthodes d'élevage et, souvent même, de changements plus profonds concernant la vie rurale, la culture pastorale ou la place des éleveurs dans la société de leur époque.* »⁴

Bien qu'André-Georges Haudricourt ne soit pas présent au sein de la Société d'Ethnozootechnie, il est cependant certain que son président, à défaut des autres sociétaires, ne reste pas indifférent à ses préceptes, en le côtoyant notamment directement lors des réunions de la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique. Une influence se réalisant dans un premier temps au travers de la constitution de l'ethnobotanique dans laquelle André-Georges Haudricourt joue un grand rôle, mais aussi par ses travaux sur la technique et la promotion de

¹ *Ethnozootechnie*, n° 6, 1972, Compte rendu de la séance du 12 février 1972, p. 3.

² Mariel Jean-Brunhes Delamarre, André-Georges Haudricourt, « Recherche et méthode. Un dialogue avec Mariel Jean-Brunhes Delamarre » dans *La Pensée*, 171, 1973, p. 20.

³ André-Georges Haudricourt, Mariel Jean-Brunhes Delamarre, *L'homme et la charrue à travers le monde*, Paris, Gallimard, 1955, p. 25.

⁴ *Ethnozootechnie*, n° 12, 1975, p. 9.

l'étude de la culture matérielle qui influencent toute une génération de chercheurs dont certains se font membres de la Société d'Ethnozootechnie. C'est ainsi le cas de François Sigaut, qui suivit assidument ses séminaires¹ et partagent ses connaissances sur les faits techniques avec ses collègues sociétaires. Il réalise ainsi lors de la séance du 27 novembre 1975 sa première communication au sein de la société savante sur « Deux problèmes d'histoire des techniques d'élevage » durant laquelle il évoque « *la diversité et le raffinement étonnants des techniques agricoles préindustrielles* »². Il explique en outre le principe de la méthode d'analyse de la technologie comparée qui avait fait florès dans le progrès des techniques au XIX^e siècle et signe actuellement son retour alors qu'« *il n'est pas évident que la science puisse apporter autant à l'agriculture dans les cent prochaines années qu'elle ne l'a fait au cours des cent dernières* », d'autant que « *l'apport de la science n'est vraiment efficace que si certaines conditions techniques préalables existent* »³. Un retour que l'on remarque au sein des travaux du Musée de l'Homme où un Groupe de Technologie comparée s'est constitué, animé par l'ethnologue Hélène Balfet et comprenant notamment André Leroi-Gourhan⁴. L'anthropologue Jean-Pierre Digard, membre de la Société d'Ethnozootechnie depuis le milieu des années 1970, réalise lors d'une de leurs réunions le 12 avril 1975 plusieurs exposés qu'il rend compte dans son article « La technologie en anthropologie : fin de parcours ou nouveau souffle ? » et dans lesquels il défend avec vigueur, comme le font André-Georges Haudricourt et François Sigaut⁵ la valeur de la technologie comme science humaine, bien trop souvent oubliée ou déconsidérée.

Cette valeur prend source dans les études de Marcel Mauss qui est unanimement désigné comme le pionnier des études des techniques se détachant du simple descriptif procédural des objets. André-Georges Haudricourt l'explique : « *C'est à Marcel Mauss que l'on doit la distinction, dans les sciences ethnologiques, d'une discipline nommée "technologie", qui est l'étude de l'activité matérielle des populations, c'est-à-dire leur façon de chasser, de pêcher, de cultiver, de se loger, de se nourrir.* »⁶ Son influence est décisive dans les trajectoires

¹ François Sigaut, « Le culte des ancêtres et la critique des héritages » dans Noël Barbe, Jean-François Bert (dir.), *Penser le concret. André Leroi-Gourhan, André-Georges Haudricourt, Charles Parain*, Paris, Créaphis Éditions, 2011, p. 103-108.

² *Ethnozootechnie*, n° 14, 1976, p. 7.

³ *Ibid.*, p. 7.

⁴ Jean-Pierre Digard, « La Technologie en anthropologie : fin de parcours ou nouveau souffle ? » dans *L'Homme*, tome 19 n° 1, 1979, p. 73.

⁵ André-Georges Haudricourt, *La technologie sciences humaines. Recherches d'histoire et d'ethnologie des techniques*, Paris, Fondation de la Maison des sciences de l'homme, 1987, 343 p.

⁶ Mariel Jean-Brunhes Delamarre, André-Georges Haudricourt, « Recherche et méthode. Un dialogue avec Mariel Jean-Brunhes Delamarre » dans *La Pensée*, 171, 1973, p. 10.

d'André-Georges Haudricourt et d'André Leroi-Gourhan dont les travaux se concentrent sur l'étude de la culture matérielle toujours dans cette même insistance pour le concret. « *Avant de s'occuper de leurs dieux, dit André Leroi-Gourhan, il faut d'abord savoir ce que les gens mangent, où ils habitent, comment ils se vêtent.* »¹

Dès lors, en abordant les techniques d'élevage et les outils, Raymond Laurans s'inspire grandement de tous ces chercheurs avec qui, pour certains, il échange directement ses idées, étant impliqué dans la vie intellectuelle de ces cercles parisiens. Les exposés et les contributions à ce sujet sont cependant rares au sein de la Société d'Ethnozootechnie, et principalement du fait de Raymond Laurans, bien plus rarement de François Sigaut, jamais des autres sociétaires. Des exposés qui se réalisent d'ailleurs dans la première moitié des années 1970 lorsque la Société d'Ethnozootechnie n'avait pas encore choisi la formule de la journée d'étude et où les publications des quelques exposés réalisés lors des réunions n'imposaient pas encore une thématique d'étude spécifique. Peut-être est-ce alors à dire que les techniques et les objets mobilisent peu, pour eux-mêmes, l'attention des sociétaires préférant les questions des races rustiques, des zones marginales ou des débuts de la domestication qui les évoquent et surtout les incorporent dans une perspective systémique.

Raymond Laurans pourtant s'intéresse à la technique, et en la désignant même première dans les objectifs de l'ethnozootechnie, souligne son importance dans l'étude des relations entre l'homme, l'animal domestique et la nature. En effet, la technique, définie à la frontière entre nature et culture, prémisses d'objet hybride dissociée de la culture, non plus un fait de nature, révèle les rapports à la matière, au vivant et à l'autre. Des rapports qui perdent en consistance dans les technostructures modernes, explique François Sigaut en 1986, faute de l'intégration de son étude dans une dynamique proprement scientifique² ; dès 1977, au sein du vingtième numéro d'*Ethnozootechnie*, le technologue évoquait un semblable diagnostic sur les savoirs techniques mésestimés, démarche d'autant plus dommageable que ceux-ci constituent « *un capital, une réserve d'idées dont nous ne pouvons pas être sûrs que toutes sont irréversiblement périmées* »³. Il rejoint en cela les mêmes conclusions de ses collègues sur les races en péril.

¹ Claudine Friedberg, « Ethnologie et anthropologie : les sociétés dans leurs "natures" » dans Marcel Jollivet, *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières, op. cit.*, p. 157.

² François Sigaut, « Préface » dans André-Georges Haudricourt, *La technologie science humaine, op. cit.*, p. 10.

³ François Sigaut, « Les savoirs relatifs aux animaux domestiques, leur rôle historique et technologique » dans *Ethnozootechnie*, 1977, n° 20, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 18.

Raymond Laurans souligne d'ailleurs dans un long article sur le matériel d'élevage au début de l'année 1975 que l'étude de la technique et celle des races rustiques se complètent heureusement : « *Elles fournissent l'une et l'autre des éléments servant à l'étude générale des interactions et interrelations : homme - animal - milieu, thème général de l'activité de notre Société. Lorsque le milieu agrolologique ou socio-économique se transforme, races domestiques, techniques et méthodes d'élevage se transforment à leur tour, induisant d'ailleurs de nouvelles modifications aux éléments qui ont déclenché ce mouvement.* »¹ Une vision totale et les prémisses d'une approche par les systèmes qui tirent une de ses sources des travaux des grands noms de la technologie. Il avait déjà auparavant entrepris une « *classification des sonnailles* »² suivant presque les préceptes de Marcel Mauss insistant, selon André-Georges Haudricourt, « *sur la nécessité de récolter le maximum de renseignements sur l'usage et la fonction de l'objet* »³ : il y représentait alors schématiquement la sonnaille, décrivait sa forme, détaillait sa provenance.

Mais c'est dans cet exposé sur le matériel d'élevage que l'inspiration auprès de Marcel Mauss devient directe. S'il ne cite cependant aucune référence, ni aucun nom, il est possible d'identifier les origines de sa pensée. Il reprend en effet clairement à son compte la graduation des techniques mécaniques élaborée par Marcel Mauss dans son *Manuel d'ethnographie*⁴, allant de l'outil à la machine, en passant par l'instrument. « *Une étude dynamique de l'élevage, dit le président de la Société d'Ethnozootechnie, ne peut négliger celle du matériel employé par les éleveurs.* »⁵ Il détaille alors la méthodologie d'enquête et d'étude de ces questions-là, nécessitant la précision des noms français et locaux des objets, leurs matériaux, leur description, leurs usages, leur technique de fabrication dans le respect d'une méthodologie de la technologie. Et continuant dans sa prospection des travaux des technologues, Raymond Laurans s'inspire allègrement cette fois-ci d'André Leroi-Gourhan, qui permet plus assurément encore de sortir de la typologie stérile des techniques pour associer outil, geste technique et matière ; *L'homme et la matière* et *Milieu et technique* constituent en cela les ouvrages de référence⁶. André Leroi-

¹ Raymond Laurans, « Méthodes de conservation du matériel génétique. Les troupeaux fermés » dans *Ethnozootechnie*, n° 11, 1974, Compte rendu de la séance du 16 février 1974, p. 9.

² *Ethnozootechnie*, n° 8, 1972, Compte rendu de la séance du 18 novembre 1972, p. 9.

³ André-Georges Haudricourt, « La technologie, science humaine » dans *La Pensée*, n° 115, 1964, p. 29.

⁴ Marcel Mauss, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot, 1967, p. 26.

⁵ *Ethnozootechnie*, n° 12, 1975, p. 9.

⁶ André Leroi-Gourhan, *Milieu et technique*, Paris, Éditions Albin Michel, 1945, 475 p. ; André Leroi-Gourhan, *L'homme et la matière*, Paris Éditions Albin Michel, 343 p.

Gourhan explique ainsi que « *l'ethnologie peut, jusqu'à un certain point, tirer de la forme d'une lame d'outil des prévisions sur celle du manche et sur l'emploi de l'outil complet.* »¹ Ce que Raymond Laurans use pour sa propre analyse jusqu'à recourir à l'analogie employée par le préhistorien au sujet de Georges Cuvier : « *De même que Cuvier décrivait un animal préhistorique à partir d'un fragment de son squelette, on peut souvent décrire à partir de l'existence et de la forme d'un outil, le type d'élevage dans lequel il était employé. Ainsi, un bâton de berger est révélateur du type de travail de son propriétaire.* »² André Leroi-Gourhan a ainsi indiscutablement une grande influence dans la formation d'une réflexion proprement ethnozootechnique, présente chez Raymond Laurans, discrète parmi les sociétaires. On notera Pierre Charlet qui se réfère cependant à l'*homo faber* dans l'éditorial de *La lettre de la Société d'Ethnozootechnie* du second trimestre 1981 dans lequel il revient sur l'évolution des techniques dans la traction animale, identifiant son usage dont « *le point ultime de son efficacité* » avait été atteint au moment même de son abandon ; une référence à la pensée d'André Leroi-Gourhan qui structure les réflexions sur le geste technique.

En outre, dans ce cercle des passeurs de frontières, il en est un qui est fait membre d'honneur de la Société d'Ethnozootechnie et que nous avons peu abordé. L'historien Charles Parain est en effet intégré par ses héritiers dans ce microcosme de chercheurs inclassables dont l'interdisciplinarité de leur démarche favorisent de fructueuses rencontres avec les spécialistes de l'élevage. Ainsi est-il impliqué aux côtés d'André Leroi-Gourhan et de Georges Henri Rivière dans la RCP Aubrac, à laquelle participent en outre Mariel Jean-Brunhes Delamarre et Bertrand Vissac. On soulignera par ailleurs les nombreux échanges entre André-Georges Haudricourt et Charles Parain à la fin des années 1930 sur la question des techniques³. En effet, bien que ce dernier n'intervienne jamais en tant que contributeur lors des journées d'étude, sa nomination comme membre d'honneur souligne le poids que certains sociétaires entendent accorder d'une part aux analyses sur les forces productives constituant le cœur des travaux de l'historien, ainsi son article « Forces productives et rapports sociaux. La place de l'élevage dans l'antiquité romaine »⁴ est cité par Raymond Laurans en 1977 ; d'autre part aux perspectives

¹ André Leroi-Gourhan, *L'homme et la matière*, Paris Éditions Albin Michel, p. 15.

² Raymond Laurans, « Méthodes de conservation du matériel génétique. Les troupeaux fermés » dans *Ethnozootechnie*, n° 11, 1974, Compte rendu de la séance du 16 février 1974, p. 9.

³ Mariel Jean-Brunhes Delamarre, André-Georges Haudricourt, « Recherche et méthode. Un dialogue avec Mariel Jean-Brunhes Delamarre » dans *La Pensée*, 171, 1973, p. 10.

⁴ Charles Parain, « Forces productives et rapports sociaux. La place de l'élevage dans l'antiquité romaine » dans *Recherches internationales à la lumière du marxisme*, n° 84, 3, 1975.

mises en jeu dans ces analyses ethno-historiques visant à rendre compte d'une « *histoire écologique* » qui positionnent les pratiques et les techniques à la fois dans le temps mais aussi dans les structures. Un souci « *d'investigations concrètes, attentives à la minutie des processus et le plus souvent enracinées dans l'étude d'un type d'outils [...], de culture (les vignobles de Champagne, de Lorraine, de La France du Centre), de "pays" (tels l'Aude, l'Aubrac) et aussi d'hommes et de luttes* »¹ résume Antoine Casanova. François Sigaut l'explique de même en préambule de son article pour le vingtième numéro d'*Ethnozootecnie* : « *Toutes les activités productrices, et l'élevage en est une, impliquent la mise en œuvre de savoirs préalablement acquis. La reconstitution de ces savoirs, par les méthodes de l'ethnographie et de l'histoire, est une branche importante des sciences humaines.* »²

L'ethnologue Georges Ravis-Giordani enfin, membre de la Société d'Ethnozootecnie, évoque de même l'influence de Charles Parain en conclusion de son étude sur les bergers corses ; une influence qui doit être relevée tant son travail ne cesse d'être immanquablement cité par les zootechniciens du S.E.I. de l'Inra³ et les sociétaires⁴. « *Fidèle à l'enseignement de Charles Parain, j'ai tenté de montrer que si on ne fait pas intervenir la dimension historique on risque de télescoper dans un présent intemporel des techniques d'élevage archaïques certes, mais non anachroniques et dont il faut bien montrer comment elles ont pu survivre dans des contextes socio-économiques différents. Inversement, une perspective historique qui ne risquerait pas ses regards jusqu'aux horizons les plus lointains et les plus vastes, là où le destin des hommes se fond (et se fonde) dans l'ordre des choses, risquerait de perdre, dans l'enchevêtrement des périodes, les traits généraux de ce pastoralisme [...]. Loin d'opposer, donc, structures et événements, il faut considérer que, partout où elle est possible, la collaboration méthodologique de l'histoire et de l'ethnologie est féconde et indispensable.* »⁵

¹ Antoine Casanova, « Préface » dans Charles Parain, *Outils, ethnies et développement historique*, Paris, Éditions sociales, 1979, p. 9.

² François Sigaut, « Les savoirs relatifs aux animaux domestiques, leur rôle historique et technologique » dans *Ethnozootecnie*, 1977, n° 20, « L'ethnozootecnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 18.

³ Bernard Cristofini, Jean-Pierre Deffontaines, Camille Raichon, Bernard de Verneuil, « Pratiques d'élevage en Castagniccia. Exploration d'un milieu naturel et social en Corse » dans *Études rurales*, n° 71-72, 1978, « Campagnes marginales, campagnes disputées », p. 89-109.

⁴ Raymond Laurans, « Les sonnailles et leurs relations avec la transhumance en Corse et en Sardaigne » dans *Ethnozootecnie*, numéro spécial, 1975, « La transhumance », p. 59.

⁵ Georges Ravis-Giordani, « Le troupeau errant. L'utilisation de l'espace par les bergers du Niolu (Corse) » dans *Ethnologie et Histoire, op. cit.*, p. 300.

Les travaux sur les techniques relèvent ainsi d'un petit monde de chercheurs auquel Raymond Laurans prend progressivement part se laissant pénétrer par leurs idées. D'ailleurs, lors de son article au sein du vingtième numéro d'*Ethnozootechnie*, il intègre aux côtés de la linguistique, de la sociologie (ainsi que de la gastronomie) « *la technologie de l'outillage et des matériels* » comme disciplines contributrices de l'ethnozootechnie ; la technologie évidemment au sens d'André-Georges Haudricourt, la science des techniques, la science des actions humaines qui réussissent.

Ainsi, si ce ne sont tous les sociétaires, du moins une partie d'entre eux trouve dans les études du fait et du geste technique une entrée pour penser les rapports de l'homme à la nature. Une entrée surtout inspirée par Marcel Mauss dans la perspective du fait social total que les disciplines scientifiques hautement spécialisées dispersent. Dans l'étude des relations entre l'homme, l'animal domestique et le milieu, il importe de la sorte de rendre sa complexité au système d'élevage comme l'énonce François Sigaut en 1977 : « *C'est une remarque de simple bon sens qu'il faut d'abord connaître avant de chercher à améliorer. Mais ce bon sens est assez mal partagé, hélas. L'illusion l'emporte trop souvent que les systèmes traditionnels sont simples et qu'il n'est pas nécessaire de faire un grand effort d'analyse pour les comprendre.* »¹ L'influence de Charles Parain et d'André-Georges Haudricourt ou encore les travaux de Georges Ravis-Giordani évoquent cependant bien plus que la seule étude des techniques. Surtout André Leroi-Gourhan, qui se présente comme l'un des disciples de Marcel Mauss², préconise depuis les années 1950 d'envisager les relations entre l'homme et la nature de la sorte : « *Évoluant à fond dans un travail sur une certaine espèce domestique, l'ethnologue se rend compte, lorsqu'il est parvenu à circonscrire, après les avoir mis en place, tous les facteurs relevant du problème de l'élevage, de l'imbrication de quatre plans différents : l'animal lui-même, sa technologie, l'économie de l'élevage et les incidences sociologiques. Dissocier ces quatre plans de recherche risque simplement de faire perdre le point de vue ethnologique du travail et il semble que dans la plupart des cas l'altitude la plus profitable consiste à prendre une trame zootechnique qui combine la zoologie pure et la technologie pour brocher au passage les faits économiques, sociologiques, linguistiques ou les faits afférents aux autres*

¹ François Sigaut, « Les savoirs relatifs aux animaux domestiques, leur rôle historique et technologique » dans *Ethnozootechnie*, 1977, n° 20, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 20.

² Aliette Geistdoerfer, « Leroi-Gourhan : méthode d'analyse des techniques » dans *La Pensée*, n° 171, 1973, p. 61.

disciplines. »¹ Et si les sociétaires, dont Raymond Laurans, n'ont probablement pas lu cette note, nous l'avons dit plus tôt, ils ont toutefois été confrontés à sa pensée lorsque le préhistorien réitère ces idées lors du « premier colloque d'ethnozoologie » et insiste sur la collaboration entre les disciplines, notamment dans le « *traitement des données culturelles à partir d'une connaissance zoologique éthologique précise* »². Ainsi la sélection d'un mouton par un groupe, cite-il comme exemple, doit se dégager de quelque sens vague, et être définie par les paramètres « *à la fois anatomiques, écologiques, technologiques, économiques, gastronomiques, sociaux, esthétiques, etc.* »³ Quelques mois plus tard, au début de l'année 1975, Raymond Laurans réalise son exposé sur le matériel d'élevage dans lequel il se réfère à Marcel Mauss et à André Leroi-Gourhan.

Pour tous ces chercheurs, il s'agit ainsi de rendre compte de l'évolution historique des sociétés humaines en analysant conjointement les objets, les gestes techniques et les pratiques. Nous avons souligné dans le chapitre précédent la particularité de la journée d'étude sur le yak durant laquelle les interventions de Joseph Bonnemaire et Jean-Henri Teissier finissent par constituer le point de référence de la définition de l'ethnozootechnie pour Raymond Laurans. Ils soulignent en effet le rôle des zootechniciens « *au niveau de la compréhension plus globale des relations et de l'équilibre que cette société d'éleveurs entretient avec le milieu dans lequel elle vit, à partir notamment des hypothèses que les zootechniciens peuvent formuler concernant le rôle que jouent les pratiques, techniques et systèmes d'élevage sur ces relations et cet équilibre.* »⁴ Il s'agit de saisir les relations écologiques des savoirs de l'éleveur, à la fois par les techniques, les pratiques et leurs systèmes. Et au sein de la Société d'Ethnozootechnie, il y a une pratique plus que d'autres au centre de l'attention des sociétaires : celle de la conduite de l'élevage et de la transhumance.

Si la question irrigue les développements de nombreuses communications tout au long de la décennie 1970, que ce soit au sujet des races rustiques ou des zones marginales dont la transhumance constitue pour les deux la pratique d'élevage pertinente, la Société d'Ethnozootechnie y consacre particulièrement toute une journée d'étude offrant l'occasion d'y

¹ André Leroi-Gourhan, « Note sur l'étude historique des animaux domestiques » dans *Livre jubilaire offert à Maurice Zimmermann*, Lyon, 1949, reproduite dans *Production Pastorale et Société*, n° 18, Printemps 1986, p. 8.

² *Ibid.*, p. 13.

³ André Leroi-Gourhan, « Préface » dans Raymond Pujol (éd.), *L'homme et l'animal : premier colloque d'ethnozoologie*, op. cit., p. 406.

⁴ Joseph Bonnemaire, Jean-Henri Teissier, « Quelques aspects de l'élevage en haute altitude dans l'Himalaya central : yaks, bovins, hybrides et métis dans la vallée du Langtang (Népal) » dans *Ethnozootechnie*, n° 15, 1976, « Le yak », p. 115.

mêler ethnozoologues et zootechniciens. Raymond Laurans y réalise d'ailleurs une communication grandement appuyée sur les travaux de Georges Ravis-Giordani en Corse, lui-même se référant à André Leroi-Gourhan, afin d'identifier les spécificités d'un système pastoral dont certaines techniques semblent « *archaïques* »¹. Raymond Laurans s'essaie alors à l'ethnologie comparée, identifiant de vives différences dans l'utilisation des sonnailles entre la Corse et la Sardaigne. Sans aucun doute son opposition entre le bandit d'honneur corse et le hors-la-loi fourbe sarde est-elle quelque peu caricaturale pour caractériser l'importance relative des sonnailles au sein des élevage des deux îles ; il tente en tout cas une analyse ethnologique issue de sa propre observation ethnographique et aidée de ses lectures. Toutes les interventions de la journée d'étude en outre se positionnent sur l'accentuation des liens entre l'homme et la nature dans une rhétorique d'urgence toujours. « *Cette relation de l'homme à l'animal, dit ainsi Luc Gilbert, cette connaissance essentielle des réactions du troupeau, de ses besoins de quiétude et de confiance, nous sommes en train de les perdre irrémédiablement. Les bergers que nous rencontrons, eux, en souffrent, pour eux-mêmes et pour leurs ouailles.* »²

Cette thématique de l'harmonie des rapports entre l'homme et la nature assurée par les pratiques est centrale dans l'étude de la transhumance. Cependant, dès cette première journée d'étude, les contributions empruntent la voie de la valorisation des savoirs des éleveurs avec en fond l'ambition d'en restituer la place économique et sociale au sein des sociétés rurales. « *Moyen d'assurer un équilibre naturel entre l'Homme, l'Animal et le Milieu, introduit ainsi Raymond Laurans, elle demeure de nos jours une réalité économique* »³ bien que son coût et son manque de main d'œuvre soient « *un handicap majeur* » à son maintien. L'ethnozootechnie rentre alors en jeu, comme outil de sauvegarde voire de valorisation. Du moins Luc Gilbert désigne l'ethnozootechnie de cette manière : « *Nous rejoignons bien là un des aspects fondamentaux de nos préoccupations proprement ethnozootechniques* »⁴ explique-t-il au sujet des problématiques de la transhumance.

Raymond Laurans lors de la troisième exposition en 1964 consacrée aux débuts de la mérisation évoquait toutefois un tout autre constat : « *La transhumance par camion a*

¹ Georges Ravis-Giordani, « Le troupeau errant. L'utilisation de l'espace par les bergers du Niolu (Corse) » dans *Ethnologie et Histoire, op. cit.*

² Luc Gilbert, « Permanence et problèmes actuels de la transhumance ovine » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « La transhumance », p. 8.

³ Raymond Laurans, « Introduction » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « La transhumance », p. 1.

⁴ Luc Gilbert, « Permanence et problèmes actuels de la transhumance ovine » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « La transhumance », p. 6.

supprimé le long et rude chemin qu'il fallait accomplir sous le soleil ou la pluie, la pénible recherche d'une herbe rare et maigre qu'il fallait disputer aux cultivateurs riverains trop enclins à surestimer les dommages réels ou imaginaires causés par le troupeau. La peine des bergers a été allégée et on ne doit pas trop regretter de ne plus voir les troupeaux de jadis, véritable armée en marche, conduite par les menons ensonnaillés, ouvrant la marche aux agneaux de l'année et au gros des brebis, suivis des ânes sans fer, au cou orné de larges colliers décorés. »¹ Une pointe de nostalgie avec cependant la conviction que la voie du progrès est la voie légitime et surtout justifiée.

Il sait alors faire évoluer son point de vue tandis que la question de la transhumance devient un enjeu économique, sociologique, un enjeu d'aménagement – et de domestication – du territoire. L'organisation de cette seconde journée d'étude le démontre, les intervenant ne se laissent pas aller au seul regret mélancolique mais rendent compte d'une pratique qui a plus qu'une valeur historique. Bernadette Lizet signe ainsi une contribution sur la désertification dans les Préalpes du sud et la question de la transhumance issue de ses propres travaux au sein de l'Institut national des études rurales et montagnardes. Daniel Debiolles, chargé d'étude à l'Inerm, nullement adhérent ni même un habitué, est convié de même à communiquer sur le sujet. Anne-Marie Brisebarre souligne quant à elle, après son étude fine des pratiques d'élevage dans le Parc des Cévennes, que le mouton est « *un agent de "conservation du paysage"* », cependant « *si son exploitation se fait rationnellement* »².

La question devient alors « *actuelle* » comme l'énonce Jean-Claude Flamant dans un article dans *Sciences et avenir* en 1976, citant alors en introduction les contributions des sociétaires lors du « premier colloque d'ethnozoologie », la journée d'étude de la Société d'Ethnozootechnie sur le sujet et même les intérêts des institutions de recherche et des instituts techniques comme l'Inerm. Le contexte devient porteur, toute proportion gardée, pour certains scientifiques dans la reconsidération des savoirs en zone d'exploitation difficile et la Société d'Ethnozootechnie contribue à ce développement. « *À côté d'une recherche mettant en service des moyens d'analyse sophistiqués, explique le zootechnicien, l'observation des pratiques actuelles des éleveurs apporte donc une information complémentaire indispensable. Indispensable car ces pratiques constituent des solutions d'utilisation des ressources naturelles, fruits de l'expérience séculaire d'une collectivité en équilibre avec son milieu.* [...] »

¹ Raymond Laurans, Jean Blanc, « Les débuts de la mérisation » dans *Ethnozootechnie*, n° 3, 1964, p. 3.

² Anne-Marie Brisebarre, « La transhumance traditionnelle en Cévennes et ses relations avec le Parc national des Cévennes » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « La transhumance », p. 56.

*L'idée est donc d'associer la mise au point de techniques nouvelles à une attitude d'ouverture aux leçons du berger. »*¹

Raymond Laurans insiste sur ce même point lors de la journée d'étude consacrée aux zones marginales le 26 avril 1979 : « *Dans le présent, l'aptitude des éleveurs à prévoir, leur habitude d'intégrer les multiples facteurs déterminant le résultat final et leur connaissance du milieu sont autant d'éléments qu'il ne faut pas négliger lorsqu'on envisage de modifier les pratiques traditionnelles.* »² L'ethnozootechnie doit ainsi permettre de mettre en valeur le savoir et les pratiques de l'éleveur qui se révèle être en mesure de prévoir et surtout de faire des choix pertinents selon son propre environnement. En effet depuis le début des années 1970, des chercheurs insistent sur la pertinence de prendre en compte les savoirs des éleveurs résultant de la prise de conscience du vif décalage entre « *les propositions plus ou moins sectorielles de "progrès techniques" avancées par la recherche agronomique et les conditions concrètes de l'insertion des nouvelles techniques dans les systèmes de production des agriculteurs* » expliquent Jean-Pierre Deffontaines et Étienne Landais,³. On explique alors que l'agriculteur « *a de bonnes raisons de faire ce qu'il fait* » dans des considérations portées par la régénération des approches agronomiques par les systèmes. Mais au-delà même de cette perspective, c'est l'idée que le savoir des éleveurs est lui-même source de connaissance pour le progrès technique⁴.

L'intérêt pour les techniques et les pratiques n'est de fait plus exclusif au champ anthropologique mais est intégré aux problématiques de l'élevage. Certes l'ethnozootechnie n'avait jamais vraiment été dégagée de ses attaches zootechniques, de la volonté même de Raymond Laurans ; mais avec le développement d'une agronomie dissidente, elle trouve enfin un écho institutionnel de quelques-uns de ses préceptes bien qu'elle ne devienne jamais elle-même une discipline effective.

¹ Jean-Claude Flamant, « L'élevage redécouvre la transhumance » dans *Sciences et Avenir*, 1976, p. 551.

² Raymond Laurans, « Zones marginales et élevage » dans *Ethnozootechnie*, n° 24, 1978, « Zones marginales et races rustiques », p. 9.

³ Étienne Landais, Jean-Pierre Deffontaines, Marc Benoît, « Les pratiques des agriculteurs. Point de vue sur un courant nouveau de la recherche agronomique » dans *Études rurales*, n° 109, 1988, p. 127.

⁴ Jean-Pierre Deffontaines, Claudine Friedberg, « Techniques et pratiques : à la jonction du naturel et du social » dans Marcel Jollivet (dir.), *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières*, op. cit., p. 351.

L'ethnozootchnie comme discipline ethnoscience et l'universalité de son regard

Si l'ethnozootchnie propose d'étudier les relations entre l'homme, l'animal domestique et le milieu, que ce soit directement dans l'étude des pratiques et des techniques, indirectement dans les ambitions de sauvegarde des races locales, se pose alors nécessairement la question du découpage disciplinaire qu'elle opère et de la problématique de son rapport à la nature.

En effet, en perspective du développement de l'étude de l'ethnoscience à la manière de l'anthropologie américaine, est questionnée au cours des années 1970 la pertinence de l'existence en tant que discipline de l'ethnobotanique, de l'ethnozoologie, et *a fortiori*, de l'ethnozootchnie. « Cette procédure, souligne Philippe Descola, permet de réifier certains pans des savoirs indigènes en les rendant compatibles avec la division moderne des sciences, puisque les frontières du domaine sont établies a priori en fonction des classes d'entités et de phénomènes que les disciplines correspondantes ont peu à peu découpées comme leurs objets propres dans la trame du monde. »¹ Raymond Laurans détermine pourtant l'ethnozootchnie comme l'étude des relations entre l'homme, l'animal domestique et le milieu, soit un champ d'investigation certes déjà proprement délimité sur ce qu'il est convenu d'appeler *homme*, *animal domestique* et *milieu* mais qui resterait idéalement assez général pour ne pas contraindre la confrontation de savoirs « scientifiques » et « populaires ». Cependant peut-être trop général, en rassemblant de nombreuses considérations pour les systèmes d'élevage.

Là où André-Georges Haudricourt définit lapidairement : « la botanique, c'est l'ethnobotanique des botanistes, qui ont une langue secrète, comme toutes les ethnies... »², là où les maîtres du Muséum national d'Histoire naturelle entendent se détacher de la botanique économique, Raymond Laurans pour sa part revendique en 1977 une double filiation par le terme même d'« ethnozootchnie » dont la composition, faite de la discipline scientifique à laquelle on accole alors le préfixe *ethno*, manifeste, « dans le langage d'aujourd'hui, que l'on a orienté celle-ci vers l'étude des relations pouvant exister entre elle et les sociétés humaines. »³ Un an et demi après la fondation de la Société d'Ethnozootchnie, il avait déjà évoqué la nécessaire contribution de chacun des sociétaires dans l'explication de « la zootchnie d'une

¹ Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, op. cit., p. 156.

² Serge Bahuchet, « Haudricourt et les ethnosciences au Muséum National d'Histoire Naturelle », op. cit.

³ Raymond Laurans, « L'ethnozootchnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage » dans *Ethnozootchnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootchnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 5.

époque »¹. Dès lors, tout en continuant d'insister sur les relations entre l'homme, l'animal domestique et le milieu, le Président de la Société d'Ethnozootechnie fait de l'ethnozootechnie la discipline pertinente pour saisir une science de l'élevage en tout temps et tout lieu et prenant de la sorte pour acquis « *comme une donnée universelle notre réalité à nous, nos façons d'établir des discontinuités dans le monde et d'y déceler des rapports constants, nos manières de distribuer entités et phénomènes, processus et modes d'action, dans des catégories qui seraient prédéterminées par la texture et la structure des choses* »². L'idée est d'autant plus flagrante lorsque des zootechniciens, voire des ethnozootechniciens comme les perçoit Raymond Laurans, sont conviés au Népal pour rendre compte des systèmes d'élevage grâce à leurs analyses génétiques des animaux locaux³.

Si la remise en cause de l'idée de nature, dans cette perspective particulière, est récente, l'anthropologie, comme le souligne Philippe Descola, a fait preuve d'une grande ingéniosité tout au long du XX^e siècle pour pallier au problème des dualismes la sous-tendant. Celui-ci se remémore ainsi, lors d'une conversation avec le philosophe Pierre Charbonnier, sa formation auprès de « *personnalités qui étaient animées par la volonté de renouveler la compréhension des phénomènes d'interaction technique et écologique entre humains et non-humains, et qui ont constitué pour des gens de ma génération une incitation remarquable à poursuivre dans cette voie* »⁴ : ils citent ainsi Maurice Godelier, André-Georges Haudricourt et Jacques Barrau. Or ces auteurs sont loin de se retrouver dans les perspectives ethnozootechniques comme Raymond Laurans les définit ici ; tout en s'intéressant chacun à l'ethnozoologie à proprement parler, aucun n'intervient durant les journées d'étude. Certes s'aident-ils des sciences de la nature, comme la génétique ou les connaissances en botanique, pour saisir les phénomènes naturels, mais ils le font en tentant de s'affranchir de la fonction rectrice du grand partage.

C'est le cas de Jacques Barrau qui dès le milieu des années 1970 dénonce entre autres le comportement « *ethno-écocentrique* » des Occidentaux transposant dans d'autres territoires « *leur écologie* »⁵. Il est en outre particulièrement critique à l'encontre de cette division

¹ *Ethnozootechnie*, n° 8, 1972, Compte rendu de la séance du 18 novembre 1972, p. 5.

² Philippe Descola, *L'écologie des autres*, op. cit., p. 33.

³ Joseph Bonnemaire, Jean-Henri Teissier, « Quelques aspects de l'élevage en haute altitude dans l'Himalaya central : yaks, bovins, hybrides et métis dans la vallée du Langtang (Népal) » dans *Ethnozootechnie*, n° 15, 1976, « Le yak », p. 91-116.

⁴ Pierre Charbonnier, Philippe Descola, *La composition des mondes : entretiens avec Pierre Charbonnier*, Paris, Flammarion, 2014.

⁵ Jacques Barrau, « Écosystèmes, sociétés et civilisations : le point de vue d'un naturaliste » dans *Social Science Information*, v. 14, n° 1, 1974, p. 30.

disciplinaire dans les ethnosciences qui répartit artificiellement les savoirs sur la nature. Étant certainement l'un des ethnobotanistes qui écrivirent le plus sur leur propre discipline, il est possible de suivre le cheminement de sa pensée de plus en plus radicale sur la question. Conciliant au début des années 1970 les deux écoles française et américaine¹, il envisage dès 1973 l'ethnobiologie, plus générale, pour pallier aux écueils des disciplines qu'elle intègre en son sein². Puis reconnaissant en 1977 le chemin parcouru de l'ethnobotanique et de l'ethnozoologie, il met cependant en doute leur pertinence épistémologique³ pour finalement devenir bien davantage critique au milieu des années 1980 alors qu'il accentue la notion d'ethnoécologie comme objet d'étude et délaisse totalement les ethnosciences comme disciplines. Il finit d'ailleurs par en regretter l'existence au milieu des années 1990 : « *J'en arrive parfois à penser que cette multiplication des préfixations en ethno- pour "ethnologiser" ou pour "ethnographiser" des disciplines naturalistes a posé, chez nous, plus de problèmes qu'elle n'a contribué à en résoudre, en raison de la confusion qu'elle a suscitée dans un pays où la stricte ségrégation entre sciences de la Nature et sciences de l'Homme a pris valeur de dogme !* »⁴. Dès lors, s'il importe de bien contextualiser le discours auquel on veut se référer pour identifier les critiques de la division disciplinaire au sein des ethnosciences, il est certain que Jacques Barrau rejoint très peu les perspectives de l'ethnozootechnie, celui-ci expliquant que « *la préfixation en ethno dans la nomenclature des sciences naturelles non seulement tend à maintenir le cloisonnement entre [une société et son milieu] mais encore ne fait pas nécessairement tomber la barrière entre Sciences de l'Homme et Sciences de la Nature.* »⁵ Un regard critique qu'il dresse sur cette préfixation exactement la même année que la publication du vingtième numéro d'*Ethnozootechnie* dans lequel Raymond Laurans la revendique explicitement. Nous trouverons peut-être ici une raison de son absence dans la Société d'Ethnozootechnie, ainsi que celle de plusieurs de ses collègues du Muséum national d'Histoire naturelle.

¹ Jacques Barrau, « L'Ethnobotanique au carrefour des sciences naturelles et des sciences humaines » dans *Bulletin de la Société Botanique de France*, 118, 3-4, 1971, p. 241.

² Jacques Barrau, « L'ethnobiologie » dans Robert Cresswell et Maurice Godelier, *Outils d'enquête et d'analyse anthropologiques*, 1973 p. 73-85.

³ Jacques Barrau, « Anthropologie, écologie, géographie, ethnoscience » dans *L'anthropologie en France. Situation actuelle et à venir, op. cit.*, p. 227.

⁴ Jacques Barrau, « Les savoirs naturalistes et la naissance de l'ethnoscience » dans *La science sauvage. Des savoirs populaires aux ethnosciences*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 16.

⁵ Jacques Barrau, « Anthropologie, écologie, géographie, ethnoscience » dans *L'anthropologie en France. Situation actuelle et à venir, op. cit.*, p. 226.

Cependant, si dans le champ anthropologique, l'ethnozootechnie est une manifestation caractéristique du grand partage entre sciences du vivant et sciences humaines, entre « Eux » et « Nous », les sociétaires spécialistes de l'élevage, pour leur part, y trouvent ou y retrouvent une notion s'approchant de la zootechnie « *aux frontières instables* »¹ entre nature et culture dont son entrée dans la course à l'excellence académique et scientifique sous l'impulsion de la biologie moléculaire entente la purification. Dans la crise du réductionnisme et de la rationalité technoscientifique, l'ethnozootechnie est une de ces notions qui permettent de conserver la situation d'interface entre l'homme, l'animal domestique et le milieu, médiatisés par les techniques

III – L'ethnozootechnie et les sciences de la nature

Crise du réductionnisme, crise de la science

Alors que la Société d'Ethnozootechnie regroupe un grand nombre de scientifiques impliqués dans la recherche agronomique, la question de la science elle-même s'énonce rarement explicitement en tant que sujet d'analyse. Aux côtés de la dénonciation du productivisme se posent pourtant bien quelques interrogations sur les sciences du vivant. Des interrogations qui, dans le cadre de la défense des races domestiques en péril, reviennent sur la légitimité de la science positiviste pour dire ce qu'est une race animale. Ainsi, lors de la première journée d'étude sur le sujet le 21 novembre 1974, Marcel Théret démontre que l'étude des races se fonde sur une ethnologie dynamique et évolutive qui prend nécessairement en compte l'adaptation des races au milieu ; cette adaptation a des conséquences génétiques qu'expose Bernard Denis à sa suite. L'une d'elles, conclut Raymond Laurans à l'issue de la manifestation, est la redistribution du pool génétique « *qui aboutit à conférer à chaque race son originalité* ». Cependant demande-t-il : « *les données actuelles de la science permettent-elles de cerner d'une façon objective cette originalité ?* »²

La « *science normale* » seule apparaît donc en peine dans la détermination de la catégorie « race ». On doute même de son objectivité sur la question, ce que Raymond Laurans avait déjà évoqué deux ans plus tôt lors de la séance du 17 mars 1973 après un exposé sur les races en péril de Laurent Avon, concluant que « *s'il est difficile de caractériser scientifiquement*

¹ Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, op.cit., p. 27

² *Ethnozootechnie*, n° 12, 1975, p. 3

une race, il est plus facile d'en reconnaître une »¹. Les sociétaires sont de fait perplexes quant à la caractérisation pertinente des races que la biologie entend démontrer. Une détermination qui depuis le début du XX^e siècle s'est fondée sur la biologie et le développement de la génétique mendélienne pour préciser un peu plus l'évolution des êtres vivants. Cependant, succèdent aux travaux des naturalistes de la seconde moitié du XIX^e siècle faits de flux et d'interactions du vivant, des perspectives renouvelées insistant sur la stabilité et l'homogénéité du vivant : le « *génotype* » prévaut au « *phénotype* » en tant qu'« *invariant génétique non susceptible de se modifier sous l'action de l'environnement* »². À partir de la génétique factorielle de Gregor Mendel couplée aux statistiques émerge la génétique quantitative qui modifie substantiellement les approches du vivant ; la zootechnie, discipline encore jeune en France, n'y est d'ailleurs pas indifférente³. Une mutation des représentations scientifiques des organismes vivants se réalise alors parallèlement aux mutations plus globales de la société elle-même dans laquelle les notions de pureté et d'hérédité sont pensées dans les configurations de l'ère industrielle⁴. Selon l'historien Christophe Bonneuil, « *l'hérédité passe d'une notion "verticale" d'engendrement, d'histoire, de mémoire et de ressemblances pour devenir une notion "horizontale" d'assemblage identique de traits, privilégiant les rapports d'équivalence entre individus (propres à la sérialité industrielle) sur tout autre rapport signifiant reliant les êtres entre eux et à leur milieu* »⁵. Dès lors, une « *coupure entre inné et acquis, entre nature et culture, entre sélection scientifique et empirisme* » s'opère⁶. Ce n'est pas sans évoquer un semblable constat de Raymond Laurans lors de son premier article en 1962 à l'égard si ce n'est de la génétique naissante, du moins de la sélection animale fondée sur les seuls types raciaux et qui en a oublié les déterminations de milieu : « *Le XX^e siècle, à ses débuts, avait pensé que la science zootechnique toute fraîche permettait d'accorder un caractère définitif et immuable aux créations du moment. Une meilleure connaissance de l'histoire des races et de leurs adaptations*

¹ *Ethnozootecnie*, n° 9, 1973, Compte rendu de la séance du 17 mars 1973, p. 18.

² Christophe Bonneuil, « Savoirs, pouvoirs et imaginaires de la gestion du vivant de Darwin à aujourd'hui » dans Bertrand Hervieu, Bernard Hubert, *Sciences en campagne. Regards croisés, passés et à venir*, op. cit., p. 83.

³ Joseph Bonnemaire, Étienne Landais, « Zootechnie et systèmes d'élevage : sur les relations entre l'enseignement supérieur et la recherche » dans *Ethnozootecnie*, n° 54, 1994, « La zootechnie et son enseignement », p. 114.

⁴ Christophe Bonneuil, « Savoirs, pouvoirs et imaginaires de la gestion du vivant de Darwin à aujourd'hui » dans Bertrand Hervieu, Bernard Hubert, *Sciences en campagne. Regards croisés, passés et à venir*, Paris, Éditions de l'Aube, 2009, p. 83.

⁵ *Ibid.*, p. 86.

⁶ *Ibid.*, p. 83.

successives aux besoins de la société aurait permis d'orienter ce courant naturel au lieu de le laisser se développer anarchiquement. »¹

Advient au milieu des années 1960 une nouvelle discipline offrant des perspectives inédites dans le travail du vivant. Récompensés en 1965 d'un Prix Nobel, André Lwoff, Jacques Monod et François Jacob initient les travaux sur la biologie moléculaire qui, entre autres, modifie les approches de la production animale. C'est un nouvel « âge d'or de la génétique » qui s'ouvre aux zootechniciens et généticiens donnant « *la possibilité d'opérer non plus seulement une sélection statistique aveugle sur des index, raconte Bertrand Vissac, mais de travailler en véritables mécaniciens du génome, sur des gènes précis dont on connaîtrait l'expression au niveau de la cellule* »². La zootechnie n'échappe nullement à la tendance, tandis que l'Inra entend entrer dans la course à l'excellence académique dans la maîtrise du vivant par la biologie moléculaire³. Une démarche scientifique préconisant de travailler le vivant à de très petites échelles pour en expliquer inversement son existence même, si ce n'est pour trouver sa vérité. C'est du moins la thèse défendue par Jacques Monod dans sa publication *Le hasard et la nécessité*, un texte « *philosophico-éthico-politique* »⁴ publié en 1970 qui fait grand bruit et inaugure une percée des scientifiques dans la vie intellectuelle française⁵. Événement littéraire de l'année 1970, si Jacques Monod estime être « *plus acheté que lu* »⁶, il est certain que Raymond Laurans n'est pas indifférent à la question alors qu'il se voit offrir, pour son départ de la Bergerie nationale de Rambouillet, l'ouvrage de Jacques Monod dédié par pas moins d'une trentaine de personnes, collaborateurs et amis⁷.

Les propos du livre cependant ne correspondent pas vraiment à la démarche de l'ethnozootechnie que Raymond Laurans veut fonder ; d'ailleurs, le biologiste n'est jamais cité en quarante-quatre numéros d'*Ethnozootechnie*. Le réductionnisme qui y prévaut est loin de rencontrer l'adhésion des sociétaires qui voient dans l'animal bien plus qu'une somme de ses multiples parties perçue comme l'expression d'un programme informationnel.

¹ Raymond Laurans, « Ethnozootechnie » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, p. 3.

² Bertrand Vissac, *Archorales*, Inra, t. 2, p. 189.

³ Joseph Bonnemaire, Étienne Landais, « Zootechnie et systèmes d'élevage : sur les relations entre l'enseignement supérieur et la recherche » dans *Ethnozootechnie*, n° 54, 1994, « La zootechnie et son enseignement », p. 116.

⁴ Pierre Nora, « Avant-propos » dans Michel Morange, Frédéric Worms, Claude Debru, *Une nouvelle connaissance du vivant*, Paris, Éditions rue d'Ulm, 2012, p. 8

⁵ Rémy Rieffel, *Les intellectuels sous la 5^e république (1958-1990)*, Paris, Hachette, 1995, p. 195.

⁶ *Ibid.*, p. 195.

⁷ Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité*, Paris, 1970, précédé d'un hommage des collaborateurs et amis de Raymond Laurans ; bibliothèque personnelle de Raymond Laurans, Fonds Raymond Laurans.

L'ethnozootéchnie est pour Raymond Laurans une perspective totalisante qui allie la zootéchnie, l'écologie et les sciences de l'homme, l'animal constituant « *un trait d'union suffisamment solide pour que ce qu'il réunit devienne un ensemble homogène et cohérent.* »¹ Une entreprise dissidente du style de pensée dominant, ce dont a bien conscience le président de la Société d'Ethnozootéchnie : « *Cependant, le désir de considérer essentiellement les liaisons et les rapports entre ces trois termes conduit à s'écarter de la méthode scientifique qui consiste à décomposer, à fractionner pour étudier chaque élément séparément. Ici il convient de donner plus d'importance à la synthèse qu'à l'analyse, car les systèmes qui nous intéressent ne sont pas forcément la somme des éléments qui les composent.* »²

Il en est cependant un autre des Prix Nobel qui inspire bien davantage quelques-uns des sociétaires : François Jacob et son ouvrage *La logique du vivant* publié de même en 1970. Il y oppose en effet à la démarche réductionniste dont le biologiste « *tente de maîtriser le système et d'en éliminer les variables* »³, une biologie « *évolutionniste* » qui « *s'intéresse aux collectivités, aux comportements, aux relations que les organismes entretiennent entre eux ou avec leur milieu* » ; la promotion d'une science qui rencontre le point de vue de l'ethnozootéchnie sur l'animal. Surtout son approche historique s'intègre dans le renouvellement de l'histoire des sciences qui se défait de la trame linéaire des découvertes scientifiques pour tenter « *de constituer un monde de relations abstraites en accord, non seulement avec les observations et les techniques, mais aussi avec les pratiques, les valeurs, les interprétations en vigueur* »⁴ et surtout dans lequel les vaincus de l'histoire, ceux qui n'ont pas tenu face au style de pensée dominant, sont peu à peu réintégrés pour comprendre l'évolution des sciences et des chercheurs.

Ce sont quelques mentions éparses ici et là, notamment de Jean-Louis Fossat, nous l'avons vu, qui lie la compréhension de la « *logique du vivant* » à celle du milieu, ainsi que du linguiste Bruno Besche-Commenge qui cite abondamment François Jacob pour penser la détermination des races⁵. Cependant, parmi les spécialistes de l'élevage, une contribution

¹ Raymond Laurans, « L'ethnozootéchnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage » dans *Ethnozootéchnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootéchnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 7.

² *Ibid.*, p. 10.

³ François Jacob, *La logique du vivant*, Paris, Gallimard, 1970, p. 15.

⁴ *Ibid.*, p. 19.

⁵ Benoit Besche-Commenge, « Le concept de race. Mythe rationaliste ou pratique socio-économique » dans *Ethnozootéchnie*, n° 29, 1982 « Le concept de race en zootéchnie », p. 43-59.

s'inspire grandement du Prix Nobel : celle de Louis Ollivier consacrée à l'« Évolution des méthodes de sélection du porc » lors du « premier colloque d'ethnoscience » en 1976.

Expliquant que le porc se prête particulièrement à l'étude de l'évolution de la pensée en biologie, il y réalise en effet une histoire de la sélection porcine selon l'approche historique préconisée par François Jacob. Outre ses références à des ethnologues comme Thérèse Poulain¹, il cite Charles Darwin et son premier chapitre « De la variation des espèces à l'état domestique » de *L'origine des espèces*, insistant de la sorte sur le poids de l'homme dans l'évolution des espèces animales. Un poids qui devient d'autant plus pesant au cours du XX^e siècle qu'il s'interroge : « *La réduction du nombre des races exploitées, en particulier en France, est-elle un risque potentiel pouvant empêcher la réorientation de l'espèce vers des objectifs nouveaux ?* »² Cependant, il ne s'agit nullement pour lui de remettre en cause les modèles scientifiques de gestion des populations animales ne doutant pas que « *les progrès récents et à venir de la biologie finiront par contribuer, comme par le passé, à leur perfectionnement* », et encore moins de contester les pratiques zootechniques dont l'usage de la génétique, faite de « *concepts opérationnels* », vise moins « *à expliquer biologiquement les phénomènes qu'à les utiliser en vue d'objectifs bien définis* »³. Autrement dit, laissons aux biologistes les problématiques de la détermination de ce qu'est le vivant ; aux zootechniciens plutôt de s'occuper de la production animale et de pourvoir aux besoins des hommes et des territoires. Ainsi les planifications de grande envergure comme la Loi sur l'élevage de 1966 sont une nécessité devant être maintenue, sinon même accentuée. Son approfondissement historique lui permet toutefois de mettre en parallèle le travail sur le vivant des biologistes, celui des zootechniciens et celui des éleveurs et d'insister de la sorte sur les trajectoires historiques entrecroisées de la sélection porcine débouchant sur les questionnements d'actualité comme la réorientation des impératifs de production du fait de l'émergence du « *dilemme qualité-quantité* »⁴. Le discours ici n'est pas ambigu, la génétique animale est à la source des progrès de la production et continuera à l'être par les propres progrès de la biologie. Mais pour ce faire, elle doit tenir compte des problématiques de l'évolution des races animales afin que les possibilités sur le long terme soient très ouvertes et le progrès continu.

¹ Thérèse Poulain, « Les animaux domestiques en France à l'époque néolithique » dans *L'homme et l'animal, Premier Colloque d'ethnozoologie*, Paris, Institut international d'ethnoscience, 1975, p. 409-415.

² Louis Ollivier, « Évolution des méthodes de sélection du porc » dans *Ethnozootechnie*, n° 16, 1976, « Le porc domestique », p. 50.

³ *Ibid.*, p. 46.

⁴ *Ibid.*, p. 50.

Si cet exposé ne vaut pas généralité, il montre toutefois la volonté de certains sociétaires de sortir du discours généalogique de la science pour identifier la temporalité des idées et des pratiques zootechniques dépendant d'un contexte scientifique global. Mais si Louis Ollivier se félicite du progrès scientifique de la génétique dans la maîtrise de la production animale, d'autres regrettent la mutation du « savoir zootechnique » sous l'influence de ces progrès, perdant de plus en plus en cohérence dans son propre champ.

La zootechnie dans l'ethnozootechnie

La mutation des sciences agronomiques, surtout celle de la zootechnie, fait en effet partie des inquiétudes de certains sociétaires. Après s'être constituée comme discipline scientifique au cours du XIX^e siècle, celle-ci, de fondement généraliste, se spécialise peu à peu à partir des années 1960-1970 dans un mouvement global d'approfondissement des sciences conjugué avec l'accentuation de la maîtrise des animaux domestiques. « *Les innovations portent d'abord sur le contexte de la génération (milieu d'élevage) avant de concerner son contenu avec l'émergence de la génétique, puis son contenant avec le contrôle artificiel de la reproduction* »¹ puis finalement, explique Bertrand Vissac, le contrôle simultané de ces trois composantes de la zootechnie au cours des « Trente Glorieuses ». Les zootechniciens Joseph Bonnemaire et Étienne Landais soulignent alors l'éclatement des savoirs zootechniques, notamment sous la pression de la biologie moléculaire qui progressivement acte la bonne conduite de l'activité scientifique, celle qui se porte sur les gènes. Une évolution qui ne correspond cependant pas aux ambitions professionnelles de tous les scientifiques de la recherche agronomique. Il ne s'agit pas bien sûr de les présenter comme de vigoureux opposants au « progrès de la science » que Louis Ollivier par exemple, mentionné précédemment, continue d'appeler, mais bien plutôt de souligner que l'avènement de la biologie moléculaire marque les esprits à l'image de Bertrand Vissac ne cessant de placer aux côtés de la Loi sur l'élevage et de son expérience en Aubrac ce moment de l'histoire de la biologie auréolé d'un Prix Nobel². Ainsi est-ce le réductionnisme scientifique couplé au productivisme agricole et les apories des deux que certains scientifiques viennent questionner à la Société d'Ethnozootechnie, et ce en différentes perspectives. Face à ces conjonctures scientifiques, économiques ou encore

¹ Bertrand Vissac, *Les vaches de la République : saisons et raisons d'un chercheur citoyen*, op. cit., p. 122.

² Bertrand Vissac, *Archorales*, Inra, t. 2.

sociales, l'ethnozootechnie apparaît à plusieurs niveaux l'instrument de revendication d'une véritable zootechnie.

Une part non négligeable de l'attention des sociétaires scientifiques est ainsi d'abord portée sur les perspectives historiques de leur propre discipline. La plupart étant « agro » ou issue des écoles vétérinaires de prestige, ils ont côtoyé les maîtres de la zootechnie dont les enseignements ont une longue histoire précieusement perpétuée par les titulaires de chaire. On ne cesse alors de se référer au sein des contributions aux premiers zootechniciens du XIX^e siècle, Émile Baudement, André Sanson, Charles Cornevin ou encore Paul Dechambre qui parcourut les couloirs de l'École nationale vétérinaire d'Alfort. École que fait visiter Marcel Théret accueillant la seconde réunion de la société savante le 10 juin 1972, et présentant ainsi à ses quelques premiers collègues le service de Zootechnie et d'Économie Rurale qui a vu passer de grands « *Maîtres* »¹. Raymond Laurans affirme d'ailleurs rapidement que la Chaire de zootechnie d'Alfort peut « *apporter une collaboration efficace à l'œuvre que s'est tracée notre Société d'Ethno-Zootechnie. Liée par l'histoire au développement de l'élevage depuis deux siècles, elle peut et doit encore contribuer à son évolution, c'est là l'une de nos tâches principales, malgré les faibles moyens dont nous disposons.* »² Outre le trait d'union dans « *ethno-zootechnie* », inédit et venant comme accentuer le terme « zootechnie », Raymond Laurans historicise la société savante dont son action sur l'orientation de l'élevage se situe en somme dans la continuité des travaux entrepris déjà bien avant l'avènement de la zootechnie comme discipline en France. La complicité entre la Société d'Ethnozootechnie et Alfort est forte, comme le raconte Bernard Denis : « *Quand j'étais à des réunions de la Société d'Ethnozootechnie et que je parlais avec M. Laurans ou avec d'autres, je n'avais pas du tout l'impression d'avoir changé de milieu par rapport aux services de zootechnie de l'École vétérinaire d'Alfort.* »

L'intérêt pour une zootechnie qui se voudrait traditionnelle constitue ainsi pour plusieurs sociétaires l'élément central de leur adhésion à la Société d'Ethnozootechnie. Certains comme Jacques Bougler usent du réseau de la société savante pour quémander quelques ouvrages rares d'illustres auteurs, ainsi le *Calendrier du Bon cultivateur* de Mathieu de Dombasle (1824) ou encore le *Cours complet d'agriculture* de l'Abbé Rozier (1783) qui est l'un des titres « classiques » les plus cités au sein des communications des sociétaires³. Un

¹ Marcel Théret, *Ethnozootechnie*, n° 7, 1972, Compte rendu de la séance du 10 juin 1972, p. 5.

² *Ibid.*, p. 5.

³ *Ethnozootechnie*, n° 8, 1972, Compte rendu de la séance du 18 novembre 1972, p. 14.

intérêt qui correspondrait au programme faible de l'ethnozootecnie, fait de collectes et de curiosités historiques, quand d'autres pour leur part revendiqueraient un programme fort, à l'image de Bernard Denis entendant par « ethnozootecnie » la vraie zootecnie, celle qui se fait notamment au sein de l'École nationale vétérinaire d'Alfort. Sa position est ambivalente puisqu'il définit l'ethnozootecnie à la fois comme *zootecnie traditionnelle* et comme *zootecnie populaire* désignant en cela les savoirs non scientifiques sur l'élevage. Il ne s'agit cependant pas de revendiquer par la « tradition » une « vieille science », de perpétuer des pratiques anachroniques, mais bien davantage de conserver le caractère généraliste de la discipline qui fait la valeur du zootecnicien. Certes, malgré l'évolution de la zootecnie sous l'impulsion de la génétique mendélienne, Raymond Laurans, pour sa part, manifeste encore quelques réflexes de zootecnicien dirions-nous classiques marqués par les doctrines zootecniques de croisement du XIX^e siècle lorsqu'il évoque, dans sa première étude sur les troupeaux de Camargue en 1962, les caractéristiques de certains taureaux issus de croisements entre vache espagnole et vache camarguaise et chez lesquels domine « *le sang Camargue* ».

Mais il s'agit avant tout de revendiquer une pratique qui, dans la dynamique de spécialisation des sciences, perd peu à peu du terrain. « *Le zootecnicien traditionnel*, dit Bernard Denis, *est un zootecnicien qui est censé s'intéresser à tout même si professionnellement il est obligé de s'intéresser plus particulièrement à quelque chose. [...] Mais c'est au niveau de la mentalité.* »¹ Une mentalité qu'il replace dans la généalogie des professeurs emblématiques de l'École nationale vétérinaire d'Alfort, « *la tradition Théret, Letard, etc.* » explique-t-il. C'est d'ailleurs à Marcel Théret, son « *patron* », que Bernard Denis doit son adhésion à la Société d'Ethnozootecnie ; Marcel Théret qui prend lui-même la succession de son propre patron Étienne Letard à la tête de la Chaire de zootecnie en 1961. Dès lors, lorsque Étienne Letard est fait membre d'honneur de la Société d'Ethnozootecnie en 1972, c'est bien à toute une « tradition » que Raymond Laurans, aux côtés de son vice-président Marcel Théret, rattache l'ethnozootecnie. Nous rappelons en outre que Raymond Pujol, agronome de formation, a eu lui-même pour professeur Étienne Letard ; l'influence de cette mentalité n'est en somme pas propre aux versant zootecnique de la société savante et Raymond Pujol qui se sent bien au sein de la Société d'Ethnozootecnie n'est nullement dépaycé.

Cette « tradition », cette « mentalité » n'est cependant pas propre à Alfort et se retrouve jusqu'à l'INA-PG avec Pierre Charlet et Julien Coléou, de « grands experts » défendant la

¹ Entretien avec Bernard Denis, 6 mai 2016.

tendance généraliste¹ selon Joseph Bonnemaire et Étienne Landais. Cette « mentalité » que Bernard Denis évoque rassemble ainsi bien plus largement des chercheurs et des professeurs de l'enseignement supérieur « *formés au même moule* » et s'entendant de la sorte sur cette « *conception unitaire* » de la zootechnie² malgré la modernisation de ses programmes accentuant le mouvement inverse. Une mentalité qui transparaît alors au sein de la Société d'Ethnozootechnie et qui pourrait s'apparenter à un repli face à la spécialisation disciplinaire. Mais nous l'avons souligné à diverses reprises, les sociétaires sont insérés dans leur champ d'étude respectif, nullement passifs sur le terrain scientifique, mais bien engagés pour promouvoir leur style de pensée. En 1975 d'ailleurs, Pierre Charlet et Julien Coléou remettent ensemble sur pied l'Association française de zootechnie afin de réactualiser et promouvoir leurs perspectives sur la zootechnie. Julien Coléou, absent de la Société d'Ethnozootechnie, partage cependant bien des conceptions de la zootechnie généraliste : « *La zootechnie, ce n'est pas une science, ce n'est pas une technique, c'est une somme de sciences et de techniques en perpétuelle évolution* »³.

L'ethnozootechnie est ainsi étroitement liée à un type particulier de zootechnie, celle qui se défait de l'évolution générale des disciplines scientifiques pour récupérer quelques-unes de ses prérogatives : développement de connaissances générales, travail sur l'animal total, disposition pour l'enseignement qui vise davantage à « *construire les questions* » qu'à se préoccuper des résultats⁴ - ce qui n'est pas sans rappeler la réflexion du sociétaire anonyme à l'issue du premier voyage d'étude expliquant que « *la manière de poser un problème vaut souvent mieux que les réponses que l'on peut y apporter* »⁵. Quelques-unes des visées de la zootechnie traditionnelle que partage pleinement l'ethnozootechnie s'intéressant aux savoirs des éleveurs, se préoccupant de la dynamique des races, et surtout qui est engagée dans le concret. Marcel Théret s'en félicite lors de la séance 10 juin 1972, faisant visiter à ses collègues sociétaires l'étable de l'École nationale vétérinaire d'Alfort, sa porcherie, sa volière, soit autant de bâtiments « *qui lient la Chaire à la pratique même de l'élevage* »⁶. Les contacts avec les

¹ Joseph Bonnemaire, Étienne Landais, « Zootechnie et systèmes d'élevage : sur les relations entre l'enseignement supérieur et la recherche » dans *Ethnozootechnie*, n° 54, 1994, « La zootechnie et son enseignement », p. 117.

² *Ibid.*, p. 116.

³ Julien Coléou cité dans Bernard Denis, Marcel Théret, « Les grands traités de zootechnie et leur conception de cette discipline », *Ethnozootechnie*, n° 54, 1994, « La zootechnie et son enseignement », p. 3.

⁴ Joseph Bonnemaire, Étienne Landais, « Zootechnie et systèmes d'élevage : sur les relations entre l'enseignement supérieur et la recherche » dans *Ethnozootechnie*, n° 54, 1994, « La zootechnie et son enseignement », p. 117.

⁵ Voir plus tôt, p. 178.

⁶ *Ethnozootechnie*, n° 7, 1972, Compte rendu de la séance du 10 juin 1972, p. 5.

animaux dans une recherche qui se veut finalisée sont fondamentaux pour garder pied dans la réalité des éleveurs et surtout maintenir des relations proprement humaines entre chercheurs. Du moins Maurice Molénat l'évoque ainsi au sein du Département de génétique animale de l'Inra : « À partir du moment où il n'y a plus eu de contact avec les animaux, j'ai constaté une dégradation des rapports humains. Quand il y avait des animaux à Jouy ou à la Minière, l'ambiance était plus décontractée [...] : le contact avec l'animal rend humble. La recherche sophistiquée fait abstraction de l'homme. »¹

Maurice Molénat développe au sein de la Société d'Ethnozootecnie une vive réflexion sur l'avenir de l'élevage et les conséquences du productivisme. Présent dans la société savante depuis la seconde séance le 10 juin 1972, il ne réalise que deux contributions, mais pas des moindres : une première lors de la journée d'étude sur le porc domestique dans le cadre du colloque d'ethnoscience en 1976, et une seconde lors de la manifestation sur les zones marginales et les races rustiques durant laquelle il expose ses constats : « De nombreux chercheurs découvrent aujourd'hui une agriculture non résolument productiviste. [...] Ils ont aussi pris conscience que les thèmes trop ponctuels les transformaient en chercheurs hautement spécialisés dans des secteurs de plus en plus limités. Leur vision tronquée de la réalité peut même les amener à des interventions malencontreuses. »² Le zootechnicien se laisse alors aller pour l'occasion à toute une série de questionnements témoignant presque de cette entrée dans la « modernité réflexive » où le doute jusqu'ici monopole de la science la saisit elle-même³ :

« Notre recherche est-elle suffisamment ouverte ? S'il se tient en pointe l'éleveur trouve dans les travaux de la recherche les réponses à beaucoup de questions qu'il se pose. S'il reste en retrait, il n'a personne à qui confier ses soucis, personne qui ne puisse l'aider. Nos interventions sont-elles toujours judicieuses ? Est-il encore possible ou souhaitable d'envisager des systèmes intermédiaires entre la cueillette et l'industrie ? [...] La recherche en génétique a souvent cru développer des valeurs éternelles, universelles sans replacer chaque action dans son milieu. Le généticien ne doit-il pas redevenir un zootechnicien : c'est toute la notion d'interaction génotype milieu qui doit être approfondie. Certains concepts même ne méritent-ils pas d'être revus ? La sélection signifie-t-elle standardisation, homogénéisation comme on a trop tendance à le croire ? Faut-il considérer qu'il n'existe de génétique que pour les caractères

¹ Maurice Molénat, *Archorales*, Inra, t. 1 p. 131.

² Maurice Molénat, « Les zones marginales vont-elles infléchir la recherche porcine » dans *Ethnozootecnie*, n° 24, 1978, « Zones marginales et races rustiques », p. 58.

³ Ulrich Beck, *La société du risque*, Paris, Flammarion, 2001, p. 342.

aujourd'hui mesurables et de ce fait rejeter toute population sur laquelle les renseignements chiffrés n'existent pas ou sont trop parcellaires ? »¹

Parmi tous ces questionnements, il en est un qui interpelle : le généticien doit se faire zootechnicien pour engager une nouvelle dynamique scientifique évitant les écueils des démarches réductionnistes et productivistes ; surtout doit-il le faire afin de pouvoir lier de manière pertinente l'animal et le milieu. Raymond Laurans avait déjà émis une semblable conclusion à l'issue de la première journée d'étude sur les races en péril en novembre 1974 : « *De ces communications il résulte que notre savoir actuel en génétique formelle ne peut nous dispenser pour caractériser une race du recours aux renseignements fournis par la zootechnie classique.* »² La zootechnie des chercheurs et enseignants cités précédemment, celle qui se fonde, à la manière de Marcel Théret lors de cette même journée d'étude, sur l'étude de la dynamique des races ancrées dans un milieu à la fois physique, géographique et historique faisant toute leur originalité.

L'ethnozootechnie dans les systèmes

Marcel Théret n'a en effet cessé tout au long de la décennie 1970 de faire partager à ses collègues sa vision de la zootechnie totalisante et inclusive. Dès la cinquième séance de la Société d'Ethnozootechnie, le 30 juin 1973, il réalise ainsi à l'attention des sociétaires un long et mémorable³ exposé intitulé « Le tétraèdre zootechnique ou les bases de l'élevage ». Un tétraèdre qui n'est pas seulement une construction de l'esprit mais bien une maquette par laquelle le professeur de zootechnie vise à « *dégager les véritables bases de la science de l'élevage* »⁴.

Le programme est fort et nécessaire alors que « *l'abord des problèmes zootechniques est complexe* » et qu'aussi bien les éleveurs que le législateur se perdent dans le productivisme agricole tentant « *tantôt de freiner, tantôt de promouvoir, telle ou telle production.* » L'heure est aux questionnements sur les orientations de la production visant son accroissement maximal sur le modèle industriel au détriment de bien d'autres paramètres. Le surplus laitier commence

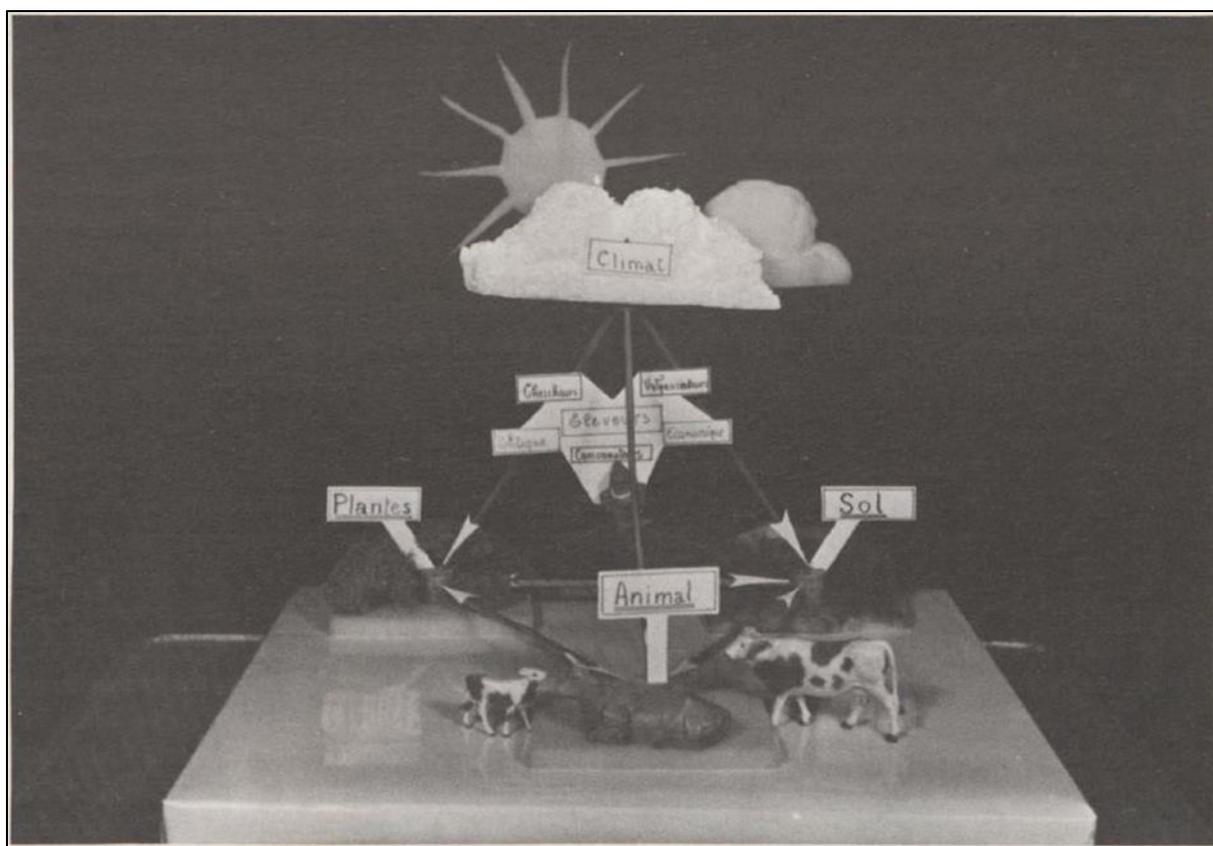
¹ Maurice Molénat, « Les zones marginales vont-elles infléchir la recherche porcine » dans *Ethnozootechnie*, n° 24, 1978, « Zones marginales et races rustiques », p. 53.

² Raymond Laurans, « Introduction » dans *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975, « Les races domestiques en péril », p. 3.

³ Entretien avec Bernard Denis, 6 mai 2016.

⁴ Marcel Théret, « Le tétraèdre zootechnique ou les bases de l'élevage » dans *Ethnozootechnie*, n° 10, 1974, Compte rendu de la séance du 30 juin 1973, p. 13.

à pointer alors que la Loi sur l'élevage, qui se veut surtout être une « loi sur le sperme de bovin »¹ destinée à l'accroissement de la production laitière, conduit à la spécialisation des exploitations et à leur réduction notamment du fait de la Loi d'orientation agricole de 1960 subventionnant le départ des agriculteurs âgés et à la suite de la publication du rapport Mansholt en 1970 préconisant entre autres la réduction du nombre d'exploitants pour une meilleure maîtrise de la production. Le consensus sur les objectifs de production n'est plus total² face aux « troubles endémiques liés aux productions animales »³ que Marcel Théret dénonce. On remarquera d'ailleurs dans la maquette du tétraèdre la présence d'une vache et d'un veau pour désigner les animaux.



Marcel Théret, « Le tétraèdre zootechnique ou les bases de l'élevage » dans *Ethnozootechnie*, n° 10, 1973, *Compte rendu de la séance du 30 juin 1973*, p. 13.

Là où la zootechnie, sous les effets conjugués de la spécialisation disciplinaire et de l'impératif productif, perd de vue ses missions originelles, Marcel Théret insiste alors sur le

¹ Jacques Pluvinage, « Une loi d'exception : la loi sur l'élevage et son application » dans *Économie rurale*, n° 204, 1991. p. 36.

² Jean-Claude Flamant, « Une histoire de l'amélioration génétique des animaux domestiques », *Mission Agrobioscience*, mai 2011, p. 9.

³ Marcel Théret, « Le tétraèdre zootechnique ou les bases de l'élevage » dans *Ethnozootechnie*, n° 10, 1974, *Compte rendu de la séance du 30 juin 1973*, p. 13.

caractère « véritable » de ses propositions visant la réalisation d'« une Zootechnie exhaustive »¹. Il positionne en effet au centre de sa construction « l'homme en général » autour duquel se déploient tous les autres éléments de la nature, climat, sols, plantes et animaux et entre lesquels se crée « une véritable harmonie ». Marcel Théret ne désigne nullement du nom d'ethnozootechnie cette zootechnie, du moins dans cet exposé. Cependant, il souligne finalement ne reprendre que les enseignements des « premiers grands zootechniciens (Baudement, Cornevin, Baron) » qui avaient déjà bien perçu, selon lui, les entrelacements de tous ces éléments dans la réalisation d'« une adaptation entre les conditions qui sont offertes aux animaux et les animaux eux-mêmes. » Il s'inscrit de la sorte dans cette mentalité que Bernard Denis identifie et à laquelle celui-ci se rapporte *a posteriori* en la désignant comme une zootechnie traditionnelle, bien que Marcel Théret n'use pas ici du terme. Le professeur titulaire de la Chaire de zootechnie d'Alfort réalise d'ailleurs son exposé, peut-être sans hasard, en présence d'Étienne Letard pour sa première participation² à une réunion de la Société d'Ethnozootechnie.

Cependant, plus proches de lui se retrouvent bien d'autres influences dans sa réflexion zootechnique. En effet il s'agit par ce tétraèdre – et le point central de sa démonstration est là – de réaliser une « véritable écologie zootechnique applicable à tous les milieux [...]. Nous trouvons tout d'abord le climat, puis le sol qui conditionnent la végétation et en fonction de cette végétation, un élevage avec une possibilité d'interaction entre ces pôles. »³ Une démarche qui évoque incontestablement les travaux de quelques scientifiques de la recherche agronomique.

En effet, outre le contexte de développement de l'écologie comme « spécificité scientifique »⁴, et surtout parallèlement à « l'essor d'un nouveau régime des savoirs dans lequel la biosphère est redéfinie comme un réseau de systèmes écologiques complexes adaptatifs, enchevêtrés, au comportement stochastique »⁵, le professeur de zootechnie d'Alfort vise la synthèse de disciplines fondant son « écologie » qu'il qualifie de « zootechnique » : pour le

¹ *Ibid.*, p. 13.

² *Ethnozootechnie*, n° 10, 1974, Compte rendu de la séance du 30 juin 1973, p. 1.

³ Marcel Théret, « Le tétraèdre zootechnique ou les bases de l'élevage » dans *Ethnozootechnie*, n° 10, 1974, Compte rendu de la séance du 30 juin 1973, p. 13.

⁴ Jean-Claude Lefeuvre, « L'écologie avec ou sans l'homme ? » dans Marcel Jollivet (dir.), *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières*, op. cit., p. 351.

⁵ Yannick Mahrane, « Connaître et gouverner la nature » dans Dominique Pestre (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs*, t. 3, Paris, Éditions du Seuil, 2015, p. 289.

climat, la climatologie, la bioclimatologie et « surtout la bioclimatopathologie »¹ dont il reconnaît en avoir des connaissances fragmentaires ; pour le sol, la pédologie ; pour les plantes, l'agronomie au sens large ; pour la connaissance de l'animal et de son exploitation, la génétique, la physiologie, l'alimentation, le comportement, et dans ses aspects pathologiques, une pathologie du milieu². L'étude des animaux ne se fait pas de la sorte par la zootechnie mais bien par un ensemble de sous-disciplines subordonnées à cette zootechnie exhaustive que Marcel Théret appelle de ses vœux. Il évoque alors le « tout indissociable » de son tétraèdre zootechnique dans lequel « agir sur l'un des postes, c'est aussi agir sur tous les autres et déclencher des réactions en chaîne »³ : une vision écosystémique, voire ethno-écosystémique sur fond de zootechnie.

Dans une telle approche, c'est auprès des travaux de Stéphane Hénin à partir de la fin des années 1950 que le professeur de zootechnie d'Alfort prend certainement quelques-unes de ses inspirations. Ingénieur agricole, Stéphane Hénin n'est d'ailleurs pas étranger au Muséum national d'Histoire naturelle qui le recueille après la guerre alors que son laboratoire a été détruit⁴ avant qu'il ne devienne finalement professeur à la chaire d'agriculture à l'INA en 1958. Dans le déploiement des sciences agronomiques, ses héritiers font en outre de lui un initiateur d'une « agronomie moderne »⁵ qui, appuyée sur l'écologie, conjugue dans un même regard le climat, le sol, la production végétale et les techniques culturelles⁶. Il explique en 1967 que l'agronomie est une « écologie appliquée »⁷, de même que la zootechnie exhaustive de Marcel Théret n'est rien d'autre qu'une « véritable écologie zootechnique », les deux programmes partageant de semblables perspectives. Le professeur de zootechnie se rattache ainsi à tout un courant qui, marginal dans les années 1960, se déploie durant la décennie 1970 trouvant un contexte davantage porteur sur ces approches visant peu à peu l'intelligibilité des systèmes.

¹ Marcel Théret, « Le tétraèdre zootechnique ou les bases de l'élevage » dans *Ethnozootechnie*, n° 10, 1974, Compte rendu de la séance du 30 juin 1973, p. 14.

² *Ibid.*, p. 14.

³ *Ibid.*, p. 15.

⁴ Pierre Cornu, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, *op. cit.*, p. 391.

⁵ Jean-Pierre Deffontaines, « L'agronomie : discipline et interdiscipline » dans Marcel Jollivet (dir.), *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières*, *op. cit.*

⁶ Stéphane Hénin, « Les acquisitions techniques en production végétale et leur application » dans *Économie rurale*, n° 74, 1967, « La transmission des innovations dans un secteur dominé : l'agriculture », p. 37-44.

⁷ *Ibid.*, p. 37.

Michel Sebillote dans la continuité des travaux de Stéphane Hénin définit l'agronomie par son intérêt pour les « *relations de la plante cultivée en tant que peuplement végétal avec le sol et le climat*, considérés comme un ensemble »¹, et surtout le fait-il dans une démarche attachée à la fois au temps et au milieu. Marcel Théret l'évoque tout autant, lors de la première journée d'étude de la Société d'Ethnozootechnie le 21 novembre 1974, au sujet de l'étude des races par l'ethnologie qui est « *en fonction du temps, évolutive, et en fonction de l'espace, adaptative* ». Le milieu est le point fondamental pour comprendre « *la logique du vivant* » comme l'évoque Jean-Louis Fossat en 1981 citant pour ce faire Marcel Théret expliquant que l'aspect dynamique de l'étude des races « *est le reflet du milieu* »².

L'écologie zootechnique de Marcel Théret et l'agronomie de Stéphane Hénin en outre placent toutes les deux au centre de leurs intérêts l'homme et l'étude des techniques dont l'intelligibilité permet de saisir les situations d'interface entre la nature et la culture et les systèmes globaux que les progrès techniques promus ne parviennent à considérer. Stéphane Hénin plus particulièrement développe l'idée du profil culturel qui permet « *de décrire l'état du sol dans la mesure où celui-ci est lié aux opérations de préparation des terres et à l'action qu'exercent sur celui-ci les facteurs biologiques* »³. Il s'agit ainsi sur une portion du sol de restituer « *la trace des interventions anciennes de celui qui l'avait mis en valeur, en vue de leur interprétation* »⁴, et d'associer à la recherche l'agriculteur lui-même. Être sur le terrain et avec l'acteur. Dans la systémique agraire s'opère un renversement du modèle de vulgarisation descendant au profit du « *développement* » voire de l'« *autodéveloppement* »⁵.

« *Le "développement" est le mot d'ordre qui rallie tous les acteurs et qui structure l'ethos collectif des anciens élèves de l'Institut national d'agronomie* » explique l'historien Pierre Cornu. Un *ethos* que partagent bien d'autres sociétaires, notamment Raymond Laurans. Mais si tous le font dans le cadre de leur propre pratique professionnelle, le président de la Société d'Ethnozootechnie lui veut faire de sa discipline l'objet même de ce développement. On note alors deux niveaux de réflexion sur ce sujet. Un premier, vaguement teinté d'agrarisme,

¹ Michel Sebillote, « Agronomie et agriculture. Essai d'analyse des tâches de l'agronome », *Cah. ORSTOM*, sér. Biol., n° 24, 1974, p. 3.

² Jean-Louis Fossat, « Le mot race vu par les lexicologues » dans *Ethnozootechnie*, n° 29, 1981, p. 22.

³ Stéphane Hénin, « Les acquisitions techniques en production végétale et leur application » dans *Économie rurale*, n° 74, 1967, « La transmission des innovations dans un secteur dominé : l'agriculture », p. 39.

⁴ Jean-Pierre Deffontaines, *Archorales*, Inra, t. 10, p. 244.

⁵ Jean-Pierre Deffontaines, Claudine Friedberg, « Techniques et pratiques : à la jonction du naturel et du social » dans Marcel Jollivet (dir.), *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières*, op. cit., p. 351.

alors que dès 1962, Raymond Laurans évoque le « *rôle culturel* » de sa discipline¹ et le pouvoir « *évocateur* » des activités muséographiques devenant « *un efficace instrument de cette culture générale dont les jeunes ruraux sentent l'utilité pour être les égaux des autres classes de la nation* »². Le sentiment de Raymond Laurans n'est pas sans évoquer le discours du ministre de l'Agriculture Henri Rochereau deux ans plus tôt à l'Assemblée Nationale disant voir les ruraux comparer « *leurs conditions d'existence à celles des citadins. Il en résulte la formation d'un complexe de frustration, d'injustice et d'abandon, et se développe un sentiment d'incertitude, d'inquiétude devant l'avenir* »³.

Un second niveau se visualise dans le choix de publier sa première réactualisation de la définition de l'ethnozootechnie en 1975 au sein du *Bulletin* de l'Inrap. Créé en août 1966 par décret relatif à l'École nationale supérieure des sciences agronomiques appliquées, l'Inrap a pour mission « *de rechercher les méthodes pédagogiques propres à développer et à améliorer l'enseignement* » et « *de proposer toute mesure tendant à l'adaptation permanente des programmes aux nécessités de la pédagogie et aux besoins du secteur agricole* »⁴. Ce choix nullement hasardeux procède ainsi d'une des perspectives que Raymond Laurans insuffle à l'ethnozootechnie qui, bien qu'il introduise en reprenant la graduation des sciences anthropologiques de Claude Lévi-Strauss (sans le citer), se veut résolument tournée vers l'activité agricole. « *La réflexion ethnozootechnique, dit Raymond Laurans en 1977, [...] est inspirée par celle de l'éleveur confronté aux problèmes posés par la vie de ses animaux.* »⁵

Raymond Laurans rejoint en cela la perspective systémique de Stéphane Hénin et de Michel Sebillote qui inaugurent avec d'autres collègues tout un champ de recherche sur les systèmes rassemblant l'homme et la nature par les techniques et les pratiques. Marcel Jollivet l'explique : là où d'une part l'écologie se concentre sur les relations entre les existants et d'autre part les sciences sociales sur celles entre les hommes, l'étude des techniques et des pratiques devient le point nodal que Raymond Laurans identifie lui-même, définissant en 1977

¹ Raymond Laurans, « Ethnozootechnie » dans *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962, p. 4.

² *Ibid.*, p. 4.

³ Henri Rochereau lors de la discussion générale commune, « Projets de loi concernant l'agriculture » dans *Débats parlementaires (Assemblée nationale)*, Compte rendu intégral du jeudi 28 Avril 1960, 3^e séance, *Journal Officiel*, Vendredi 29 avril 1960, n° 12, p. 505.

⁴ Art. 3 de l'arrêté d'application portant sur la création de l'Inrap, *Journal Officiel*, 3 septembre 1966, p. 7812 à 7813.

⁵ Raymond Laurans, « L'ethnozootechnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage » dans *Ethnozootechnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 7.

l'éthnozootecnie à l'interface « *des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage* »¹.

La Société d'Ethnozootecnie suit en effet de près les développements de la recherche agronomique bien qu'elle ne réalise jamais elle-même, en tant que collectif, des travaux de recherche laissant individuellement à ses sociétaires le soin de venir exposer leurs découvertes et leurs réflexions. C'est ainsi le cas de Jean-Henri Teissier, Joseph Bonnemaire et Corneille Jest sur le yak, ces deux derniers introduisant la journée d'étude de la manière suivante : « *Eu égard à son rôle central dans la vie de ces populations, l'élevage du yak apparaît comme un révélateur puissant et un intégrateur efficace des systèmes écologiques (au sens le plus large) des zones de haute altitude d'Asie Centrale* »². C'est aussi le cas de Maurice Molénat impliqué en Corse aux côtés de Jean-Claude Flamant et qui signe avec Bernard de Verneuil, un exploitant local qui avait fait appel à lui³, une contribution lors de la journée d'étude sur le porc domestique en 1976 dans cette perspective de co-construction de la recherche sur les systèmes d'élevage. Pour le spécialiste du porc, il ne s'agit pas de conserver les races locales pour elles-mêmes mais bien pour maintenir une économie locale⁴. Bernard de Verneuil est aussi cité comme contributeur aux côtés de Camille Raichon, Jean-Pierre Deffontaines et Bernard Cristofini qui viennent par deux fois réaliser une contribution au sein de la Société d'Ethnozootecnie sur les pratiques dans les systèmes d'élevage en Castagniccia : une première fois lors de la journée d'étude sur le porc dans le cadre du colloque d'ethnoscience ; une seconde fois lors de la journée d'étude concernée aux zones marginales et aux races rustiques. Ils renouvellent alors grandement les perceptions des systèmes d'élevage en étudiant les pratiques et en réalisant une typologie des systèmes de pratiques afin d'allier, dans un objectif de développement très générique, le maintien d'une activité agricole, celle des populations rurales, et d'une gestion raisonnée des ressources « *dans le respect des valeurs culturelles et sociales* »⁵.

C'est enfin et surtout principalement le cas de Bertrand Vissac qui est l'une des figures de proue de ce style de pensée. Son nom est cité au sein de la Société d'Ethnozootecnie dès la création de l'association après la publication très remarquée de son article sur « *une seconde*

¹ *Ibid.*, p. 5.

² Joseph Bonnemaire, Corneille Jest, « Introduction » dans *Ethnozootecnie*, n° 15, 1976, « Le yak » p. 3.

³ Maurice Molénat, *Archorales*, Inra, t. 1, p. 135.

⁴ *Ibid.*, p. 135.

⁵ Bernard Cristofini, Jean-Pierre Deffontaines, Camille Raichon, Bernard de Verneuil, « Pratiques d'élevage en Castagniccia. Exploration d'un milieu naturel et social en Corse » dans *Études rurales*, n° 71-72, 1978, « Campagnes marginales, campagnes disputées », p. 89.

révolution en élevage » dans lequel il pose quelques bases de réflexion sur la conservation des races domestiques marginales. Il est alors rapidement convié, présent dès le 7 mars 1973, et réalise plusieurs contributions éparses au sein de la société savante. Le zootechnicien préface notamment le dossier sur la Grèce de son collègue Jean G. Boyazoglu et de Nicolas Zervas remis lors de la consultation d'experts de la FAO les 30 mars et 1^{er} avril 1977. Celle-ci visait à attirer l'attention sur la nécessité de protéger les races marginalisées, mais aussi et surtout sur le potentiel de certaines races locales méditerranéennes dans les modèles économiques semi-industriels à des fins commerciales là où la standardisation des races n'a fait que freiner le développement de la production du fait d'une inadaptation aux territoires.

Bertrand Vissac parraine en outre la seconde journée d'étude sur les races en péril du 18 mai 1978 expliquant ainsi en introduction que « *l'étude de ces races en péril est un révélateur particulièrement sensible des relations de la société avec son milieu. La race était souvent dans nos sociétés rurales le pivot d'un système agraire adapté à chaque milieu [...].* »¹ Il reprend alors la rhétorique d'une de ses récentes publications, « *L'animal domestique, révélateur des relations entre la société et son milieu* » datant de janvier 1978, qui, de son aveu, le mit définitivement sur le banc de touche dans le travail de la « science normale »². Il prend en effet la tête un an plus tard du département Système agraire et développement. « *Le terme de Système agraire est employé généralement pour caractériser, dans l'espace, l'association des productions et des techniques mises en œuvre par une société en vue de satisfaire ses besoins. Il exprime, en particulier, l'interaction entre un système bioécologique représenté par le milieu naturel et un système socioculturel à travers des pratiques issues notamment de l'acquis technique.* »³ Une telle entreprise s'inspire ainsi des nombreux travaux évoqués plus tôt, que ce soit dans les zones marginales, sur les pratiques ou dans les prémises d'une vision écologique et systémique.

Les interventions de Bertrand Vissac au sein de la Société d'Ethnozootechnie sont certes peu régulières et au nombre de quatre durant les années 1970 et 1980, Bernard Denis soulignant que son emploi du temps ne lui permettait certainement pas de s'impliquer davantage⁴.

¹ Bertrand Vissac, « Introduction » dans *Ethnozootechnie*, n° 22, 1978, « Les races domestiques en péril - Seconde journée », p. 1-2.

² Bertrand Vissac, *Archorales*, Inra, t. 2, p. 192.

³ Bertrand Vissac, André Hentgen, *Présentation du département SAD. Éléments pour une problématique de recherche sur les Systèmes agraires et le Développement*, INRA, 1979, p. 6.

⁴ Bernard Denis, « Bertrand Vissac et la Société d'Ethnozootechnie » dans *Dans les pas de Bertrand Vissac, un bâtisseur. De la génétique animale aux systèmes agraires*, op. cit., p. 165.

Cependant, Raymond Laurans lui accorde à chaque fois une place non-négligeable pour le laisser s'exprimer. Il est en effet un des zootechniciens le plus prolifiques sur le terrain de la réflexivité littéraire, une trajectoire qu'il conclut d'ailleurs d'un ouvrage consacré aux « *vaches de la République* » et surtout à sa propre carrière, faite de convictions, de doutes et de retournement de situation. Dès lors, lorsque Raymond Laurans le convie au sein de la revue *Ethnozootecnie*, le président de la Société d'Ethnozootecnie est certainement assuré de la publication d'un travail scientifique engagé. D'ailleurs, sur ses quatre textes dans la revue, trois ont la forme d'article alors que la contribution restante correspond à l'introduction de la journée d'étude sur les races en péril. Il signe en effet la préface du dossier de Jean G. Boyazoglu et Nicolas Zervas, l'article dans le dossier de redéfinition de l'ethnozootecnie, enfin et surtout une quarantaine de page pour lui seul sur le sujet de la « Traction animal et système agraire » lors du compte rendu de la journée d'étude sur le cheval dans l'agriculture en 1981. Déjà depuis deux années à la tête de son département, Raymond Laurans lui laisse ainsi une large place pour exposer non plus des réflexions individuelles mais bien une démarche scientifique avec son lot de théories et d'applications pratiques.

Ainsi la systémique agraire institutionnalisée pénètre la Société d'Ethnozootecnie, cependant bien davantage que l'ethnozootecnie ne pénètre la systémique agraire. En effet, si Bertrand Vissac est convaincu par les propositions de l'ethnozootecnie « *qui s'intéresse aux témoins vivants (races en voie de disparition), édifiés (habitat animal) ou construits (outillage) par l'homme pour exercer l'activité d'élevage* »¹, Raymond Laurans, lui, constate et regrette, selon Bernard Denis, qu'il y ait si peu de « sadiens » dans la Société d'Ethnozootecnie². Une absence en effet visible, d'autant plus visible que les quelques rares contributions des personnages emblématiques de la systémique agraire, ainsi Pierre-Louis Osty³ ou Jean-Pierre Deffontaines, ne se concluent pas par des adhésions. Différentes raisons peuvent certainement expliquer ces absences et il en est au moins une que nous pouvons identifier.

Dans les prémisses de la systémique agraire comme elle advient dans la recherche agronomique française se retrouvent de nombreuses expériences dont celles du CNRS et de la DGRST, pluridisciplinaires par nature et fondatrices pour bon nombre des spécialistes

¹ Bertrand Vissac, « A propos des temps et des lieux de la zootechnie française » dans *Ethnozootecnie*, n° 54, 1994, « La zootechnie et son enseignement », p. 33.

² Bernard Denis, « Bertrand Vissac et la Société d'Ethnozootecnie », dans *Dans les pas de Bertrand Vissac, un bâtisseur. De la génétique animale aux systèmes agraires*, op. cit., p. 165.

³ Pierre-Louis Osty, « L'exploitation agricole vue comme un système. Diffusion de l'innovation et contribution au développement » dans *BTI*, n° 326, 1978, p. 43-49

d'élevage qui y prennent part¹. Les terrains sont multiples, mais il en est quelques-uns qui retiennent l'attention : la Corse principalement, le Népal notamment. Ce dernier concerne une recherche pluridisciplinaire sur le modèle de l'Aubrac mais en concertation avec des ethnologues, des géologues, des zootechniciens et des géographes. Un an après la journée d'étude de la Société d'Ethnozootechnie consacré au yak, Corneille Jest défend lors du colloque « Anthropologie de France » cette complémentarité : « *Si l'anthropologue a encore la chance de faire de longs séjours de terrain, il a le devoir de faire appel aux spécialistes géographes et écologistes qui liront le paysage aux zootechniciens et agronomes qui expliqueront les mécanismes complexes des techniques agro-pastorales.* »² L'équipe des géographes comptait notamment Olivier Dollfus et Georges Bertrand³, auxquels on peut rajouter Jean-Pierre Deffontaines, « *géoagronome* »⁴, docteur en géographie et fils du géographe Pierre Deffontaines. Lors de la journée d'étude sur le yak, celui-ci donne de fait un ton résolument géographique. Or, si Raymond Laurans explique en introduction que « *la Société d'Ethnozootechnie attache une grande importance aux interrelations qui se sont établies entre l'homme, l'animal et le milieu, aussi bien dans le cadre historique que géographique* »⁵, le cadre géographique est une nouveauté d'occasion et il n'avait jamais été frontalement mentionné, au contraire du contexte historique toujours développé et du cadre écologique souvent intégré. Raymond Laurans s'adapte certes à la thématique du jour mais ne maintient nullement le versant géographique dans les communications suivantes, du moins dans ces dimensions. Les sociétaires et les agronomes de la systémique agraire se rejoignent sur la question des savoirs et des techniques ; ils se distinguent cependant, pour quelques-uns d'entre eux, dans l'approche du paysage. Ainsi Jean-Claude Flamant, membre de la société savante, emploie au milieu des années 1970 les termes de « *zootechnie dans l'espace* » et d'« *écozootechnie* » pour expérimenter, selon Bertrand Vissac, les « *modalités de transfert des ressources du territoire à travers l'élevage des moutons* »⁶. Jean-Pierre Deffontaines use quant à lui du terme

¹ Bertrand Vissac, *L'histoire et la culture scientifique du S.A.D.*, février 1990, p. 4 cité dans *Dans les pas de Bertrand Vissac, un bâtisseur. De la génétique animale aux systèmes agraires*, Paris, Inra, 2009.

² Jacques Barrau, Olivier Dollfus (rapporteurs), « Anthropologie, écologie, géographie, ethnoscience » dans *L'anthropologie en France. Situation actuelle et à venir*, op. cit., p. 245.

³ Corneille Jest, « Recherches dans la vallée himalayenne du Langthang » dans *Bulletin de l'Association des géographes français*, n°404-405, 50^e année, janvier-février 1973, p. 381.

⁴ Jean-Pierre Deffontaines, *Les sentiers d'un géoagronome*, Paris, Editions Arguments, 1998, 360 p.

⁵ Raymond Laurans, « Préface » dans *Ethnozootechnie*, n° 15, 1976, « Le yak », p. 1.

⁶ Bertrand Vissac, « À propos des temps et des lieux de la zootechnie française » dans *Ethnozootechnie*, n° 54, 1994, « La zootechnie et son enseignement », p. 36.

« *géozootechnie* »¹. Si l'ethnozootechnie est de la sorte le versant anthropologique de la zootechnie, d'autres s'intéressent davantage par la géographie à l'espace en tant que résultat de l'activité de l'élevage « *à travers le paysage et les co-produits qui dérivent des pratiques d'élevage* »².

Les perspectives écologiques couplées aux travaux sur les techniques constituent en tout cas l'horizon favorable à l'épanouissement d'une science de l'élevage totale, qu'elle soit une écologie appliquée, une écologie zootechnique ou la systémique agraire. Et si l'ethnozootechnie ne fait cependant pas l'unanimité dans une utilisation conceptuelle, la Société d'Ethnozootechnie, elle, permet le recueil de ces différentes influences et surtout leur expression.

Un ethnozootechnicien ?

Il est finalement difficile de cerner une activité disciplinaire stricte de l'ethnozootechnie tant celle-ci recouvre de très nombreuses acceptations pour chaque sociétaire et entremêle les influences. Il en est cependant un qui semble prendre à cœur l'ethnozootechnie et être convaincu de la valeur heuristique de la notion : Jean-Jacques Lauvergne signe en effet tout au long de la décennie 1970, et bien au-delà encore, de nombreuses contributions témoignant de son implication au sein de la Société d'Ethnozootechnie. Mais à la différence d'autres sociétaires prolifiques comme Marcel Théret, Jacques Bougler ou encore Liliane Bodson, le généticien s'emploie à travailler l'ethnozootechnie elle-même. Une implication d'autant plus grande et des convictions d'autant plus vives qu'il manifeste aujourd'hui une déception certaine à l'égard du collectif et de la notion qu'il portait. Son témoignage est en effet éclairant, bien moins par les informations qu'il délivre que par ce qu'elles sous-entendent : une désillusion, teintée peut-être d'amertume, sur les débouchés de l'ethnozootechnie et sur celles de la société savante, que ce soit dans ses projets de recherche, ses activités militantes ou sa pluridisciplinarité idéalisée.

Né en 1932, d'origine auvergnate, il sort diplômé de l'INA en 1956 avant d'être recruté au Laboratoire de Génétique animale auprès de Jacques Poly et Bertrand Vissac³. Il obtient en 1961 un premier certificat en probabilité puis en 1963 un second en génétique avant de

¹ *Ibid.*, p. 36.

² *Ibid.*, p. 36.

³ Entretien avec Jean-Jacques Lauvergne, 11 juillet 2016.

finalement soutenir sa thèse en 1965¹. Généticien mendélien, il s'intéresse ainsi particulièrement aux gènes à effets visibles, vivement attiré en somme par les manifestations extérieures de l'originalité d'une race. Des travaux qui intéressent aussi les sociétaires, surtout dans leur poursuite de la sauvegarde des races en péril qui, nous l'avons vu plus tôt, peinent à être caractérisé génétiquement. « *Les gènes à effets visibles et invisibles*, constate Raymond Laurans, *contribuent à une meilleure connaissance de l'origine et de l'évolution de nos races domestiques, et aident au choix des races à préserver. Notre collègue Lauvergne poursuit d'importants travaux sur cette question.* »²

Son parcours professionnel au cours de la décennie 1970 est ponctué de très nombreux voyages. Il débute ses excursions sous les ordres de Ian L. Mason, nous l'avons vu, dans le cadre de la rédaction du rapport pour la FAO étudiant les races européennes rustiques. Il porte alors son attention sur le cas de la Corse en parallèle de la Sardaigne réalisant une étude interspécifique entre les deux îles³, peu éloignées géographiquement l'une de l'autre mais très disparates dans l'orientation des systèmes d'élevage prise durant la seconde moitié du XX^e siècle. Il y fait des « découvertes » sur les systèmes d'élevage qui le poussent peu à peu à s'intéresser aux origines de l'élevage et de la domestication. Avant cela, il travaille en Sardaigne aux côtés d'autres ingénieurs de l'Inra pour l'étude des troupeaux de l'île et les croisements avec les races françaises. Il pense d'ailleurs à Raymond Laurans lui ramenant au début de l'année 1973 une sonnaille sarde que le président de la Société d'Ethnozootecnie évoque lors de la réunion du 17 mars 1973. À cette même séance, les sociétaires reçoivent pour la première fois Salvatore Casu, directeur de *l'Istituto Zootechnico e Caseario per la Sardegna*⁴. Certainement très intrigué par l'élevage sarde, Raymond Laurans est alors convié par Salvatore Casu en Sardaigne aux côtés d'autres sociétaires ; voyage durant lequel il programme la réalisation d'une enquête pour étudier « *sur le terrain des formes très anciennes de pastoralisme* »⁵. Il s'intéresse particulièrement aux sonnailles réalisant lors de la seconde journée d'étude sur la transhumance une étude comparée sur le sujet entre la Sardaigne et la Corse.

¹ Jean-Jacques Lauvergne, *Contribution à l'étude de l'hérédité de la couleur du pelage chez les bovins domestiques*, Thèse de 3^e cycle soutenue à l'Université de Paris Sorbonne, 1966.

² Raymond Laurans, *Ethnozootecnie*, n° 17, 1977, Compte rendu de la séance du 7 mars 1977, p. 23.

³ *Ethnozootecnie*, n° 13, 1975, Compte rendu de la séance du 15 mars 1975, p. 12.

⁴ *Ethnozootecnie*, n° 9, 1973, Compte rendu de la séance du 17 mars 1973, p. 1.

⁵ *Ethnozootecnie*, n° 11, 1974, Compte rendu de la séance du 16 février 1974, p. 2.

Raymond Laurans et Jean-Jacques Lauvergne se rendent en effet après leur visite en Sardaigne sur l'Île de Beauté où ce dernier travaille depuis plusieurs mois. Ils y rencontrent notamment l'ethnologue Georges Ravis-Giordani avec lequel le généticien avait déjà visité pendant plusieurs jours la Corse, très intrigué notamment par les troupeaux de chèvres. Ils avaient d'ailleurs été mis en relation par Corneille Jest, grand ami et mentor de l'ethnologue, qui était de même venu passer plusieurs jours sur le terrain d'étude de Georges Ravis-Giordani¹. Celui-ci-ci réalise en effet depuis 1970 une thèse sur les communautés pastorales du centre de la Corse sous la direction de Robert Cresswell². La rencontre de quelques jours avec Raymond Laurans et Jean-Jacques Lauvergne, en termes professionnels, est alors fructueuse, une relation « *donnant donnant* » raconte l'ethnologue. Ils lui apportent le regard de spécialistes qu'il n'a pas lui-même sur les animaux, et lui, réciproquement, leur permet de rencontrer les bergers avec qui ils peuvent converser en français et en corse.

Cette rencontre va cependant bien au-delà du simple échange professionnel. Prenant goût à l'étude des races animales corses, le généticien partage avec ses collègues lors de la réunion du 15 mars 1975 ses observations de terrain dans lesquelles l'influence de Georges Ravis-Giordani est patente. Dans le cadre de son exposé sur « L'action des organisations internationales pour la sauvegarde des races d'animaux domestiques en péril »³, il revient longuement sur son travail interspécifique entre la Corse et la Sardaigne constatant chez la première le maintien de « *niches écologiques* » pour les races locales peu améliorées alors qu'« *à l'intensification sur les meilleures terres, correspond une extensification dans les zones plus difficiles.* »⁴ Il observe surtout durant ses séjours « *des zones en Corse où à l'existence d'une race locale se juxtaposaient des pratiques d'élevage extrêmement archaïsantes pouvant remonter aux stades de proto-élevage, aussi bien pour les moutons, les chèvres, que pour les porcs et les bovins d'ailleurs* »⁵. Le terme proto-élevage n'est pas anodin, et renvoie au texte de Georges Ravis-Giordani « Errance du berger, errance du troupeau » publié dans l'ouvrage hommage à Charles Parain *Ethnologie et Histoire* que Raymond Laurans rend compte durant cette même séance le 15 mars.

¹ Entretien téléphonique avec George Ravis-Giordani, 16 juin 2016.

² Georges Ravis-Giordani, *Bergers corses : les communautés villageoises du Niolu*, Paris, Aix-en-Provence, 1983, 505 p.

³ Jean-Jacques Lauvergne, « L'action des organisations internationales pour la sauvegarde des races d'animaux domestiques en péril » dans *Ethnozootechnie*, n° 13, 1975, Compte rendu de la séance du 15 mars 1975, p. 12.

⁴ *Ibid.*, p. 12.

⁵ *Ibid.*, p. 13.

L'ethnologue y constate un mode d'élevage dont les conditions lui évoquent celles définies par André Leroi-Gourhan dans *Le geste et la parole* : « *L'apparition d'un élevage, explique le préhistorien, qui puisse faire transition avec la chasse exige des conditions de milieu favorable assez particulières car il suppose que chasseurs et chassés entretiennent des rapports en quelque sorte personnels.* »¹ C'est ainsi une autre entrée de l'influence d'André Leroi-Gourhan auprès de quelques sociétaires, bien que Georges Ravis-Giordani insiste pour souligner qu'il n'est pas question « *de parler d'un proto-élevage en Corse en 1972* »². L'intérêt de Jean-Jacques Lauvergne pour la Corse ne se tarira plus.

Il est toujours sur le terrain en 1979, alors que l'Inra progressivement développe ses activités sur l'île et finit par ouvrir au cours de l'année une unité de zootechnie confiée à François Vallerand, collègue sociétaire de Jean-Jacques Lauvergne. Lui cependant continue sa prospection des spécificités de l'élevage corse dont il ne cesse de s'étonner de sa variété. Il n'est en effet possible de comprendre le concret du système d'élevage sans pratiquer la longue immersion au sein de celui-ci. Et à force de clamer l'existence « *des modèles primitifs encore en plein fonctionnement* », il attire la curiosité de quelques Corses sur son travail. Alors que la seconde moitié des années 1970 est un intense bouillonnement idéologique, politique et culturel³ voyant s'exalter les identités insulaires, le généticien de l'Inra est ainsi convié à exposer en janvier 1979 les buts de ses travaux au sein du journal local. L'article de la revue *Kyrn* titre ainsi « *L'identité corse se vérifie aussi chez les animaux* » expliquant de la sorte que c'est une raison « *supplémentaire de croire à la spécificité de ce pays* »⁴. Et si Jean-Jacques Lauvergne n'exprime à aucun moment dans de tels termes les caractères des races corses au sein de cet article qui le laisse pourtant paraître, il conclut toutefois qu'il « *faudrait que tout le monde, à commencer par les Corses, comprenne bien que les races domestiques corses constituent une sorte de patrimoine de l'humanité et que ce patrimoine a besoin d'être protégé.* »⁵ Comme tous ses collègues, le généticien est ainsi directement impliqué dans les

¹ André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, I. Technique et langage, Paris, Albin Michel, 1964, p. 224.

² Georges Ravis-Giordani, « Le troupeau errant. L'utilisation de l'espace par les bergers du Niolu (Corse) » dans *Ethnologie et Histoire*, op. cit.

³ Georges Ravis-Giordani, « Les enquêtes collectives en Corse » dans Bernard Paillard, Jean-François Simon, Laurent Le Gall, *En France rurale. Les enquêtes interdisciplinaires depuis les années 1960*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 338.

⁴ « Jean-Jacques Lauvergne. Entretien » dans *Kyrn*, n° 93, janvier 1979, p. 24.

⁵ *Ibid.*, p. 26.

enjeux politiques qui saisissent la Corse et son travail scientifique se déploie dans les enchevêtrements du social.

Deux mois plus tard, en mars 1979, il se rend en Guadeloupe dans le cadre d'une mission du Département de génétique animale et appliquée. Accompagné de son ami géographe Clarke H. Brooke, il fait le tour de l'île guidé par son collègue guadeloupéen Isidore Canope de la Station de zootechnie : « *la majeure partie de notre temps, explique-t-il dans son rapport de mission, a été consacrée à élaborer un article consacré aux populations autochtones dont l'intérêt génétique n'est pas négligeable* »¹ alors qu'il constate en effet l'appartenance des animaux autochtones à des groupes de races archaïques². Son attention pour les origines de l'élevage se perpétue ainsi en tout lieu où il peut observer les particularismes des races qui n'ont pas encore été subverties par les races productives modernes, réalisant des travaux ethnozootechniques de concert avec d'autres disciplines, ici avec un collègue géographe.

Si les cadres institutionnels ne lui sont finalement pas si restrictifs que ça, bien qu'il reconnaisse *a posteriori* les déconsidérations de certains de ses collègues et de sa hiérarchie³, la Société d'Ethnozootechnie lui permet en tout cas de laisser libre cours à ses ferveurs ethnologiques. Ainsi, alors qu'est signalé un intérêt manifeste pour l'étude des « *régimes alimentaire d'autrefois* » lors de la première séance le 12 février 1972⁴, un intérêt pouvant d'ailleurs se positionner dans le contexte d'ouverture d'un nouvel axe historiographique sur l'histoire de l'alimentation⁵, Jean-Jacques Lauvergne offre « *après la clôture de la séance* »⁶, donc en dehors du cadre normal d'une séance de la société, une dégustation de fromages et de vins suisses faisant l'objet dans la revue d'une rubrique intitulée « *Ethnogastronomie zootechnique* »⁷. L'expérience est réitérée quelques séances plus tard : « *Le Président signale que notre Collègue J.-J. Lauvergne, conscient de l'importance et de l'intérêt des discussions autour d'une table bien garnie, a organisé une réunion ethnogastronomique à laquelle il invite les présents. [...] Une dizaine de participants ont débattu agréablement de problèmes*

¹ Jean-Jacques Lauvergne, « Compte rendu de mission à la Guadeloupe : 19-30 mars 1979 », Département de génétique animale, CNRZ, signé à Jouy le 18 avril 1979, p. 2, Fonds Raymond Laurans.

² *Ibid.*, p. 2.

³ Entretien avec Jean-Jacques Lauvergne, 11 juillet 2016.

⁴ *Ethnozootechnie*, n° 6, 1972, Compte rendu de la séance du 12 février 1972, p. 11.

⁵ Jean-Luc Mayaud, « La porte de l'étable. Approche sociohistorique des acteurs, techniques et représentations de la production du vivant (XIX^e et XX^e siècles) » dans Bertrand Hervieu, Bernard Hubert (dir.), *Sciences en campagne*, Paris, Éditions de l'Aube, 2009, p. 13.

⁶ *Ethnozootechnie*, n° 6, 1972, Compte rendu de la séance du 12 février 1972, p. 11.

⁷ *Ibid.*, p. 11.

gastronomiques et ethnozootechniques. »¹ Bien que ce que désigne l'« ethnogastronomie ethnozootechnique » demeure sibyllin, cette information, anecdotique si l'on veut dans le cadre de la sociabilité d'une société savante, souligne si ce n'est le besoin de la part de quelques sociétaires de mettre un mot sur leur propre intérêt à l'égard des « *terroirs* » et de leurs produits, du moins les convictions de Jean-Jacques Lauvergne sur ce que peut effectivement apporter l'ethnozootechnie à son regard de spécialiste de l'élevage.

Tout au long de la décennie 1970, le généticien multiplie ainsi ses réflexions sur les zones marginales, les races rustiques et les origines de l'élevage par le prisme de l'ethnozootechnie. Il réalise par deux fois un exposé sur ses « *Impressions ethnozootechniques* », dans le Cantal² et le Morvan³. Il explique ainsi dans le premier que de nombreux aspects « *relatifs à l'élevage peuvent retenir l'ethnozootechnicien dans le Cantal : la qualité et la beauté des bâtiments de ferme, dont beaucoup sont datés, ce qui devrait permettre de préciser l'évolution de la construction rurale des deux derniers siècles, l'implantation des burons le statut du fermage, l'évolution récente du triangle social propriétaire fermier salarié. Grâce à l'importance de son étendue dans la montagne cantalienne, il s'est établi un système d'élevage d'une grande originalité créatrice, c'est-à-dire capable de résoudre sur place un certain nombre de problèmes techniques.* » Une originalité créatrice qui n'est pas sans évoquer les considérations pour les savoir-faire de ses collègues de l'Inra. Concernant le parc, le généticien souligne que quelques réalisations ont été entreprises « *depuis sa création en 1970 dans le domaine ethnozootechnique ou para-ethnozootechnique avec, d'une part la mise en place d'une action d'assistance architecturale et technique qui va permettre la sauvegarde de nombreuses fermes intéressantes et de l'autre la création d'enclos de vision avec le concours de l'O.N.F. pour deux espèces de cervidés (le daim près de Quarré-les-Tombes et le chevreuil près de Dun-les-Places) et pour le sanglier, près d'Anost.* »⁴ Si à la lecture des documents, il n'est pas si aisé de déterminer ce qui est *ethnozootechnique* et ce qui relève de la *para-ethnozootechnie*, il est cependant certain que Jean-Jacques Lauvergne en a pour sa part une idée très précise à partir de laquelle il fonde sa pensée. Il dit d'ailleurs au sujet du Morvan que si à « *première vue la région n'est pas privilégiée pour l'ethnozootechnie, à la réflexion on peut y*

¹ *Ethnozootechnie*, n° 9, 1973, Compte rendu de la séance du 17 mars 1973, p. 2.

² *Ethnozootechnie*, n° 17, 1977, Compte rendu de la séance du 7 mars 1977, p. 22.

³ *Ethnozootechnie*, n° 23, 1978, Compte rendu de la séance du 18 mars 1978, p. 6.

⁴ *Ibid.*, p. 6.

retrouver assez bien le prototype de ce qu'était jadis dans nos régions granitiques et surpeuplées de demi-altitude le petit élevage [...] »¹.

Par ailleurs, c'est surtout le programme pluridisciplinaire de l'ethnozootechnie qui motive les activités du généticien. Il s'était ainsi déjà vivement entretenu avec Jean-Louis Fossat avant la première venue de celui-ci lors de la séance du 17 mars 1973, trouvant tous les deux des points d'entente sur l'étude de la « *psychologie de l'éleveur* » à l'aide de « *principes de zootechnie empirique* » au-delà des « *données zootechniques objectives* » : la psycholinguistique peut alors se faire en concertation entre ethnolinguistes et ethnozootechniciens selon Jean-Louis Fossat, alors que « *Lauvergne a clairement explicité que là se situait le chantier concerté d'étude des dénominations du culard dans l'économie de marché.* »²

Il collabore en outre avec Bernard Denis et Marcel Théret sur la question d'« *un variant clair du Mouflon Corsico-sarde (Ovis musimon) dû à un allèle au locus B (Brun)* »³, deux collègues qu'il implique en somme dans ses travaux sur la région. Par ailleurs, le généticien réalise au sein des *Annales de génétique et de sélection animale*, dont il en dirige la rédaction, deux recensions bibliographiques qui pourraient sortir des canons scientifiques d'une revue « *sérieuse* » comme Bertrand Vissac la définissait au début des années 1970. Il signe ainsi en 1978 un premier article avec Raymond Laurans sur les textes consacrés à la conservation des races rustiques, citant deux-cent-soixante-dix ouvrages dont bien des articles d'*Ethnozootechnie*⁴ ; puis un second avec Georges Ravis-Giordani et Jean-Pierre Parain, collaboration issue de la Société d'Ethnozootechnie, au sujet de l'élevage en Corse⁵.

Ainsi Jean-Jacques Lauvergne est certainement un des sociétaires les plus convaincus par les possibilités de l'ethnozootechnie, non pas seulement comme un point de rencontre, mais bien comme une science même dont la réalisation permet de faire une histoire et une ethnologie de l'élevage couplée à une perspective génétique, et en cela de mieux connaître les zones, les

¹ *Ibid.*, p. 6.

² *Ethnozootechnie*, n° 9, 1973, Compte rendu de la séance du 17 mars 1973, p. 9.

³ Bernard Denis, Jean-Jacques Lauvergne, Marcel Théret, « Un variant clair du Mouflon Corsico-sarde (Ovis musimon) dû à un allèle au locus B (Brun) » dans *Annales de génétique et sélection animale*, 10, 5, 1978, p. 507-515.

⁴ Jean-Jacques Lauvergne, Raymond Laurans, « Inventaire et conservation du matériel génétique animal de ferme en France et écodéveloppement : une bibliographie signalétique 1961-1979 » dans *Annales de génétique et sélection animale*, 11, 2, 1979, p. 165-185.

⁵ Jean-Jacques Lauvergne, Jean-Pierre Parain, Georges Ravis-Giordani, « L'élevage en Corse : une bibliographie signalétique » dans *Annales de génétique et sélection animale*, 12, 1, 1980, p. 81-110.

rares et les pratiques marginales qui se fondent ou disparaissent dans l'élan moderne. Son attrait pour la discipline n'est pas folklorique mais vise à faire converger différentes sciences, notamment la génétique, la zootechnie, l'ethnologie et l'archéozoologie, pour donner corps à des intérêts originaux pour un zootechnicien de l'Inra. L'ethnozootechnie constitue en somme le moyen de donner de la place à ses réflexions, que ce soit sur les origines de l'élevage ou sur la détermination de ce qu'est une race. Dans sa contribution intitulée « Le concept de race vu par les généticiens mendéliens », il précise de la sorte « *qu'il s'agit d'un essai et non d'un article scientifique* »¹ et que de fait, à « *la trame de la génétique mendélienne, on a associé des considérations ethnozootechniques historiques.* »²

-

Que ce soit par une zootechnie traditionnelle, une écologie zootechnique, une histoire naturelle rénovée ou encore une systémique agraire, l'ethnozootechnie est finalement investie par les sociétaires à des degrés très divers. Au centre de l'attention se retrouve cependant la problématique du développement des zones marginales, intégrant les races rustiques, en fonction des pratiques et l'ethnozootechnie ne doit pas y être indifférente. Non pas seulement parce que son objectif est en effet « *l'approfondissement de la connaissance* »³, mais parce qu'elle peut avoir « *d'éventuelles applications pratiques* » qui se distinguent vivement des buts de la zootechnie qui sont « *surtout d'ordre matériel* »⁴. L'ethnozootechnie, elle, vise comme les autres démarches la revivification de la recherche agronomique pour des zones « *où l'ensemble des conditions extérieures (physiques, biologiques, socioéconomiques) qui entourent ou influent sur l'élevage s'écartent de ce que l'on observe de la majorité des cas, [...] où existe un équilibre précaire entre l'animal et le milieu rendant difficile, toute l'année, à la fois la vie des hommes et du bétail* »⁵ et surtout « *où les règles habituelles de la zootechnie classique s'appliquent malaisément* ». Où la science normale échoue en somme, confrontée à des variables indéterminées et des objets hybrides bien trop menaçant pour que le travail de purification se réalise en bonne et due forme. Les diverses perspectives des chercheurs

¹ Jean-Jacques Lauvergne, « Le concept de race vu par les généticiens mendéliens » dans *Ethnozootechnie*, n° 29, 1981, p. 33.

² *Ibid.*, p. 33.

³ Raymond Laurans, « L'ethnozootechnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage » dans *Ethnozootechnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 6.

⁴ *Ibid.*, p. 6.

⁵ Raymond Laurans, « Introduction » dans *Ethnozootechnie*, n° 24, 1979, « Zones marginales et races rustiques », p. 5-6.

précédemment cités permettent alors de répondre à ces problèmes incongrus dans les considérations scientifiques usuelles, et l'ethnozootecnie peut jouer son « rôle pour un développement rural équilibré »¹. Le directeur du Département de génétique animale lui-même ne le nie pas : « *La mise en œuvre de tels systèmes repose sur des recherches pluridisciplinaires prenant en compte les résultats de la technologie acquise des éleveurs et basées sur l'utilisation de races locales souvent en voie de disparition. Cela exige de la part de la recherche zootechnique l'approfondissement de nouveaux secteurs de recherche : étude des fonctions de relation du comportement des animaux, des besoins alimentaires minima, des méthodes de gestion des populations de petit effectif, des technologies locales de transformation des produits. [...] L'ethnozootecnie peut aider beaucoup le développement de cette réflexion plus intégrée, au plan technologique, plus équilibrée entre la production et la conservation, plus orientée vers des milieux dont l'identité est souvent écrasée par les macrostructures mises en place par la société et qui ne disposent plus d'interlocuteurs suffisamment nombreux, actifs et représentatifs.* »²

¹ Raymond Laurans, « L'ethnozootecnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage » dans *Ethnozootecnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootecnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 6.

² Bertrand Vissac, « L'ethnozootecnie et le développement des zones marginales » dans *Ethnozootecnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootecnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 15.

Conclusion

Au milieu des années 1970, la crise énergétique et environnementale pousse au doute la recherche agronomique. L'heure n'est plus à l'euphorie et de nombreux responsables scientifiques et politiques s'alertent sur les problématiques du coût énergétique et de la dépendance aux intrants de la production agricole. C'est le cas de Raymond Février qui, reconnaissant à l'agriculture son rôle dans la reconstruction du pays après la guerre, craint cependant ses conséquences économiques et sociales¹. Jacques Poly, prenant sa succession à la tête de l'Inra en 1978, développe de semblables réflexions qui le conduisent à la publication de son fameux texte *Pour une agriculture plus économe et plus autonome* remportant un vif succès visible jusque dans la plume des sociétaires. Bertrand Vissac, proche de Jacques Poly depuis le début de sa carrière, souligne dans son introduction à la seconde journée d'étude sur les races en péril le 18 mai 1978 la nécessité de viser cette production « *plus économe et autonome qui conduit inévitablement à la valorisation de sous-produits de la culture, de la transformation agricole, de la consommation ménagère à l'exploitation de zones marginalisées.* »²

Les idées se solidifient et, surtout, le font dans un contexte davantage porteur. Les dénonciations commencent à se faire entendre à partir des années 1960 : Rachel Carson contre le D.D.T., Jean Dorst au Muséum³, qui préside le « premier colloque d'ethnoscience » ; en 1970 c'est la définition d'une problématique environnementale et sa concrétisation étatique avec la création d'un « ministère de la Protection de la nature et de l'environnement »⁴ ; émerge au même moment un écologisme militant⁵ tandis que se multiplient les travaux sur les dégâts environnementaux et les contaminations des ressources naturelles, dont le très remarqué « rapport Hénin »⁶. Surtout, le problème de la réduction de la biodiversité mobilise de plus en plus alors que l'empreinte humaine sur la nature atteint un seuil critique faisant nouvellement

¹ Christophe Bonneuil, Frédéric Thomas, *Gènes, pouvoirs et profits. Recherche publique et régime de production des savoirs de Mendel aux OGM*, Paris, Éditions Quæ, 2009, p. 276.

² Bertrand Vissac, « Introduction » dans *Ethnozootechnie*, n° 22, 1978, « Les races domestiques en péril - Seconde journée », p. 2.

³ Jean Dorst, *Avant que nature meure*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1965, 424 p.

⁴ Florian Charvolin, « 1970 : le moment de l'environnement et le préalable à la création d'un ministère » dans André Corvol, *Les sources de l'histoire de l'environnement*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 49-58.

⁵ Bernard Picon, « Le citoyen, le savant, le journaliste et le politique » dans Marcel Jollivet (dir.), *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières*, op. cit., p. 47.

⁶ Stéphane Hénin, *Rapport du groupe de travail « Activités agricoles et qualité des eaux »*, Paris, Ministère de l'environnement et du cadre de vie, 1980, 294 p.

de l'homme la principale force évolutionnaire sur la Terre¹. Et si la disparition des animaux sauvages inquiète, celle des animaux domestiques attire tout autant l'attention. Bertrand Vissac en réussissant l'institutionnalisation de la systémique agraire fait entrer à l'ordre du jour de la recherche agronomique la question de la disparition des races rustiques et de la réduction de la variabilité génétique du cheptel français. La direction de l'Inra publie ainsi en 1980 un dossier intitulé « À quoi peut servir l'Inra ? »² dans lequel les responsables de l'Institut évoquent « *l'intérêt présenté par la conservation de types génétiques originaux* ». Peu écoutées jusqu'alors, les idées de ces spécialistes de l'élevage « originaux » finissent par trouver audience au sein même de l'Institut et de la dynamique de la science normale, sans qu'elles ne constituent cependant une révolution scientifique. La note étant certainement rédigée par Bertrand Vissac ou un des membres du SAD, la direction fait en effet sienne les entreprises pourtant relativement autonomes de ces chercheurs qui trouvaient davantage dans les programmes pluridisciplinaires – comme Bertrand Vissac et Jean-Claude Flamant – ou internationaux – comme Jean-Jacques Lauvergne – les moyens de développer leurs propres perspectives. Mais le document annonce : « *Les travaux conduits par la Recherche depuis 20 ans permettent d'envisager la conservation des populations d'animaux domestiques par des voies diverses [...]*. » La Recherche de pointe était donc bien celle qu'ils pratiquaient et pratiquent toujours et c'était eux qui étaient et sont du bon côté de la science. Une recherche qui finalement inverse les perspectives scientifiques, économiques et industrielles, comme le titre de la contribution de Maurice Molénat lors de la journée d'étude sur les « zones marginales et les races rustiques » en 1978 l'évoque : « *Les zones marginales vont-elles infléchir la recherche porcine ?* »³

La Société d'Ethnozootechnie joue alors un rôle dans cette inflexion à plusieurs niveaux : d'une part individuellement, par ses membres, qui constituent peu à peu ce collectif de pensée solide autour de la promotion des systèmes agraires, d'autre part par elle-même, à la fois comme espace d'expression et d'échange d'idées, presque un lieu commun du cercle ésotérique, et comme collectif agissant, particulièrement sur la question des races en péril. « *Les races locales de porcs, de bovins, d'ovins*, dit Bertrand Vissac lors de la seconde journée d'étude

¹ Stephen Palumbi, spécialiste d'écologie marine, cité par Philippe Descola dans son intervention « Humain, trop humain », Colloque « Comment penser l'Anthropocène ? » - 5 novembre 2015.

² « Conservation des races d'animaux domestiques » dans « À quoi peut servir l'Inra ? », Direction générale de l'Inra, 1980.

³ Maurice Molénat, « Les zones marginales vont-elles infléchir la recherche porcine ? » dans *Ethnozootechnie*, n° 24, 1978, « Zones marginales et races rustiques », p. 53.

sur les races en péril, *doivent retrouver ici les vocations qui étaient les leurs dans des systèmes inspirés à la fois des pratiques anciennes et des résultats de la recherche.* »¹

La protection des races en péril est ainsi au sein de la Société d'Ethnozootecnie un enjeu à la fois historique et prospectif. Un enjeu que les sociétaires ne cessent d'exprimer en termes générationnels, particulièrement Raymond Laurans qui se plaît à citer régulièrement un extrait d'un certain Jannin évoquant dès 1929 de semblables inquiétudes à celles des membres de la Société d'Ethnozootecnie : « *Même si une race locale pure ne paraît pas satisfaire aux indications économiques du moment, il est du devoir des Pouvoirs Publics d'assurer la conservation d'un nombre suffisant d'individus de cette race pour reconstituer celle-ci dès que les circonstances viendront à se modifier. Il s'agit là de la sauvegarde d'un héritage dont chaque génération est comptable à l'égard de celle qui lui succède.* »² Une génération confrontée aux conséquences de ses propres pratiques : Bertrand Vissac œuvrant notamment à l'avènement de la Loi sur l'élevage sur laquelle il émet rapidement des doutes ; Raymond Laurans travaillant entre autres sur le D.D.T. pour l'élimination des parasites des volailles qui suscite à partir des années 1960 de vives protestations.

Une génération qui cependant cherche des solutions face aux forces de désagrégation de la modernité et qui a pour tâche d'éviter que le monde se défasse. « *Si les crises de l'énergie et de la société, énonce Bertrand Vissac, nous imposent la recherche de nouveaux équilibres entre l'homme et son milieu, l'animal, élément le plus complexe et le plus contraignant des agrosystèmes, devrait constituer un guide particulièrement utile.* »³ L'animal domestique constitue ainsi le point nodal de la régénération d'une pratique scientifique qui se perd dans les tourbillons du réductionnisme ; un animal « total » par lequel la société elle-même est assurée dans ses repères faisant alors de la zootecnie une « discipline charnière »⁴. Une discipline ne désignant non pas cette zootecnie inadaptée aux problèmes de l'élevage en dehors du modèle productiviste, ou du laboratoire, mais bien les approches globales et complexes qui rendent leur juste valeur aux espaces et aux existants. « *Avec le pastoralisme, explique l'agronome Claude*

¹ Bertrand Vissac, « Introduction » dans *Ethnozootecnie*, n° 22, 1978, « Les races domestiques en péril - Seconde journée », p. 2.

² Jannin cité par Raymond Laurans dans *Ethnozootecnie*, numéro spécial, 1975, « Races domestiques en péril », p. 93.

³ Bertrand Vissac « Introduction » dans *Ethnozootecnie*, n° 22, 1978, « Les races domestiques en péril - Seconde journée », p. 2.

⁴ *Ibid.*, p. 3.

Béranger, *la diversité redevient une richesse, la résilience des écosystèmes un facteur d'efficacité, le système complexe un objet d'étude et un cadre d'action.* »¹

L'ethnozootéchnie se situe ainsi dans l'ensemble de ces perspectives, percevant d'abord l'animal puis derrière l'homme et le milieu, l'objet hybride inclus dans l'univers de sens et non plus rejeté comme une impureté. Définir une ethnozootéchnie stricte est cependant une gageure tant elle recouvre de très larges réflexions, diverses disciplines et surtout de multiples attentes. L'ethnozootéchnie comme étude des relations entre l'homme et la nature, comme savoir populaire sur l'élevage, comme écologie zootéchnie, comme zootéchnie traditionnelle, sinon vide de concept mais pas dénuée d'intérêt. Elle est finalement une indétermination assumée par ses promoteurs laissant le champ très ouvert pour l'inclusion de toutes les influences, à l'image de la personnalité éclectique de Raymond Laurans. Elle se sent bien sûr proche des ethnosciences et de l'étude de la technique. Et ce n'est pas sans hasard que le président de la Société d'Ethnozootéchnie cite plusieurs fois un hypothétique « *ethnozootéchnicien* »² au sein de son exposé sur le matériel d'élevage pour lequel il est allé puiser chez Marcel Mauss, André Leroi-Gourhan et indirectement chez André-Georges Haudricourt les références nécessaires pour penser la technique dans son geste et les pratiques dans leur environnement.

Mais elle est avant tout tournée vers l'action, celle de la zootéchnie, jusqu'à presque former par ses nombreuses acceptations une sorte de *philosophie de la zootéchnie* globale qui stimule les convictions collectives. « *Une relation harmonieuse entre le climat, le sol, les plantes et l'animal, selon Raymond Laurans, est indispensable à la réussite de l'élevage et à l'épanouissement de la société.* »³ Et là où les réunions des sociétaires pour discuter des problèmes de l'élevage évoqueraient les réflexions théoriques, leur collègue Emilio Serrula les invite à passer sur son exploitation : « *Ils verront comment un éleveur qui partage les positions de notre Société "tâche de faire un peu d'Ethnozootéchnie appliquée".* »⁴ Un versant réflexif, un autre plus zootéchnique, un dernier désignant la pratique même de l'éleveur : l'ethnozootéchnie est ce vaste ensemble qui vise un « *développement rural équilibré* » à l'aide, peut-être, d'une « *philosophie de la zootéchnie* » englobante. « *C'est un des enseignements de*

¹ Claude Béranger, Philippe Lacombe, « La recherche agronomique et la révolution agricole de la seconde moitié du XX^e siècle » dans *Histoire de la recherche contemporaine*, t. III, n° 2, 2014, p. 173.

² Raymond Laurans dans *Ethnozootéchnie*, n° 12, 1975, p. 10.

³ Raymond Laurans, « L'ethnozootéchnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage » dans *Ethnozootéchnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootéchnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 11.

⁴ *Ethnozootéchnie*, n° 23, 1978, Compte rendu de la séance du 18 mars 1978, p. 5.

l'ethnozootechnie, énonce Raymond Laurans, *que de montrer que rien ne dure longtemps en élevage et qu'il faut continuellement prévoir et préparer le changement.* »¹

Et pour ce faire, l'étude des complexes écologiques climat, sols, plantes, animaux, hommes nécessite le concours de toutes les ressources disponibles dans un au-delà du grand partage. Une telle perspective d'étude ne suscite cependant pas un enthousiasme unanime au sein de la recherche agronomique. La maîtrise du vivant se fait aussi par ses gènes, si ce n'est mieux et dans un terrain neutre – du moins le voudrait-on – que constitue le laboratoire. La société savante incarne alors un lieu de rencontre concret permettant à des chercheurs de divers horizons de proposer à l'attention des collègues et amis leurs réflexions dissidentes attirant peu souvent l'attention du reste de la communauté scientifique. « *L'INRA n'était pas, en effet, un cadre bien adapté pour discuter de ces questions considérées alors comme ringardes* » explique Bertrand Vissac au sujet des races rustiques². Maurice Molénat subit de même les railleries de ses collègues : « *Un Généticien : Lorsqu'un Département de Philosophie se créera à l'INRA, tu poseras ta candidature ? Un Ingénieur de firme de sélection : Pourquoi restes-tu à l'INRA ? Les Arts et Traditions te conviendraient davantage !* »³. Railleries qu'il relativisera pour nous, soulignant que c'était sur le « *ton de la plaisanterie* »⁴. Pourtant, le zootechnicien de l'Inra découvre dans la Société d'Ethnozootechnie durant les années 1970 des oreilles attentives prêtant *sérieusement* attention à ses travaux en Castagniccia, sur le porc corse et la production charcutière locale, source du maintien de la société elle-même. Nous avons déjà évoqué sa série de questionnements réflexifs lors de la journée d'étude sur les zones marginales et les races rustiques : il la conclut en reconnaissant les bénéfices de la Société d'Ethnozootechnie : « *Elle a servi de tribune à ceux qui désiraient sortir des sentiers battus.* »⁵

Au-delà de la notion d'ethnozootechnie, volontiers équivoque, c'est bien la Société d'Ethnozootechnie qui offre des opportunités de promouvoir son style de pensée, et de le faire auprès autant des spécialistes de l'élevage que des ethnologues, auprès presque d'initiés faisant de la société savante à la fois un espace d'expression et un collectif, cependant indiscipliné.

¹ Raymond Laurans, « L'ethnozootechnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage » dans *Ethnozootechnie*, n° 20, 1977, « L'ethnozootechnie. Ses relations avec les sciences. Son rôle pour un développement rural équilibré », p. 8.

² Bertrand Vissac, *Anchorales*, Inra, t. 2, p. 191.

³ Maurice Molénat, *Anchorales*, Inra, t. 1, p. 135.

⁴ Entretien téléphonique avec Maurice Molénat, 15 juin 2016.

⁵ Maurice Molénat, « Les zones marginales vont-elles infléchir la recherche porcine ? » dans *Ethnozootechnie*, n° 24, 1978, « Zones marginales et races rustiques », p. 53.

La pluridisciplinarité est fondatrice, mais peut-être par trop idéalisée. Quelques rencontres se font effectivement, avec des ethnozoologues travaillant sur les mêmes terrains que les zootechniciens : les Cévennes et les Causses par exemple. Mais ces spécialistes d'élevage demeurent les principaux contributeurs des journées d'étude. Après une première phase de réjouissance sur les finalités heuristiques que la Société d'Ethnozootechnie promet, les sociétaires émettent durant les années 1980 des doutes d'autant que les ethnosciences comme disciplines perdent peu à peu en teneur et que la perspective systémique s'institutionnalise. La Société d'Ethnozootechnie était peut-être davantage confiante dans la résistance.

« *Une effective collaboration entre des spécialistes aux fonctions et aux institutions de rattachement diverses est décidément bien difficile à réaliser* »¹, regrette Bernadette Lizet en 1984 après avoir cependant souligné l'ouverture de la société savante depuis sa création sur des projets interdisciplinaires. Elle émet son avis au lendemain de la troisième journée d'étude sur les races domestiques en péril du 4 novembre 1983 qui réunit, comme les deux précédentes, seulement des spécialistes de l'élevage. « *On reste sur sa faim* » dit-elle, d'autant que les questions abordées lors de ces journées d'étude « *recoupent aussi, à l'évidence, le champ plus vaste de l'ethnobotanique et de l'ethnozoologie* ». Après cet éditorial, les sociétaires vont multiplier les avis, reconnaissant en effet des rencontres peu effectives entre disciplines jusqu'à ce que Raymond Laurans lui-même parcoure de nouveau les publications de la revue *Ethnozootechnie* depuis le tout premier numéro pour observer rétrospectivement en effet, avec une pointe de regret, un « *nombre élevé de communications de zootechnie pure* »².

Cependant, si les contributions individuellement relèvent davantage de la zootechnie, Raymond Laurans, lui, impulse par sa personnalité très ouverte un franchissement des disciplines, côtoyant indistinctement ses amis ethnologues, comme Georges Henri Rivière ou Corneille Jest, et agronomes, tels Jean-Jacques Lauvergne et Bertrand Vissac, dont il en réunit les influences dans l'ethnozootechnie et sa société savante. C'est qu'aux côtés d'André Leroi-Gourhan, André-Georges Haudricourt et Charles Parain, il est un véritable passeur de frontière.

¹ Bernadette Lizet, « Une enquête auprès de nos sociétaires. Quelques réflexions sur la 3^e journée d'étude consacrée aux races en péril », *La lettre de la Société d'Ethnozootechnie*, 1984, n° 4, p. 1.

² Raymond Laurans, *La lettre de la Société d'Ethnozootechnie*, 1985, n° 2, p. 1.

Annexes

Lectorat de la revue *Ethnozootecnie*

Nous n'avons pu trouver ni en conséquence consulter aucun document venant attester du nombre exact de revues imprimées et diffusées ou vendues depuis sa création, le premier pouvant renseigner sur le volume total prévu par Raymond Laurans, les seconds sur les éléments effectivement diffusés, comptabilisant indistinctement les vendus et les dons. Le président actuel de la Société d'Ethnozootecnie Bernard Denis n'a pas pu davantage nous le préciser. Cependant, grâce aux numéros de la revue constituant des comptes rendus de réunion, il est possible de retracer, partiellement et approximativement, le nombre de vendus grâce à la publication du tableau des charges et des recettes de la société savante, omettant nécessairement la part de dons qui, pour une jeune société savante en effort de propagande, ne doit pas être négligée.

Dans les numéros dix-sept (séance du 12 juin 1976) et vingt-trois (séance du 18 mars 1978), les deux derniers numéros « comptes rendus » des réunions publiés en tant que tels, sont indiqués les exercices de la société : respectivement 3 498,50 francs et 3 167,90 francs de recettes issues spécifiquement des ventes de la revue. Entre les deux, le numéro vingt-un est le premier à diffuser la liste des précédentes publications de la revue et leur prix respectif, qui varie entre les comptes rendus de séance et ceux des journées d'étude. Une moyenne peut cependant s'établir autour des 40 francs par numéro pour les publications substantielles, ainsi la journée d'étude sur le porc domestique faisant cent-quatre-vingt-dix-huit pages et celle sur le yak deux-cent-seize pages. Dès lors, par les exercices publiés dans le numéro dix-sept, sur la base de 40 francs, nous obtenons quatre-vingt-huit numéros environ vendus au cours de l'année 1976. De même par les exercices du numéro vingt-trois pour l'année 1977, ce sont environ quatre-vingt numéros.

À partir du début des années 1980, le bureau de l'association publie une fois par an dans *La lettre de la Société d'Ethnozootecnie* ses exercices. En 1981, la Société d'Ethnozootecnie fait part de 5 790 francs de vente de bulletins pour l'exercice 1980. Les prix des numéros ont augmenté, la moyenne passant aux alentours des 55 francs : ce sont alors cent-cinq numéros vendus. Pour 1981, avec 7 040,81 francs, ce sont cent-vingt-huit numéros environ ; pour 1982, avec 7 382,25 francs, ce sont cent-trente-quatre numéros ; pour 1983, avec 7 962 francs, ce sont environ cent-quarante-quatre numéros. Cette même année se tient la troisième journée d'étude consacrée aux races en péril dont la publication se fait l'année suivante et est comprise dans l'exercice de 1984. Ainsi, fort de son succès, avec 9 117,50 francs, ce sont cent-soixante-cinq numéros vendus. Les recettes ensuite diminuent une fois passé ce très bref intérêt suscité par la

problématique des races en péril et se stabilisent entre 7 000 et 8 000 francs. Les numéros en conséquence restent dans la large fourchette entre les cent et deux-cents imprimés.

Si les lecteurs ciblés sont au départ les sociétaires, Raymond Laurans et le bureau de l'association manifestent rapidement une visée extérieure. À la différence de la plupart des sociétés savantes classiques dont les modes de recrutement peuvent être très sélectifs¹, la Société d'Ethnozootechnie souhaite en effet ne pratiquer aucune exclusive. Ainsi les lecteurs ne sont pas forcément des spécialistes d'élevage, ni même des ethnologues.

Nous pouvons remarquer un contraste avec le nombre de membres de la société savante : ils sont environ deux-cents en 1978, en comptabilisant les institutions et bibliothèques adhérentes, mais bien moins de la moitié reçoivent hypothétiquement un exemplaire de la revue. Si la revue *Ethnozootechnie* permet aux sociétaires éloignés de la région parisienne de rester au courant des activités de la société savante, il est cependant certain que ce canal ne constitue pas de la sorte le principal attrait pour ses propositions. Au centre de l'intérêt des membres : la Société d'Ethnozootechnie comme collectif et espace de rencontre lors des journées d'étude.

¹ Jean-Pierre Chaline, *Sociabilité et érudition : les sociétés savantes en France*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1995, 270 p.

Sources

Si nous avons déjà fait brièvement état de nos sources dans l'introduction, il importe de revenir un peu plus en détail sur celles-ci.

La revue *Ethnozootchnie* est notre source principale, mais elle ne peut être considérée uniformément alors que la forme et le fond évoluent du début des années 1960 à la fin des années 1970. Nous ne listerons pas ici chaque texte de chaque numéro que nous avons travaillé : la réalisation d'une chronologie ci-dessous permet de visualiser les temps et les thèmes que nous avons étudiés. Signalons cependant une nouvelle fois que la revue offre l'opportunité d'observer les présences, les idées, les projets collectifs, les perspectives scientifiques de bon nombre de sociétaires. Nous l'avons ainsi complétée de diverses manières, notamment avec *La lettre de la Société d'Ethnozootchnie*, envoi trimestriel du bureau de l'association qui débute à partir de 1981, mais permet de mettre en perspective les trajectoires de quelques-uns d'entre eux.

Nous avons ensuite réalisé plusieurs entretiens avec certains des membres qui acceptèrent de nous répondre, en tentant de diversifier les formations professionnelles : un ethnologue (Georges Ravis-Giordani) et un ethnozoologue (Raymond Pujol) ainsi que des zootechniciens ; parmi ceux-là, un docteur vétérinaire (Bernard Denis), un généticien (Jean-Jacques Lauvergne), ou encore un zootechnicien plus proche de la géographie que de l'ethnologie (Jean-Pierre Boutonnet).

Nous avons pu par ailleurs avoir accès à des documents des archives personnelles de Raymond Laurans que nous avons récupérés à Paris avant qu'ils ne soient détruits. C'est à cette occasion que le fonds Raymond Laurans a été constitué, composé d'une dizaine de dossiers. Parmi les plus importants en termes de volume, le président de la Société d'Ethnozootchnie a regroupé dans ceux-ci ses nombreuses ébauches d'étude qu'il publie dans *Ethnozootchnie*, les maquettes de certains numéros, la collecte des images pour les illustrer. Différents sujets sont abordés mais l'histoire du mouton, celle du porc et surtout celle de la Bergerie nationale de Rambouillet mobilisent particulièrement l'attention de Raymond Laurans. Celui-ci a en outre constitué un large dossier de ses publications depuis le début de sa carrière : de la « Culture du pommier Canada en Auvergne » (1939) à « L'élevage du mouton en plein air » (1946) jusqu'à ses nombreux exposés dans *Ethnozootchnie*, il a archivé et soigneusement numéroté chacun de ses textes que nous avons parcourus. Par ailleurs, à la fin des années 1970, Raymond Laurans commence à s'intéresser à l'agriculture biologique, notamment suite à la venue de Dominique

van Egmont-Florian lors de la seconde journée d'étude sur les races en péril. Un épais dossier sur le sujet est constitué, comprenant des articles du *Journal Officiel* et des discussions des parlementaires sur la question de la reconnaissance de cette forme d'agriculture, plusieurs numéros de la revue *Nature et Progrès*¹ qui à partir du milieu des années 1960 et davantage encore durant la décennie 1970 promeut vigoureusement l'agriculture biologique², de brefs échanges épistolaires sur le sujet entre sociétaires et avec Dominique van Egmont-Florian, ainsi que des coupures de presses faisant mention des programmes de sauvegarde des races domestiques.

Enfin, nous retrouvons dans chacun de ces dossiers des « feuilles volantes », de courtes notes de sociétaires faisant part à Raymond Laurans de leurs projets, de leurs idées et surtout de leurs travaux.

Parallèlement à la consultation de ces divers documents, nous avons travaillé les archives orales de la base *Archorales* de l'Inra initiée au milieu des années 1990 par Denis Poupardin puis perpétuée après sa mort par une nouvelle équipe. Nous avons pu de la sorte les recouper avec nos propres témoignages et surtout avec nos propres documents, principalement *Ethnozootechnie*, dans lesquels sont cités les sociétaires et les références aux collègues.

Les productions textuelles de la Société d'Ethnozootechnie

- *Ethnozootechnie*, n° 1 à 44, 1962-1989.
- *La lettre de la Société d'Ethnozootechnie*, trimestrielle, 1981-1989.

Fonds Raymond Laurans

- « Société d'Ethnozootechnie. Liste de membres », 31 décembre 1983.
- « Curriculum vitae et travaux publiés » de Raymond Laurans, rédigé après 1998, sept pages, Dossier « Publications Laurans ».
- Texte de présentation du GEE, dans *Ethnozootechnie* n°3, Dossier « Publications Laurans ».

¹ On notera leur adhésion à la Société d'Ethnozootechnie en 1983, « Société d'Ethnozootechnie. Liste de membres », 31 décembre 1983.

² Christophe Bonneuil, Frédéric Thomas, *Gènes, pouvoirs et profits*, Paris, Éditions Quæ, 2009, p. 269.

- Raymond Laurans, « Les techniciens supérieurs », p. 1, non daté mais probablement réalisé dans le cadre du bicentenaire de la Bergerie nationale de Rambouillet en 1986, Dossier « Histoire de la BN – Période récente »
- Lettre de Raymond Laurans à Georges Duby le 25 septembre 1963, Dossier « Porc ».
- Lettre de Michael L. Ryder sur papier à en-tête « Agricultural Research Council, Animal Breeding Research Organisation » à l'attention de Raymond Laurans datée du 14 septembre 1965 ; feuille volante, dossier « Mouton ».
- Lettre de Raymond Laurans à l'attention de C. A. Jewell, trésorier de la *British Agricultural Society*, datée du 12 novembre 1965 ; feuille volante, Dossier « Mouton »
- Lettre de Luc Gilbert à l'attention de Dominique Van Egmont-Florian, datée du 17 mai 1979, Dossier Agribiologie.
- Jean-Jacques Lauvergne « Compte rendu de mission à la Guadeloupe : 19-30 mars 1979 » Département de génétique animale, CNRZ, signé à Jouy le 18 avril 1979 p. 2
- Copie d'une lettre datée du 14 juin 1979 de Christian des Touches (expert lainier Itovic) à l'attention de la *Rare Breeds Survival Trust* que celui-ci adresse à Raymond Laurans, Dossier « Agri-biologique ».
- Lettre du 31 janvier 1986 à l'attention du Dr. Serna, pour la *Secunda conferencia mundial del Merino* à Madrid en 1986, Dossier « Histoire du troupeau ».
- Livre d'or des expositions de la Bergerie nationale de Rambouillet.
- Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité*, Paris, 1970 ... précédé d'un hommage des collaborateurs et amis de Raymond Laurans, bibliothèque personnelle de Raymond Laurans.
- Hommage de Raymond Pujol à Raymond Laurans le 19 novembre 1996 en préface de la publication de tous les numéros d'*Ethnozootechnie* imprimés et reliés pour le président de la Société d'Ethnozootechnie : *Ethnozootechnie* n° 1 à 14.

Entretiens

Entretien avec Bernard Denis, 6 mai 2016.

Entretien avec Jean-Jacques Lauvergne, 11 juillet 2016.

Entretien téléphonique avec Bernard-Louis Dumont, 16 juillet 2016.

Entretien téléphonique avec George Ravis-Giordani, 16 juin 2016.

Entretien téléphonique avec Jean-Pierre Boutonnet, 27 juin 2016.

Entretien téléphonique avec Maurice Molénat, 15 juin 2016.

Entretien téléphonique avec Raymond Pujol, 23 juin 2016.

Archorales

Claude Béranger, *Archorales*, Inra, t. 8.

Claude Cornu, *Archorales*, Inra, t. 1.

Jean-Pierre Deffontaines, *Archorales*, Inra, t. 10.

Raymond Février, *Archorales*, Inra, t. 6.

Philippe Mérat, *Archorales*, Inra, t. 2.

Maurice Molénat, *Archorales*, Inra, t.1.

Paul Popescu, *Archorales*, Inra, t. 3.

Roger Rouvier, *Archorales*, Inra, t. 14.

Jean-Pierre Signoret, *Archorales*, Inra, t. 11.

Charles Thibault, *Archorales*, Inra, t. 9.

Bertrand Vissac, *Archorales*, Inra, t. 2.

Textes réflexifs et témoignages

BLANC Jean, « Autobiographie » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, Rambouillet, Anciens Élèves, 1986, t. II « Les Moutonniers ».

BONETTO Jean, « Berger de Saint-Véran » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, Rambouillet, Anciens Élèves, 1986, t. II « Les Moutonniers ».

CASSOU Robert, « Historique de l'Insémination Artificielle », dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, Rambouillet, Anciens Élèves, 1986, t. II « Les Moutonniers ».

DALIN Germain, « Le plus important demeure... » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, Rambouillet, Anciens Élèves, 1986, t. II « Les Moutonniers ».

FEATHERSTONE Brian, « Un "R" tatoué dans l'oreille droite » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, Rambouillet, Anciens Élèves, 1986, t. II « Les Moutonniers ».

GILBERT Luc, « Vocation ? » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, Rambouillet, Anciens Élèves, 1986, t. II « Les Moutonniers ».

LAPLAUD Yvonne, « Hommage à Martial Laplaud 1883-1971 » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, Rambouillet, Anciens Élèves, 1986, t. II « Les Moutonniers ».

PONT Jacques, « Un homme de métier » dans *La Bergerie nationale de Rambouillet. Histoire du Mérinos, d'une école et des hommes qu'elle a formés*, Rambouillet, Anciens Élèves, 1986, t. II « Les Moutonniers ».

Dans les pas de Bertrand Vissac, un bâtisseur. De la génétique animale aux systèmes agraires, Paris, Inra, 2009, 554 p.

JOLLIVET Marcel (dir.), *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières*, Paris, CNRS Éditions, 1992, 540 p.

VISSAC Bertrand, *Les vaches de la République : saisons et raisons d'un chercheur citoyen*, Paris, Inra, 2002, 505 p.

Sources imprimées : entre ethnologie et zootechnie

BARRAU Jacques, « L'Ethnobotanique au carrefour des sciences naturelles et des sciences humaines » dans *Bulletin de la Société Botanique de France*, 118, n° 3-4, 1971, p. 237-248.

BARRAU Jacques, « L'ethnobiologie » dans Robert Cresswell et Maurice Godelier, *Outils d'enquête et d'analyse anthropologiques*, 1973 p. 73-85.

BARRAU Jacques, « Écosystèmes, sociétés et civilisations : le point de vue d'un naturaliste » dans *Social Science Information*, v. 14, n° 1, 1974, p. 21-34.

BOYAZOGLU Jean G., « S. Casu, J.-G. Boyazoglu, B. Bibé, B. Vissac, *Systèmes d'amélioration génétique de la production de la viande bovine dans les pays méditerranéens. Les recherches sardes* » dans *Compte rendu de séance de l'Académie d'Agriculture*, Année 1975, t. LXI, p. 1169-1171.

Bulletin de la Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique, mars 1968, n°1, 40 p.

BUSTARRET Jean, « La recherche agronomique » dans *Économie rurale*, n°39-40, 1959, « L'économie agricole française : 1938 – 1958 », p. 179-183.

CRISTOFINI Bernard, DEFFONTAINES Jean-Pierre, RAICHON Camille, VERNEUIL Bernard de, « Pratiques d'élevage en Castagniccia. Exploration d'un milieu naturel et social en Corse » dans *Études rurales*, n°71-72, 1978. Campagnes marginales, campagnes disputées, p. 89-109.

DARPOUX Robert, « Pensons à conserver notre matériel génétique » dans *Bulletin technique d'information des ingénieurs des services agricoles*, n° 169, mai 1962, p. 447-454.

DIGARD Jean-Pierre, « La Technologie en anthropologie : fin de parcours ou nouveau souffle ? » dans *L'Homme*, 1979, tome 19 n°1. p. 73-104.

DUBY Georges, FAUCHER Daniel, « Avertissement » dans *Études rurales*, n°1, 1961. p. 5-6.

Ethnologie et Histoire. Forces productives et problèmes de transition, Paris, Éditions Sociales, 1975, 576 p.

HAUDRICOURT André-Georges, « Une discipline nouvelle : l'ethnobotanique » dans *Les Cahiers rationalistes*, n° 158, novembre 1956, p. 293-294.

JEAN-BRUNHES DELAMARRE Mariel, « Bergers de France », *Arts et Traditions Populaires*, année X, 1962, 327 p.

JEAN-BRUNHES DELAMARRE Mariel, André-Georges Haudricourt, « Recherche et méthode. Un dialogue avec Mariel Jean-Brunhes Delamarre » dans *La Pensée*, 171, 1973, p.10-23.

L'anthropologie en France. Situation actuelle et à venir, Paris, Éditions du CNRS, 1979, 567 p.

LAURANS Raymond, « La société d'ethnozootechnie » dans *Les sociétés savantes : leur histoire. Histoire moderne et contemporaine et Histoire des sciences. Actes du 100e Congrès national des sociétés savantes*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1976, p. 283-288.

LAURANS Raymond, « La société d'ethnozootechnie et ses relations avec les ethnosciences » dans *Bulletin de l'Institut national de recherches et d'applications pédagogiques*, n°26, juin 1976, p. 3 à 7.

LAUVERGNE Jean-Jacques, « Jean-Jacques Lauvergne. Entretien » dans *Kyrn*, n° 93, janvier 1979, p. 22-24.

PORTÈRES Roland, « L'ethnobotanique : Place - Objet - Méthode – Philosophie » dans *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, vol. 8, n°4-5, avril-mai 1961. p. 102-109.

PORTÈRES Roland, « Ethnobotanique. Relations entre Sociétés Humaines et Monde végétal » dans *Science et Nature*, juillet 1962, n°52, p. 34.

PORTÈRES Roland, « Le Laboratoire d'Ethnobotanique du Muséum National d'Histoire Naturelle » dans *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, vol. 12, n°1-3, janvier-février-mars 1965, p. 1-4.

Premier colloque d'ethnoscience : 23-24-25-26 novembre 1976. Résumé des communications, Paris, Institut international d'ethnoscience, 1976, 190 p.

PUJOL Raymond, « L'agriculture et l'ethnozoologie » dans *Compte rendu des séances de l'Académie d'agriculture de France*, t. LX, Année 1974, p. 190.

PUJOL Raymond (éd.), *L'homme et l'animal : premier colloque d'ethnozoologie*, Paris, Institut International d'Ethnoscience, 1975, 650 p.

PUJOL Raymond, « L'ethnozoologie au Muséum national d'Histoire naturelle » dans *Anthropozoologica* 1985, n° 2, p. 20-31.

RIVIÈRE Georges Henri (dir.), *L'Aubrac. Géographie, agronomie, sociologie économique*, Paris, Éditions du CNRS, 1970, 307 p.

RIVIÈRE Georges Henri, PARAIN Charles (dir.), *L'Aubrac étude ethnologique, linguistique, agronomique et économique d'un établissement humain*, Paris, Éditions du CNRS, 1971, T. II : « Ethnologie historique », 317 p.

SIGAUT François, « La technologie de l'agriculture : terrain de rencontre entre agronomes et ethnologues » dans *Études rurales*, n° 59, 1975, p. 103-111.

VISSAC Bertrand, « Une seconde révolution en élevage » dans *Sciences et avenir*, n° 309, 1972, p. 897-901.

VISSAC Bertrand, Bernard BIBÉ, Jacques FREBLING, François MÉNISSIER, Salvatore CASU, Jean G. BOYAZOGLU, « Potentialités des populations bovines locales en élevage extensif dans les zones montagneuses et méditerranéennes » dans *Options méditerranéennes*, n° 35, 1976, p. 76-90.

VISSAC Bertrand, « L'animal domestiques : révélateur des relations entre la société et son milieu », janvier 1978.

Bibliographie

Ouvrages généraux et documents de travail

BONTE Pierre, IZARD Michel (éd.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 2010, 842 p.

CHALINE Jean-Pierre, *Sociabilité et érudition : les sociétés savantes en France*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1995, 270 p.

Congrès national des sociétés savantes (éd.), *Les Sociétés savantes : leur histoire*, Paris, Bibliothèque nationale, 1976, 386 p.

GERVAIS Michel, JOLLIVET Marcel, TAVERNIER Yves, *Histoire de la France rurale*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, t. 4 « La fin de la France paysanne », 624 p.

GETSCHEL Pascale, LOYER Emmanuelle, *Histoire culturelle de la France : de la Belle Époque à nos jours*, Paris, A. Colin, 2009, 268 p.

JAUSSAUD Philippe, BRYGOO Édouard-Raoul, *Du jardin au Muséum : en 516 biographies*, Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle, 2004, 630 p.

LECOURT Dominique, *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*, Paris, PUF, 2006 [1999], 1195 p.

Anthropologie des savoirs, ethnosciences et ethnologie

AROM Simha, SCHEPS Ruth, *La science sauvage : des savoirs populaires aux ethnosciences*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, 212 p.

BAHUCHET Serge, « Haudricourt et les ethnosciences au Muséum National d'Histoire Naturelle », *Le Portique. Revue de philosophie et de sciences humaines*, 29 juin 2011, n° 27.

BARBE Noël, BRET Jean-François (dir.), *Penser le concret : André Leroi-Gourhan, André-Georges Haudricourt, Charles Parain*, Paris, Creaphis, 2011, 285 p.

BROMBERGER Christian, « Du grand au petit. Variations des échelles et des objets d'analyse dans l'histoire récente de l'ethnologie de la France », dans Isac Chiva, Utz Jeggle, *Ethnologues en miroir. La France et les pays de langue allemande*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1987, p. 67-94.

BROUSSE Carole, « Les racines de l'ethnobotanique » dans Lieutaghi Pierre, Musset Danielle, *Les racines ou la métaphore des origines. Séminaire de Salagon*, Salagon, C'est-à-dire Éditions, 2014, p. 189-210.

BROUSSE Carole, *Le rôle des musées ethnographiques dans la production et la circulation des savoirs sur les plantes médicinales*, Rapport de recherche, Musée du quai de Branly, 2014, 114 p.

CHEVALLIER Denis (eds.), *Savoir faire et pouvoir transmettre : transmission et apprentissage des savoir-faire et des techniques*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1991, 265 p.

DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, 623 p.

DESCOLA Philippe, *L'écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature*, Versailles Quæ, 2011, 110 p.

DIGARD Jean-Pierre, « Du nouveau en technologie ? », *L'Homme*, 1989, vol. 29, n° 109, p. 139-145.

DOLLFUS Olivier, « Anthropologie et sciences naturelles », *Espace géographique*, 1977, vol. 6, n° 3, p. 210-216.

GORGUS Nina, *Le magicien des vitrines*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2003, 416 p.

HAUDRICOURT André-Georges, *La technologie science humaine : recherches d'histoire et d'ethnologie des techniques*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, 1988, 343 p.

LEROI-GOURHAN André, *Le geste et la parole. Technique et langage*, Paris, Albin Michel, 1964, vol.1, 323 p.

PINTON Florence, « De la période coloniale au développement durable », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 4 juin 2014, vol. 8, n° 2, p. 425-450.

ROUÉ Marie, « Histoire et épistémologie des savoirs locaux et autochtones », *Revue d'ethnoécologie*, 20 novembre 2012, n° 1.

SEGALEN Martine, *Vie d'un musée : 1937-2005*, Paris, Éditions Stock, 2005, 353 p.

SEGALEN Martine, « Un regard sur le Centre d'ethnologie française », *La revue pour l'histoire du CNRS*, n° 13, 2005, mis en ligne le 03 novembre 2007, consulté le 6 mai 2016.
URL : <http://histoire-cnrs.revues.org/1683>

SIGAUT François, « Critique de la notion de domestication », *L'Homme*, 1988, vol. 28, n° 108, p. 59-71.

SIGAUT François, « Nature et culture » dans *Nature vive*, Paris, La Découverte, 2015, p. 26-35.

Histoire et philosophie des sciences

BACHELARD Gaston, *La formation de l'esprit scientifique : contribution à une psychanalyse de la connaissance*, Paris, J. Vrin, 1993, 256 p.

BECK Ulrich, *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, traduit par Laure Bernardi, Paris, Aubier, 2001, 521 p.

BONNEUIL Christophe, « Engagement public des chercheurs. De la République des savants à la démocratie technique : conditions et transformations de l'engagement public des chercheurs », *Natures, sciences, sociétés*, 2006, vol. 14, p. 235-238.

- BONNEUIL Christophe, TOPÇU Sezin, PESSIS Céline, *Une autre histoire des « Trente Glorieuses » : modernisation, contestations et pollutions dans la France d'après-guerre*, Paris, La Découverte, 2013, 309 p.
- BOURDIEU Pierre, *Les usages sociaux de la science : pour une sociologie clinique du champ scientifique*, Paris, Institut national de la recherche agronomique, 1997, 79 p.
- CALLON Michel, LASCOUMES Pierre, BARTHE Yannick, *Agir dans un monde incertain : essai sur la démocratie technique*, Paris, Éditions du Seuil, 2014, 437 p.
- CANGUILHEM Georges, « La décadence de l'idée de Progrès », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1987, vol. 92, n° 4, p. 437-454.
- CANGUILHEM Georges, « La question de l'écologie », *Dialogue*, mars 1974, p. 37-44.
- CHARVOLIN Florian, MICOUD André, NYHART Lynn K., *Des sciences citoyennes ? La question de l'amateur dans les sciences naturalistes*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2007, 253 p.
- COUTELLE Léo, *La science au pluriel : essai d'épistémologie pour des sciences impliquées*, Versailles, Éditions Quæ, 2015, 83 p.
- DEBRU Claude, MORANGE Michel, WORMS Frédéric (dir.), *Une nouvelle connaissance du vivant : François Jacob, André Lwoff et Jacques Monod*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2012, 115 p.
- FLECK Ludwik, *Genèse et développement d'un fait scientifique*, traduit par Nathalie Jas, Paris, Flammarion, 2008, 280 p.
- GRIGNON Claude, KORDON Claude (dir.), *Sciences de l'homme et sciences de la nature : essais d'épistémologie comparée*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2009, 280 p.
- JACOB François, *La logique du vivant : une histoire de l'hérédité*, Paris, Gallimard, 1970, 354 p.
- JONAS Hans, *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, 1979, traduction française : Paris, Cerf, 1990, 338 p.
- KUHN Thomas S., *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1972 [1962], 246 p.
- LATOUR Bruno, *La science en action : introduction à la sociologie des sciences*, traduit par Michel Biezunski, Paris, Gallimard, 1995, [1989], 663 p.
- LATOUR Bruno, *Le métier de chercheur. Regard d'un anthropologue*, Paris, Inra, 2001, 103 p.
- LATOUR Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes : essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 2013 [1991], 210 p.
- LAZZARATO Maurizio, « Du biopouvoir à la biopolitique », *Multitudes*, 1 mars 2000, n° 1, p. 45-57.

LEGAY Jean-Marie, *L'expérience et le modèle. Un discours sur la méthode*, Paris, Institut national de la recherche agronomique, 1997, 111 p.

PESTRE Dominique, *Science, argent et politique : un essai d'interprétation*, Paris, Institut national de la recherche agronomique, 2003, 201 p.

PESTRE Dominique (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs*, Paris, Éditions du Seuil, 2015, t. 3 « Le siècle des technosciences », 508 p.

PICARD Jean-François, DARMON Gérard, PRADOURA Élisabeth, PROST Antoine, *La république des savants : la recherche française et le CNRS*, Paris, Flammarion, 1990, 339 p.

QUET Mathieu, *Politiques du savoir : sciences, technologies et participation dans les années 1968*, Paris, France, Éditions des archives contemporaines, 2013, 209 p.

STENGERS Isabelle, *L'invention des sciences modernes*, Paris, Flammarion, 1994, 209 p.

THÉRY Jean-François, BESNIER Jean-Michel, HIRSCH Emmanuel et BOISTARD Pierre, *Éthique et recherche : un dialogue à construire*, Versailles, Quæ, 2011, 62 p.

Histoire de la recherche agronomique, Histoire rurale

BONNEMAIRE Joseph, LANDAIS Étienne, « Zootechnie et systèmes d'élevage : sur les relations entre l'enseignement supérieur et la recherche » dans *Ethnozootechnie*, n° 54, 1994, p. 109-140.

BONNEUIL Christophe, THOMAS Frédéric, *Gènes, pouvoirs et profits : recherche publique et régimes de production des savoirs de Mendel aux OGM*, Versailles, Quæ, 2009, 619 p.

BONNEUIL Christophe, DENIS Gilles, MAYAUD Jean-Luc (dir.), *Sciences, chercheurs et agriculture : pour une histoire de la recherche agronomique*, Paris, Éditions Quæ, 2008, 300 p.

BOURDIEU Pierre, « Une classe objet », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1977, vol. 17, n° 1, p. 2-5.

BROSSIER Jacques et HUBERT Bernard, « Intégrer les sciences biotechniques, économiques et sociales », *Cahiers Agricultures*, 5 avril 2001, vol. 10, n° 1, p. 25-39.

BRUN André, « Aménagement, développement, environnement, un cadre de réflexion pour l'INRA », *Courrier de l'environnement de l'Inra*, 1994, n° 22, p. 15-18.

COLSON François, « Le développement agricole face à la diversité de l'agriculture française », *Économie rurale*, 1986, n° 172, p. 3-9.

CORNU Pierre, Mayaud Jean-Luc, *Nouvelles questions agraires, exploitants, fonctions et territoires*, Paris, La Boutique de l'histoire éditions, 2008, 313 p.

CORNU Pierre, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, Mémoire original pour l'habilitation à diriger des recherches en histoire contemporaine, Université Lyon 2, 2012, 492 p.

CRANNEY Jean, *INRA, 50 ans d'un organisme de recherche*, Paris, INRA, 1996, 526 p.

DARRÉ Jean-Pierre, Chiva Isac, *La parole et la technique : l'univers de pensée des éleveurs du Ternois*, Paris, L'Harmattan, 1985, 196 p.

DARRÉ Jean-Pierre, HUBERT Bernard, « Les raisons d'un éleveur sont notre raison de coopérer », *Études rurales*, 1993, vol. 131, n° 1, p. 109-115.

DEFFONTAINES Jean-Pierre, HUBERT Bernard, « Un regard sur l'interdisciplinarité à l'Inra », *Natures, sciences, sociétés*, 2004, vol. 12, n° 2, p. 186-190.

HERVIEU Bertrand, HUBERT Bernard, *Sciences en campagne : regards croisés, passés et à venir*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2009, 394 p.

HERVIEU-LÉGER Danièle, HERVIEU Bertrand, *Le retour à la nature : « au fond de la forêt... l'État »*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2005, 234 p.

HUBERT Bernard, BONNEMAIRE Joseph, « La construction des objets dans la recherche interdisciplinaire finalisée : de nouvelles exigences pour l'évaluation », *Natures Sciences Sociétés*, juillet 2000, vol. 8, n° 3, p. 5-19.

HUBERT Bernard, « L'agronomie, science de l'agriculture ? », *Le Mouvement Social*, 30 novembre 2010, n° 233, n° 4, p. 143-157.

JOLLIVET Marcel (dir.), *Pour une agriculture diversifiée. Arguments, questions, recherches*, Paris, L'Harmattan, 1988, 356 p.

JOLLIVET Marcel (dir.), *Sciences de la nature, sciences de la société : les passeurs de frontières*, Paris, CNRS éd., 1992, 589 p.

LAUVIE Anne, CASABIANCA François, VERRIER Étienne, AUDIOT Annick, BRIVES Hélène, « Gestion des populations animales à petits effectifs. Accès aux dispositifs par l'analyse des controverses », *Natures Sciences Sociétés*, 1 avril 2007, vol. 15, n° 2, p. 154-161.

LÉGER Danièle, « Les utopies du "retour" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1979, vol. 29, n° 1, p. 45-63.

MAYAUD Jean-Luc, *Gens de l'agriculture : la France rurale, 1940-2005*, Paris, Éditions du chêne, 2005, 311 p.

MENDRAS Henri, *La fin des paysans : suivi d'une réflexion sur la fin des paysans vingt ans après*, Arles, Actes Sud, 1992, 436 p.

MENDRAS Henri, « L'invention de la paysannerie. Un moment de l'histoire de la sociologie française d'après-guerre », *Revue française de sociologie*, 2000, vol. 41, n° 3, p. 539-552.

MULLER Pierre, *Le technocrate et le paysan : essai sur la politique française de modernisation de l'agriculture, de 1945 à nos jours*, Paris, Les éditions ouvrières, 1984, 174 p.

PAILLARD Bernard, SIMON Jean-François, LE GALL Laurent, *En France rurale. Les enquêtes interdisciplinaires depuis les années 1960*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, 395 p.

PICARD Michel, PORTER Richard H., SIGNORET Jean-Pierre (dir.), *Comportement et adaptation des animaux domestiques aux contraintes de l'élevage : bases techniques du bien-être animal*, Paris, Institut national de la recherche agronomique, 1994, 228 p.

RESCHE François (dir.), *Élevage d'hier, élevage d'aujourd'hui : mélanges d'ethnozootecnie offerts à Bernard Denis*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, 445 p.

ROBIN Paul, AESCHLIMANN Jean-Paul, FELLER Christian (dir.), *Histoire et agronomie : entre ruptures et durée*, Montpellier, IRD Éditions, 2007, 512 p.

ROUVIÈRE Catherine, ORY Pascal, *Retourner à la terre : l'utopie néo-rurale en Ardèche depuis les années 1960*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, 500 p.

VISSAC Bertrand, *Les vaches de la République : saisons et raisons d'un chercheur citoyen*, Paris, Institut national de la recherche agronomique, 2002, 505 p.

Problématiques environnementales

BERLAN-DARQUÉ Martine, LARRÈRE Raphaël, LIZET Bernadette (dir.), *Histoire des parcs nationaux : comment prendre soin de la nature ?* Versailles, Éd. Quae, 2009, 236 p.

CHARVOLIN Florian, *L'invention de l'environnement en France : chroniques anthropologiques d'une institutionnalisation*, Paris, La Découverte, 2003, 133 p.

CHAUVET Michel, OLIVIER Louis, *La biodiversité, enjeu planétaire*, Paris, Éditions Sang de la Terre, 1993, 415 p.

CORVOL Andrée, *Les sources de l'histoire de l'environnement*, t. III : « Le XXe siècle », Paris, L'Harmattan, 2003, 750 p.

LARRÈRE Catherine, LARRÈRE Raphaël, *Du bon usage de la nature : pour une philosophie de l'environnement*, Paris, France, Aubier, 1997, 355 p.

LARRÈRE Catherine, « Le contrat domestique », *Le Courrier de l'environnement*, 1997, vol. 30, p. 5-17.

LARRÈRE Catherine, LARRÈRE Gérard Raphaël, *Penser et agir avec la nature : une enquête philosophique*, Paris, La Découverte, 2015, 333 p.

MATHIEU Nicole, JOLLIVET Marcel (dir.), *Du rural à l'environnement : la question de la nature aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan, 1989, 352 p.

Histoire & anthropologie des animaux, Histoire de l'élevage

AUDIOT Annick, *Races d'hier pour l'élevage de demain*, Paris, Institut national de la recherche agronomique, 1995, 229 p.

BAILLY Jean-Christophe, *Le versant animal*, Paris, Bayard, 2007, 148 p.

BARATAY Éric, MAYAUD Jean-Luc (eds.), *L'animal domestique : XVI^e-XX^e siècle*, Lyon, Cahiers d'histoire, 1997, 358 p.

DIGARD Jean-Pierre, « Jalons pour une anthropologie de la domestication animale », *L'Homme*, 1988, vol. 28, n° 108, p. 27-58.

DIGARD Jean-Pierre, *L'homme et les animaux domestiques : anthropologie d'une passion*, Paris, Fayard, 2009, 325 p.

OUÉDRAOGO Arouna P., LE NEINDRE Pierre (dir.), *L'homme et l'animal : un débat de société*, Paris, Institut national de la recherche agronomique, 1999, 218 p.

Table des illustrations

Figure 1 : Galerie culturelle après son ouverture en 1972, section « élevage » du Musée des Arts et Traditions populaires ; seule vitrine conservée de l'exposition « Bergers de France » de 1962.

Source : Guillaume Lebaudy, *Les métamorphoses du bon berger : mobilités, mutations et fabrique de la culture pastorale du Sud de la France*, Paris, Cardère, 2016, p. 139.....36

Figure 2 : Dessin au feutre de couleur, Jacques Barrau, février 1969.

Source : Alice Peeters, « Biographie de Jacques Barrau » dans *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, n° 42, 2000, « Un terrien des îles. À propos de Jacques Barrau », p. 8.....82

Figure 3 : « Tétrahédre zootechnique ou les bases de l'élevage » de Marcel Théret

Source : Marcel Théret, « Tétrahédre zootechnique ou les bases de l'élevage » dans *Ethnozootéchnie*, n° 10, 1973, p. 3.....210

Chronologie des manifestations

- **25 septembre 1962 – 10 janvier 1963** : « Quelques aspects de l'élevage en Camargue », *Ethnozootechnie*, n° 1, 1962.
- **30 mai 1963 – 20 décembre 1963** : « Le porc dans la société médiévale », *Ethnozootechnie*, n° 2, 1963.
- **21 juin 1964 – 31 décembre 1964** : « Débuts de la mérinisation », *Ethnozootechnie*, n° 3, 1964.
- **1967** : « Colombiers des provinces françaises », *Ethnozootechnie*, n° 4, 1967.
- **26 septembre 1970** : « La Bergerie nationale et l'histoire du mouton », *Ethnozootechnie*, n° 5, 1970.
- **12 février 1972**, Compte rendu de la séance, *Ethnozootechnie*, n° 6, 1972 – Maison nationale des éleveurs.
- **10 juin 1972**, Compte rendu de la séance, *Ethnozootechnie*, n° 7, 1972 – École nationale vétérinaire d'Alfort.
- **18 novembre 1972**, Compte rendu de la séance, *Ethnozootechnie*, n° 8, 1972 – Centre d'enseignement zootechnique de Rambouillet.
- **17 mars 1973**, Compte rendu de la séance, *Ethnozootechnie*, n° 9, 1973 – Musée des Arts et Traditions populaires.
- **30 juin 1973**, Compte rendu de la séance, *Ethnozootechnie*, n° 10, 1974 – École nationale vétérinaire d'Alfort.
- **28 au 30 novembre 1973**, « Premier colloque d'ethnozoologie. L'homme et l'animal. » - Muséum national d'Histoire naturelle.
- **16 février 1974**, Compte rendu de la séance, *Ethnozootechnie*, n° 11, 1974 – Muséum national d'Histoire naturelle (Salle Chevalier).
- **21 novembre 1974**, Compte rendu de la journée d'étude sur les races en péril, *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975 – École nationale vétérinaire d'Alfort.
- **1975**, *Compte rendu de la séance, Ethnozootechnie*, n° 12, 1975. (Dates imprécises)
- **15 mars 1975**, Compte rendu de la séance, *Ethnozootechnie*, n° 13, 1975 – Muséum national d'Histoire naturelle.
- **27 novembre 1975**, Compte rendu de la journée d'étude sur la transhumance, *Ethnozootechnie*, numéro spécial, 1975 – Maison nationale des éleveurs.
- **1976**, *Compte rendu de la séance, Ethnozootechnie*, n° 14, 1976. (Dates imprécises)

- **5 mars 1976**, Compte rendu de la journée d'étude sur le yak, *Ethnozootechnie*, n° 15, 1976 – Muséum National d'Histoire naturelle.
- **23 au 26 novembre 1976**, « Le porc domestique. Premier colloque d'ethnoscience », *Ethnozootechnie*, n° 16, 1976 – Muséum national d'Histoire naturelle.
- **7 mai 1977**, Compte rendu de la séance, *Ethnozootechnie*, n° 17, 1977 – Muséum National d'Histoire Naturelle.
- **26 novembre 1977**, Compte rendu de la journée d'étude sur les débuts de l'élevage du mouton, *Ethnozootechnie*, n° 21, 1977 – École nationale vétérinaire d'Alfort.
- **18 mars 1978**, Compte rendu de la séance, *Ethnozootechnie*, n° 23, 1978 – Muséum National d'Histoire Naturelle.
- **18 mai 1978**, Compte rendu de la seconde journée d'étude sur les races en péril, *Ethnozootechnie*, n° 22, 1978 – Maison nationale des éleveurs.
- **26 avril 1979**, Compte rendu de la journée d'étude sur les Zones marginales et les races rustiques, *Ethnozootechnie*, n° 24, 1979 – Maison nationale des éleveurs.
- **17 novembre 1979**, Compte rendu de la journée d'étude sur le chien, *Ethnozootechnie*, n° 25, 1980 – École nationale vétérinaire d'Alfort.
- **21 juin 1980**, Compte rendu de la journée d'étude sur le petit élevage des animaux de ferme, *Ethnozootechnie*, n° 26, 1980 – Paris.
- **15 novembre 1980**, Compte rendu de la journée d'étude sur le lapin, *Ethnozootechnie*, n° 27, 1981.
- **3 avril 1981**, Compte rendu de la journée d'étude sur les concours de bétail, *Ethnozootechnie*, n° 28, 1981 – École nationale vétérinaire d'Alfort.
- **28 novembre 1981**, Compte rendu de la journée d'étude sur le concept de race en zootechnique, *Ethnozootechnie*, n° 29, 1982 – Paris.
- **21 avril 1982**, Compte rendu de la journée d'étude sur le cheval dans l'agriculture, *Ethnozootechnie*, n° 30, 1982 – Paris.
- **16 novembre 1982**, Compte rendu de la journée d'étude sur Les animaux domestiques dans les parcs naturels et les zones difficiles, *Ethnozootechnie*, n° 31, 1983 – Paris.
- **24 mars 1983**, Compte rendu de la journée d'étude sur les bovins, *Ethnozootechnie*, n° 32, 1983 – Paris.
- **4 novembre 1983**, Compte rende la troisième journée d'étude sur les races en péril, *Ethnozootechnie*, n° 33, 1984 – INA-PG.

Index des personnes citées

A

Accolas Jean-Pierre 133, 134
Alirol Philippe 133
Aubin Françoise 133
Audiot Annick 125, 128, 165, 166
Auriol Paul 99, 124
Avon Laurent 92, 108, 115, 121, 123, 159,
165, 166, 168, 169, 199

B

Bahuchet Serge 31, 45, 65, 66, 67, 68, 69, 74,
79, 80, 83, 85, 113, 121, 181, 196
Ballon Luc 150
Barrau Jacques 52, 65, 69, 72, 76, 79, 80, 82,
111, 136, 137, 180, 181, 182, 183, 197, 198,
218
Baudement Emile 205, 211
Béranger Claude 99, 118, 119, 231
Bernadi Georges 168
Berot Lucien 142
Bertrand Georges 56, 216
Besche-Commence Bruno 182, 202
Bibé Bernard 104, 125, 141, 171, 244
Blanc Jean 33, 34, 35, 36, 37, 41, 43, 51, 52,
53, 57, 60, 91, 114, 155, 194
Blanchon Jean 107
Bloch Marc 53, 55, 56, 109
Bodson Liliane 28, 89, 129, 141, 142, 143,
150, 219
Bökönyi Sandor 86, 145
Bonadonna Telesforo 94, 95, 119
Bonetto Jean 92
Bonnemaire Joseph 12, 94, 95, 98, 133, 134,
135, 139, 170, 175, 176, 192, 197, 200, 201,
204, 207, 215
Bonnet Pierre 85, 115, 124, 132, 136
Bougler Jacques 15, 85, 104, 115, 121, 122,
123, 125, 128, 153, 154, 155, 161, 176, 205,
219
Boulnois Luce 133
Bourbouze Alain 147
Boutonnet Jean-Pierre 149
Bowman J. C. 165
Boyazoglu Jean G. 85, 104, 105, 114, 133,
141, 145, 164, 168, 171, 216, 217
Briant Pierre 145

Brisebarre Anne-Marie 85, 113, 114, 121,
132, 147, 148, 156, 174, 194
Brooke Clarke H. 86, 163, 164, 223
Bruère Roland 92
Brun André 148, 175, 225
Bruneel Robert 92
Brunhes Jean 37
Bunch Thomas D. 145
Bustarret Jean 44, 100

C

Camus Albert 3, 4, 5, 6
Casabianca François 125, 172, 174, 175
Casanova Antoine 120, 190
Cassou Robert 95
Casu Salvatore 141, 171, 173, 220
Cayla Luce 133
Cazeneuve Jean 75
Chaix Louis 145
Chamson André 43
Charlet Geneviève 98, 105
Charlet Pierre 98, 99, 102, 104, 105, 115,
123, 125, 128, 137, 147, 164, 166, 189, 206
Charreyre Luc 176
Chevalier Auguste 37, 65, 66, 67, 74
Chiva Isac 32, 43, 54, 120
Clason A.T. 145
Cointat Michel 44
Coléou Julien 206, 207
Colleau Jean-Jacques 105, 125
Colombet Didier 93
Conklin Harold 79, 180
Cornevin Charles 205, 211
Cresswell Robert 79, 198, 221
Cristofini Bernard 76, 137, 140, 147, 174, 190,
215
Cuisenier Jean 59, 88, 170

D

Dalin Germain 90, 91, 92
Darpoux Robert 40, 44, 78, 160
Darwin Charles 138, 200, 203
Dauzier Louis 96
Debiolles Daniel 194
Dechambre Paul 205
Deffontaines Jean-Pierre 49, 76, 78, 80, 133,
134, 137, 140, 147, 149, 157, 158, 169, 172,

174, 175, 176, 179, 190, 195, 212, 213, 215,
217, 218
Del Porto Pierre.....122
Delort Robert.....86, 87
Denis Bernard.....2, 11, 18, 19, 20, 31, 59, 62,
65, 89, 115, 122, 123, 128, 131, 138, 144,
150, 166, 177, 179, 199, 205, 206, 207, 209,
211, 216, 217, 225
Develotte Catherine.....148
Devèze Michel.....109
Digard Jean-Pierre.....186
Dobremez Jean-François113, 133, 134, 140
Dollfus Olivier.....79, 136, 146, 218
Dor Rémy133
Dorst Jean.....76, 228
Dreyfuss René90, 92
Duby Georges.....53, 56, 57, 109, 152
Ducos Pierre145
Ducrot Caroline33, 34, 57, 58, 91, 111, 121,
143, 150
Dumont Bernard-Louis.....93, 99, 103, 104,
106, 110, 123, 149
Durand-Tullou Adrienne37, 85, 109

E

Egmont-Florian Dominique van..125, 167, 168

F

Fabre Daniel48, 146
Faucher Daniel56
Faure Edgard101
Featherstone Brian.....92, 107
Félix Jacques66
Février Raymond.....11, 96, 98, 99, 124, 128,
156, 170, 228
Flamant Jean-Claude78, 80, 89, 104, 110,
171, 172, 174, 182, 194, 195, 210, 215, 218,
229
Foote Warren C.145
Fossat Jean-Louis73, 85, 89, 110, 111, 112,
137, 146, 168, 182, 183, 202, 213, 225
Franck Jean.....90, 91, 107
Frebling Jacques.....141, 171
Frédet René.....147, 158
Friedberg Claudine ..32, 80, 181, 187, 195, 213

G

Galtier Charles.....36, 41, 43
Gennep Arnold Van.....42
Geringer Henryk.....127
Gessain Robert76

Gibon Annick128
Gilbert Luc.....33, 34, 35, 37, 51, 57, 58, 85, 90,
91, 93, 115, 122, 123, 125, 132, 133, 143,
160, 164, 168, 184, 193
Gillet Hubert.....53
Godelier Maurice79, 197, 198
Grand Roger73, 109
Grassé Pierre-Paul96
Griaule Marcel.....69
Grosclaude François99, 124, 164
Guiart Jean.....76
Guilaine Jean146

H

Harrington John P.69
Harsberger John W.65
Haudricourt André-Georges28, 31, 37, 38,
52, 60, 64, 66, 67, 68, 69, 73, 74, 79, 80, 82,
83, 89, 109, 113, 122, 132, 178, 181, 182,
185, 186, 187, 188, 189, 191, 196, 197, 231,
233
Hédin Louis66, 80, 119
Henderson Junius.....69
Hénin Stéphane.....212, 213, 214, 228
Hentgen André.....136, 216
Hutin Claude.....127

I

Ichac Pierre113, 120
Idrac Pierre92

J

Jacob François138, 201, 202, 203
Jarrige Robert98, 99, 118
Jean-Brunhes Delamarre Mariel37, 38, 39,
41, 43, 44, 58, 85, 86, 88, 108, 109, 117,
138, 151, 164, 181, 185, 186, 189
Jest Corneille37, 61, 76, 85, 113, 117, 120,
121, 133, 134, 135, 139, 215, 218, 221, 233
Jolas Tinas119
Jollivet Marcel16, 21, 32, 62, 97, 106, 126,
131, 138, 149, 152, 157, 174, 179, 187, 195,
211, 212, 213, 214, 228

L

Laharanne Chantal.....136
Laidet Maurice.....91
Lamblard Jean-Marie.....121
Landais Étienne... ..12, 94, 95, 98, 169, 179,
195, 200, 201, 204, 207
Langlois Christine.....65

Laplaud Martial9, 34, 92, 93, 95
 Laplaud Yvonne92
 Laurans Raymond.....3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 14, 15,
 24, 25, 26, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 37,
 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49,
 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61,
 62, 63, 64, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78,
 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92,
 93, 94, 96, 97, 103, 105, 106, 107, 108, 109,
 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121,
 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130,
 131, 132, 133, 134, 135, 138, 141, 142, 143,
 144, 145, 146, 148, 149, 150, 151, 154, 157,
 158, 159, 163, 164, 165, 167, 168, 169, 173,
 175, 177, 179, 182, 183, 184, 185, 187, 188,
 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197,
 198, 199, 201, 202, 205, 206, 209, 213, 214,
 217, 218, 220, 221, 223, 225, 226, 227, 230,
 231, 232, 233
 Lauvergne Jean-Jacques ...5, 49, 57, 58, 86, 89,
 93, 99, 105, 112, 121, 122, 123, 124, 125,
 127, 129, 130, 144, 145, 146, 160, 162, 163,
 164, 168, 169, 171, 173, 178, 219, 220, 221,
 222, 223, 224, 225, 226, 229, 233
 Le Grand Yves.....73, 109
 Lecointre Hilaire.....143
 Legault Christian80, 102, 103, 137, 138,
 143, 166
 Léger Daniel85
 Legris André.....93
 Leroi-Gourhan André31, 113, 116, 117,
 118, 178, 186, 187, 188, 189, 191, 192, 193,
 222, 231, 233
 Leroy André-Max.....37, 44, 98, 99
 Letard Étienne54, 70, 94, 119, 206, 211
 Leteuil Jean.....176
 Lévi-Strauss Claude ..48, 75, 80, 180, 183, 214
 Lévy-Luxereau Anne.....85, 113, 137, 138, 177
 Lhoste Philippe.....125
 Lienard Gilbert160
 Lizet Bernadette... 31, 45, 65, 66, 67, 68, 74,
 79, 80, 85, 89, 113, 121, 131, 132, 147, 156,
 157, 177, 194, 233
 Lougnon Jacques108
 Lwoff André.....201

M

Maget Marcel42
 Marc Benoît.....22, 53, 55, 56, 109, 169, 176,
 179, 195
 Marchenay Philippe.....85, 113, 121, 137

Marres Paul..... 109
 Mason Ian L..... 85, 86, 124, 144, 162, 163,
 164, 220
 Mauléon Pierre 96, 97
 Mauss Marcel80, 181, 186, 188, 191, 231
 Mazeran Pierre..... 93
 Mendel Gregor..... 200, 228, 250
 Ménissier François..... 102, 103, 138, 141, 143,
 171
 Mérat Philippe 125
 Mercier Paul 76, 177
 Meyer Fernard 133
 Millot Pierre..... 164
 Molénat Maurice...49, 101, 102, 105, 137, 147,
 153, 158, 166, 172, 173, 174, 175, 208, 209,
 215, 229, 232
 Monod Jacques 12, 201
 Monod Théodore 61, 73, 113
 Montméas Louis 91
 Moret André 91
 Morisset-Andersen Christiane74, 85, 88,
 121, 137

N

Négrerie Marcel 91, 94, 99, 107

O

Ollivier Louis.....99, 101, 102, 105, 137, 138,
 160, 166, 168, 203, 204
 Ortavant Robert 96, 97
 Osty Pierre-Louis..... 147, 148, 174, 217

P

Parain Charles.....31, 86, 88, 117, 119, 120,
 186, 189, 190, 191, 221, 225, 233
 Parain Jean-Pierre.....88, 122, 123, 178, 225
 Paris André 86
 Petit Françoise-Eugénie 148
 Petit Michel..... 175, 176
 Petter Francis 154
 Pingaud Marie-Claude 120
 Pisani Edgard..... 157, 170
 Planhol Xavier de 38, 86, 147
 Pluvillage Jaques..... 210
 Poly Jacques.... 97, 99, 100, 102, 104, 123,
 150, 219, 228
 Pont Jacques 91
 Popescu Paul..... 100, 105, 123
 Poplin François 86, 89, 114, 137, 145, 154

Portères Roland.....7, 8, 28, 31, 32, 33, 45,
46, 47, 48, 49, 50, 60, 61, 64, 65, 66, 67, 68,
69, 70, 71, 73, 75, 78, 80, 81, 83, 113
Poulain Thérèse.....37, 85, 145, 203
Pourrat Claude.....176
Pourrat Henri.....176
Pujol Raymond...46, 53, 63, 65, 69, 70, 71, 72,
73, 74, 75, 76, 78, 80, 81, 85, 86, 88, 113,
114, 115, 116, 117, 122, 123, 131, 137, 138,
140, 143, 148, 154, 155, 179, 181, 192, 206

Q

Quéméré Pierre.....105, 125, 166
Quittet Edmond.....95, 164

R

Raichon Camille...76, 137, 140, 147, 174, 190,
215
Ravis-Giordani Georges.....76, 88, 119, 120,
121, 172, 190, 191, 193, 221, 222, 225
Reveleau Louis.....5, 91
Riedel Alfredo.....86, 145
Rochambeau Hubert de.....125
Rochereau Henri.....214
Rolland Eugène.....65
Rossier Emmanuel.....125
Rougeot Jean.....96, 105, 108, 143
Rouquette Jean-Maurice.....43
Rousseau Jacques.....68
Rousseau Michel.....85, 113, 114
Rouvier Roger.....123, 124
Roux Marc.....176

S

Salmon-Legagneur Emmanuel.....99
Sanson André.....205
Sautter Gilles.....79
Sebillote Michel.....213, 214
Segalen Martine.....31, 35, 37, 38, 42, 43, 44,
117, 118
Séguy Jean.....110, 111, 112, 146
Serrula Emilio.....231
Sigaut François...28, 31, 79, 89, 129, 141, 142,
150, 186, 187, 190, 191

Signoret Jean-Pierre.....95, 96
Soler Louis-Georges.....176
Soupault Jean-Michel.....124
Stoeckel René.....138
Sturtevant William.....180, 181

T

Teissier Jean-Henri....133, 135, 139, 170, 175,
176, 192, 197, 215
Terril Clair.....145
Théret Marcel.....53, 54, 57, 77, 89, 94, 111,
114, 115, 121, 122, 123, 125, 126, 127, 128,
131, 137, 144, 154, 155, 160, 173, 199, 205,
206, 207, 209, 210, 211, 212, 213, 219, 225
Thibault Charles.....95, 96, 97, 99, 101, 108
Thomas Jacqueline M. C.60, 101, 102, 145,
228
Toutain Georges.....147
Trémeau de Rochebrune Alphonse.....64, 65

V

Vallerand François.....172, 173, 222
Varagnac André.....109
Vavilov Nikolai I.....66, 181
Vayssière Paul.....70
Verdier Yvonne.....119
Verneuil Bernard de.....76, 137, 140, 147, 174,
190, 215
Verrier Étienne.....128
Viellart Pierre.....99
Vissac Bertrand.....9, 11, 15, 26, 28, 49, 78, 85,
95, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105,
110, 115, 118, 119, 124, 125, 126, 127, 129,
136, 138, 141, 142, 147, 149, 150, 151, 153,
160, 161, 164, 166, 167, 170, 171, 183, 189,
201, 204, 215, 216, 217, 218, 219, 225, 227,
228, 229, 230, 232, 233
Volper Serge.....67

Z

Zert Pierre.....98, 105, 136, 137, 164
Zervas Nicolas.....133, 141, 171, 216, 217
Zonabend Françoise.....119

Index des sigles et des acronymes

- CNRS : Centre national de la recherche scientifique
- CNRZ : Centre national de recherches zootechniques
- DGRST : Direction générale de la recherche scientifique et technique
- ENSSAA : École nationale supérieure des sciences agronomiques et appliquées
- ESR : Économie et sociologie rurale
- FNO : Fédération nationale ovine
- FAO : *Food and Agricultural organization*
- GEE : Groupe d'Études Ethnozootechniques
- INA-PG : Institut national d'agronomie Paris-Grignon
- Inerm : Institut national des études rurales et montagnardes
- Inra : Institut national de la recherche agronomique
- Itovic : Institut technique de l'élevage ovin et caprin
- JATBA : Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*
- PNUE : Programme des Nations-Unies pour l'environnement
- RCP : Recherche coopérative sur programme
- SAD : Système agraire et développement
- SEI : Service d'expérimentation et d'information

Table des matières

REMERCIEMENTS	2
INTRODUCTION	3
CRISE DU PROGRÈS, CRISE DE LA SCIENCE.....	10
UN CHAMP D'ÉTUDE INTERSCIENCE	17
UNE HISTOIRE SOCIALE.....	23
PLAN.....	27
CHAPITRE 1 - L'ETHNOZOOTECHEINIE DANS LES ÉTUDES DE L'HOMME	31
I - ENTRE MUSÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE ET ETHNOBOTANIQUE.....	32
<i>Le Groupe d'Études Ethnozootecheiniques</i>	32
<i>L'exposition Bergers de France.....</i>	35
<i>Une première tentative muséographique fructueuse</i>	39
<i>L'ethnozootecheinie et l'ethnobotanique.....</i>	45
II - DÉVELOPPEMENT DE L'ETHNOZOOTECHEINIE	50
<i>La dynamique muséographique</i>	50
<i>La Société d'Ethnozootecheinie</i>	59
III - L'ETHNOZOOTECHEINIE DANS LES ETHNOSCIENCES	64
<i>L'ethnobotanique</i>	64
<i>L'ethnozootecheinie et l'ethnozootologie</i>	69
<i>L'ethnozootecheinie dans l'ethnoécologie.....</i>	77
CHAPITRE 2 – UN COLLECTIF INDISCIPLINÉ.....	84
I - LA SOCIÉTÉ D'ETHNOZOOTECHEINIE DANS SES GRANDS TRAITS.....	84
<i>Constitution et évolution du collectif</i>	84
<i>Les réunions et les journées d'étude</i>	88
II – UN MÊME RÉSEAU DE RELATIONS	90
<i>La Bergerie nationale de Rambouillet</i>	90
<i>Le passé dans la recherche</i>	94
III - LES ZOOTECHEINIENS ET L'ETHNOZOOTECHEINIE.....	106
<i>Des zootecheiniens dans l'ethnographie</i>	106
<i>L'homme et l'animal : expérience pluridisciplinaire fondatrice</i>	112
IV - CONSTITUTION D'UN COLLECTIF SCIENTIFIQUE	122
<i>Les races domestiques en péril : l'expertise zootecheinique</i>	122
<i>L'après colloque d'ethnozootologie.....</i>	130
<i>La Société d'Ethnozootecheinie dans les nouvelles thématiques.....</i>	140
CHAPITRE 3 - RECONSIDÉRER LE MONDE RURAL	150
I - LES ÉQUILIBRES PRÉCAIRES.....	152
<i>L'enjeu des espaces et des existants</i>	152
<i>Races en péril : le constat.....</i>	159
<i>Les zones marginales</i>	168
II - ENTRE SAVOIRS, TECHNIQUES ET PRATIQUES	178
<i>Reconsidérer les savoirs populaires</i>	178
<i>Les pratiques et les techniques</i>	184

<i>L'ethnozootechnie comme discipline ethnoscientifique et l'universalité de son regard</i>	196
III – L'ETHNOZOOTECHNIE ET LES SCIENCES DE LA NATURE.....	199
<i>Crise du réductionnisme, crise de la science</i>	199
<i>La zootechnie dans l'ethnozootechnie</i>	204
<i>L'ethnozootechnie dans les systèmes</i>	209
<i>Un ethnozootechnicien ?</i>	219
CONCLUSION	228
ANNEXES	234
LECTORAT DE LA REVUE <i>ETHNOZOOTECHNIE</i>	235
SOURCES	237
<i>Les productions textuelles de la Société d'Ethnozootechnie</i>	238
<i>Fonds Raymond Laurans</i>	238
<i>Entretiens</i>	240
<i>Anchorales</i>	240
<i>Textes réflexifs et témoignages</i>	240
<i>Sources imprimées : entre ethnologie et zootechnie</i>	242
BIBLIOGRAPHIE	245
<i>Ouvrages généraux et documents de travail</i>	245
<i>Anthropologie des savoirs, ethnosciences et ethnologie</i>	245
<i>Histoire et philosophie des sciences</i>	246
<i>Histoire de la recherche agronomique, Histoire rurale</i>	248
<i>Problématiques environnementales</i>	250
<i>Histoire & anthropologie des animaux, Histoire de l'élevage</i>	250
TABLE DES ILLUSTRATIONS	252
CHRONOLOGIE DES MANIFESTATIONS	253
INDEX DES PERSONNES CITÉES	255
INDEX DES SIGLES ET DES ACRONYMES	259
TABLE DES MATIÈRES	260